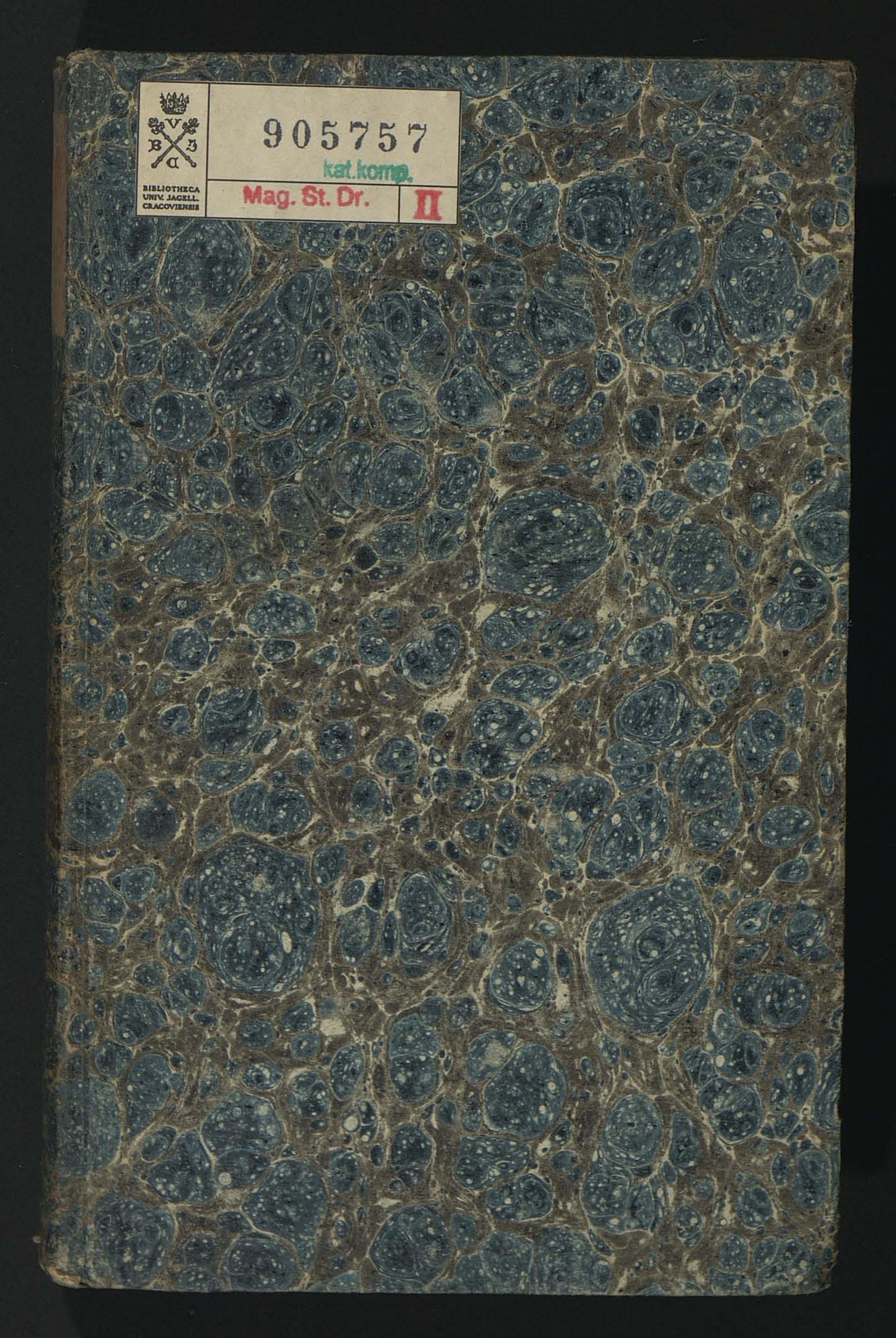
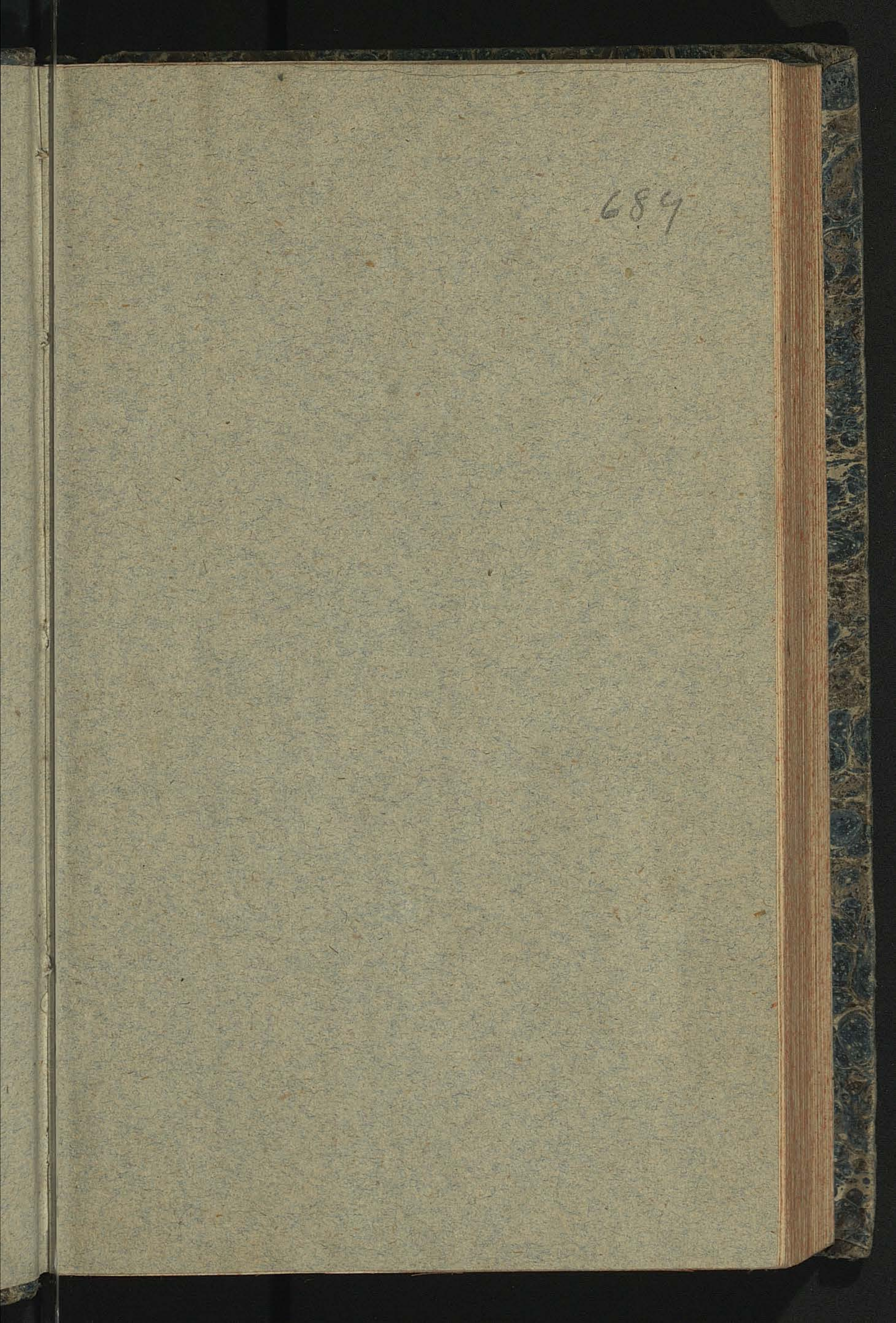
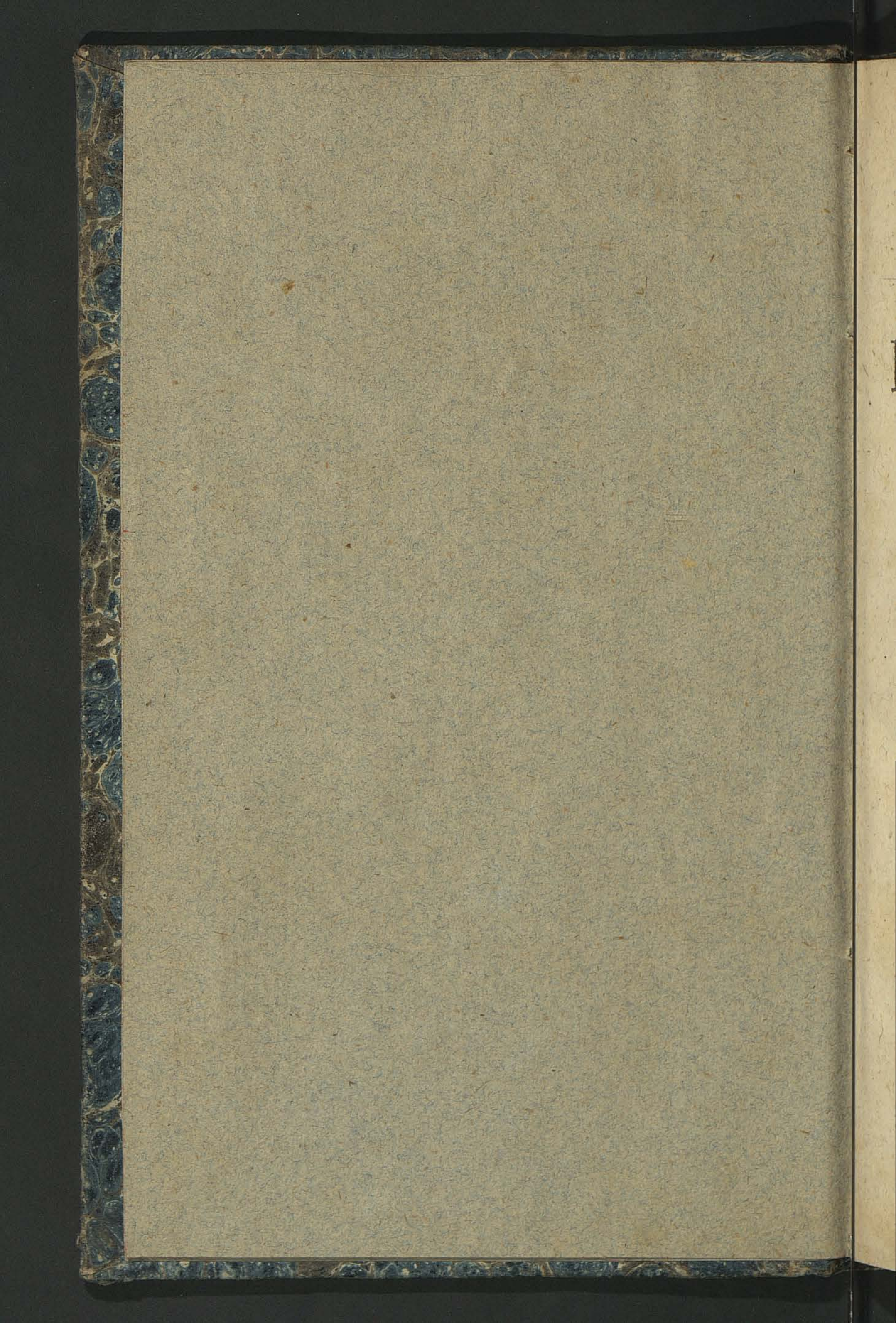

V
B J
C
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
905757
kat.komp.
Mag. St. Dr.
II


V
B J
C


684



OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome IV. Partie I.

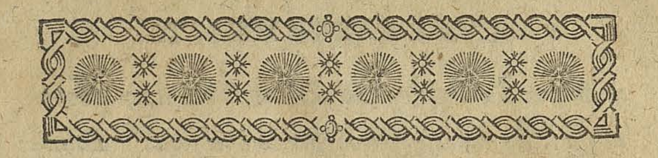


avec Privilèges.

imprimé à Pfœrten,
& se trouve à Dresde
chez Michel Groell.

MDCCLVI.





AVERTISSEMENT.

Nous continuons de donner dans ce *Volume les Dialogues de nôtre Auteur. Il les a intitulé* Promenades, *comme pour insinuer, que les reflexions, qu'ils contiennent, sont le résultat des conversations, qu'il a euës avec ses amis en se promenant. Les sujets de ces dialogues sont si variés, les remarques que font les interlocuteurs, & qui naissent pour ainsi dire sous leurs pieds, s'offrent avec une si grande diversité, qu'il auroit été bien difficile de les comprendre sous un titre général, ainsi nous n'en saurions dire autre chose si non, que ce sont des pensées sur la morale & sur la litterature. Il y a 9. Dialogues divisés par trois, & devant chaque partie l'auteur a mis une préface. Dans la premiere il parle de sa*

maniere d'ortographier & de son style; tout ce qu'il en dit est fondé sur le bon sens. Dans la seconde préface, mise à la tête du quatrieme dialogue, qui contient des reflexions sur l'amour, l'auteur a jugé à propos d'avertir les lecteurs qu'il a traité ce sujet un peu librement: il se fonde sur l'exemple des anciens & s'excuse par l'endroit de la promenade qui est le Jardin des Thuileries à Paris. Devant le septieme dialogue il y a encore une préface dans laquelle l'auteur nous prévient, que nous ne devons pas nous attendre dans ces trois promenades ni à des pensées moins libres, qu'aux six précedentes. Il prie en même tems le lecteur de ne jamais prendre les paroles hors du sens & de l'intention de celui qui les a proferées. Si l'on veut suivre cette maxime, on ne taxera certainement pas nôtre auteur d'obscurité ni de trop de gäieté, au contraire on sera charmé de cette foule de pensées proferées avec tant de naïveté & tant de bon sens.

Après ces dialogues ſuit un discours critique ſur l'Hiſtoire de la Vie de Charles V.

Prudence de Sandoval, de Vailladolid, Benedictin, Evêque de Pampelune & Premier Hiſtoriographe de Philippe III. Roi d'Eſpagne, avoit écrit entre pluſieurs autres ouvrages la Vie de Charles V. Cet écrivain étoit fort partial; il portoit encore une haine particuliere aux françois, & il n'oublia aucune occaſion d'exhaler ſa bile & d'emploier les traits les plus piquans dans ſes ouvrages hiſtoriques contre cette nation.

Son livre de la Vie de Charles V. fourmille principalement de fautes ſi groſſieres & des partialités ſi palpables, que nôtre auteur ne pût s'empêcher d'en faire un examen, & de mettre devant les yeux de tout le monde les bevuës de cet Hiſtoriographe, & c'eſt ce qu'on verra dans le diſcours que nous avons inſeré dans le préſent Volume.

Enfin on trouve ici deux petits Traités pareillement historiques. Le premier contient des remarques sur la Bataille de Lützen. Ce livre fut imprimé à Paris separement en 1633. *&* *réimprimé depuis plusieurs fois & même inseré dans le* 18. *Volume du Mercure François. Le second, sur la Trêve proposée aux Païs-Bas en* 1633. *parût pour la premiere fois imprimé dans le* 19. *Volume du même Mercure.*

C'est par ces deux ouvrages que finit la premiere Partie du IV. Tome.





Table de ce qui eſt contenu dans ce Volume.

LA

LA

PROMENADE.

DIALOGUES.





AU LECTEUR.

J'AI vû tant de mauvaiſes Préfaces à beaucoup de livres, que c'eſt presque par force qu'on me fait prendre la plume pour vous donner un Avant-propos qui précede cette petite compoſition. Le Libraire exige cela de moi pour en groſſir un peu ſon volume : & des perſonnes qui me ſont de quelque conſidération, me prient de mettre ici par écrit ce qu'ils m'ont oui dire, tant à l'égard de l'ortographe, que du ſtyle dont je me ſuis ſervi.

Pour la premiere de ces deux choſes, je vous déclarerai franchement, qu'elle eſt plus de l'Imprimeur que de moi, parce que voyant qu'il deferoit peu à mon manuſcrit, & qu'emporté par l'uſage, il emploioit une infinité de lettres, ſoit voyelles, ſoit conſonnes, différentes des miennes, je me ſuis laſſé de raturer inutilement ſes épreuves, & me ſuis contenté de lui demander en grace, de laiſſer quelques-unes de mes ortographes, qui témoignaſſent que je ne les eſtimois pas moins que les ſiennes, puisque je ne pouvois pas les lui faire changer. Cela eſt cauſe, que vous pourrés

voir beaucoup de mots différemment ortographiés, tant parce que je n'ai pas crû me devoir donner plus de peine sur une chose que je neglige assés, que pour vous laisser le choix de la façon qui vous plaira le plus, y aiant des raisons sur cela de part, & d'autre.

En effet toutes les Langues ont leurs diversités en ceci, aussi bien que la nôtre. Et j'apprens
L. 17. *de Sextus Pompeius à l'égard de la Latine, qu'avant Ennius les Romains ne doubloient jamais les consonnes dans leurs écritures, ce Poëte aiant été le premier qui comme Grec né en Calabre prit cette liberté qu'on suivit depuis à son exemple.* Apud antiquos, *dit-il*, nulla geminabatur litera in scribendo: quam consuetudinem Ennius mutasse fertur, utpote Græcus Græco more usus, quòd illi æquè scribentes ac legentes duplicabant mutas. *Ajoûtés à cela la fantaisie de quelques particuliers qui ont trop haï, ou trop aimé de certaines lettres, qu'ils emploioient avec importunité, ou dont ils s'abstenoient tout à fait dans leurs compositions; & vous trouverés moins étrange la varieté qui se trouve dans l'ortographe. La lettre r a déplû pour être trop rude & trop canine; le sifflement de l's a donné de l'aversion à d'autres; & nous apprenons de Martianus Capella, qu'Appius Claudius détestoit la derniére de l'Alphabet qui*

est le z, sur cette plaisante considération, que les dents de celui qui prononce cette consonne ressemblent à celles d'un mort, tant le son est foible & bas, Quòd dentes mortui, dum exprimitur, imitatur, *ou parce que sa figure & son expression sur le papier a du rapport à la dent d'un homme mort, selon que vous voudrés interpreter les termes de cet auteur.*

Mais il y a bien d'autres raisons de la différente ortographie, où je ne veux pas m'arrêter, pour remarquer simplement, que les Maitres Ecrivains, & les Compositeurs d'Imprimerie y ont glissé beaucoup d'abus.

*Les premiers voiant que l'*i *final étoit trop simple, & mal propre à recevoir l'ornement des parafes ou braveures dont la queuë de l'*y *est susceptible, ont emploié l'*i *grec pour contenter leurs écoliers, & pour faire paroitre davantage leurs exemples, sur tout en ces monosyllabes* moi, toi, Roi, loi, *& autres semblables, qui deviennent hors de propos dissyllabes par l'*y, *à cause qu'il est impropre aux diphthongues, & qu'il se doit toûjours faire sentir séparément dans la prononciation, s'il se rencontre avec d'autres voielles. Je crois donc avec des personnes de fort profonde speculation sur cela, que l'*y *ne dévroit être mis qu'aux mots venus du Grec,*

pour exprimer l'ypſillon *de cette langue, comme à ceux-ci* Pythagore, Sibylle, ſyllabe, Ægypte, *& autres ſemblables. Il eſt auſſi néceſſaire aux paroles où l'*i *doit être entendu ſeul, comme en* Pays *pour region*, l'ouye, ennuyeux, *&c. ſelon l'uſage des Eſpagnols en* mayor, arroyo, frayle, *& autres ſemblables, où ils ne mettent jamais le petit* i. *Quand il ſe trouve encore du danger que l'*i *paſſât pour conſonne, il eſt beaucoup mieux de le changer en* y; *car je dirai d'un homme qu'il* iure *s'il fait un ſerment, & qu'il eſt* yure *s'il a trop bû; de même écrivant* jeux, *j'exprimerai les jeux de cartes ou d'autres divertiſſemens; mais ſi j'écris* yeux, *je parlerai ſans doute de l'organe de la vuë.*

*Quant aux Compoſiteurs d'Imprimerie, je leur ai fait avouër ingenument qu'à cauſe de l'emploi frequent de l'*i *ils avoient ſouvent recours à l'*y *de moindre uſage, quand la caſſe, ou, comme ils parlent, le caſſetin du premier étoit vuide; de ſorte que ce n'eſt pas merveille, ſi nous voions tant de mots qui ont reçû l'*y *ſans beſoin qu'il en fût, parce que chacun tâche de rendre ſon écriture la plus conforme qu'il peut aux livres imprimés, où s'eſt coulée inſenſiblement à la longue cette mauvaiſe ortographe. Ils ont abuſé de la lettre* x *de même, pour épargner l's dont la caſſette étoit trop tôt épuiſée.*

Or quoi-que je ſois presque honteux de m'être tant arrêté à ces petites vetilles & minuties de Grammaire, où l'uſage l'emporte toûjours ſur le raiſonnement; ſi faut-il avouër qu'elles ne ſont pas abſolument à negliger, puisque l'ortographe ſert à reconnoitre la valeur & la ſignification des mots, dont Platon épluche dans ſon Cratyle jusqu'aux moindres ſyllabes, avec cette notable ſentence, qu'il n'y a que les hommes fort ſavans qui en puiſſent bien juger. C'eſt pourquoi Dieu ne mit devant Adam les animaux qu'il venoit de créer, pour en être le parain en leur impoſant des noms qui leur fuſſent les plus propres, qu'après l'avoir rempli d'une ſcience infuſe & néceſſaire à un ſi important emploi. Cependant ſi l'ortographe eſt de conſidération, quand elle marque l'origine des mots en conſervant ces lettres que les Grammairiens nomment characteriſtiques; *il y a d'ailleurs cet inconvenient, qu'elles ne ſont connuës que des doctes qui ſont en fort petit nombre, une infinité d'autres perſonnes ne pouvant pas goûter une telle façon d'écrire, qui embaraſſe, & qui fait quelquefois mal prononcer nôtre langue ſur tout aux Etrangers. Si l'autre ſorte d'écriture qui n'emploie que les lettres qui ſe prononcent, eſt plus commode à la multitude, & principalement aux Etrangers, qui apprennent le Fran-*

çois ; elle eſt cauſe auſſi qu'en perdant l'origine des paroles, l'on perd ſouvent la premiére auſſi bien que la meilleure ſignification qu'elles ont euë, & qui leur eſt la plus propre. Ainſi l'on peut conclure, qu'il y a ſur cela des inconvéniens de tous côtés, où je n'ai nul deſſein de m'arrêter davantage, me ſouvenant de ce qu'a dit judicieuſement Seneque dans une Préface de ſes Controverſes, Scholaſtica ſtudia leviter tractata delectant, contrectata, & propius admota, faſtidio ſunt. *J'ajoûte ce ſeul mot en faveur de la Grammaire, que non ſeulement les lettres doivent être ſoigneuſement obſervées, mais que le moindre accent peut ôter tout le ſens des dictions, & par conſequent de toute une periode. Le Pere Alexandre de Rhodes remarque dans la Rélation de ſes voiages, qu'on ne parle guéres dans la Cochinchine qu'en chantant, à cauſe que la plûpart des mots de la langue de ce païs étant monoſyllabes, leur ſignification varie ſeulement par les divers accens, & par les différens tons de la voix, donnant le mot* dai *pour exemple, qui a vint-trois ſignifications diverſes, ſelon qu'il eſt accentué & prononcé tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. N'eſt-il pas vrai, qu'un Allemand ne ſauroit presque vous nommer Monſieur, ſans appuier ſi fort ſur l'*r *finale, qu'il ſe fait aiſément reconnoitre pour*

étranger. Theophraſte fût pris & remarqué pour tel dans Athenes par une bonne vieille, ſur quelque dialecte ou prononciation ſemblable, plûtôt que ſur ſon trop d'affectation, quòd nimium Atticè loqueretur, *comme l'écrit* L. 8. c. 1.
Quintilien.

Venons au ſecond point de nôtre Préface, qui doit être du ſtyle ou de la façon d'écrire, dont je me ſuis ſervi dans cette petite compoſition. Son dialogisme, à mon avis, ne ſera pas importun, ſur tout à ceux qui ſavent l'eſtime qu'ont faite du Dialogue toutes les Sectes des Philoſophes. Je parle ainſi, puisque le Péripatétisme même, tout auſtere qu'il eſt, l'a reçû, & qu'Ariſtote, auſſi bien que les autres, l'avoit emploié dans des ouvrages, que nous avons malheureuſement perdus. Mais je me ſuis aſſés expliqué ailleurs ſur ce genre d'écriture, qui ne peut déplaire que quand il eſt mal emploié par ceux qui n'en ſavent pas aſſés le bon uſage. Du reſte je n'ai viſé ici qu'à être intelligible, ſans tomber dans de vaines, longues, & importunes expreſſions, que Dieu reprend dans St. Mathieu c. 6. v. 7.
ſous les noms de battologie, *& de* polylogie. *Je me ſuis reſolu d'en uſer ainſi, n'ignorant pas, qu'il y a des ſtyles concis, qui ont leur recommandation, quoi qu'ils ſoient fort voiſins de l'obſcurité, dont je m'éloigne le plus que je*

puis. Seneque dit de Chryſippe, qu'il n'emploit pas une ſeule parole pour l'oreille, mais tout pour l'eſprit, Rei agendæ cauſa loquitur, & verbis non ultrà quàm ad intellectum ſatis eſt, utitur. *Nous liſons auſſi dans Clement Alexandrin, qu'Hipparque fût chaſſé de l'école de Pythagore pour avoir écrit trop intelligiblement, & expliqué trop ouvertement quelques axiomes ou maximes de ce Philoſophe. Et Socrate après avoir jetté les yeux ſur un Livre d'Heraclite, prononça, qu'il faloit être bon nageur pour ne ſe pas perdre, ou n'être pas ſuffoqué dans un ſi vaſte Ocean d'obſcurité. C'étoit un livre de Théologie, au rapport de Diogenes Laërtius, dans lequel Héraclite avoit affecté d'être malaiſément entendu, ſi ce n'étoit par des hommes fort éclairés, parce qu'il tenoit pour certain, que les autres, au lieu d'en faire état, le mépriſeroient. Car ce Philoſophe n'étoit nullement obſcur dans ſes autres œuvres, ſi nous en croions Heſychius Illuſtrius*, Dilucidus alioquin & tam perſpicuus in ſcriptis eſt Heraclitus, ut etiam quamvis tardo homini obvius intellectu ſit, & in mentem facile penetret; verùm ſtyli brevitas, & gravitas incomparabilis eſt, *ce ſont ſes termes traduits. Certes l'éloquence même imite quelquefois Dieu & la Nature, elle cache ſes ſentimens pour les faire mieux re-*

l. de benef. c. 3.

chercher ; Quandoque Deus & Natura innocenti & benevolo puerorum ludo delectantur, qui ideo ſe abſcondunt ut inveniantur. *Et il ſe trouve dans de certains livres des obſcurités affectées & myſterieuſes, qui reſſemblent à ces nuës épaiſſes, dont la noirceur & la profondeur n'empêche pas, qu'elles ne ſoient les plus fécondes de toutes. Tant y a que le grand flux de paroles, cette volubilité de plume auſſi bien que de langue, que Nonius Marcellus nomme* Tolutiloquentiam, *& cette expreſſion diffuſe, qui n'eſt aujourd'hui que trop en vogue, ſont des choſes fort éloignées de la façon dont j'ai crû me devoir expliquer.*

Quand j'aurois eu quelque deſſein de paroître éloquent à la mode, ce n'étoit pas ici le lieu de me montrer tel. Il eſt pourtant vrai, que la faculté oratoire a divers emplois, & que comme elle n'a jamais été poſſedée toute entiere par un ſeul, elle tient quelquefois d'aſſés différentes routes pour ſe manifeſter : Magna & varia res eſt eloquentia ; nec adhuc ulli ſic indulſit, ut tota contingeret ; ſatis felix eſt, qui in aliquam ejus partem eſt receptus. *Mon opinion eſt, que le ſtyle* didactique *n'eſt pas exclus de toutes ſes graces, & qu'il peut même acquerir les deux avantages qui ſont donnés aux deux plus grands Orateurs de l'antiquité. L'on*

Sen. in contr.

a dit à la gloire de Ciceron, qu'on ne pouvoit rien ajoûter à ſon diſcours ſans lui préjudicier; & à celle de Demoſthene, qu'il étoit impoſſible de rien ôter du ſien, qu'on ne lui fit tort: Ne peut-on pas conjoindre ces deux merveilles dans le ſtyle inſtructif? & celui qui l'auroit fait, ce que je m'empêcherai bien de m'attribuer, ne devroit-il pas recevoir un éloge ſingulier? Pour moi j'arrête ma plus haute prétention là deſſus, à mériter ſi je puis, que mes defauts ne ſoient pas inſupportables, & qu'ils paroiſſent aucunement couverts, par ce que je puis proferer de plus raiſonnable, ſinon comme venant de moi, du moins par l'organe des Auteurs dont je me ſers. L'on a dit à peu près la même choſe d'un ancien Rheteur. Haterius ſe donnoit de merveilleuſes licences en declamant, & qui ne pouvoient être excuſées; on ne laiſſoit pas pourtant de l'eſtimer d'ailleurs, Redimebat tamen vitia virtutibus, & plus habebat quod laudares, quàm quod ignoſceres, *dit ce grand Juge de l'éloquence de ſon tems.*

Sen. præf. l. 4. contr.

Après tout, nous ſerons toûjours contraint d'avouër ſceptiquement, que dans cette faculté Oratoire, auſſi bien qu'en toute autre, la plûpart des choſes y ſont problematiques; & que ce qu'un ſiécle trouve bon, eſt ſouvent improuvé par celui qui le ſuit. J'ai remarqué une infinité

de mots & autant de façons de parler qui étoient en usage il y a trente ans, dont l'on fait difficulté de se servir aujourd'hui. Marc Varron observoit la même chose de son tems, & que Mutius, ni Brutus, grands amateurs de l'ancienne locution, ne pûrent jamais empêcher qu'elle ne changeat. Il est des paroles, dit-il comme des hommes, qui perdent bien-tôt l'agrément de la jeunesse. Quem puer vidisti formosum, hunc vides deformem in senecta. Vetustas pauca non depravat, multa tollit. *Mais il y a bien plus, les termes & l'expression qui plait aux uns, déplait dans un même moment aux autres; & un vers qui sonne bien à nos oreilles, offense celles de nos voisins qui pensent ne s'y connoitre pas moins bien que nous. Je parle des vers, parce que la Poësie a son éloquence aussi bien que la Prose; cette derniére étant encore plus sujette à se corrompre que la premiére. La raison est, que les choses qui sont les derniéres venuës vieillissent naturellement plus tard que les autres; & que d'ailleurs ce qui est le plus manié & le plus emploié, s'use, & se corromt ordinairement le premier. Or la Prose n'est pas seulement plus ancienne que la Poësie, puisque les hommes ont parlé vulgairement avant que de s'astreindre à la mesure des vers; elle est encore plus usitée, se trouvant toûjours cent personnes,*

L. 4. de ling. Lat.

qui écrivent en prose, contre une qui s'adonne à la poësie. Nous pouvons conclure de tout ceci, que l'art de bien écrire n'est pas moins exposé que les autres à la controverse.

C'est de là que nait la partialité où l'on tombe tous les jours à l'égard des auteurs, que chacun estime plus ou moins selon ses préventions d'esprit. La chose est trop journaliére & trop commune, pour en rapporter des exemples ; j'en donnerai un néanmoins, que je tiens des plus considérables à cause de l'autorité des parties. Saint Je-
Ep. 50. & 61. *rôme qui ne manquoit pas de respect pour S. Paul; qui nomme par admiration ses paroles des foudres divins, dans une epitre qu'il écrit à Pammachius ; & qui dans une autre l'appelle non seulement la vase d'élection, mais encore la Trompette de l'Evangile, le rugissement du Lion, la Foudre des Gentils, & le fleuve de l'Eloquence Chrétienne; ne laisse pas de lui reprocher des* solœcismes *dans la diction, & des* hyperbates *dans la composition, le dit* imperitum sermone, non tamen scientia, *& remarque comme cela fût cause, qu'il s'embarasse & ne se pût bien expliquer étant aux pieds de Ga-*
L. 3. c. 7. *maliel. Saint Irenée reconnoit ces* hyperbates *de S. Paul, & les excuse seulement sur l'impétuosité de l'esprit divin dont il étoit rempli.* Hy-
De doct. perbatis frequenter utitur Apostolus propter

velocitatem ſermonum ſuorum, & propter impetum qui in eo ſpiritus eſt. *Mais S. Auguſtin s'oppoſe tellement là deſſus au ſentiment de S. Jerôme, qu'il donne le titre de très éloquent à S. Paul, & maintient que s'il n'a pas ſuivi tous les préceptes de l'Eloquence humaine, celle-ci a ſuivi les decrets de ſa ſageſſe. Il me ſouvient auſſi d'avoir lû dans Nicetas Choniate, que l'Empereur Andronic Comnene formoit toutes ſes lettres, pour les rendre éloquentes, ſur celles de S. Paul; & j'ai écrit quelque part la même choſe des Secretaires d'Etat du Roi des Abyſſins. Certes quelque diſtinction qu'on faſſe ſur cela entre l'Eloquence divine & l'humaine, l'on ne laiſſe pas de recueillir des jugemens ſi oppoſés les uns aux autres, que de ſi grands perſonnages ont faits ſur cette faculté de bien exprimer ſes penſées, que tout n'y eſt pas moins arbitraire, que dans les autres profeſſions qui ſervent d'objet & d'entretien à l'eſprit humain.*

Chr. l. 4. c. 7.

Ep. 60.

Je finirois par là, s'il ne me tomboit ſous la plume quelques exemples qui peuvent être emploiés à confirmer ce que nous venons d'établir, & qui ſerviront d'illuſtration à ce que nous avons ſouvent maintenu ailleurs. Je les coucherai ici fort ſommairement, & ſelon la formule ancienne, quibus ſciam poteroque.

Cic. 1. de Orat.

Il y a des perſonnes qui ne ſauroient endurer

la moindre allusion ou le moindre jeu de paroles, trouvant qu'il y a je ne sai quoi de trop puerile en cela. Saint Jerôme néanmoins l'un des plus serieux Peres de l'Eglise, écrivant contre Vigilantius l'appelle Dormitantium, *pour lui reprocher par cette figure qu'il révoit en se trompant fort lourdement.*

L'Hyperbole est insupportable à beaucoup de gens. L'Orateur Aristide pour faire comprendre, combien l'armée de Xerxes étoit nombreuse & immense, prononce dans son Panathénaique hautement, que l'or & l'argent de cette armée faisoit de la nuit le jour; & que quand ce Prince commandoit à ses Archers de tirer leurs fléches, il étoit assûré de convertir au rebours le jour en une nuit. Aristide pourtant n'en est pas moins estimé pour cela.

Mais qui pourroit ouïr aujourd'hui sans indignation un exorde semblable à celui du Panegyrique d'Isocrate, qui apprit l'art de bien dire à toute la Grece? Son sujet étoit la loüange des Atheniens en les exhortant à la guerre de Perse. Il proteste d'abord, qu'il ne veut pas faire comme d'autres, qui s'excusent sur le peu de tems qu'ils ont eu à se préparer, ou sur la grandeur de la matiére dont ils desirent les entretenir: Mais que pour lui il ne veut pas, qu'on lui pardonne la

moindre

moindre chose, & qu'il consent à toute sorte de reproche, s'il manque à s'acquiter dignement de ce qu'il entreprend. Une si insupportable vanité ne rebuteroit-elle pas à présent tout le monde? Et des promesses si hautaines & si ridicules, seroient-elles jugées propres à s'acquerir la bienveillance avec l'attention des Auditeurs? Je sai bien, qu'Isocrate s'excuse à la fin de cette Oraison d'avoir parlé de la sorte, & de s'être engagé si avant; mais ne prendroit-on pas encore cela pour une seconde erreur, & pour un defaut notable de jugement d'aimer mieux avoir besoin d'excuse, que de s'exemter de faillir, malle veniam deprecari, quàm culpa carere?

C'est une pure fantaisie d'avoir aversion, comme assés de personnes l'ont, de quelque figure que ce soit, n'y aiant que l'excès, ou la mauvaise situation, qui soient condannables dans la moins estimée de toutes. Les abus même sont rectifiés par celle qu'on nomme Catachrese.

Ne peut-on pas nommer une hérésie dans la Rhétorique, de croire qu'on doive toûjours user de mots propres? Les métaphoriques ont quelquefois meilleure grace, pourvû qu'ils ne soient pas extravagans, ou, pour parler comme les maitres, trop effrontés, Ut sit, quomodo

Theophrasto placet, verecunda translatio: *Car je me souviens, que Ciceron, qui emploie cette autorité de Théophraste, reprend Tiron son libertin de lui avoir écrit* valetudini fideliter
L. 17. serviendo. *Ce terme* fideliter, *lui dit-il, n'est*
ep. 16. *pas en sa place*, Huic verbo domicilium est proprium in officio, migrationes in alienum multæ. *Véritablement j'aurois de la peine à souffrir une censure si delicate d'un autre que de Ciceron, qui devoit être en mauvaise humeur, & qui vouloit se venger, comme je pense, des corrections que Tiron faisoit souvent dans ses écrits. J'avouë pourtant, que la Métaphore doit être modeste & retenuë, aussi bien qu'une fille, pour être trouvée belle.*

Encore qu'on doive être exact au choix des mots pour éviter le barbarisme, puisque le même Ciceron se moqua d'Antoine d'avoir dit piissi-
Philipp. mus, *qui n'étoit pas en usage*, quod verbum
13. omnino nullum in lingua Latina est; *& que Messala emploia depuis cette raillerie contre*
Sen. *l'Orateur Latro*, sua lingua disertus est, *lui*
contr. *accordant, qu'il disoit de belles choses & avec esprit, mais que son langage n'étoit pas bon*, Ingenium illi concessit, sermonem objecit: *Si est-ce que nôtre principal soin, comme nous l'avons souvent soûtenu ailleurs, doit être de la pensée, afin de n'en point emploier qui n'ait*

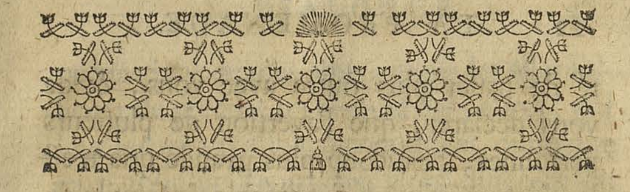
ſon mérite d'elle-même, ſans emprunter ſa recommendation de la diction. Jacent ſenſus in oratione in qua verba laudantur, *ſelon la belle maxime de Quintilien; & c'eſt un grand deſavantage à un livre, quand on ne le louë que par ſon ſtyle, & qu'on n'en eſtime principalement que la diction. Les belles jambes avec les riches chauſſes d'un boiteux font davantage paroitre ſon défaut, & les termes élegans qui n'expliquent qu'une bagatelle, ou même quelque ſentence rapportée ſottement, font remarquer au double l'impertinence d'un auteur:* Quomodo pulchras fruſtra habet claudus tibias, ſic indecens eſt in ore ſtultorum parabola. *Cependant il eſt plus de cette ſorte d'Ecrivains, que d'autres. J'ouïs dire judicieuſement, il y a peu de jours, d'un, qui debitoit excellement ce qu'Horace appelle* nugas canoras, *qu'il eût dû lire davantage, ou écrire moins. En effet la maladie d'inanition qu'ont ſes ſemblables, eſt beaucoup pire que celle qui vient quelquefois de trop de repletion. N'attendés pas de moi, que je donne ici des exemples ni du bien ni du mal dont je parle. J'aurois bien plus d'inclination à faire reconnoitre ceux qui peuvent ſervir de patron du premier, que du ſecond. Mais puiſque Ciceron & Quintilien ſe ſont abſtenu de juger des auteurs, qui vivoient*

Proœm. l. 8. Inſt.

Sal. prov. c. 28.

encore du tems qu'ils écrivoient, afin de n'offenſer perſonne; je penſe être obligé de les imiter du moins en ceci. Et parce que l'Eccleſiaſte a prononcé, Stultus verba multiplicat, *je n'ajoûterai rien à cette Préface, plus longue peut-être qu'elle ne devoit être, que cette ſeule proteſtation; que ſi le diſcours qui la ſuit du divertiſſement d'une promenade, avoit je ne dirai pas la moindre penſée, mais la moindre ſyllabe qui meritât correction, je m'y ſoûmets auſſi bien que tout ce qui eſt venu & qui viendra jamais de moi, avec l'entiére & reſpectueuſe obeïſſance qui eſt duë à l'egliſe.*





LA PROMENADE.

I. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET MARCUS BIBULUS.

TUBERTUS OCELLA. IL me semble, MARCUS BIBULUS, que vous me reprochés avec un peu trop d'exagération mes fréquentes & solitaires promenades. Si vous y étiés aussi accoutumé que moi, & que vous eussiés observé comme j'ai fait, que rien ne contribuë tant à conserver le peu de vigueur qui reste à ceux de nôtre âge, que cet exercice moderé où les promenades nous engagent ; vous ne déclameriés pas contre elles sans doute avec tant de véhémence. Je ne ferai pas difficul-

té de paſſer plus outre avec vous, & de vous déclarer, que l'averſion de pluſieurs perſonnes, beaucoup plus grande que n'eſt la vôtre contre un ſi agréable & ſi utile divertiſſement, m'eſt presque toûjours un indice certain d'eſprit chagrin, plein d'inquiétude & de fort petit talent. En effet la Promenade eſt tellement le propre des Philoſophes, des perſonnes ſavantes, & des eſprits bien cultivés, que ceux à qui elle déplait généralement, comme elle fait aux Turcs, aux Cochinchinois, & aux Sauvages du nouveau monde, qui ne peuvent ſouffrir celle des autres, ſont les plus ignorans hommes de la Terre. Tels devoient être ces Eſpagnols *L. 3. Geogr.* que Strabon nomme *Vettones*, qui nouvellement ſubjugués par les Romains, prirent pour des fous quelques Centurions, leur voiant faire divers tours de promenade: *Cùm quosdam Centuriones viderent deambulandi cauſa viam huc illuc flectere, opinati inſanire homines, duces ſe ad tabernacula præbuerunt.* Mais peut être ne condannés-vous principalement en cela que ma ſolitude, parce que vous avés remarqué, comme je me promene aſſés ſouvent ſans compagnie. Une réponſe de civilité vous pourroit ſatisfaire là deſſus, quand je vous dirois nuëment, que je reſpecte trop les

occupations de mes amis, pour les aller solliciter de prendre un plaisir à des heures, qui leur seroient possible incommodes, outre que leur goût pourroit être alors différent du mien. Je veux néanmoins vous parler plus franchement, & vous avouër, qu'encore qu'il y ait des compagnies qui me sont très cheres, il se trouve quelquefois des tems, où je me contente de celle de mes pensées, & où mes petites reveries, conduites à ma mode, me fournissent un des plus agréables divertissemens de ma vie. Quel ennui au contraire n'eprouve-t-on point, quand on se voit reduit aux entretiens fâcheux où vous engage inévitablement la compagnie de gens impertinens, qui dépourvûs de bon sens, ne savent rien faire que fatiguer les esprits raisonnables? Certes si les Médecins ne couchent pas volontiers avec leurs malades, les ames un peu philosophiques doivent avoir encore plus d'aversion de la conversation pénible & dangereuse de ceux, dont nous parlons. C'est ce qui a de tout tems porté à la solitude de fort grands personnages; ce qui a fait nommer à Theophylacte un monastere Φροντιστήριον, appellant encore la vie qui s'y mene σώφρονα μανίαν, *sobriam ac prudentem insaniam*; & c'est ce qui fit prendre à Gonthier de Ba-

L. 1. Hist. c. 14.

gnaux Evêque du Mans, ſous le regne de Charles cinquiéme, un hibou perché à l'entrée d'une grotte pour corps de ſa déviſe, animée de cette lettre, *Habitat mens cauta receſſus.*
10. Inſtit. c. 3. Car encore que Quintilien ſemble obliger ſes diſciples à trouver ou à ſe faire la ſolitude par tout, *In turba, itinere, conviviis etiam, faciat ſibi cogitatio ipſa ſecretum ;* & bien que
Ep. 56. Seneque prit une fois plaiſir à ſe retirer dans un bain public de Rome, plein de tumulte, de cris différens, & de confuſion, afin d'éprouver ſi ſon eſprit auroit aſſés de force pour n'y recevoir point de diſtraction, quand il l'attacheroit à quelque méditation ſérieuſe; ſi eſt-ce qu'une véritable retraite, & une ſolitude effective, comme eſt celle d'une promenade particuliere, eſt bien plus propre à ſe recueillir en ſoi-même, & à converſer avec ſon propre génie, qu'une compagnie importune & qui cauſe mille génes à l'eſprit.

Marcus Bibulus. Vous me parlés d'un air, & avec des termes, qui me pourroient faire craindre, que ma préſence même n'incommodât vôtre promenade. Car quoi que je ne vous prenne pas pour être auſſi bizarre que Timon, vous ne me traités guéres plus favorablement qu'il fit Apemante. Celui-ci, comme vous ſavés, complimentoit

cet atrabilaire, ſur ce qu'ils prenoient ſeuls & avec plaiſir leur repas : Il m'auroit été beaucoup plus agréable, lui repartit Timon, ſi vous même ne vous y fuſſiés pas trouvé. Gardés-vous bien de verſer autant de bile que fit ce Miſanthrope ſur un ami tel que je ſuis, ne fût-ce que pour obeïr au précepte de vôtre Quintilien, *Bonus altercator vitio iracundiæ careat.* Il me ſeroit aiſé de ſoûtenir le parti de la compagnie contre une ſolitude trop auſtere, & telle qu'il ſemble que vous l'établiſſés. Il n'y a rien de plus contraire qu'elle aux ames tendres comme la vôtre, qui ne ſont pas profeſſion d'une impaſſibilité Stoïcienne, *Animo paſſionibus obſeſſo nil ocio pejus, nil ſolitaria libertate damnoſius.* Et ſi la raillerie eſt propre à diſſiper les trop ſombres vapeurs de la mélancholie, je ferai ſouvenir un homme qui n'a peut-être pas étouffé abſolument le beau feu qui l'échauffoit autrefois, de cet important précepte d'Ovide,

6. Inſtit. c. 3.

Quiſquis amas, loca ſola nocent, loca ſola caveto. Lib. 2. de rem. am.

Mais j'aime mieux acquieſcer doucement à vos ſentimens, & je le ferai d'autant plus volontiers, que dans la vérité les miens ſont parfaitement conformes aux vôtres, & à ceux de Seneque, quand il dit. *In ambulationibus apertis vagandum, ut cœlo libero : &*

De tran- qu. an. c. ult. *multo ſpiritu, augeat attollatque ſe animus.* Je ne ſuis jamais ſi maitre de mon eſprit, & il ne goûte auſſi jamais de ſi ſolides & innocentes voluptés, que dans une campagne ſolitaire, où il n'a que Dieu & les aſtres pour témoins de ſes opérations. C'eſt ſans doute le lieu, où il rencontre le plus heureuſement celui qui a dit de lui-même, *Ego ſum flos campi, & lilium convallium.* Et où le peut-on mieux contempler avec toute la Nature, que dans un tel deſert? ſi toutes nos conſidérations, auſſi bien que le mot Latin *conſiderare,* tirent leur origine de la contempla-
L. 3. & 4. tion des aſtres, *à contemplatione ſyderum,* comme le veut Pompeius Feſtus? Tant y a que mêlant quelquefois de communiquer au public ce qu'une humeur ſemblable à la vôtre me fait rêver dans des ſolitudes champêtres comme l'eſt celle-ci, je ne ſervirai jamais
Ep. 2. l. 2. d'exception à la maxime générale qu'a prononcée Horace,

Scriptorum chorus omnis amat nemus, & fugit urbes.

Or puiſque nous convenons pour ce regard, & que la rencontre a voulu, que je vous trouvaſſe ſi heureuſement pour moi au commencement de vôtre promenade, continuons la, je vous ſupplie, & prenons d'autres ſujets

de converſation que celui-ci, où étans d'accord nous ne pourrions combattre que contre nôtre ombre, & tomber dans ce ridicule duel que les Grecs ont nommé *σκιαμαχίαν*.

TUBERTUS OCELLA. Je vous donne le choix de tel théme qu'il vous plaira de préſcrire, mais je penſe, que de quelque côté qu'on puiſſe jetter les yeux, l'on y trouvera ſuffiſamment dequoi s'entretenir, & que la plus vile plante, que nous foulerons aux pieds, ſeroit capable de nous faire admirer longtems l'ouvrage d'une Intelligence qui ne ſe mécompte jamais, & qui eſt auſſi digne de reſpect aux plus petites choſes dont elle ſe mêle, qu'aux plus grandes. Ce n'eſt pas néanmoins, qu'il n'y en ait, à mon avis, de bien plus conſidérables les unes que les autres; & je ne voudrois pas ſoûtenir après Saint Auguſtin, que la moindre mouche fût préférable au Soleil, parce qu'elle exerce des actions vitales dont celui-ci nous paroit dépourvû. Si le plus petit des Inſectes l'emporte du côté de la cauſe formelle, la finale de ce grand Luminaire eſt ſi noble & ſi merveilleuſe, qu'il n'y a point d'animal, excepté l'homme ſi tant eſt que l'homme n'ait point trop bonne opinion de ſoi, qui ne lui doive ceder en dignité.

Marcus Bibulus. Puisque tous les objets ne ſont pas dignes d'une même attention, & qu'il s'en trouve qui peuvent arrêter nôtre eſprit beaucoup plus utilement, & avec plus de ſatisfaction ou d'agrément que ne feroient d'autres; les choſes communes étant d'ailleurs moins capables de nous toucher, que celles qui ſont plus rares; je ne penſe pas vous pouvoir propoſer un entretien qui nous puiſſe mieux divertir, que celui de tant de Rélations dont vous étes ſi curieux, & qui nous font connoitre les effets de la Nature, ſoit dans l'ancien, ſoit dans le nouveau Monde, ſi ſurprenans, qu'il ſemble que les Anciens ne l'euſſent connuë qu'à demi, & qu'elle ne ſe ſoit bien manifeſtée à nous que depuis un ſiécle. Repaſſons donc avec plaiſir par nôtre mémoire ce que les nouvelles découvertes, tant du côté du Nord, que du Sud, & de l'une que de l'autre Inde, nous ont appris avec étonnement, & remarquons comme Herodote, Pline, ni Arrian, Marc Polo, Hayton Armenien, ni Loüis Cadanioſte, n'ont pas été ſi fabuleux qu'on le leur a imputé. Je ſai bien, qu'il ſe faut défier de ce que content ſouvent ceux, qui viennent de loin. L'Eſpagnol dit fort bien, *de luengas vias, luengas mentiras.* Mais la ſuſpenſion de vôtre

epoque jouë ici merveilleusement bien son jeu, tenant l'esprit en équilibre entre la trop grande crédulité, & l'injuste défiance. Car le défaut n'est pas plus reprehensible d'ajoûter foi avec trop de facilité à toute sorte de Rélations, que d'être dans une mécreance générale de tout ce qu'elles contiennent. Et je conçois comme un axiome certain, que ceux qui tiennent pour fable tout ce qui se dit des effets extraordinaires, & des merveilles de la Nature, nonobstant l'autorité des meilleurs Auteurs; se rendent enfin eux-mêmes la fable des hommes d'esprit, qui connoissent mieux qu'eux le pouvoir de cette Nature, dont il nous est impossible de pénétrer ni de mesurer toute l'étenduë; *ipsi se fabulam faciunt, dum omnia pro fabulis habent.* Cette Deminiaque, comme l'appelle Aristote en l'admirant, agit avec bien plus d'addresse & de conduite incomprehensible, que l'esprit humain n'en peut concevoir, & que tous nos discours les plus philosophiques n'en sauroient expliquer; *longè major naturalium operationum, quàm verborum, imò quàm ingeniorum subtilitas.* Rien n'empêchera donc, si vous l'avés agréable, que sans courir toutes les fortunes des voiages de long cours, nous ne contemplions sûrement

d'ici, ce que ceux qui les ont faits, ont obſervéde plus ſingulier, *ipſaque adeò naturæ magnalia.* Pour moi, je ne prens pas moins de plaiſir quelquefois à remarquer dans leurs Itineraires les choſes que cette grande Artiſane fait comme en ſe joüant, qu'à noter avec ſoin ſes principaux & plus étonnans ouvrages. Nous avons tantôt eu à la rencontre un homme d'une repréſentation, que nous en avons ri tous deux; & cette penſée m'a paſſé agréablement par l'eſprit en le voiant, que la Nature devoit être en ſes belles & gaies humeurs, quand elle ſe divertit à produire un ſi ridicule animal. Tant y a qu'enviſageant, comme nous pouvons faire, jusqu' aux moindres particularités que nous ont appriſes les Rélations des pais qui nous ſont inconnus, nous en recueillerons des ſatisfactions auſſi ſenſibles qu'innocentes, ne fût-ce que par cette conſidération, que nous traverſerons les mers ſans perdre terre, *è terra navigabimus,* ce qui n'eſt pas repréhenſible au ſens que nous le ferons, comme il l'eſt en celui qui a donné lieu à ce proverbe.

TUBERTUS OCELLA. Tout ce que vous propoſés eſt toûjours ſi bien penſé, qu'il faudroit être extrémement déraiſonnable pour s'y oppoſer. Je ſouſcris ſur tout à ce que

vous dites du merveilleux pouvoir de la Nature, & de la médiocrité, pour ne pas dire de la petiteſſe de l'eſprit humain, dont ceux-là connoiſſent mieux la foibleſſe, qui pour l'avoir plus élevé que les autres, ont mieux reconnu ſes limites & ſon peu d'étenduë. En vérité, pour vous en parler à cœur ouvert, toutes les fois que je me jette ſur cette réflexion, & je le fais aſſés ſouvent, je trouve que l'homme eſt un animal ſi défectueux, qu'auſſi bien que nôtre commun ami de la grande Bretagne, j'ai honte d'être ce même homme, c'eſt à dire un animal ſi rempli d'imperfection, & de ſotte vanité tout enſemble. Je ſuis perſuadé, que Socrate avoit le même dégoût, quand il proteſtoit, qu'il ne ſavoit pas bien s'il étoit homme, ou je ne ſai quoi de plus monſtrueux que Typhon n'étoit alors repréſenté. Et c'eſt vrai-ſemblablement ce qu'a voulu nous faire concevoir un Viſionnaire de ce tems, par la deſcription de ce qui lui arriva dans une Isle Solaire qu'il appelle des Oiſeaux. Il aſſûre que tous les volatiles qui en ſont les habitans, lui firent de ſi grands reproches de ceux de ſon eſpèce, pleins d'injuſtice & de cruauté, ſur tout envers les habitans de l'air, qu'il étoit perdu, s'il n'eût deſavoüé d'être homme, ſoûtenant qu'il étoit un ſinge qui lui reſ-

ſembloit, & ſe ſauvant par ce ſtratagéme. En effet la préſomption de l'homme lui fait exercer mille ſortes de tyrannie envers tous les animaux qui ont très grand ſujet de ſe plaindre, & peut être de ſe moquer de ſon mauvais raiſonnement, dont il veut pourtant tirer un ſi grand avantage. Mais à l'égard de ce que vous me conviés à nous ſouvenir conjointement des particularités, que nous pouvons avoir obſervées dans ce genre de livres que les Grecs ont nommés *Odeporiques*, c'eſt m'inviter à la choſe du monde où je ſuis porté avec le plus d'inclination, *currentem impellis*, puisque vous n'ignorés pas, que j'en ai fait un des principaux ornemens de ma Sceptique. C'eſt un champ néanmoins ſi ſpacieux, qu'à mon avis nous ferons bien de nous y préſcrire des bornes; & puisqu'il nous reſte peu de tems commode à cette promenade, que la fin du jour nous obligera de terminer bientôt, laiſſons les conſidérations phyſiques, où de tels livres peuvent jetter, à une autrefois, & contentons-nous préſentement de celles de Morale, que je crois les plus importantes de toutes, comme aiant le plaiſir joint à une plus grande utilité. Il faut pour vôtre contentement, que je vous communique ſur cela, l'eſperance qu'on me donne de voir bientôt traduits en

Latin

Latin les œuvres de ce renommé Socrate de la Chine le Docteur Confutius. Je l'appelle ainsi; tant parce qu'aussi bien que ce Prince des Philosophes Grecs, il fit descendre la Philosophie du Ciel en terre, les Chinois n'aiant guéres cultivé, avec soin avant lui que la seule Astrologie; qu'à cause, que Socrate & Confutius étoient contemporains, comme il se peut voir dans le Traité de la Vertu des Payens. Sans mentir nous sommes bien redevables aux travaux des Peres Jesuites, qui nous ont donné tant de beaux ouvrages, aussi bien pour la connoissance de l'un, que pour celle de l'autre Hemisphére. L'Histoire du Pere Joseph Acosta en ce qui concerne l'Amerique, & celle de Maffée touchant l'Inde Orientale, ne doivent-elles pas aller du pair avec les plus estimées des Anciens, soit par la beauté du style, soit par la rareté & le prix de ce qu'elles contiennent? L'on ne sauroit raisonnablement nier, que trois autres de leurs histoires, des Peres Trigault, Semedo, & Martinius, ne nous aient fait connoitre ce peu que nous savons du grand Roiaume de la Chine. Le premier se servit des memoires de l'excellent Mathematicien Mathieu Riccius qui étoit de son Ordre; & le dernier ensuite de son *Atlas Sinensis* nous a fait voir dans sa premiere Deca-

de, qui ſera ſuivie de deux autres, l'Hiſtoire Chronologique des Chinois priſe de leurs propres auteurs, qui la commencent huit cent ans avant le Deluge de Noë ; l'appuiant ſur des Dynaſties ſuivies, & qu'ils tiennent pour très certaines. Que ſi nous avons enſuite l'excellente Morale de ce célébre Colao ou premier miniſtre d'un ſi grand Etat, & ſi bien policé, quelle obligation n'aurons-nous point à ceux, qui nous feront un ſi riche préſent? Car l'on ſait, qu'il réduiſit en quatre volumes toutes les belles ſentences des Philoſophes qui l'avoient précédé, achevant ſon Ethique par un cinquiéme livre de ſes propres réflexions & maximes, qui ſert de Code & de Digeſte à tous les Mandarins, Loytias, ou Docteurs, qui font ſubſiſter la plus conſidérable Monarchie du monde. Rien ne peut faire mieux connoitre le mérite de ce Législateur, que le reſpect & les honneurs, que toutes les perſonnes de ſon païs déferent à ceux, qui pour être de ſa race, portent le nom de Conſutius; n'étant pas moins honorés, que dans toute l'étenduë du Mahometisme les hommes, qui ont le privilège de ſe parer du Turban verd, à cauſe qu'ils ſe diſent de la lignée de leur Prophete Mahomet.

Marcus Bibulus. Vous me donnés un

avant goût merveilleux d'une ſi importante compoſition, quoi que j'aie de la peine à m'imaginer que l'eſprit d'un Chinois ait plus fait dans la ſcience des mœurs, que celui des Grecs & des Romains, qui l'ont ſi bien cultivée, & que nous ne voions pas avoir été dévancés par les Indiens Orientaux dans le reſte, ſoit des arts, ſoit des ſciences, où les uns & les autres ſe ſont occupés. Mais en tout cas il y a quelque choſe d'agréable à contempler le divers Génie des Nations, qui ſe peut remarquer non ſeulement dans la ſubſtance de leurs aphorismes moraux, mais encore dans la maniere figurée & ordinairement métaphorique, dont les Peuples du Levant les expliquent. Je ſuis même ravi quelquefois, quand je vois leur moindres façons de vivre, & leurs civilités ordinaires, ſi différentes des nôtres. Les Javans croient qu'on ne peut s'abbaiſſer par reſpect ni s'avilir davantage qu'en ſe couvrant la tête, ce qui eſt tout-à-fait oppoſé à nos ſalutations Européennes ; quoi qu'il me ſouvienne aſſés, qu'autrefois les Romains ſacrifioient par ſoumiſſion la tête couverte à leurs Dieux, ſi vous en exceptés Saturne & l'Honneur. Les Japonois tiennent pour une grande incivilité de recevoir étant debout ceux à qui l'on doit quelque déferance ; ils s'aſſeoient

& déchaussent leurs souliers, lors qu'ils veulent faire entrer chés eux quelqu'un avec témoignage d'estime, ce que j'ai bonne mémoire que vous avés observé quelque part. Et les peuples des Isles qui forment le Détroit de Sunda, pour bien complimenter leurs superieurs, leur prennent de la main le pied gauche, & leur frottent doucement la jambe depuis le bas jusqu'au genouil. Que s'il faloit parcourir tout le Globe de la Terre, & y considérer les usages particuliers & presque toûjours contraires de tant de Nations qui y vivent chacune à sa mode, vous savés mieux que personne de quelle entreprise je me chargerois; outre que faisant cette énumeration à un homme tel que vous, ce seroit justement comme dit Ovide, *frondes addere sylvis.* Et néanmoins la lecture recente d'une histoire de Barbarie me convie à vous faire encore souvenir de ce seul article, qu'au lieu que selon nous l'habit noir est le plus ordinaire parmi les honnêtes gens, on le fait porter par mépris aux Juifs dans Alger, avec le bonnet de la même couleur.

4. de Pont. el. 2.

TUBERTUS OCELLA. Il est vrai que de semblables remarques pourroient aller à l'infini, ce qui procede de ce que la Nature se plait à la varieté, comme elle l'a bien montré

dans tous ſes ouvrages, mais ſur tout en ce qu'elle a mis encore plus de différence entre les eſprits des hommes, par le moien des organes dont ils ſe ſervent, qu'il n'y en a entre leurs viſages. D'où l'on peut conclure en faveur de la Sceptique Chrétienne, que ſi l'Egliſe a eu raiſon de condanner autrefois ces hérétiques qu'elle nomma *δοκὶτας*, parce qu'ils mettoient des articles de la Foi, & même le ſacré myſtére de l'Incarnation, au rang des choſes apparentes ſeulement; il n'en eſt pas de même dans l'Ethique, lors qu'elle ſe contente de conſidérer humainement les mœurs différentes des perſonnes, & leurs divers ſentimens, qui ſont tout autres non ſeulement en un lieu qu'en un autre, mais qui varient même ſelon les ſaiſons, & quelquefois ſelon les momens de leur vie. La Réligion détermine les choſes, & les rend conſtantes par l'autorité du Ciel ; la ſcience humaine, & ſur tout la Morale, ſe contente de raiſonner, ce qu'elle fait très foiblement, à cauſe, comme je viens de le remarquer, de l'infirmité des parties que nôtre ame emploie pour cela, qui dépendent de la matiére. Ainſi nôtre créance, qui vient d'enhaut, doit être auſſi certaine que toutes nos ſciences, & toutes nos diſciplines priſes au ſens que l'école leur donne,

ſont vacillantes & incertaines. C'eſt à quoi ſe rapporte ce que S. Auguſtin a prononcé en ces termes, *Quod ſcimus debemus rationi, quod credimus autoritati.* Mais puisque le Soleil qui finit ſa courſe, nous contraint par les ombres qui ſuccederont bientôt à ſa lumiere, d'achever nôtre carrière, comme il fait la ſienne, trouvés bon que nous faſſions quelque réflexion avant que de nous ſéparer, ſur le néant de cette vie, qui nous quitte tous les jours ſans que nous nous en appercevions, comme cette belle journée s'eſt paſſée presque inſenſiblement, auſſi bien que toutes les autres qui l'ont précedée, & celles qui la pourront ſuivre, puisque ſelon le mot de cet Ancien *unus dies par omni eſt.* En effet, nous mourons, à le bien prendre, tous les jours, *vivere eſt ſæpè mori;* ou du moins l'on peut dire qu'à proportion de ce que nous croiſſons en âge, la vie décroit; laiſſant les années qui ſe ſont écoulées moins à nous, quoi que nous les nommions nôtres, que celles qui pourront ſuivre, ſi tant eſt que la Parque nous en accorde encore quelqu'une, dont le mieux compoſé des hommes ne peut ſans témérité s'aſſûrer. Certes celui à qui l'on demanda combien d'années il avoit, eût grande raiſon de répondre qu'il ne penſoit pas en avoir du tout,

(Quot annos?)

Annos quos habeo, Pontice, non habeo.
Un Eſpagnol interrogé combien il avoit vécu? témoigna par ſa repartie, *poco, y muchos annos*, qu'il ne faiſoit pas plus de cas que le précédent des années paſſées. Diſons encore plus avec Seneque, c'eſt une grande erreur de s'imaginer, que nous ne mourons qu'après avoir vécû, nous étions morts avant que de naitre, cette mort que nous apprehendons ſi fort a précedé nôtre vie, & quand elle la ſuivra, elle ne ſera que prendre le même poſte qu'elle tenoit auparavant. Une chandelle n'eſt pas plus tenebreuſe, ni plus morte, étant éteinte, qu'elle étoit avant que d'être allumée. *Erramus quod mortem judicamus ſequi, cum illa & præceſſerit, & ſecutura ſit: quicquid ante nos fuit mors eſt.* Je ſai bien, que les penſées de ce Philoſophe doivent être adoucies, ou même corrigées, autant de fois qu'elles peuvent bleſſer la Réligion, ou porter quelque préjudice à la Foi. Ce ſeroit donc un crime & une impieté toute pure, de les citer pour établir l'extinction totale de nôtre être. Et il y auroit d'ailleurs beaucoup d'injuſtice, ſi nous imputions là deſſus à Seneque une créance de la mortalité de nôtre ame, ou de l'exemtion des peines que doivent ſouffrir les méchans après leur mort, puiſqu'il les a

Ep. 54.

ſouvent fait punir dans ſes écrits par le ſevere Juge des Enfers, qu'on reconnoiſſoit de ſon tems; & que l'immortalité de nos ames fait un des principaux & des plus conſtans articles de ſa Philoſophie. Pour peu qu'on en doutât, ce ſeul endroit d'une de ſes lettres, entre une infinité d'autres paſſages auſſi exprès, doit deſabuſer ceux, qui auroient une ſi mauvaiſe
Ep. 36. opinion de ſa doctrine. *Mors quam pertimeſcimus ac recuſamus, intermittit vitam non eripit; veniet iterum qui nos in lucem reponat dies.* Il faut prendre des Philoſophies Payennes ce qui peut profiter, *vocandæ ſunt ancillæ ad arcem;* & il faut laiſſer le reſte en l'improuvant, & en nous ſervant du conſeil de l'Apôtre, *Omnia probate, quod bonum eſt tenete.* Tant y a qu'il n'y a rien de certain dans la vie, que de la devoir perdre; penſée qui ne ſauroit être renduë trop familiere par une fréquente & Chrétienne méditation, où peut utilement entrer ce que la Philoſophie des Gentils a eu de plus conforme à la raiſon, & de moins contraire à la pieté.

MARCUS BIBULUS. Je crois, qu'ils n'ont nulle part plus offenſé l'une & l'autre, que par cette maxime Stoïcienne, que la vie étoit une pure ſervitude, s'il n'étoit pas permis de la perdre, quand il en prenoit envie: ce qui les

portoit à cette *autochirie*, que Virgile ſemble avoir voulu faire paſſer pour une action de perſonnes innocentes, quoi qu'elle ſoit ſelon lui ordinairement ſuivie de la repentance,

Proxima deinde tenent mœſti loca, qui ſibi lethum 6. *Æn.*
Inſontes peperere manu, vitamque peroſi
Proiecere animas.

Cependant le crime eſt ſi grand de ſe défaire ſoi-même, que par raiſon il paſſe l'homicide d'un frere, & même le parricide, puisque perſonne ne nous peut être ſi cher, ni ſi proche, que nous mêmes. Ils ont eu beau ſoûtenir, que les choſes volontaires ne devoient pas être reputées violentes, & dire, comme a fait vôtre Seneque, qu'on pouvoit ſortir d'un corps vieil & incommode, comme d'une maiſon ruïneuſe. Cela ſeroit bon, ſi cette maiſon avoit été faite de nos mains, & que nous y fuſſions entrés de nous-mêmes & avec connoiſſance. Mais puisque la choſe ne va pas ainſi, n'eſt-il pas de l'équité d'en laiſſer faire à celui, qui nous y a placés, & qui nous a ſeulement prêté ce domicile. Il n'y a que Dieu qui puiſſe légitimement reſoudre le bail de cette habitation; comme lui ſeul & la Nature la peuvent démolir mieux que perſonne, quand le tems en eſt venu. Ciceron s'eſt expliqué en ces termes de ce ſentiment, qui doit ſans dou-

te être préferé à celui de Seneque & du Portique. *Ut navem & ædificium idem destruit facillime, qui construxit; sic hominem eadem optime quæ conglutinavit natura dissolvit.* Pour ce qui concerne l'interêt de la Réligion & de la Pieté, vous savés, comme l'Eglise dans un Concile de Carthage condanna d'hérésie ces Donatistes Ariens, qui faisant bonne chere avec leurs amis avant que de se défaire eux mêmes, comme nous l'apprenons de Theodoret & d'Optatus Milevitain, disoient que la mort volontaire, soit qu'on se tuë, soit qu'on se fasse tuer, étoit méritoire, & mettoient ceux, qui se précipitoient furieusement du haut des montagnes, au rang des véritables martyrs. Ce n'est donc pas sans sujet, que cette même Eglise prive de sepulture ceux, qui se sont misérablement donné la mort, puisqu'il n'est pas juste, que ceux, qui n'ont pas attendu pour cela l'ordre & le commandement du Pere Eternel, soient reçûs au giron de la Mere, dont ils se sont rendus indignes selon la pensée de Hegesippe. Condannons donc ici la Philosophie des Paiens, leur ἔυλογον ἐξαγωγὺν, & leur Pluton *Eubelius*, qui leur conseilloit de finir par une mort précipitée les malheurs de la vie. Ce n'est pas générosité de s'en priver de la sorte, mais

L. de senect.

L. 4. hæret. fab. lib. 3.

c'eſt une grande lâcheté de ne les pouvoir ſouffrir quand ils nous arrivent. Je m'empécherai bien de rapporter ici les exemples de ceux, qui faiſoient vanité d'être leurs propres bourreaux. Vous les ſavés auſſi bien que moi, & vous ne les condannés pas moins auſſi. Mais il s'en préſente quelques uns à mon imagination, que je ne puis m'empêcher de vous remettre devant les yeux ſans me faire violence. Quel motif plus ridicule & plus extravagant pour ſe donner la mort, que de le faire, afin de ſervir de patron à d'autres d'une action que je nommerois brutale, ſi les brutes n'étoient en cela plus judicieuſes & plus raiſonnables que nous. Helvius Blaſio, dit Dion L. 46.
Caſſius, voiant ſon ami Decius Brutus, qui ne ſe pouvoit réſoudre à devenir l'homicide de ſoi même, ſe tua devant lui pour lui donner courage. Des femmes mêmes ſont tombées dans ce ſens dépravé, puisque nous liſons dans le même Auteur, comme Arria, L. 60.
parente de Meſſaline, voulant animer ſon mari Petus à terminer généreuſement ſes jours de ſa main, ſe donna devant lui le premier coup de poignard, en proferant enſuite ces paroles à Petus, *viden' puer me non dolere*, voiés-vous mon mignon, comme cette douleur n'eſt rien, & que je ne m'en plains pas. Un

Plutar. in Oth. ſoldat d'Othon fit à peu près la même choſe, quand pour l'aſſûrer de l'affection qu'avoient tous ſes compagnons, auſſi bien que lui, à ſon ſervice, & de leur reſolution à perir ſi beſoin étoit dans ſes interêts, ce ſoldat ſe plongea le fer dans la poitrine, & tomba mort à ſes pieds. La vanité d'un autre ſoldat de *Idem in Cæſ.* Céſar, nommé Granius Petronius, fût ſi folle, qu'aiant été pris dans un vaiſſeau où ſes ennemis lui offroient quartier l'aſſûrant de ſa vie, Non, non, dit-il, en ſe perçant de ſes armes, les ſoldats de Céſar donnent bien la vie aux autres, mais ils ne ſont jamais ſi lâches que de la recevoir. Conſidérés, je vous ſupplie, ſi l'eſprit de l'homme n'eſt pas ingénieux à ſe tromper, ſe procurant par ſon mauvais raiſonnement la plus grande partie des malheurs de la vie jusqu' à la perdre ſi miſérablement. Permettés-moi d'ajoûter ce ſeul mot ſur cela, que je n'ai jamais lû dans Seneque le genre de mort d'un Allemand, qui s'étrangla & s'étouffa de la plus vilaine façon du monde, ſans ſouhaiter que ce Philoſophe ſe fût abſtenu de repréſenter une ſi ſale action. Il fait que ce captif étranger ſe fourre dans le goſier *lignum id quod ad emundanda obſcœna adhærente ſpongia poſitum eſt.* En vérité cela forme une ſi vilaine image dans la fantaiſie, qu'on a de la

peine à s'empêcher de rendre gorge, ou de vomir, en lisant un texte si peu honnête. Seneque a beau s'écrier là dessus, *O virum fortem!* & ajoûter que *hoc fuit morti contumeliam facere;* c'est faire mal au cœur à tous ses lecteurs, & pour moi je serois bien fâché, d'avoir traduit en François une chose si infame, & si peu nécessaire pour insinüer qu'on trouve la mort en tous lieux, & par toute sorte de moiens. Pour vous détourner la vuë d'un si dégoûtant objet, vous prendrés garde, s'il vous plait, que la présupposition de l'immortalité de l'ame, qui pourroit porter à se défaire de sa vie sur l'esperance d'une meilleure, & pour sortir des infortunes de celle-ci, n'est pas une cause certaine de toutes les morts volontaires, dont nous venons de parler; puisqu'encore aujourd'hui les Chinois dans la créance de la mortalité & de l'anéantissement de l'une & de l'autre partie, qui nous composent, ne laissent pas de se tuer eux-mêmes, dequoi l'on peut voir des exemples dans la Rélation du Pere Trigault.

TUBERTUS OCELLA. Vôtre observation ne me surprend nullement, parce que je suis persuadé, que si la mort avancée par ceux qui se la donnent, n'étoit point un crime aussi grand que vous l'avés judicieusement représen-

té, l'on verroit bien plus de perſonnes perir par ce genre de mort, que par celle que nous nommons naturelle, & ſouvent la belle mort; quoi qu'il n'y en ait point, à le bien prendre, qui ne ſoit naturelle, ni pas une auſſi qui ſoit accompagnée de beauté, tout s'y trouvant ſous une forme cadavereuſe, plein d'horreur & d'affreuſe repréſentation. Car qu'y a-t-il dans la vie qui nous peut empêcher de l'abandonner, ſi la félicité même, que les plus heureux y éprouvent, eſt ordinairement ce qui cauſe nos disgraces, & qui fournit la matiére à nos plus ſenſibles déplaiſirs. *Omnium calamitatum materia eſt homo diu felix. Neſciunt ſtare ſucceſſus & quoties prodire felicitas non poteſt redit.* C'eſt cette roue du chariot de Seſoſtris, dont la partie ſupérieure deſcend néceſſairement après ſa plus grande élévation. Les planetes de même aiant monté au plus haut de leur Epicycle, ſelon la théorie qu'on nous en a dreſſée, deſcendent auſſi-tôt, & après nous avoir paru un moment ſtables, ne ceſſent de décliner vers le point de leur perigée. Et la ſeule contemplation, qu'il n'y a point de plus féconde ſource de toute ſorte de malheurs que le bonheur; eſt capable d'infecter de ſon amertume ce que la vie peut avoir de plus doux & de plus charmant. Jettons la

Quintil. in decla.

vuë comme en passant sur cet homme qui possedoit il n'y a que trois jours tout ce que les honneurs ont d'éclat, les richesses d'opulence, & les plaisirs de voluptueux;

Quid voveat dulci nutricula majus alumno? Horat. l. 1. ep. 4.

Cependant en un clin d'œil le voilà réduit à la derniére calamité. Mais tirons le rideau devant un si triste tableau; & quittons un sujet qui peut attirer sur soi aussi légitimement que tout autre ce reproche ordinaire,

Cui non dictus Hylas?

Ciceron a fait un Traité *de finibus bonorum & malorum.* Il eût mieux fait selon la raillerie d'Erasme, fondée sur l'équivoque de *Finis*, de se contenter de la fin des maux, & de nous instruire de l'origine ou du commencement des biens. Il n'en eût point trouvé sans doute de véritables, que ceux qu'un homme sage & vertueux se peut donner à lui-même. *Tunc beatum esse te judica, cum tibi ex te gaudium omne nascetur*, dit le grand maitre de la Morale Latine. Sen. ep. ult. Si vous ne portés avec vous la satisfaction intérieure, vous ne la trouverés nulle part. Tout ce que donne une belle naissance, une Cour favorable, & une bonne fortune, se perd aisément, & a si peu du solide, que les plus fortunés des hommes sont ceux qui méprisent tout cela, & qui tour-

nent le dos à la Fortune au lieu de la rechercher. Tant y a que cette indépendance, où le Péripatétisme même a placé ſon ſouverain bien ſous le nom d'*avtarchie*, m'eſt ſi pretieuſe, que je vous avouë, mon cher Bibulus, n'avoir pris habitude à mes promenades ſolitaires, que pour m'en pouvoir donner la ſatisfaction ſans dépendre de perſonne. Mais quand je vous ai parlé d'un homme ſage & vertueux, ne penſés pas que j'aie la moindre prétention ſur ces hautes & divines qualités. Je connois mes défauts en particulier, & je ſai qu'en général ils ſont de l'appanage de nôtre nature corrompuë, de ſorte qu'il y en aura auſſi long-tems que durera le genre humain, *vitia erunt donec homines*. Dieu me préſerve de cette créance Payenne, qu'explique Iſocrate dans ſon Panathénaïque, *μηδὲ τοὺς θεοὺς σχολὺν ἐνδιαθέσθαι*, que les Dieux mêmes ne ſont pas exemts de pécher. Nous ſommes obligés pourtant de croire, que le plus noble des Anges fût le premier qui faillit; ce qui rend moins étrange, quoiqu'il n'excuſe nullement nôtre dépravation. Ne laiſſons pas avec tout cela de nous éloigner du vice, & ſi nous ne pouvons être abſolument vertueux, d'approcher le plus près de ce but qu'il nous ſera poſſible. Je n'ignore pas que ceux,

ceux, qui parlent le plus des Vertus, ne ſont pas ceux, qui les cultivent le mieux. Ils ſe contentent ſouvent de les définir, & de les mettre en belle tablature, ſans beaucoup ſe ſoucier de les pratiquer enſuite; *plerique virtutes loquendo deſcribunt, vivendo deſtituunt.* De là vient, que chácun coule ſes jours le plus caché qu'il peut dans ſa maiſon; que nous en faiſons boucher ſoigneuſement toutes les vuës étrangeres; & qu'on a des portiers exprès pour n'y laiſſer entrer perſonne, qui nous y puiſſe ſurprendre, ou qui puiſſe entrer en quelque connoiſſance de ce qui s'y paſſe; *Vix quemquam invenies qui poſſit aperto oſtio vivere: Janitores conſcientia noſtra, non ſuperbia oppoſuit.* Si néanmoins les ſeules Vertus Morales, comme contraires au vice, ſont ſi eſtimables, que tout le Monde a l'ambition d'être crû les poſſeder; quel cas ne devons-nous point faire des Vertus Chrétiennes, qui ne ſont pas de ſimples habitudes de nôtre volonté, qui la portent à ſuivre la raiſon, avec quelque dépendance du temperament ſelon la doctrine d'Hippocrate & de Galien; mais qui ſont des habitudes ſurnaturelles, qui nous faiſant agir nous rendent agréables à Dieu, & nous ſont par là dignes de l'Eternité. En vérité puiſ-

Sen. ep. 43.

que ces derniéres dépendent abſolument de lui, nous ne ſaurions les lui demander avec trop d'inſtance, ni trop nous efforcer pour obtenir de ſa Grace ce don du Ciel.

MARCUS BIBULUS. Quand je ne me verrois point aux portes de Paris, je reconnoitrois par vôtre Peroraiſon, que vous voudriés terminer nôtre converſation avec nôtre promenade. J'y conſens par force, puiſque le bruit & le tracas de cette tumultueuſe ville où nous entrons, ne permettent pas, que ſoit à pied, ſoit en caroſſe, l'on s'entretienne commodément. Mais je vous prie de vous ſouvenir de cette promenade, quand vous ſerés dans le repos de vôtre cabinet; ſinon, vous m'obligerés à faire moi-même ce que vous m'aurés refuſé d'exécuter beaucoup mieux. Vous voiés bien ce que je veux dire, & trouvés bon, que je vous declare ma penſée là-deſſus avant que nous nous ſeparions. C'eſt que nous ne pouvons mieux finir vous & moi, vû ce qui nous a divertis toute nôtre vie, qu'en mourant la plume à la main, comme le ſoldat l'épée au poing, le Pilote tenant le timon, & l'Orateur en diſcourant. Nous avons des exemples recens du dernier: mais il vaut mieux, que les beaux vers de Serenus Sammonicus

vous en fourniſſent un plus ancien, & par là moins ſujet à être mal interpreté. L. de Medic.

- - - Sic eſt Hortenſius olim
Abſumptus, cauſis etenim confectus agendis,
Obticuit, cum vox domino vivente periret,
Et nondum extincti moreretur lingua diſerti.

J'eſpere d'obtenir de vous à ma décharge la demande, que je vous ai faite, & puisque nôtre amitié me permet de parler ainſi, je le deſire abſolument.

TUBERTUS OCELLA. Eſt-il poſſible que vous ſoiés encore dans la vehemence des deſirs, qui ne me ſemble excuſable qu'en ceux, que l'ardeur de la jeuneſſe domine? Je vois bien que vous n'avés pas gravé dans vôtre mémoire, comme j'ai fait il y a long-tems dans la mienne, cette notable ſentence du Médecin Julius Auſonius Vaſatenſis, pere du Poëte Bordelois; que nôtre plus grande félicité ne dépend pas d'obtenir ce que nous déſirons, mais bien plûtôt de ne déſirer jamais trop fortement ce que nous n'avons pas. J'ajoûte avec liberté à un ami de l'age dont vous étes, que ceux qui vous reſſemblent dans leur arriere-ſaiſon, n'ont pas moins beſoin de la mort pour terminer leurs déſirs, que pour finir leur vie. Repréſentés-vous le Préſident Briſſon, qui conjura ſes infames Thuan. hiſt. l.

bourreaux de lui donner le tems d'achever un livre qu'il ſouhaitoit de donner au public. La Parque ne nous ſera pas plus favorable à tous dans de ſemblables déſirs, que la Ligue le fût à ce ſavant homme ; ce qui nous oblige ou à les retrancher ou à les avoir beaucoup plus moderés. Après cela néanmoins je vous aſſûrerai, qu'il n'y a rien de ce qui me ſera poſſible que je ne faſſe pour vous complaire, & où je ne me porte avec la diligence que demande le Mime de Laberius,

Etiam celeritas in deſiderio mora eſt.

Mais tout de bon, n'avons-nous pas, vous & moi, aſſés noirci de papier blanc, pour demeurer au moins ſatisfaits d'un exercice dont nous devrions raiſonnablement être las. Si nous voulons être utiles aux autres, il eſt tems que ce ſoit par l'exemple, & par de bonnes actions, plûtôt que par de ſimples paroles, ou par des écrits qui le plus ſouvent ne perſuadent pas; *feliciſſima eſt operis eloquentia.* Il eſt vrai que je dois faire grande diſtinction entre vous & moi. Outre que mes années plus nombreuſes que les vôtres, m'ont auſſi rendu beaucoup plus caduc, que vous ne l'étes, vous avés ſçû, auſſi bien que perſonne de ce tems, ménager utilement les heures de vôtre loiſir, & faire à

propos ce que le ſage Chilon trouvoit être la choſe du monde la plus difficile, ἀναμαρτήτους εἶναι, *otium recte diſpenſare.* Pour moi qui n'en peus pas dire autant, & qui n'ai presque jamais agi qu'en conſultant ma propre ſatisfaction, n'eſt-il pas tems que je conſidére avec attention comme Dieu, qui s'eſt contenté de la dixiéme partie de nos biens, exige de nous la ſeptiéme de nôtre tems? Je puis encore ajoûter, & même à ma confuſion, que j'ai été ſi exceſſif dans l'exercice auquel vous me provoqués de nouveau, que vous n'avés pas peut-être en cela toute la charité pour moi, que je devrois attendre de vôtre amitié. Si nous étions encore au tems où l'on bruloit les corps, au lieu de les enterrer; je penſe qu'il ſe trouveroit aſſés de mes paperaſſes, dont le public n'a eu que trop de communication, pour me rendre le même office que reçût autrefois ce Caſſius d'Horace, *L. 1. ſat. 10.*

- - - capſis quem fama eſt eſſe librisque
Ambuſtum propriis.

Je me conſtituë néanmoins envers vous pour eſclave de la parole que je vous ai donnée, (puisque cette façon de parler eſt demiſe aujourd'hui) d'uſer de complaiſance en vôtre endroit, à la charge, que ſans trouver à re-

dire, comme vous avés fait d'abord, à mes promenades solitaires, vous vous contenterés de les venir égaier par vôtre agréable présence. Je vous y assigne au premier jour. A Dieu.

LA PROMENADE.
II. DIALOGUE.
ENTRE
MARCUS BIBULUS,
ET
TUBERTUS OCELLA.

MARCUS BIBULUS. Je me doutois bien, que la continuation du beau tems causeroit celle de vos Promenades, & que le plus agréable Automne qu'on ait vû en France de mémoire d'homme, s'il en faut croire les plus âgés de ce siécle, ne vous seroit pas moins utile que plaisant, par un exercice auquel vous reconnoissés que vous devés la meilleure partie de ce qui vous reste de vigueur, dans une vieillesse aussi avancée qu'est la vôtre. Vous ne vous offenserés pas, qu'une personne vous

parle de la ſorte, qui vous ſuit comme je fais, quoique d'une diſtance aſſés conſidérable,

Proximus, aſt longo ſed proximus intervallo. me connoiſſant d'ailleurs comme vous faites, & m'aiant oui ſoûtenir aſſés ſouvent la vérité de cet ancien proverbe, Que la vieilleſſe d'un Lion vaut mieux que la jeuneſſe d'un Chevreuil. Quoiqu'il en ſoit, vous faites très bien de vous prévaloir d'une ſaiſon ſi extraordinairement riante, & dont les graces ſont d'une durée ſans exemple. Il ne faut pas mépriſer les préſens gratuits que le Ciel nous envoie, *non ſunt ſpernenda neque repudianda Deorum munera*, ἀποϐλητα ϰκ᾽ ἔϛιν θεῶν δῶρα, s'il eſt permis de proferer cette bonne penſée de Philoſtrate, dont il n'y a que les termes Payens de pluralité de Dieux, qui ſoient repréhenſibles. Je ſuis venu exprès vous trouver ici, tant pour comparoitre à l'aſſignation que vous me donnâtes hier, que pour profiter avec vous, en nous promenant, des douceurs d'une ſi charmante journée.

TUBERTUS OCELLA. Nous en tirerons ſans doute beaucoup de plaiſir & de profit, puiſque le premier eſt ſi évident par un tems exemt de vent, de pouſſiere, & de l'ardeur du Soleil qui ſemble ſe tenir caché pour nous

favoriser ; & qu'à l'égard du profit, rien ne sauroit être plus utile à des gens que la caducité menace comme moi, que de s'agiter un peu, pour éviter cette pourriture qui accompagne le grand âge. Car supposant pour constante la maxime du Péripatétisme, *putrescit quod quiescit, non quod movetur;* & demeurant d'accord, que selon lui la vieillesse n'est rien autre chose qu'une naturelle pourriture ; vous voiés bien qu'il resulte deçà, que l'exercice est tout à fait contraire à la corruption de nôtre être, que causent les longues années. Mais n'exagérons pas tant une chose, qu'elle nous puisse devenir odieuse par des termes fâcheux, comme sont ceux de pourriture & de corruption. Trompons nous plûtôt nous mêmes, en nous figurant des avantages dans ce qui lui est reproché. Si la Vieillesse a le dos courbé, l'Arc en Ciel ne laisse pas d'être agréable pour l'avoir de même. Si elle a des rides, les terres les plus polies sont ordinairement de peu de rapport. *Tellus arata fructum fert uberius.* Ses cheveux blancs ne la doivent pas faire mépriser, il vaut bien mieux ressembler au Cygne, qu'au Corbeau ; outre que si Ctesias a dit vrai, il se trouve des nations Indiennes qui ont le poil

Solin. c. 12.

blanc dans leur jeuneſſe, ce même poil leur noirciſſant comme aux Gruës, quand elles vieilliſſent. Toutes les vieilleſſes d'ailleurs ne ſont pas caduques; il ſe trouve des vieillards gais & agréables en beaucoup de façons, *quibus veneres mutantur in gratias*, qui poſſedent cette verte vieilleſſe dont l'on nous flatte ſi ſouvent, & qui font trouver faux ce que Pline a prononcé du Guy, qui eſt le *Viſçum* des Latins, qu'il étoit ſeul dans la Nature qui devenoit plus beau en pourriſſant, *unumque hoc rerum putreſcendo gratiam invenit.* Il ne devoit pas s'être plû aux Tulipes, comme l'on a fait dans ces derniers tems, il eût remarqué qu'elles ne pannachent, & n'acquiérent par là leur plus grande beauté, que quand elles commencent à ſe corrompre. Ceux, dont je parle, méritent la recommandation de l'Orateur Romain, lorsqu'il dit d'eux, *ut adoleſcentem in quo ſenile aliquid, ſic ſenem in quo adoleſcentis eſt aliquid laudamus.* Ils n'ont donc pas ſujet de ſe plaindre, ni de ſe contriſter d'être âgés, puisque leur condition n'a rien d'intolerable, & qu'elle a une infinité de choſes qui la peuvent faire eſtimer. Vous ſavés, que nous les avons particulariſées en quelques petits traités, dreſſés expreſſément ſur

l. 16. nat. hiſt. c. ult.

ce sujet. Tant y a qu'Ennius accablé de soixante-dix ans, & de la pauvreté tout ensemble, les souffroit conjointement d'une telle façon, qu'on eût dit, qu'il y prenoit plaisir, *Ita ferebat duo quæ maxima putantur onera, paupertatem & senectutem, ut eis pœne delectari videretur.* J'ai connu le bon homme Vignal Professeur en langue Hébraïque, mort en l'an mil six cens quarante; & j'ai lû de ses affiches qui portoient, qu'il enseigneroit la Grammaire de Quinquarbre, *quamvis prope centenarius.* Le billet de son enterrement portoit aussi, qu'il étoit décédé âgé de cent cinq ans. Cependant je l'ai vû jouër à la paume, qu'il en avoit plus de quatre-vint, & il ne s'est jamais plaint, que la vie lui fût pénible ni ennuyeuse. Ce n'est pas pourtant que j'approuve le proceder de ceux, qui s'attribuent des prérogatives de l'âge, qu'en tous cas ils peuvent bien recevoir, quand elles leur sont déferées par de plus jeunes qu'eux, mais qu'ils ne doivent jamais exiger. En effet, prétendre du respect & se priser d'être vieux, c'est se glorifier d'une chose, qu'à parler sincerement personne n'estime guères, que quand on ne l'a pas, & qui devient quelquefois odieuse & importune, lors qu'on la possede. Saturne,

Cic. de Senect.

le Dieu des vieillards a reçû ſon nom, ſi Ciceron a bien ſçû ſon origine, de ce qu'il étoit ſi ſaoul de vivre, *tam ſatur annis*, que le chagrin ne le quitoit plus. Pour moi qui ne ſuis pas tout à fait ſi mélancholique, ni ſi dégoûté que ce bon-homme nous eſt repréſenté, je ne laiſſe pas de reſſentir la charge des années, comme un fardeau du poids d'une montagne *onus Ætna gravius*; & quoique je m'accommode le plus doucement que je puis avec ce qu'elles ont d'inévitables infirmités, je ne laiſſe pas de les trouver dures, & de dire ſouvent avec le Poëte en les ſouffrant,

l. 2. de nat.Deor.

Parte premor vitæ deteriore meæ.

Ovid. 4. Triſt. el. 8.

Si faut-il acquieſcer patiemment aux loix de la Nature, recueillir ce peu que nôtre arriére ſaiſon a de doux, & même l'augmenter plûtôt en nous flatant, comme nous faiſons ſi ſouvent ailleurs, que de nous irriter inutilement contre les décrets de la Providence, qui regle le bien & le mal de nôtre vie, & à qui l'on ne peut manquer de reſpect ſans impieté.

Marcus Bibulus. Je ne puis m'empêcher de vous dire là-deſſus, qu'encore que vous parliés comme une perſonne fort âgée, vous ne laiſſés pas de cheminer comme un

jeune homme, & d'un pas qui ne témoigne pas toute la caducité, dont vous vous plaigniés. Peut-être en usés-vous ainsi pour imiter ce grand Empereur Theodose, aiant vû qu'Aurelius Victor couche entre ses louables façons de faire, celle de se délasser l'esprit, quand il en avoit le loisir, dans de grandes & longues promenades, *ambulationibus magnis, cum esset otium, reficiebat animum.* Il est vrai qu'encore que ce texte se lise ainsi en beaucoup d'exemplaires, & qu'il soit rapporté de la sorte par le Cardinal Baronius au quatriéme volume de ses Annales, il me semble que d'autres le lisent plus correctement en mettant *magis* pour *magnis*, parce qu'il a plus de rapport, & s'accorde mieux avec les termes précedens de l'Historien, qui sont tels: *Exercebatur neque ad illecebras, neque ad lassitudinem, ambulationibus magis, cum esset otium, reficiebat animum.* Car si l'Empereur Theodose eût fait de grandes promenades, elles l'eussent pû lasser, & son esprit ne s'y fût pas recrée, mais plûtôt contristé & fatigué avec le corps, par cette ordinaire compassion, & ce merveilleux rapport entre l'un & l'autre. C'est ce qui sert de fondement au précepte d'Aristote, de ne travailler jamais ces deux parties tout-à-la fois, parce que la

nature ne souffre pas sans beaucoup de peine, deux mouvemens presque opposés en ce que le travail du corps peine l'esprit, & que celui de l'esprit n'est pas souvent de moindre préjudice au corps. C'est au quatriéme chapitre du huitiéme livre de ses Politiques, où il use de ces termes traduits ainsi, & qui finissent le chapitre. *Uno tempore & mente, & corpore, laborem sufferre non oportet; uterque enim labor res contrarias efficere solet naturas; & corporis quidem labor menti, mentis vero labor corpori impedimento est.* Tant y a que Theodose n'aimoit pas moins les promenades, que le plus grand Péripatéticien du Lycée. Je fais cette remarque des siennes, parce que je ne conte pas pour promenades, les voiages à pied de quelques autres Empereurs, non plus que ceux de cette illustre Reine Zenobie, à cause qu'ils avoient un autre but que celui des promenades ordinaires. Mais je veux croire, que Theodose faisoit les siennes moderées, pour en tirer, avec le plaisir, l'utilité qu'on s'en peut promettre. Quand elles sont telles, & sans excès, l'ame par sa liaison à la matiére en est exercée, personne ne doutant qu'elles ne rendent le corps beaucoup plus vigoureux. Et certes il me semble que Lu-

cien dans ſon Dialogue περὶ γυμνασίων, fait parler Solon fort à propos, & en vrai Sage de Grece, lors qu'il ſoûtient, que ce n'eſt pas aſſés d'être tels que la Nature nous a faits, tant à l'égard du corps que de l'eſprit; & que nous devons les fortifier tous deux par le moien des exercices qui leur conviennent. Or ſi ce qu'il ajoûte eſt véritable, comme nous l'éprouvons tous les jours, ce me ſemble, que ceux du corps lui ſont ce qu'eſt au bled de la purgation, qu'il reçoit par le moien du van, lorsqu'on le remuë, & qu'on le purge des pailles & des ordures, qui le corrompoient: N'eſt-il pas apparent, que des promenades douces & reglées doivent conſumer inſenſiblement les humeurs ſuperfluës, qui cauſent les fiévres, & aſſés d'autres maladies, parce qu'elles ne trouvent plus de priſes ſur nous, non plus, dit-il, que le feu & la pourriture ſur le bled, après qu'on l'a ſéparé de ſa paille, & des autres immondices qui l'euſſent gâté à la longue. Tacite a obſervé, que ces pauvres Romains, qui du tems de Neron, étoient contraints de ne bouger du lieu, où il recitoit ſes ouvrages ſur le théatre, contractèrent dans cette ennuïeuſe & pénible ſéance de très dangereuſes maladies; *dum diem noctemque ſedilibus continuant, mor-*

bo exitiabili correpti sunt. Cependant quelque avantage qu'on donne aux promenades que vous aimés tant, l'on peut soûtenir par la doctrine qu'établit encore Aristote dans ses livres du Ciel, que les animaux qui s'en peuvent passer sont les plus parfaits, à cause qu'ils ont plus de ressemblance par là au premier Moteur qui est Dieu, qu'on ne sauroit concevoir, que comme immobile, puis qu'il remplit tout, & qu'il n'a rien hors de lui, où, parlant exactement, il se puisse promener. C'est peut être pourquoi le jour du Seigneur est nommé le jour du repos, qui oblige encore à présent les Juifs, où il s'en trouve, à ne s'oser promener ce jour là, qui est celui de leur Sabbath, plus d'une demie lieuë, ou comme ils parlent, plus d'une demie heure de chemin. Mais je sai bien que cette considération n'a pas assés de rapport à la foiblesse de nôtre nature humaine, pour préjudicier aux promenades, dont nous parlons, & qui lui sont si nécessaires. Je vous dirai seulement que si nous en croions Martianus Capella, celles qui se font dans un petit espace, où l'on retourne souvent sur ses pas, sont plus saines que d'autres plus étenduës, comme sont les vôtres, parce qu'elles purgent étant plus propres à

l. 2. c. 12.

faciliter la digeſtion. Voici ſon texte, afin
Lib. 5. que vous ne penſiés pas, que je vous en impoſe. *Corpus deambulando moveatur intra breve ſpatium reditu maturato, qui motus cum digeſtionem facilem præſtat, ſine dubio purgat.*

TUBERTUS OCELLA. Sans m'amuſer à examiner Galeniquement cette ſorte de promenade, qui en tout cas ne peut-être préferée à la nôtre, pour ce qui regarde le plaiſir; je vous dirai qu'il n'y en a plus de ſi courte, qui ne ſoit d'une aſſés grande étenduë pour moi. Je cherchois autrefois la laſſitude ſans la pouvoir trouver dans ce divertiſſement; maintenant la longueur d'une allée des Tuilleries me la donne plus entiére, que ne faiſoient les lieuës, quand j'étois animé du ſang boüillant de ma jeuneſſe. Que ſi cet axiome de Philoſophie eſt bon, Qu'on emploie mal à propos divers moiens, pour exécuter ce qui peut-être fait en moins de tems, par une voie plus courte, & plus aiſément, *fruſtra fit per plura, quod poteſt fieri per pauciora*, vous m'avouërés, auſſi bien que Seneque, que je ſuis bien redevable à la vieilleſſe, qui me donne cet avantage qu'en peu d'enjambées j'arrive au but, que j'avois tant de peine à trouver dans la verdeur de mon âge. *Hoc nomine ago gratias ſenectuti, non magno mihi*

conſtat

conſtat exercitatio : cum me movi, laſſus ſum: hic autem exercitationis etiam fortiſſimus, finis eſt. Cela me fait vous prier de prendre en bonne part les petites pauſes, que je ſuis contraint de faire aſſés ſouvent. Vous me raillés, quand vous dites, que j'ai encore des démarches d'un jeune homme. Si j'en fais de promtes, c'eſt un effet de ma foibleſſe, & un ſigne que je ſuis prêt à tomber. Nous n'allons jamais ſi vite, qu'après un faux pas. D'ailleurs ceux qui voiagent, doublent le leur, quand ils ſont proches du gîte où ils doivent arriver. Leurs montures mêmes font alors de nouveaux efforts pour cela; *Serotinus matutino viator ferventior, atque animo ſaltem promptior.* Mais ce ne ſont pas des marques de vigueur, & je ſai bien qu'à mon égard je n'en puis donner que d'une très grande caducité. Or tant s'en faut, que tout cela me peine, que, pour vous le répeter encore ici, je veux être ingénieux à me tromper, en me figurant des avantages dans tout ce que les vieilles années peuvent avoir d'incommode. S. Jerôme repondoit bien à de plus jeunes que lui, pour les empêcher de mépriſer ſon arrière ſaiſon, *bos laſſus fortius figit pedem.* L'Eſpagnol prononce de même en forme de proverbe, *a buey vie-*

cho, ſulco derecho. Et nous en avons un François qui porte, qu'il n'eſt chaſſe que de vieux limiers. Quand je me conſidere beaucoup plus que ſeptuagenaire, je me conſole en même tems, parce qu'à le bien prendre je n'ai presque plus beſoin de rien, & pour ſi peu de tems qu'il n'y auroit pas d'apparence de s'en ſoucier beaucoup; *nec multo opus eſt, nec diu.* Si je ſuis négligé par quelques-uns, comme devenant presque inutile dans le monde: d'autres m'accueillent & m'ouvrent des portes, qu'ils me tiendroient peut-être fermées ſans le reſpect de mon ancienneté, *a cannas honrradas noay puertas cerradas.* Si je ſuis incapable de beaucoup de divertiſſemens que je prenois autrefois, en recompenſe je puis dire après Sophocle, que je ſuis delivré de toutes les ſervitudes & de tous les maux que ces mêmes divertiſſemens peuvent cauſer; *quidquid debebam nolle, non poſſum.* Ne croiés pas pourtant, que de telles réflexions où je prens plaiſir, & dont je conſole l'état préſent où je me trouve, aillent jusqu'à la vanité de certaines bonnes gens, qui penſent que tout leur eſt dû, & qui veulent qu'on leur cede toûjours à cauſe de leurs cheveux blancs. Pour moi, quand je me ſens combattu par de bonnes raiſons, ou qui me

paroiſſent probables, je les reſpecte comme plus anciennes que je ne puis être, & je fais gloire de leur déferer avec grande ſoûmiſſion, quand elles ſortiroient de la bouche d'un enfant, ou qu'elles partiroient de celle du moindre artiſan. Que ſi je parle ici de bonnes raiſons, ou même de probables, ne vous imaginés pas, je vous prie, que j'emploie ces termes dans la ſignification que les Dogmatiques leur donnent, ni que je me ſépare pour cela de *l'acatalepſie*, ou de la ſuſpenſion des Sceptiques, aux choſes qui la ſouffrent ſans inconvenient, & ſans bleſſer la conſcience. L'Epoque me fournit de trop doux entretiens pour l'abandonner ſans beſoin qu'il en ſoit, & pour vous en parler à cœur ouvert, je ne ſuis guéres ſeul ſans qu'elle intervienne dans ma ſolitude, & qu'elle n'en tempère agréablement ce qu'on lui pourroit imputer de trop chagrin. Lorsque vous m'avés tantôt abordé, elle me repréſentoit avec enjouëment l'entêtement ridicule de ces diſputeurs affirmatifs, qui renonceroient plûtôt à ce qu'ils ont de plus cher au monde, qu'à la moins importante propoſition qu'ils ſe ſont engagés de ſoûtenir, bien que ſouvent ſans y penſer, & ſans être abſolument perſuadés de ſa vérité. En effet, il eſt

des hommes d'une trempe ſi inſolente, que leurs témeraires aſſertions paſſent jusqu'à l'impieté de cet Héréſiarque Eunomius de Galatie, & non pas de Cappadoce, comme l'a ecrit Sozomene. Il ſe vantoit avec ſes ſectateurs de connoitre Dieu auſſi bien que Dieu ſe connoiſſoit lui même. O que S. Baſile lui ſçût fort bien repartir en ſe moquant de lui, qu'il ne connoiſſoit pas ſeulement la nature du plus petit des Inſectes. Laiſſons-là *l'Acari* des Grecs, comme étant presque inviſible, & même impartageable, ſelon que ſon nom le porte, à cauſe de ſa petiteſſe. C'eſt vrai-ſemblablement nôtre Ciron, ſelon qu'Ariſtote le décrit au trente deuxiéme chapitre du cinquiéme livre des Animaux. Mais contentons-nous avec Saint Baſile de cette laborieuſe Fourmi, perceptible à nos ſens, & dont tant de grands eſprits ont admiré les penibles travaux. Comprenés-vous bien, Eunomius, ou vous qui n'étes pas moins fier que lui dans vos préſomtueuſes opinions, quelle eſt la nature de cet animal, s'il a une ame, des os, des nerſs, des muſcles, & une ſubſtance médullaire, qui s'étende depuis la tête jusqu'à l'autre extrémité de ſon corps? Remarqués-vous bien ſon foie, ſa véſicule bilieuſe, ſes reins, ſon

Theod. l. hær. fab.

P. 168.

cœur, ſes artères, ſes veines, ſes membranes, & ſon diaphragme? Car ſes operations nous rendent certains, que ſi elle ne poſſede pas toutes ces parties comme nous, du moins doit-elle avoir quelque choſe qui leur ſoit analogue, comme l'on parle dans l'école. Vous ne ſauriés dire même ſur ce qu'elle laiſſe voir de ſon extérieur, ſi elle chemine nuë, ou ſi ſa peau n'eſt point couverte de quelque ſorte de poil; de quelle façon elle procede à la génération de ſon ſemblable; ni enfin, comment il ſe peut faire qu'il y ait des Fourmis qui cheminent avec leurs pieds, & d'autres qui volent avec des ailes. Que ſi, ajoûte ce Saint Pere, vous étes ſi fort éloigné de la connoiſſance diſtincte qu'il faudroit avoir de tout cela, pour bien definir la nature d'une ſimple Fourmi; eſt-il poſſible, que vous ſoiés aſſés temeraire pour vous vanter de comprendre l'eſſence divine, & aſſés impie pour dire que vous poſſedés auſſi exactement la ſcience de tous les attributs qu'on donne à l'Auteur de la Nature, que lui même la peut avoir.

Marcus Bibulus. Je ne m'étonne pas, ſi j'ai remarqué en vous abordant une abſtraction d'eſprit plus grande que de coutu-

me, puisque vous l'aviés bandé ſur un ſujet de ſi haute conſequence, quoi que la petiteſſe d'une Fourmi en faſſe partie. Au ſurplus l'exagération oratoire de ce Pere me fait ſouvenir de l'excellent avis d'un autre, qui n'étoit pas pourtant ſi éloquent que le premier. C'eſt de Saint Ephrem que je parle, *c. 3. de vir. ill.* qui dans Gennadius avertit ſon diſciple Paulinus, de prendre bien garde qu'il ne tombe dans cette vaine & chatouilleuſe penſée d'entrer en connoiſſance de la Divinité, devant congédier au plûtôt une ſi dangéreuſe imagination, & tenir pour aſſûré, que quand il croira y comprendre le plus, il en ſaura le moins, & tombera indubitablement dans les ténèbres d'une plus profonde ignorance. Voici ſon texte. *Vide, Pauline, ne te ſubmittas cogitationibus tuis, & eleveris; ſed cum te ad purum comprehendiſſe putaveris Deum, crede non intellexiſſe.* En vérité, il n'y a que Dieu, qui nous puiſſe gratifier de quelque petite lumiére de ce qu'il eſt; de même qu'il n'y a que le Soleil qui ſe découvre lui même, autre choſe que ſa propre ſplendeur ne le rendant manifeſte. Ceux qui penſent parvenir de leurs forces ſeules à ce haut point, ſe trompent lourdement & ridiculement,

Terent. *Faciunt næ intelligendo ut nihil intelligant.*

S'il eſt permis de ſe ſervir des termes d'un *in pr. Andr.* Poëte Comique, dans une matiére ſi ſerieuſe. Dirons-nous qu'ils s'aveuglent par une trop grande lumiére, ou qu'ils s'offuſquent dans ces ténèbres, qui ſervent de retraite à celui qu'ils veulent contempler, *poſuit tenebras latibulum ſuum*, ſelon que les Prophetes nous l'ont revélé. Quoi qu'il en ſoit, la modération & l'*adiophorisme* de la Sceptique, eſt ici comme ailleurs d'un admirable emploi, & du plus commode uſage qui ſe puiſſe trouver dans toute l'étenduë de la Philoſophie. Les autres Sectes ſe peuvent attribuer chacune quelque particulier avantage, comme l'avouë fort bien Sextus l'Empirique. La *adv. Matth.* Péripatétique eſt propre pour ceux qui aiment l'opulence, & les honneurs; Ariſtote aiant mis les richeſſes au rang des biens deſirables, afin qu'Alexandre qu'il inſtruiſoit ne trouvât pas étrange, s'il lui en demandoit, au moins le lui a-t-on ainſi reproché. L'Epicurienne & la Cyrenaïque, ſont les plus commodes à ceux qui ne ſe peuvent paſſer des voluptés, au cas qu'on n'ait rien impoſé ſur cela ni à Epicure, ni à ſes véritables diſciples. Celle des Stoïciens a ſatisfait les plus ambitieux, quand ils mépriſoient le reſte des hommes, & qu'ils ſoûtenoient, qu'il n'y avoit

que leur Sage, qui fût véritablement bon, riche, beau, & joüiſſant de toutes les autres excellentes qualités que les hommes recherchent naturellement. La famille des Pythagoriciens, qui dura ſi peu, avoit beaucoup de choſes communes avec cette derniére de Zenon, puiſque Pythagore ne perit, & preſque tous ſes ſectateurs de même, que pour s'être rendus trop odieux par leur maxime, qu'il faloit s'établir comme Agamemnon Paſteurs des peuples par tout où ils pourroient, afin de les gouverner comme des bêtes, n'étans pas dignes d'un meilleur traitement. Mais à l'égard de la ſecte de Pyrrhon, non obſtant l'injuſte & calomnieuſe diffamation de ſon nom, elle eſt le fait des perſonnes tranquilles, & qui aiment ce doux repos, que ſouhaitent les ames véritablement Philoſophiques, n'y aiant point, humainement parlant, de quiétude comparable à celle que donne l'Epoque dans ſa *metropathie*, qui regle les mœurs, & dans ſon *ataraxie*, en ce qui concerne les opinions. Une choſe m'étonne merveilleuſement, c'eſt qu'encore que vous aiés rendu Chrétienne la Sceptique par l'autorité de Saint Paul, dans tant de Traités, que vous avés écrits ſur cela, retranchant ce qu'elle a d'impur, comme l'on

eſt obligé de faire dans toutes les Philoſophies Payennes ; il arrive néanmoins, que peu de gens préfèrent celle-ci aux autres, ſoit, à mon avis, parce qu'elles ſont en poſſeſſion de l'école, ſoit à cauſe qu'on ne ſe donne pas la peine de bien connoitre jusqu'où va l'Epoque, & de s'en inſtruire ſuffiſamment.

TUBERTUS OCELLA. Je ne ſai ſi je puis prendre à mon avantage vos derniers propos. Car pour ce qui touche le nombre de mes écrits, vous ſavés bien, que ce n'eſt pas la multitude de ſemblables compoſitions qui les doit recommander, & qu'il n'y auroit que la qualité ſeule, ſi elles étoient paſſables, qui ſeroit capable de leur donner quelque prix. Le trop grand nombre de ces enfans de l'eſprit eſt quelquefois auſſi incommode que celui des autres, qui rendent leur famille néceſſiteuſe par leur multitude. Une moitié l'emporte ſouvent ici ſur le tout, *dimidium plus toto*. Et comme la plus longue vie des hommes n'eſt pas ce qui la fait le plus eſtimer, la réputation de ceux qui écrivent ne ſe regle pas non plus par la pluralité, ni par l'étenduë de leurs compoſitions. Les Anciens ont fait plus de cas d'une Satyre de Perſe, que de toute l'Amaſonide d'un Marſus, qui étoit un des plus longs Poëmes que l'on

eût encore vû. Le moindre Louis ou Philippe d'or, vaut mieux que cent Quartilles. Et la fécondité du Liévre est renduë ridicule par la Lionne de l'Apologue, qui se glorifie, n'engendrant qu'une fois de donner au monde le Roi des animaux. Quant à ce qui regarde nôtre chere Sceptique, dont vous vous plaignés, qu'on ne fait pas assés de cas; je m'étonne à mon tour, que vous soiés surpris & presque scandalisé de voir en cela ce qui est le plus commun parmi les hommes, & le plus conforme au génie de tous les siécles. La condition des choses humaines n'a jamais été si heureusement établie dans le monde, que les meilleures opinions y fussent les mieux
Sen. reçuës, *non tam bene agitur cum rebus humanis, ut meliora pluribus placeant.* Souvent au contraire, l'approbation de beaucoup de personnes a passé & passe encore aujourd'hui pour la marque d'un sens peu raisonnable, *argumentum pessimi turba est.* Et vous savés qu'on a observé, il y a long-tems, que dans ces nombreuses assemblées du peuple Romain, le grand nombre de suffrages favorables étoit presque toûjours pour le pire parti. Il faut que je vous avouë, en me découvrant ingenûment à vous, qu'il ne m'arrive guéres d'avancer en compagnie quelque proposition,

qui ſoit écoutée ſans repugnance & ſans m'être conteſtée, que je ne prenne de là ſujet de m'en défier, & qu'il ne ſe paſſe je ne ſai quoi dans mon cœur, qui me ſuggére, que je puis bien m'être mépris. On conte quelque choſe d'Antigenide, qui avoit à peu près le même fondement; & je me ſouviens qu'Athenée attribuë la même action à un Apollodore Phliaſien. C'eſt que l'un ou l'autre étant ſans être vû ſous cette partie du théatre qui s'appelloit *hypoſcenium*, d'où il donnoit ſes ordres comme modérateur de ce qui s'y paſſoit, il en ſortit fort troublé, croiant que tout alloit mal, pour avoir oüi un applaudiſſement extraordinaire des ſpectateurs, qui à ſon dire n'approuvoient jamais de la ſorte, que ce qui étoit de pis. Souvenés-vous du mot de Pline le Jeune, au ſujet des cauſes Centumvirales ſi célébres de ſon tems, *ſcito eum peſſime dicere, qui laudabitur maxime*, ce qui n'a pas peu de rapport à beaucoup de declamations publiques de ce tems. Mais d'où vient qu'après vôtre énumeration des Sectes anciennes, vous n'avés rien prononcé ſur celles de tant de Novateurs, qui ſe ſont mêlés de nous donner des ſyſtemes nouveaux; bien qu'ils n'aient ſouvent rien fait, que ce qu'on reprochoit à Zenon, d'avoir ſeulement chan-

l. 14. deipn.

gé le nom des choſes, & dit ſous ſes Portiques, ce que Platon venoit d'enſeigner dans ſon Academie. *Zeno Stoïcorum princeps non tam rerum inventor fuit, quam novorum verborum.* Et Carneade maintenoit ſur ce fondement, que la doctrine des Stoïciens étoit la même que celle des Péripatéticiens, leur différent ne conſiſtant qu'aux ſimples termes, dont ils ſe ſervoient. Surquoi le Péripatéticien Piſon uſe de cette comparaiſon, *Ut reliqui fures earum rerum, quas ceperunt, ſigna commutant; ſic illi Stoïci ut ſententiis noſtris pro ſuis uterentur, nomina tanquam rerum notas mutaverunt.* Cependant outre l'obſcurité vicieuſe qu'engendrent toûjours les termes nouveaux, il ſe trouve ici aſſés de fois le même inconvénient, que Ciceron reproche aux Juriſconſultes, quand il les accuſe d'avoir inventé expreſſément des façons de parler ambiguës, & des formules de droit peu intelligibles, pour ſe faire rechercher & eſtimer, quoi qu'elles devinſſent ridicules auſſitôt qu'on s'étoit donné la peine de les comprendre; *quæ dum erant occulta petebantur, poſtea vero pervulgata, atque in manibus jactata, & excuſſa, inaniſſima prudentiæ reperta ſunt, fraudis vero & ſtultitiæ pleniſſima.* Cet Orateur Philoſophe impute dans un autre

Cic. l. 3. de fin.

Id. l. 5. de fin.

Orat. pro Muræna.

endroit aux Stoïciens d'avoir été auſſi dignes de mépris, quand il dit d'eux, *nominibus utuntur iis, quæ prima ſpecie admirationem, re explicata riſum moveant.* Je n'uſe pas de cette comparaiſon pour mépriſer tous les travaux de cette nature, que l'on a mis au jour depuis un ſiécle. Il n'y en a de très recommandables, & qui viſent plus à remplir l'eſprit de nouvelles lumiéres, qu'à l'embrouiller par des dictions obſcures, dont ils ne ſe ſervent que par force, pour exprimer des ſentimens de conſidération, qui leur ſont particuliers. Ceux-là méritent mieux le nom d'Inſtaurateurs, ou de Fondateurs, que celui de Novateurs ſimplement; & j'ai lû de leurs ouvrages, qui pourroient obliger au defaut d'encre & de papier, à tranſcrire de leurs penſées avec du charbon ſur le linge qu'on porte, ou avec de la craie ſur le manteau. Ne vous étonnés pas de cette expreſſion ſi ſurprenante, & ſi extraordinaire. Elle eſt de l'Abbé Cosme dans Sophronius au ſujet des écrits de Saint Athanaſe, & le Cardinal Baronius l'a jugée digne d'être inſerée dans le quatriéme Tome de ſes Annales en ces termes: *Cum ex Sancti Athanaſii opuſculis aliquid inveneris: nec ad ſcribendum chartas habueris, in veſtimentis tuis ſcribe illud.* Pour

L. 4. de fin.

Pract. ſpir. c. 4.

dire néanmoins la vérité, ceux de cette classe sont en très petit nombre, & la plûpart des autres sont de purs Nominaux ou Terministes, comme on les nommoit autrefois. Ce qu'ils pourroient fort bien expliquer avec les mots connus dans l'école, ils le sophistiquent avec des paroles aussi fantasques, que la meilleure partie de celles de la Chimie, & qui n'ont pas peu de ressemblance au jargon impertinent qu'on a introduit dans la science des Armoiries. En effet, ils sont si peu intelligibles, qu'on peut croire qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes, & que pour se démêler de leurs compositions, *vel Delio natatore, ut Græci, vel Elia, ut Hebræi loquuntur, opus esset.* C'est en partie ce qui fait, que généralement parlant je ne me porte guères à la lecture des livres *neoteriques*, me servant exprès de ce mot Grec ordinairement, pour n'être entendu que de peu de personnes. Car vous savés combien c'est une chose odieuse & mal prise en nos jours, de dire qu'on neglige les livres nouveaux. Et néanmoins, quoi que nous soions interessés vous & moi en cela, je vous avouë que les Anciens me satisfont tout autrement que les modernes, & que ceux-ci ont peu d'agrément pour moi, s'ils ne ressemblent aux premiers, & s'ils n'ont quelque air

de la ſavante & admirable antiquité. Que cela ne vous empêche pas, mon cher Bibulus, de continuer vos occupations ſtudieuſes, & de les communiquer au public. Elles ont l'aſſaiſonnement que j'y demande, & vous ſavés qu'il n'y a que l'épée, ou la plume, qui nous puiſſent rendre de quelque conſidération. L'Orateur Romain l'a prononcé plus fiérement en faveur de ſa profeſſion, qui n'étoit pas moins de bien écrire, que de bien parler. *Duæ ſunt artes quæ poſſunt locare homines in ampliſſimo gradu dignitatis, una Imperatoris, altera Oratoris boni.* *Orat. pro Muræna.* Mais ſouvenés-vous, que le vieux Caton met bien dans Vegece ceux qui ſe ſervent de la plume pour profiter au public, au deſſus de tous les Généraux d'armée; *l. 2. de re milit. c. 3.* parce que les plus belles actions militaires n'ont d'éclat d'elles-mêmes, & ſi elles ne ſont écrites, ne durent que fort peu de tems, après lequel elles s'oublient: là, où les travaux des hommes de lettres ſont immortels, & ſe perpetuent, étant utiles & d'inſtruction à tout le genre humain, autant de tems qu'il y aura des hommes capables d'en profiter. *Nam unius ætatis ſunt, quæ fortiter fiunt; quæ vero pro utilitate reipublicæ ſcribuntur, æterna ſunt.* Mais nous voici inſenſiblement arrivés au lieu, qui doit termi-

ner nôtre promenade. Je ne l'aurois pas faite si longue sans vôtre charmante compagnie, qui m'a empêché de sentir aussi-tôt que j'eusse fait mes lassitudes ordinaires, & qui m'a comme porté, ou servi de vehicule selon le mot proverbial des Latins.

LA PROMENADE.

III. DIALOGUE.

ENTRE
MARCUS BIBULUS,
ET
TUBERTUS OCELLA.

MARCUS BIBULUS. S'IL n'y avoit point de surprise qui ne fût importune, j'avouë que je serois en faute de vous aborder comme je fais, après m'être apperçû de fort loin, que vous étiés sur la lecture d'un livre, où vous pouviés souhaiter de n'être pas interrompu, & même de n'en donner communication à personne. Car j'ai connu des hommes d'étude, qui avoient l'humeur particuliére jusqu'à ce point, qu'ils faisoient un secret

ſecret des livres, qui leur paſſoient par les mains, les cachant avec ſoin, comme ſi l'on eût dû prendre par eux plus de connoiſſance qu'ils ne deſiroient de ce qui étoit à leur goût, & dont vrai-ſemblablement ils euſſent deſiré de profiter ſeuls. Mais j'ai trop bonne opinion de vous, & je penſe encore que nôtre amitié eſt trop étroite, pour vous attribuer à mon égard une fantaiſie ſemblable, qui ſelon moi tient trop de jalouſie, ou de la bizarrerie. Ce n'eſt pas, que je ne reconnoiſ- *ep. 8. l. 3.* ſe après Pline le Jeune, qu'il y a ſouvent dans l'eſprit de ceux qui ſe plaiſent aux Livres, je ne ſai quoi d'incommunicable, & de cet *ἀκοινώνητον* des Grecs, qu'il n'a pû exprimer par un mot Latin qui le valût. Je ſuis néanmoins ſi éloigné de préſumer rien de tel au ſujet dont je parle, qu'après vous avoir demandé, ſi j'ai bien deviné ſur la groſſeur & ſur la relieure Hollandoiſe du volume que vous tenés, de croire que c'étoit un travail du ſavant Voſſius, que ſon fils a donné depuis peu au public; je vous prierai de trouver bon, de quelque auteur qu'il ſoit, que j'aie part à ſa lecture, où je pourrai vous ſoulager, puiſque les lunettes ne me ſont pas encore abſolument néceſſaires comme à vous.

TUBERTUS OCELLA. Vous n'avés été

ni Oedipe, ni Elie, pour cette fois. C'eſt une Hiſtoire, qu'on m'avoit extrémément vantée, & dont néanmoins je n'ai pas tiré toute la ſatisfaction que je m'en promettois. Son langage eſt fort fleuri, & peut-être avec excès, y aiant des lieux ſi remplis de marqueterie, qu'ils peuvent paſſer, conſidérés ſeparément, pour des ouvrages à la Moſaïque. Cela fait que le total de la piéce paroit tel, qu'un diamant taillé à facettes; l'on n'y voit presque rien qui ne brille, & qui n'éclate de tous côtés. Cependant la belle élocution eſt ſelon moi la moindre partie d'un excellent Hiſtorien. Vous ſavés que la Chronologie, & la Géographie, ont été nommées les deux yeux de l'Hiſtoire; le defaut de la premiere m'a ſemblé telle en divers lieux de cette compoſition, qu'il m'a pris quelque envie d'en faire un traité ſous le même titre, que ce Caſtor, parent du Roi Deiotarus, donna à un écrit qu'il appella χρονικὰ ἀγνοήματα, ou, des fautes que l'ignorance des tems fait ſouvent commettre. Pour ce qui touche la Géographie, vous avés connu celui, qui transporta les Palus Meotides du lieu où ils ſont au deſſus du Pont-Euxin, jusqu'en Egypte, les confondant avec le Palus Maréotide, dont a parlé Quinte Curce, qu'il

l. 33. hiſt.

prenoit à garant. Combien y a-t-il d'Auteurs, ſans taxer Paul Jove en particulier, qui ont mis la moderne Bagdat ſur l'Euphrate, comme l'ancienne Babylone, ne diſtinguant nullement ce fleuve de celui du Tigris. Je ne puis aſſés m'étonner qu'un de nos plus conſidérables Hiſtoriens ait prononcé en faveur de l'Isle Comar que le Danube environne, qu'elle étoit la plus grande de toutes celles que font les rivieres. Car quoi qu'elle ait douze lieuës Hongroiſes de longueur, ſur cinq de largeur, & qu'elle ſoit habitée de quinze mille perſonnes, comme il le dit, ſi eſt-ce qu'il y en a de plus d'étenduë, & ſans parler de celles qu'entourent ces grands fleuves de l'Amerique, il avoit pû lire dans le même Paul Jove dont je viens de parler, que *l. 18. hiſt.* l'Isle Meroë, qui fend le cours du Nil, & qui eſt dominée par trois Rois differens, eſt plus ſpatieuſe que celle de la grande Bretagne, que peu d'autres égalent dans l'Ocean. L'Indus, & le Gange, dont les ſources, qui viennent du Caucaſe, ne ſont éloignées que de quinze lieuës, paſſent l'un pour l'autre dans diverſes Hiſtoires des Indes Orientales. J'ai vû depuis peu, qu'une de ces quartiers-là donne la ville de Macao de la Chine, pour celle de Méaco du Japon. Le Pic de Tenerif-

se est représenté ailleurs pour l'Atlas des Anciens. Et nous en avons, qui font traverser des mers à pied sec, & naviger sur terre ferme, ce que Ciceron a prononcé de Xerxes en riant. La Topographie seule, n'étant pas assés connuë, a fait errer des Historiens de grande réputation, qui ont rangé des batailles nombreuses en des lieux incapables de les recevoir, & l'on ne sauroit nier, que le combat, où Darius fût vaincu par Alexandre, ne soit beaucoup mieux compris, quand on fait voir exactement la situation des Arbeles, que si l'on n'en donne qu'une connoissance confuse : de même que le plan bien représenté du Promontoire *Actium* sert infiniment à décrire & à faire parfaitement entendre la défaite de Pompée par Jules César. Mais quoique la connoissance de la Terre, & celle qui s'occupe à la supputation des années, soient de l'importance, que nous venons de représenter, pour l'Histoire; si est-ce que deux choses, à mon avis, lui sont encore sans comparaison plus nécessaires, une narration fort intelligible, & une constante vérité de ce qu'elle contient. On lisoit sur le pectoral du grand Prêtre des Juifs ces deux termes, *Urim*, & *Thumim:* qu'on a toûjours traduits par ceux-ci, δήλωσις καὶ ἀλήθεια, la clarté

& la vérité. Si un écrit Hiſtorique n'eſt recommandable par l'une & par l'autre, je ne ſaurois en faire cas. Le Livre dont la lecture m'occupoit, quand vous étes ſurvenu, eſt d'un ſtyle élegant & fleuri, comme je vous l'ai dit; mais l'affectation de ſon auteur à vouloir tantôt imiter celui de Tacite, & tantôt celui de Salluſte, le jette dans une brieveté fort voiſine de l'obſcurité; ſans conter celle, que la mauvaiſe ſituation des matiéres a pû produire. Il n'eſt pas le ſeul qui depuis un ſiécle, dans le deſſein de copier ces Anciens, eſt tombé dans le même inconvenient, d'être véritablement concis, mais auſſi ſans être ſouvent entendu de perſonne, ou avec une peine trop fatiguante. Je ne ſuis pas des plus difficiles à contenter au ſujet du langage, *non ſum ſermonis exactor moleſtiſſimus*; je ne puis ſouffrir néanmoins, qu'on recherche d'être court, & qu'on ſe donne bien des génes pour cela, quand le lecteur en patit, ſur tout en des choſes de néant, qui le font rêver pour entendre ſouvent des bagatelles qu'on pouvoit expliquer bien plus facilement.

Stultum eſt difficiles habere nugas.

Certes Auſone a eu raiſon d'écrire à ſon Paulinus, pour lui donner un grand éloge, qu'il

avoit fait dans un ouvrage plus que la nature des choſes ne le permettoit, de s'y être tenu dans une briéveté qui n'avoit rien d'obſcur, ep. 19. ni par conſequent d'incommode; *ſolus mihi videris aſſecutus, quod contra rerum naturam eſt, brevitas ut obſcura non eſſet.* Quant à ce qui concerne la vérité de l'Hiſtoire, elle ne m'a pas ſemblé ſi exacte ni ſi complette dans le livre, dont je vous rend comte, que je la demande pour être ſâtisfait. En effet, il eſt difficile de la voir, je ne dirai pas ſupprimer, mais ſeulement déguiſer par un Hiſtorien, ſans une grande indignation. Les Romains laiſſèrent autrefois le ſoin de leur Hiſtoire aux Pontifes, comme à ceux que la Réligion faiſoit tenir pour ennemis capitaux du menſonge, & qu'on ne pouvoit presque mécroire ſans impieté. Que s'il faut parler un peu librement des Hiſtoires de nôtre ſiécle, ne ſerons-nous pas contraints d'avouër, que nous ne les traitons pas avec tant de circonſpections qu'eux? Dieu me garde d'offenſer qui que ce ſoit, mais quand les paſſions ſont manifeſtes dans de ſemblables travaux, & qu'on connoit les interêts de ceux, qui les ont entrepris, il eſt difficile de s'en taire. Les penſions, qu'extorquoit des Princes de ſon tems Paul Jove, pour dire encore un mot de lui,

parlant mal de tous ceux qui ne le tenoient pas à leurs gages, n'ont-elles pas décrédité toute son Histoire, nonobstant sa belle latinité? & ne l'ont-elles pas rendu digne de l'éloge que lui donne Auguste de Thou, d'avoir eu sa plume, toute bien taillée qu'elle étoit, si vénale, que le Connétable de Montmorancy, puissant sous Henri Second, lui aiant fait rayer sur l'état des pensions celle, qu'il recevoit sous François Premier, il écrivit mille choses outrageuses dans le trente uniéme livre de son Histoire contre ce Connétable? Après tout, il n'y a rien de si accompli dans ce genre d'écrire, non plus qu'au reste, où il n'y ait toûjours quelque chose à redire. Ciceron observe dans une de ses epitres, que les plus fameux Historiens sont sujets à de grandes bevuës. Il faut tirer d'eux ce qu'ils ont de bon, & souffrir le reste comme étant un accident inseparable de nôtre humanité, qui ne produit rien, qui n'ait ses défauts; quoiqu'on doive toûjours faire distinction entre ce qui est le plus ou le moins imparfait. Mais c'est assés vous entretenir d'une chose dont vous étes aussi instruit que personne, vû sur tout que vous n'ignorés pas, comme je me suis assés expliqué là-dessus en divers traités faits exprès. Parlons plûtôt

l. 11. in fine.

l. 6. ad Att. ep. 1.

de ce qui vous a fait venir ici un peu moins tôt que de coutume. Si j'ai été bien averti, vous avés dû diner hors de chez vous, d'où pourroit être venu vôtre retardement.

MARCUS BIBULUS. Il est vrai que je viens de prendre un fort agréable repas chez cet ami, que vous savés, qui aime tant à mettre couteaux sur table. A peine avoit-on déploié les serviettes, quand je suis entré dans sa sale; où il m'a dit aussi-tôt & fort obligeamment le mot d'Aristippe, que j'étois venu tout à propos pour rendre la place, où l'on me présentoit un siége, la plus considérable. Ma réponse a été en riant, que je m'empêcherois bien d'être aussi impertinent, que ce glorieux Espagnol, qui dans une semblable rencontre pressé de dire pourquoi il ne s'asséoit pas, sortit en proferant fièrement, *yo no me siento, porque me siento*, la place qu'on lui offroit ne lui semblant pas assés honorable. Et j'ai encore ajouté à cela, qu'à mon avis, quand les Anciens avoient prononcé de Dieu qu'il étoit α & ω tout ensemble, ils avoient mis en compétence d'honneur & de dignité la premiére, & la derniére lettre de l'Alphabet; ce que je leur alleguois pour une preuve que le haut & bas bout d'une table devoient être tenus, pour

être indifférens sur tout en si bonne compagnie, parce que la situation des choses n'avoit pas le pouvoir de croire ou diminuer leur mérite. Mon plus proche voisin m'a répondu que j'avois d'autant plus de raison, qu'à la table, aussi bien qu'au reste du monde, presque tout dépend de la fantaisie, la Comédie s'y joüant avec la farce presque en toutes ses parties. N'en étoit-ce pas une vraie & toute pure chés les Romains, d'envoier prier les Consuls de se trouver au festin d'un Triomphateur, & incontinent après de n'y pas venir, afin qu'il n'y eût personne dans ce repas qui eût pû prendre séance au dessus de celui qui triomphoit? Vous présupposés bien, que nos divertissemens en suite, n'ont pas dépendu ni des spectacles à la Chinoise, ni du jeu de la flute à la Grecque; pour ne rien dire de cette importune & étourdissante Musique de Violons, qui a lieu parmi nous aussi bien aux tables des plus infames cabarets, qu'en celle des plus puissans Princes. Je ne détermine rien là dessus, puisque deux si grands hommes qu'ont été Platon & Xenophon y ont eu des sentimens absolument contraires. Le premier fait dire à Socrate dans son Protagoras, qu'il n'y a que des

Val. Max. l. 2. c. 8.

gens de néant & tout-à-fait ignorans, qui n'aiant pas de quoi fournir à une honnête conversation, ont recours à des Batelleurs, & à des joüeurs d'instrumens, pour s'égaier durant leur repas. Xenophon au contraire introduit dans son Sympose, où étoient le même Socrate, Antisthene, & quelques autres personnages des plus célébres de la Gréce, un Farceur, une Joüeuse de flute, & une Baladine, pour les entretenir & les réjouïr. Phemius & Demodocus interviennent de même aux festins d'Homere. Virgile à son imitation fait qu'Iopas assaisonne la bonne chere, dont Didon regaloit son Enée. Enfin les Anciens ont crû dans leur Théologie Payenne, que leurs Dieux mêmes écoutoient durant leurs plus magnifiques banquets les concerts d'Apollon & des Muses. Pour moi, je serois presque de l'opinion d'Euripide, qui soûtient, que la Musique s'entend beaucoup plus à propos dans des occasions d'affliction, pour la diminuer par la mélodie, que dans des convives, où la joie & l'enjouëment regnent toûjours assés. Que s'il faloit recevoir quelque autre divertissement à table que celui de la conversation familiere, j'admettois plus volontiers la lecture, telle qu'elle se pratique ordinairement dans les maisons Réligieuses,

que le bruit des Trompettes, ni des Violons qui bien loin d'être alors à mon goût, me feroient presque perdre celui des viandes. L'Empereur Hadrien ne les eût pas soufferts sans doute à sa table Egyptienne, qu'il appelloit son *Musæum*, & où Philostrate nous apprend qu'il n'admettoit que les plus éloquens hommes de son siécle. Que leur eût servi toute leur éloquence parmi le tintamarre de semblables instrumens? & quelle Musique doit être préferée aux doux entretiens d'un bon & judicieux raisonnement? Mais je pense, que cette lecture, dont je viens de parler, est mieux & plus raisonnablement introduite dans de grandes assemblées, où les propos de plusieurs personnes pourroient engendrer trop de confusion, que dans celle de quatre ou cinq amis, comme nous étions, où un seul parle à la fois, & où tout se passe sans trouble & sans rumeur. Ce n'est pas que je ne me souvienne bien d'avoir lû dans la vie de cet illustre personnage Pomponius Atticus, qu'il ne traitoit jamais ses amis sans un *Anagnoste*, qui étoit un homme domestique gagé exprès, pour lui lire les Auteurs qu'il desiroit entendre, & en donner le plaisir à ceux, qu'il avoit invités à manger chez lui: mais l'écrivain de la même vie remarque aussi, qu'il ne

prioit jamais pour cela que ceux de ſon humeur, & à qui ces lectures ne devoient pas être moins agréables qu'à lui. La mélodie, qui ne doit, ce me ſemble, être improuvée de perſonne, eſt celle de la fin du repas, qui a donné lieu au proverbe, *Abydenorum bellaria*, parce que ceux d'Abyde finiſſoient ordinairement leurs feſtins par une courte hymne qu'on y chantoit, ſelon qu'Athenée le rapporte au quatorziéme livre de ſes Dipnoſophiſtes, dont je préfére le témoignage à ce qu'Apoſtolius en dit ſur ſa premiére Parémie. Tant y a que nous avons raiſonné, pendant une bonne heure, ſur une infinité de ſujets, qui ne nous ont pas donné moins de ſatisfaction, qu'auroient pû faire les vint-quatre Violons, & avec cet avantage, que le plaiſir que nous y avons pris étant plus ſolide, & aiant pénétré de l'oreille jusqu'à l'ame, durera plus long-tems que ne ſauroit faire quelque Muſique qu'on puiſſe écouter. Je me doute bien que vous ne ſerés pas fâché d'apprendre de moi une partie de ce qui nous a ſervi d'entretien: Et comme nous n'avons pas diné à la Spartiate, ni ſous les loix qui s'obſervoient entre les Lacédémoniens, où c'étoit un crime de divulguer ce qu'on avoit dit dans la chambre de leurs *Phidities* & *Syſſi-*

ties, je vous contenterai très volontiers, à la charge que ce sera sommairement, & selon la portée de ma mémoire, qui n'est pas des plus heureuses. Déjà je me souviens que d'entrée l'on a examiné la question proposée par Macrobe, pourquoi ceux qui avalent vite & avidement sont plus aisément rassasiés, & avec moins de vivres, que s'ils mangeoient plus à l'aise ou plus doucement, *cur qui avidius vorant facilius satietas capit, quam qui eadem quietius ederent;* ce qui arrive apparemment, parce que l'estomac surchargé d'abord, ne pouvant pas digérer, tombe incontinent dans l'inappetence; sans que l'air, entré en hâte, y contribuë tout ce que Macrobe a crû. Les Italiens ont un proverbe qui donne à peu près dans le même sens, lors qu'ils disent; *quanto manco si mangia, piu si mangia*, où entre encore la considération, que ceux qui sont les plus moderés de la bouche, ménageant par ce moien leur chaleur naturelle, vivent plus long tems que d'autres; d'où il s'ensuit, que mangeant durant une vie bien plus étenduë, ils se trouvent à la fin avoir beaucoup plus consumé de vivres que les plus habiles mangeurs. En effet l'homme vorace, qui pour parler après Seneque creuse sa fosse avec les dents, *non comedit sed justa sibi facit;* se

L. 7. Saturn. c. 12.

donne la mort à lui même, eſt ſon propre homicide,

Et patitur manibus vulnera facta ſuis.

L'on s'eſt mis à conſidérer là-deſſus comme il y a des faims ſi extrémes, qu'elles ne permettent pas à la raiſon de tenir l'appetit dans des bornes legitimes & tolérables. Après divers exemples des grandes Boulimies, *quæ famem ipſam infamaverunt*, ſelon les termes de Quintilien, j'ai rapporté ce qu'il fait proférer dans une de ſes Déclamations à un homme ſi transporté de ſemblable maladie, qu'il étoit capable de ſe manger lui-même,

Declam. 12. *memetipſum, ſi nihil fuiſſet aliud, comediſſem;* après avoir dit, *non habitant una pudor & fames, & cum ſemel intrarit impotens domina, feras etiam, & ingentes belluas ſubigit.* En vérité l'on a imputé, & peut être fauſſement, au Polype de mer de ronger & de dévorer ſes bras, faute d'autre nourriture; comme au Singe ou Magot à la grande queuë, d'en faire la même choſe, ce qui eſt beaucoup plus conſtant. Mais le Médecin Lombard Mégabenus, qui a écrit l'hiſtoire de cet animal de Suede, qu'on y nomme Viel-Fraß, ou ſelon Cardan, Roſomach, c'eſt à dire le Goulu, lui attribuë une faim bien plus étrange, & d'une action beaucoup plus difficile à

comprendre. Car non ſeulement il lui donne une inſatiabilité naturelle qui ne finit jamais; il aſſûre de plus, que ſi l'on ſe couvre des peaux de cet animal, l'on a toûjours envie de boire & de manger, ſans qu'on puiſſe être raſſaſié. Si l'on dort même, ajoute-t-il après Olaus Magnus, ſous les fourrures du Roſomach, les ſonges que l'on y fait, tiennent tous de ſa nature, dans une avidité de manger, qui ne peut être ſatisfaite. Cela nous a obligés à conclure, que la Boulimie étoit une maladie, qui ne travailloit pas ſeulement l'homme, mais univerſellement tout ce qui avoit beſoin de nourriture, tant à l'égard de la quantité que de la qualité des vivres. Que n'a point fait manger la faim dans la néceſſité & le defaut de bons alimens? Toutes les Hiſtoires en fourniſſent des exemples ſans nombre; & je trouve le mot du Perſan Sadi fort expreſſif pour cela, quand il dit dans ſon Guliſtan, que le Corbeau, qui a bien faim, & qui rencontre une charogne, ne s'informe pas ſi c'eſt l'âne d'un Prophete, ou le Chameau de l'Antichriſt. A peine avions nous ſoûri à cette expreſſion Orientale, qu'un de la compagnie s'eſt ſouvenu de l'Eſpagnole Marthe, qui malade de trop manger, & avertie par ſon Médecin, qu'elle

couroit fortune de la vie, ſi elle n'obſervoit une exacte diéte qu'il lui préſcrivoit, s'écria *muera Marta, y muera harta,* ce qu'on entend prononcer ſouvent en proverbe auſſi-tôt qu'on a paſſé les Pyrenées. La faim extréme, que le tems augmente bien qu'il diminuë tous les autres maux, nous a jettés inſenſiblement dans l'obſervation des abſtinences ou plûtôt des inappetences, qui lui ſont oppoſées, & qui ne ſont pas moins merveilleuſes qu'elle. Car ſi l'hiſtoire de ce Roi de Lydie eſt fort étrange, qui mangea ſa propre femme par voracité en une nuit; celles qui ſont écrites de certaines perſonnes qui ont été, je ne dirai pas des ſemaines, ou des mois, mais vint & trente ans, & même toute leur vie ſans manger, ne ſont pas moins étonnantes. Peu s'en eſt-il falu que nous n'aions condanné à la mort ceux de la premiere claſſe, ces hommes inſatiables, que les Rois de Dannemarc faiſoient pendre autrefois, s'il en faut croire Olaus Magnus & Albert Krantzius, ſur le fondement de ce qu'ils conſumoient ſeuls les vivres de beaucoup d'autres plus utiles au public qu'ils ne pouvoient être. Pour leurs Antipodes, s'il faut ainſi les nommer, qui ſe paſſent ſi long-tems de nourriture, la plûpart des exemples qu'on en produit nous ont

été

été fort suspects; quoique, s'il étoit constant, comme Pomponace & quelques autres Philosophes l'ont présupposé, que tout ce qui se voit au reste des animaux, la Nature se plait à le réaliser en quelque homme particulier, il ne seroit pas juste de les mécroire absolument. Car ne voit-on pas non seulement des Serpens, des Mouches, des Marmotes, & des Hirondeles, mais des Ours mêmes, & des Crocodiles, tout grands qu'ils sont, passer une partie de l'année sans manger? La simple vie végétative, qui est la plus considérable en cela, ne nous expose-t-elle pas à la vuë des plantes, telles que la Sempervive, la Joubarbe, & l'Aloës, qui arrachées de terre & sans en tirer plus aucun suc, ne laissent pas de pousser, & de conserver leur être fort long-tems? C'est la même chose de la Soif que de la Faim. Il y a des herbes qui ne peuvent être trop arrosées, ni d'autres trop déséchées, étant besoin d'exposer pour un tems leur racine au Soleil, afin de les faire profiter. Et il se trouve des animaux, tels que le Pardalis ou la Panthere, qui ont toûjours soif; comme entre les Volatiles l'Aigle, & tout ce que comprend le mot latin *Accipiter*, ne sait presque ce que c'est que de boire. Enfin nous avons conclû là dessus, que person-

Damascius apud Photium.

ne n'avoit traité ni plus amplement, ni plus méthodiquement cette matiére, que depuis peu le Médecin Gaſpar Francus dans la cinquante huitiéme queſtion de ſon Champ Elyſien, puisqu'il a voulu donner ce titre à ſon livre. Si vous voulés que je vous faſſe part jusqu'aux moindres incidens d'un repas, que je puis comparer aux Agapes des anciens dans ſon innocente gaieté, je vous dirai qu'on a voulu ſevrer de quelques mets le gros homme que vous aimés tant, & qui ſouvent n'a pas moins de boutons au nez qu'à ſon pourpoint, quoiqu'il ignore le goût du vin; mais il s'eſt paré contre nos remontrances de manger trop, vû ſa conſtitution, d'un paſſage

Cap. 25. du Deuteronome, dont Saint Paul s'eſt ſouvenu, *non ligabis os bovis triturantis in area fruges ſuas.* Un autre ſe plaignant du vent de la porte qu'il diſoit être trop frais & trop tenant du Nord, on l'en a raillé comme d'une choſe avantageuſe en mangeant, tant par

Porphyr. de antro nymph. l'étymologie Grecque & Latine du Borée dit *à vorando*, que par la raiſon que rend Clement

L. 5. ſtrom. Alexandrin pourquoi la table de pains de propoſition étoit du côté de ce même vent, parce qu'il eſt le plus nourriſſant de tous, *quod ex ventis maxime nutriunt Boreales.* Gardant le reſpect qui eſt dû à ce Pere, l'on

ne trouva pas ſa raiſon moins plaiſante, que celle du Médecin Daphnus dans Athenée, qui préferoit les repas de la nuit à ceux du jour, à cauſe que la Lune, comme celle qui putrefie, aide à la concoction & la facilite dans nôtre eſtomac, *utiliores eſſe nocturnas cœnas ob Lunæ ſydus, quod coctionibus utile utpote putreſcens.* Nous avons cherché à ce propos la raiſon phyſique, pourquoi la viande la plus proche des os eſt tenue par ceux, qui ſuivent Avicenne pour la plus aiſée à digérer: Et pourquoi les Sultanes, à ce que portent les Rélations de leur Serrail, ſe font donner de la chair de vache pleine, comme étant la plus tendre. Vous ſavés que ceux de mon païs ne haïſſent pas les ſauces, où l'ail ſe fait un peu ſentir; mon voiſin n'oſant toucher à une, dont je me loüois, je lui ai dit en riant, que la compagnie des Dames, où il ſe devoit trouver, ne lui permettoit pas d'y goûter; & nous avons pris plaiſir de lui voir chercher ſon excuſe, ſur ce que les aulx ſont pleins de fumées narcotiques & ſtupéfiantes. Mais il n'a pas manqué de nous prouver ſon dire par la réponſe, que fit le Philoſophe Stilpon à la Mere des Dieux, s'étant endormi dans ſon temple. Elle lui apparût durant ſon ſommeil,

L. 7. deipnoſ.

& lui fit ce reproche ; Quoi, vous étes Philosophe, Stilpon, & vous violés les loix sacrées de la Réligion ? La réponse du Philosophe, telle qu'Athenée la rapporte, & que vous chercheriés en vain dans Diogenes Laërtius, fût très digne de sa profession : Faites-moi donner, grande Deesse, de meilleures viandes & moins vaporeuses que des aulx, si vous voulés que je ne commette plus de telle faute. Enfin parce que je sai, combien vous prisés la propreté & la frugalité, je vous assûrerai, qu'elles y ont été observées, comme si vous les eussiés regles : Qu'il n'y est point survenu de ces importuns parasites, dont vous avés tant d'aversion, qui n'applaudissent qu'aux débauches ou à la goinfrerie : & pour conclusion, que nous séparans tous, je vous suis venu trouver aussi satisfait de corps & d'esprit, que si j'avois diné à la table de Platon, ou à celle de Phavorinus, dont je vous ai oüi tant priser les apprèts décrits par Aulu Gelle.

Hor. ep. 10. l. 1. *Excepto quod non simul esses, cætera lætus.*

TUBERTUS OCELLA. Ces derniéres paroles me font un sourd reproche de ne m'être pas trouvé avec vous, ou peut-être vous avés appris que j'étois convié. Je pourrois chercher mon excuse dans l'exemple de per-

ſonnes ſi conſidérables, qu'apparamment vous la laiſſeriés paſſer pour bonne. Une des accuſations contre Saint Jean Chryſoſtome, quand il fût dépoſſedé ſi injuſtement de ſon Evèché de Conſtantinople, fût, qu'il mangeoit toûjours ſeul, ſe plaiſant à la *monophagie* d'un Cyclope, contre l'uſage de ceux de ſon caractere dont il n'avoit pas l'hoſpitalité, *quod hoſpitalitatem deſeruiſſet ſolus ſtudens comedere.* Et celui, qui nous a donné la vie de Saint Ambroiſe, remarque expreſſément, qu'encore qu'il traitât quelquefois les autres, jamais il n'alloit prendre un repas chés perſonne. Mais parce qu'il y a trop de diſproportion entre de ſi ſaints Prélats & moi, outre que je n'ai rien eu moins dans la penſée que de les imiter en cela, j'aime mieux vous avouer ingenument, que ma ſeule complexion, qui démande un régime tout particulier, m'oblige aſſés ſouvent à ne me pas trouver en des lieux, où mon inclination me porteroit. Vous ne pouvés pas douter, que je ne l'euſſe toute entiére pour une compagnie, où j'ai ſçû, que vous ſeriés, mais ſouffrés ma franchiſe à vous declarer, qu'après ce que vous m'avés appris de vos entretiens ſi conformes à mon humeur, je regrette beaucoup plus que vous ne ſauriés croire, &

Bar. an. tom. 5. ex Photio.

que je n'eusse pû penser moi même, de ne m'y être pas rencontré. Car vous avés eu raison de me dire, que la frugalité de vôtre diner m'auroit plû, me connoissant comme vous faites pour ennemi capital du luxe. Les superfluités de la table me sont odieuses entre particuliers, & c'est tout ce que je puis faire que de les pardonner à ceux, qui veulent faire paroitre en de certaines rencontres une magnificence extraordinaire. Je lisois depuis peu une rélation de voiage, qui portoit, que l'Evêque de Cracovie, traitant celui qui a donné au public cette composition, fit changer à chaque service la vaisselle, en sorte, qu'aiant été une fois toute quarrée, elle fût une autrefois toute ronde; & puis il en vint qui étoit toute triangulaire. Cela peut être pardonné à un Prélat Polonois, qui voulut par là faire remarquer à un Etranger au milieu de la Sarmatie, le rang qu'il tenoit en son païs. Mais entre amis tels que nous sommes un éclat pareil, assorti de ce qui le devoit nécessairement accompagner, ne me plairoit pas; mon génie aiant en ceci un parfait rapport à celui de Martial, de n'estimer un repas pris hors de chés moi, que quand il est tel que je le puis rendre,

Itiner. Lom.

Hæc mihi, quam possum reddere, cœna placet.

J'estime aussi beaucoup ce que vous m'avés remarqué de vôtre table, qu'elle étoit exemte de ces chercheurs de lippées franches, qui surviennent avec importunité, où ils ne sont pas attendus, pensant paier bien leur écot d'une nouvelle de bâle, & d'une basse complaisance. *Quid est enim parasitus nisi comes vitiorum? turpissimi cujusque facti laudator?* Quintil. in decl. comme l'a fort bien defini ce Rhéteur Romain. Pour le surplus vous ne me ferés pas ce tort, s'il vous plait, de croire, que j'aie une aversion Timonienne des reduits semblables aux vôtres, & de ces *accubationes epulares*, comme Ciceron les appelle, pleines de modestie, & même d'instruction à mon égard. Si les Anciens ont bien nommé les tables sacrées en général, *siquidem ut severa nobis antiquitas tradidit, infestos animos placavere mensæ, & homines qui inter se armis atque exercitibus conflixerant, tuti tamen jacuere media cœnæ fide*, Quint. ibid. quel amour & quelle estime ne doit-on point avoir pour celles que vous dressés? Mais je m'étonne, que vous ne m'aiés rien dit de vos brindes, non plus que du Nectar, dont vous avés été abreuvés. Cela me persuade aisément, que vous n'aurés été ni importuns aux premiers, comme le sont les Allemans, ni dereglés en ce qui

touche la boiſſon par des neges & des glaces, dont il faut à préſent ſe ſervir en plein hiver, ſi l'on veut faire paroitre, que l'on a le palais delicat & un goût à la mode. Pour moi, ſans vouloir diſputer des goûts, j'appelle cela des ſolœcismes de bouche : Et quand je vois que les Romains nommoient leurs verres, ou taſſes, *calices*, à cauſe, dit Varron, de la chaleur de leurs breuvages, *quod calidum in eis biberent* : Quand je conſidère encore, qu'outre les Chinois & les Japonois, que le boire chaud exemte de goutte, & de gravelle, les Inſulaires de Madagascar, au rapport de Flacourt, font toûjours chauffer leur boiſſon, quelque ſoif qu'ils aient, aſſûrant que la froide leur cauſe mille obſtructions: Lorsque je lis dans Apollodore, que conformément à cela Tireſias mourût pour avoir bû avidement de l'eau d'une fontaine: Je tiens bon huit ou neuf mois de l'année pour les *thermopotations*, me contentant au tems des plus grandes chaleurs du frais de la cave. Permettés que je vous faſſe ſouvenir là deſſus des banquets, que Philon repréſente pour s'être célébrés en Egypte tous les cinquante jours par ſes *therapeutiques contemplatifs*, afin de leur laiſſer le nom qu'il leur donne. En un païs ſi chaud,

L. 3. de deor. orig.

L. de vita contemp.

il dit expreſſément, qu'on étanchoit leur ſoif avec de l'eau froide par mortification, parce qu'on la donnoit chaude aux plus âgés ſeulement, que l'on vouloit traiter avec plus de délicateſſe. Un mot de Sceptique, je vous ſupplie, avant que nous nous ſeparions, pour ſervir de corollaire à tout ceci. Ne ferons-nous pas contraints d'avouër, que l'homme eſt le plus divers & le plus bizarre de tous les animaux. Toutes ſes ſenſations, de quelque côté que vous les enviſagiés, varient ſelon le tems, les lieux, & les perſonnes. Si le Bœuf aime à boire trouble, tous ſes ſemblables en uſent de même, & ne trouvant que de l'eau claire, font, en remuant le pied, qu'elle s'épaiſſit avant que de s'en abreuver. L'homme ſeul diffère de tous ceux de ſon eſpéce; autant de têtes autant de fantaiſies différentes ſur toutes choſes, où chacun s'opiniâtre, étant perſuadé, qu'il poſſede ſeul le meilleur uſage. Nous faiſons nôtre Dieu de l'or du Perou; ceux du nouveau Monde, d'où il vient, lui préferent de petits grains de verre, qui ne ſont ici de nulle conſidération. Les épiceries de l'Inde Orientale s'acchètent par nous à grand prix; le thym, & le poliot, diſoit Saint Jerôme dès ſon tems, y ſont préférés au meilleur poivre. *Pulegium apud In-*

Ep. ad Evagr. *dos pipere pretiofius eft.* Certes le plus avantageux parti, qu'on puiffe prendre là-deffus eft celui que fuivoit le Philofophe Synefius avant que d'être Evêque, & dont il s'explique en ces termes, *Sermonibus & colloquiis hominum delector, neque docens, neque dedocens, fed in anticipata opinione quemque perfiftere permittens.* Je fai bien, que fon caractere de Prélat lui fit changer en beaucoup de chofes fa conduite, parce qu'on exige toûjours plus d'un homme conftitué dans une fi importante charge, que d'un autre. La condition de celui qui eft reputé vertueux, difoit Brutus écrivant à Ciceron, a je ne fai quoi de plus fâcheux, que n'eft celle des hommes ordinaires, *fateor enim duriorem effe conditionem fpectatæ virtutis quam incognitæ.* Mais à parler en confcience fur ce point de Morale, ne pouvons-nous pas conclure généralement, & fans diftinguer les perfonnes, que les plus vertueufes font, pour les bien definir, les moins vicieufes ? Nous ne ferons que fuivre en cela ce qu'a proferé Salvian Evêque de Marfeille, *in cuncto populo Chriftiano genus quoddam fanctitatis eft, minus effe vitiofum.* Et en terminant de la forte nôtre conférence avec nôtre promenade, nous réaliferons le mot de Salomon, *melior eft finis orationis*

Ep. 105.

Ep. 15.

Lib. 3. de Prov. Dei.

quam principium. Il faut tomber d'accord, que difficilement pourrions-nous, puisqu'il est tems de le faire, nous separer sur une meilleure ni plus véritable pensée.

AU LECTEUR.

Je vous prie, Lecteur, *de ne pas mal interpreter quelques libertés, que le sujet du premier de ces trois Dialogues suivans a extorquées de leur Auteur. Il est de l'Amour, dont les plus severes des anciens Philosophes tels que Platon, Xenophon, & Plutarque, n'ont jamais parlé que fort gaiement. Ajoutés à cela, qu'il représente une promenade faite dans un lieu delicieux, & par le plus beau tems qu'on se puisse imaginer; choses qui inspirent naturellement les pensées joieuses, & quelquefois plus libres qu'on ne les auroit en tout autre endroit. Pour le surplus, l'Auteur n'a point ici changé son style. Il a écrit sans fard, & avec plus de soin d'être intelligible, qu'éloquent; encore qu'il n'ignore pas, que ses citations, & sa façon de s'expliquer, en imitant les anciens, n'a pas été au goût de tout le monde. Que voulés-vous? Les plus grands hommes, qui ont mis la main à*

la plume, ont été sujets à des censures, qui n'ont point porté de préjudice à leurs excellens travaux. Je ne veux que le seul Saint Jerôme pour prouver mon dire, quand il rapporte les dégoûts mal fondés, qu'avoient pour ses œuvres quelques Esprits mal-faits de son tems. Vulgo jactant, *dit-il dans une Préface,* me sterilis jejunique sermonis quasdam ineptias scribere, & cum loqui nesciam, tacere non posse. *Qui pourroit après cela se formaliser ou se plaindre des jugemens téméraires, qui se rendent ordinairement avec toute la hardiesse & toute l'injustice qui sont naturelles à l'ignorance.* Homine imperito nihil injustius. *Je tombe d'accord, qu'il y a des Ecrivains si steriles de leur chef, qu'ils ne diroient jamais rien, si l'on n'avoit rien écrit devant eux. Mais cela n'empêche pas, que nous ne voions Ciceron, Seneque, Plutarque, & tous les Auteurs de la premiére classe, qui citent ceux qui les avoient précedés, sur tout dans leurs ouvrages Philosophiques. Et je maintiens, qu'on est bien plus à mépriser, & plus insupportable, quand pour ne rien debiter de ce que les autres peuvent avoir avancé, l'on ne dit que des badineries, & des sottises beaucoup plus importunes que les redites. Après tout, l'on ne sauroit nier, que celui, qui vous fait ce petit présent, n'ait imité en toutes ses compositions le*

Præf. in Mich. l. 2.

Luc. & Matth. 13.

pere de famille, dont parle l'Evangile, qui profert de thesauro suo nova & vetera. *Il rapporte presque toûjours des exemples de l'histoire moderne après ceux de l'ancienne; & le nouveau Monde encherit assés souvent dans ses livres, sur ce que le vieil a eu de plus considérable. Il se peut vanter d'être le premier, qui en ait usé comme il a fait. Et vous lui devés savoir du gré, quand il vous adresse ces autres paroles de l'Epouse du Cantique*, Omnia poma, dilecte mi, nova & vetera servavi tibi. *Si la variété vous plait, vous y trouverés vôtre compte, & vous serés contraint d'avouër, qu'au moins son genre d'écrire n'est pas infructueux. Il se trouve des Esprits, qui hors de certains sujets, où ils sont nourris, & des matiéres qu'ils ont fort étudiées, ne sauroient rien produire qui vaille; semblables à ces animaux tels que le Lion, le Singe, & le Perroquet, qui n'engendrent qu'en leur païs, & sont inféconds en ces quartiers. Ceux qu'on peut dire de tous lieux, & de toutes heures, ont, ce me semble, quelque avantage sur eux. Cela suffit pour l'heure: A Dieu.*



LA PROMENADE.

IV. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. Si la ville de Pavie, qu'on nommoit autrefois *Ticinum*, reçût sa seconde appellation, pour avoir parû tout-à-fait admirable, selon la pensée des Grammairiens, comme en parle Petrarque dans une de ses epitres; je pourrois donner le même nom à celle, dont je veux ici dire un mot sans la designer précisément. Ce n'est pas qu'elle n'ait ses defauts, & qu'elle ne me fasse dire quelquefois dégouté de ses bouës & de ses broüillars, qu'elle n'a *ni suelo, ni Cielo,* chose que les Espagnols ont reprochée à Médina del Campo. Ce qu'ils ont de même attribué à Ségovie pour la diffamer, peut être imputé à celle-ci, *ocho meses de invierno, y quatro de infierno.* Et les desavantages ou les dommages qu'y reçoivent les

Lib. 5. rerum Senil. ep. 1.

Etrangers, qui la viennent viſiter, leur font ſouvent changer ſon nom, comme l'on fit à Dyrrachium, en celui de Epidamnum, *quod illuc nemo fere, niſi damno ſuo diverteret.* Mais ſon ſéjour a d'ailleurs de ſi grandes commodités, conſidérée ſur tout comme Metropolitaine d'un des plus beaux Etats du Monde, que les Perſes auroient eu d'elle la même penſée, qui leur a fait prononcer de Sciras, que ſi Mahomet en eût goûté les délices, il auroit prié Dieu de lui accorder l'immortalité. Certes la demeure ordinaire de ſon Prince, & de tous ſes Miniſtres d'Etat, m'a presque porté à l'appeller Melilot, & à cacher ſon vrai nom ſous celui-là qui veut dire Ville de conſeil, que les Apalechites de la Floride ont impoſé à leur capitale ſur le même ſujet. Je ſai bien, que pluſieurs perſonnes comptent entre les prérogatives de ſemblables villes le grand nombre de leurs habitans, & l'immenſité de leur étenduë, qui les a fait nommer Magneſies. Mais les plus ſenſés s'empêchent bien d'être de cet avis, & ſoûtiennent, que tout ce qu'on a écrit de Babylone, & d'autres villes pareilles, a été juſtement repris par Ariſtote, & par les plus ſages Politiques, qui n'ont rien conſidéré de plus contraire au bonheur de leurs habitans, qu'une trop vaſte de-

meure, qui les empêche de ſe connoitre & de ſe fréquenter commmodément. La vie de Tamerlan écrite en Arabe nous fait la deſcription d'une ville ſur le Rha ou le Volga, qui fût autrefois de cette énorme grandeur, & qui s'appelloit Saraye. L'Eſclave d'un de ſes plus puiſſans Bourgeois aiant quitté ſon maitre, & s'étant retiré dans un autre quartier de la même ville, y ouvrit boutique & y trafiqua dix ans, ſans que ſon maitre en eût aucune nouvelle, tant Saraye étoit immenſe & pleine de monde.

Quoi qu'il en ſoit, la ville dont je ſupprime le véritable nom, eſt traverſée par le fleuve Chryſorrhoas, qui recevant les contributions d'une infinité d'autres tant deſſus qu'au deſſous d'elle, & de la Mer même, qui n'eſt pas trop éloignée, la fournit de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, avec tant d'autres ſortes de biens, qu'il n'eſt pas poſſible de les exprimer. Son cours eſt pendant qu'il la traverſe, du Levant au Couchant; & parce que la belle allée de Semiramis d'un mille Italique de longueur, ſe trouve ſur ſes bords presque au ſortir des portes, elle eſt devenuë la plus ordinaire auſſi bien que la plus agréable promenade des Dames & des Cavaliers. Beaucoup néanmoins s'arrétent dans un enclos

enclos de jardinages, d'allées & de toutes ſortes de plantes, qu'une autre grande Reine fit dreſſer presque au même endroit, quoiqu'il ſoit préſentement dans l'enceinte d'une ſi populeuſe cité. Ce lieu étoit auparavant rempli de petites éminences qui ont été applanies, & qui portoient le même nom, qu'il a retenu nonobſtant ce changement, ſur la même origine vrai-ſemblablement qu'on donnoit au mont *Teſtaceus* des Romains. Mais tous ces jardins roialement dreſſés & entretenus, n'ont rien qui agrée, comme une petite place renfermée qui les borne, & qui n'eſt connuë que par le nom de *la Zorra*. Je m'y rendis ſelon ma coutume par la porte qui répond ſur le fleuve, & je contemplai avec plaiſir ſur la ſeconde entrée la déviſe d'un Cupidon, qui couronne le plus fin des animaux, avec cette lettre pour ame de la déviſe, *cauto victoria cedit amanti.* Je ne dirai rien ici d'une infinité de raretés, que contient le Palais enchanté qu'on y rencontre à gauche en entrant, telles qu'on ne voit rien de mieux entendu ni de plus exquis dans la demeure des plus puiſſans Monarques, ni des plus curieuſes Princeſſes. Je me veux ſouvenir ſeulement, qu'aiant pris à droite, & monté quelque vintaine de marches fort faciles, je fus

ſurpris d'une joie très ſenſible, de trouver un de mes meilleurs amis ſur cette admirable terraſſe, qui découvre avec un agrément nompareil, tout ce que la contrée a de plus beau. Au de là des plaines d'une raiſonnable étenduë que le Chryſorrhoas arroſe, la vuë ſe borne & ſe repoſe ſur des collines revétues tantôt d'une riante verdure, tantôt de bourgs & de hameaux, qui ont converti leurs chaumieres en de magnifiques édifices. Voici de quelle façon Xilinus, qui étoit cet ami, me vint aborder.

Xilinus. L'abſence de Marcus Bibulus, qu'un bras de l'Océan ſépare de nous, & à qui diverſes conſidérations ont fait quitter pour un tems cette province, m'a fait reſoudre à commettre ce guet à pens contre vous; je veux dire à vous venir attendre ici, où je ſai que s'adreſſent vos plus fréquentes promenades, croiant que vous pardonnerés au deſir, que j'ai de ſucceder à cet ami commun, & à temperer vôtre ſolitude, peut-être trop auſtere & trop Timonienne, par l'interruption que j'y apporterai à ſon exemple. L'air favorable, dont vous recevés ma propoſition, m'empêche de me repentir de l'avoir priſe, & parce que j'ai déjà fait divers tours dans ce lieu délicieux en vous attendant, je veux vous ren-

dre quelque compte des penſées, qui m'y ont diverti, & où m'ont porté les agréables objets, qui s'y voient de quelque côté qu'on ſe tourne. Car tous ces bois qui couvrent une partie de la grande ville d'où nous ſommes partis, ſemblent n'avoir été élevés où ils ſont, que pour ſervir de retraite aux Roſſignols en cette ſaiſon, qui leur fait nuit & jour remplir tous ces lieux de leur amoureux ramage. L'attention que j'y avois ne m'empêchoit pas, de jetter les yeux ſur ce petit étang d'eau vive, où je me ſuis apperçu du plaiſir que les poiſſons y prennent à s'approcher l'un de l'autre, & à fraier pour perpétuer leur eſpece. Cette Oſeraie, & ces Saules, qui rendent ſi verte & ſi touffuë l'herbe qu'ils couvrent; avec le riant aſpect de ces campagnes plus éloignées, m'ont fait conclure, que la Nature ne fût jamais plus amoureuſe en toutes ſes parties, ni plus charmante, qu'elle vous paroitra, ſi vous l'enviſagés d'une vuë auſſi peu diſtraite ailleurs, qu'étoit la mienne. En effet je n'ai pû m'empêcher de prononcer à moi-même ces deux vers de Palemon,

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos, *Virg.*
Nunc frondent ſylvæ, nunc formoſiſſimus annus. *ecl. 3.*

& je vous avouë, que toutes mes rèveries ont été enſuite ſur la puiſſance de cette paſſion

amoureuſe, que nous ne reſſentons jamais ſi fortement que dans une ſaiſon telle que celle-ci, qui a des charmes inexprimables pour cela.

TUBERTUS OCELLA. Quelque avantage que vous donniés en ceci au Printems, vous vous ſouviendrés pourtant qu'Ariſtote en attribuë un autre à l'homme ſur le reſte des animaux d'être propre à l'amour en tout tems. Quelques-uns d'eux néanmoins à ce qu'il remarque ailleurs, ont eu la Nature ſi favorable, qu'ils ſont capables toute leur vie de s'accoupler, ce qui nous manque dans l'arriere ſaiſon. Car les Chevres & les Brebis, qu'il donne pour exemple, exercent l'amour jusqu'à la fin de leur vie, *coeunt quamdiu vivunt*. Les Chiens, ajoûte-t-il, ont cela de plus, que ceux de Laconie particuliérement ſe portent plus volontiers & plus âprement à l'amour, quand ils ſont beaucoup fatigués. Et pour ce qui eſt des Chevaux, il obſerve, que l'un d'eux, âgé de quarante ans étoit encore bon étalon, ſinon qu'il lui faloit lever les pieds de devant. Enfin la Nature eſt ſi bizarre dans ce divertiſſement, que ſans parler des Chattes dont les cris témoignent, combien elles y ſouffrent, le même Philoſophe écrit encore au premier chapitre du neu-

l. 5. de hiſt. an. c. 8.

ib. l. 6. c. 19. c. 20. & c. 22.

viéme livre des animaux, qu'il y a des Hérons, à qui la douleur exprime non ſeulement des voix plaintives, mais de plus du ſang qui leur ſort des yeux, quand ils perpetuent leur eſpece. Qui a dit néanmoins à ce grand perſonnage, & à Pline après lui, que ce ſoit la peine plûtôt que la joie & l'excès du plaiſir, qui cauſe ces effets? Car quelle apparence y a-t-il que la Nature ait ſi mal conſtruit les Chats, qu'ils brulent leurs femelles, qui les ont demandé avec de ſi grands cris & de tels charivaris, qu'elles font, lors qu'elles ſont en chaleur? L'humeur ſanguine qui paroit à l'œil du Héron eſt peut-être la marque de ſa volupté extrème; car pour ce qu'il dégoiſe alors, nous n'en ſommes pas vrai-ſemblablement meilleurs juges, que du chant des Cygnes de Meandre, que les Poëtes ont pris ridiculement pour le prélude de leur mort prochaine. En vérité le jugement humain a beaucoup de vanité, & eſt ſujet ici comme ailleurs à de merveilleuſes bévuës. Cela ne fera pas pourtant, que je trouve à redire au plaiſir ſpirituel que cette ſaiſon amoureuſe vous a fait prendre dans un lieu ſi propre à ſe donner de tels contentemens. Souvenés-vous néanmoins de ce que j'ai pris quelquefois la liberté de vous reprocher en

idem Plin. l. 10. c. 60.

riant, que vous aviés beaucoup hasardé en vous embarquant une seconde fois sur une mer pleine de charmes à la vérité; mais qui vous avoit déjà fait souffrir de si grandes bourrasques.

Improbe Neptunum accusat, qui iterum naufragium facit.

Les meilleurs Pilotes & les plus hardis nageurs y sont quelquefois attrapés.

Xilinus. Je ne puis jamais trouver rien mauvais de ce qui partira d'une bouche aussi amie que la vôtre. Mais laissant au sort, & à ma bonne ou mauvaise destinée le succès de ce que j'ai fait, trouvés bon, que je vous communique une partie des rèveries qui m'ont passé par l'esprit, & qui peuvent en quelque façon excuser l'action où vous trouvés à redire. Déjà je m'étonnois qu'il y eût des humeurs assés austeres, pour résister à des sentimens que Dieu & la Nature semblent avoir donnés également à tous les animaux, & qui à l'égard des hommes sont tels, que les plus grands Philosophes & les plus sages Legislateurs n'ont rien trouvé de plus propre à les faire vivre heureusement que l'union conju-

gale. J'ai consideré là-dessus, comment nos Théologiens recommandent le Mariage pour avoir été institué de Dieu au Paradis terrestre dès le tems de grace & d'innocence, avant que nôtre premier pere eût pèché. Ils remarquent ensuite, que ce même Dieu revêtu de nôtre humanité fit son premier miracle à des noces où il convertit l'eau en vin, jugeant cette assemblée la plus digne de voir le commencement des merveilles, qu'il vouloit operer : Et quoi qu'il ait conservé sa virginité, ils ajoûtent que pour honorer le Sacrement du Mariage, il s'est dit l'Epoux de l'Eglise, pour n'être pas absolument privé de ce titre d'honneur. Ces pensées de nos Docteurs m'ont remis dans la mémoire l'opinion de Clement Alexandrin, qui non content de faire son Gnostique, ou parfait Chrétien, marié; *l. 7. strom.* donne de l'avantage en beaucoup de façons à la vie conjugale sur celle qui lui est opposée. L'on ne sauroit nier, que S. Augustin n'ait préferé la poligamie des Patriarches à nôtre Célibat; ce qui n'empêche pas, que S. Ambroise n'ait eu raison de dire, que si les noces étoient plus propres à peupler la terre, la Virginité avoit cet avantage de remplir bien mieux le Ciel, *Nuptiæ terram implent, Virginitas paradisum.* Une fille à la vérité ne

rapporte pas comme la Palme, mais en recompenſe elle a toûjours la verdeur & l'agrément du Cyprès. Or renvoiant à Meſſieurs de la Sorbonne l'ajuſtement de tout cela, mon imagination s'eſt toute fixée ſur la contemplation de ce petit Dieu des Poëtes, qu'ils reconnoiſſent néanmoins pour le plus puiſſant de tous, & ſans lequel la Nature ne pourroit pas ſubſiſter. *Amoris, ſi ſapientiæ ſequamur autores, antiquiſſimum numen, & cui ſe naturæ debet æternitas.* De là vient, que le Dieu Pan qui la repréſentoit, étoit peint par les Anciens aux pieds de Cupidon, en ſigne de ſujettion. Je commençois enſuite à conſidérer ſon pouvoir deſordonné dans l'excès & dans le dérèglement des paſſions qu'il inſpire; mais j'ai congédié tout cela ſans m'y vouloir tant ſoit peu arrêter, quoi que je ne l'enviſageaſſe que pour le condanner, jugeant que la ſeule ſentence de S. Auguſtin ſuffiſoit à leur cenſure, ſans un plus particulier examen; *Si iniquum eſt aviditate poſſidendi transgredi limitem agrorum, quanto eſt iniquius libidine concumbendi ſubvertere limitem morum?* Cent diſtinctions de Caſuiſtes ſe ſont préſentées là-deſſus à ma mémoire, que j'ai toutes encore rejettées, auſſi bien que celles de ces Réligieux idolâtres de la Province de

Quintil. in declam.

l. 15. de civ. Dei. c. 16.

Tanguth, dont parle Marc Polo, qui n'im- *L. 1. c. 39.*
putent à pèché dans la luxure que ce qu'ils y commettent quand ils recherchent les premiers, soûtenant, qu'il n'y a point de crime s'ils sont sollicités, & qu'ils ne fassent que condescendre à ce dont ils ont été requis. Certes il y a bien des regles de Morale abusives, sur ce chapitre principalement, & bien des canons, qui mériteroient d'être reformés, si le meilleur n'étoit de les supprimer absolument. Tant y a que le pouvoir despotique & presque incomprehensible de l'Amour, dans tout ce que nous connoissons du grand & du petit monde, me servant ainsi d'un charmant entretien, je nommois en moi-même une espece de Gigantomachie de lui vouloir opiniâtrement resister; & je me riois pour cela, quand je vous ai apperçû entrer, du conte que j'ai oüi faire d'une Espagnole. Elle protestoit dans les travaux d'une couche de ne se remettre jamais au péril des enfantemens, & que de sa vie elle ne souffriroit les approches d'un homme. Cependant comme elle fût délivrée, voiant sa voisine, qui à la mode du païs tenoit une chandelle benite du Montserrat, elle la pria de l'éteindre, afin qu'elle lui pût servir une autre fois, ne doutant point qu'elle n'eût beaucoup servi à sa

délivrance. Sans mentir il eſt fort difficile de tenir bon contre de ſemblables récidives, & des réſolutions pareilles à celles que faiſoit cette Eſpagnole, ſeront toûjours d'une dangereuſe caution.

TUBERTUS OCELLA. Je ne veux pas vous tirer de la gaieté où je vous ai trouvé, ni changer un thème ſi propre à la recréation de nôtre promenade. Et parce que l'amour a ſon étenduë auſſi grande que vous l'avés préſuppoſée dans tous les ordres de la Nature, afin que nôtre entretien ſoit moins vague, préſcrivons-nous des bornes ſur cela, pour ne nous pas égarer dans un champ ſi ſpacieux, & qui nous pourroit mener plus loin que nous ne voudrions. Auſſi bien avés-vous déjà fort judicieuſement retranché de vôtre entretien ſolitaire tous les excès d'un amour illicite, & vous m'avés paru ſi moderé là deſſus, que vous pourriés paſſer pour
L. 12. un diſciple de Gorgias Léontin, qui ſe vante dans Athenée d'être redevable de ſon grand âge, à ce qu'il n'avoit jamais rien fait pour la ſeule volupté. Parlons donc ſimplement de l'amour conjugal, & trouvés bon que je vous propoſe quelques inſtances contre cette grande félicité, qu'à vôtre dire les Philoſophes & les Legislateurs y ont établie. Les

rides de mon viſage ne vous donneront nul avantage ſur moi pour ce regard, ſi vous avés des ſentimens contraires aux miens, parce que je n'ai pas moins d'experience que vous des conditions du mariage; outre que, généralement parlant, les vieillards tels que je ſuis me paroiſſent plus propres à traiter de cette matiére, où ils ne ſont plus intereſſés, que ceux, qui ſont plus jeunes, & par conſequent plus ſujets à s'y méprendre. Je laiſſe à part une infinité d'invectives générales contre l'Amour, quand on a ſoûtenu, que toutes les maximes de la raiſon étoient autant d'héréſies dans l'Ecole de cet Enfant aveugle, & que le premier ſoupir qu'il nous faiſoit jetter, étoit ordinairement le dernier de la ſageſſe. Je fais auſſi grande diſtinction entre l'Amitié & l'Amour. La premiére ſe trouve toûjours utile, l'autre eſt plus ſouvent préjudiciable qu'autrement: Outre que l'amitié préſuppoſe presque néceſſairement qu'on eſt aimé; au lieu qu'on a ſouvent de l'amour, non ſeulement ſans être affectionné, mais quelquefois même pour des perſonnes qui ont averſion de nous. Ainſi ces limites poſées, nous ne conſidérerons préſentement que l'état du Mariage, & cette douce correſpondance, qui s'y rencontre entre le mari

& la femme, où il semble que vous aiés voulu poser, comme font assés d'autres, le souverain bonheur de la vie.

Xilinus. Je serois bien-aise qu'avant cela vous me fissiés part des remedes, que vôtre longue expérience, & vos frequentes méditations peuvent avoir reconnu les plus propres contre cette furieuse passion de l'Amour, qui a fait faire de si grandes fautes aux plus sages hommes, & rendu ridicules les premiers Héros de tous les siécles.

Tubertus Ocella. Vous savés aussi bien que moi, qu'après la faim, la distraction d'esprit, les voiages, & l'absence du sujet qui cause cette passion, les anciens n'ont trouvé que le licol, & le précipice, qui nous en pussent absolument délivrer. Lucrece néanmoins a crû dans sa Physique Epicurienne, qu'on pouvoit utilement purger l'humeur qui est la cause de cette frénesie, outre qu'elle lui sert de nourriture,

Et jacere humorem conlectum in corpora quæque,

donnant par ce moien le change à une fantaisie qui s'évanouit, n'aiant plus de fondement. Mais l'experience fait voir tous les jours, que l'Amour n'est pas si aisé à guérir que se l'est imaginé ce Poëte Latin, & que c'est une rage qui jette de bien plus profondes racines dans

les esprits qu'elle infecte de son venin, qu'il ne l'a crû. En effet, comme ceux qui ont été mordus d'un chien enragé, en ont toûjours la figure devant les yeux, de quelque mutation d'objets qu'on puisse user pour les soulager, la passion d'amour, qui a une fois pénétré fortement jusqu'au cœur & au cerveau, ne s'en va nullement par la simple purgation, & l'image de la beauté qui a charmé nôtre ame, ne laisse pas de nous martyriser de sorte après cela, que nulle autre qu'elle n'a le pouvoir de nous satisfaire, parce que nôtre imagination nous la rend toûjours présente. A la vérité, le même Lucrece, dont je viens de parler, tient pour assûré, que rien n'est plus capable d'amortir l'ardeur d'un Amant, que de prendre connoissance s'il y a moien des défauts cachés de sa maitresse, & de certaines infirmités, qu'il appelle *vitæ postscenia*, dont les femmes évitent soigneusement qu'on s'apperçoive;

Nec Veneres nostras hoc fallit, quo magis ipsæ L. 4.
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictosque esse in amore.

Suidas conte sur cela, que la savante Hippatia fille de Theon le Géometre, & femme du Philosophe Isidore, guérit un Ecolier amoureux d'elle à toute outrance, en expo-

ſant à ſa vuë ſes infirmités, lui reprochant, qu'il avoit mal placé ſes affections d'aimer un corps ſi mépriſable, & que ſi elle avoit quelque choſe digne d'eſtime qui le dût toucher, ce devoit être du côté de l'eſprit, exemt de toute corruption. Et je me ſouviens que Boëce entre en cette conſidération dans ſa Conſolation de la Philoſophie, que ſi nous avions des yeux de Lynx ſelon le mot d'Ariſtote, pour pénétrer de la vuë jusqu'au dedans des corps, remplis de tant de choſes hideuſes & infectes, les plus belles perſonnes nous paroitroient ſans doute fort laides. En effet une ſeule bande de la peau enlevée du plus agréable viſage qui ſoit, le rend ſi difforme, qu'on peut conclure, que toute la beauté n'eſt attachée qu'à l'épiderme ou premiere pellicule, & que tout le reſte du ſujet n'y a que très peu de part. C'eſt ce qui a porté Cardan à pouſſer cette penſée jusqu'à ſoûtenir que la plus aimable créature du monde en apparence, étoit à le bien prendre plus odieuſe & plus digne de mépris qu'autrement, puisque ſous ce petit extérieur qui trompe, il n'y en a point, *quæ non ſarcinam magnam ſtercoris atque vermium ſecum deferat.* Mais que ces Philoſophes me pardonnent, ſi je les trouve ſi exceſſivement auſteres ici, qu'ils m'en paroiſſent

L. 3. proſ. 8.

l. 6. de prud. civ.

ridicules. Car à prendre les choſes à la rigueur, comme ils ſont, ne ſerions-nous pas tous obligés d'avoir une extrème averſion de nous-mêmes, qui nous connoiſſons mieux, que tous autres, remplis d'excrémens & de pourriture. Les ouvrages de Dieu & de la Nature doivent être plus reſpectés, ce me ſemble, & méritent qu'on les eſtime davantage de quelque côté qu'on les enviſage. Cependant les termes aſſés impurs de Boëce & de Cardan me remettent encore dans la mémoire ceux de Campanella & de quelques autres, qui ont préſcrit pour un des plus puiſſans antidotes dont l'on puiſſe uſer contre les furieux transports de la paſſion amoureuſe, *contra œſtrum amoris*, cet infame bolus, *ſtercus amaſiæ ſuæ deguſtare*. Certainement je ſerois honteux de prononcer en langage vulgaire un recipé ſi ſale, & dont je laiſſerai volontiers l'uſage à ceux qui ont eu aſſés bon cœur pour en faire l'eſſai & pour s'en prévaloir. Ils ont bien paſſé plus outre qu'Ovide, qui s'eſt contenté de remarquer dans le ſecond livre des remedes d'Amour celui-ci,

Manu. ſod. B. M. Fr. Ver.

Quid qui clam latuit &c.

Encore ajoûte-t-il, qu'il n'en conſeillera jamais la pratique à perſonne.

Xilinus. Pour vous en ôter le dégoût, puisqu'aussi bien la plûpart des choses, que vous venés de toucher sont plûtôt de bizarres rèveries que de véritables remédes, je vous prie de reprendre le chemin, dont je vous ai un peu détourné, & de me faire part des réflexions que vous devés avoir souvent faites sur la condition des gens mariés.

Tubertus Ocella. L'on ne sauroit nier, que celui qui prend femme ne tombe dans la nécessité de l'avoir ou belle, ou laide; ou jeune, ou vieille; ou sage & avisée, ou folle & évaporée; ou noble, ou de basse extraction; ou savante & remplie de connoissances, ou ignorante & idiote. Disons un mot de chacun de ces dilemmes.

Pour ce qui concerne la beauté, & son contraire, il est certain que la premiere a cela de commun avec la lumiere, qu'elle est aimée de tous & se plait naturellement à se manifester. Cela est cause, que comme l'on combat la Nature, il me semble, si l'on met cette lumiére sous le boisseau, selon que parle l'Ecriture, l'on n'est pas moins injuste de tenir une belle femme renfermée & sans communication à la Turque, Dieu l'aiant apparemment créé, aussi bien que la lumiére, pour donner une innocente satisfaction à ceux, qui

sont

ſont capables de comprendre ce qu'elles valent. Auſſi le peril n'eſt-il pas petit, au moins ſelon nos mœurs, d'en uſer de la ſorte; & Plutarque n'a peut-être pas mal comparé ceux, qui ſe plaiſent à tenir leurs femmes de court & baſſement pour les domter, aux Ecuiers, qui tondent les cavales fâcheuſes, & puis les menent à la riviere, où ſe voiant ſi mal traitées, elles quittent de vérité leur ferocité, mais c'eſt de telle ſorte, qu'en cet état elles prennent même goût aux ânes. Il ne faudroit point chercher d'exemples chés nos voiſins, pour faire la reduction & rendre juſte, ſi beſoin étoit, cette comparaiſon. Je ne ſuis pas de l'opinion de Dion Chryſoſtome qui *Orat. 21.* doute, ſi la beauté ne dégenère point, ſur ce que de ſon tems l'on ne voioit plus de perſonnes dont la beauté fût comparable à celle des anciennes ſtatuës. Mais quoi qu'il en ſoit, quiconque a une belle femme, ſe peut aſſûrer de poſſeder une choſe qui lui eſt bien enviée, & par conſequent de très difficile garde, ſi tant eſt qu'elle puiſſe être gardée. Où l'eau eſt belle & claire, dit un proverbe Arabique, la preſſe eſt toûjours grande à y puiſer. Et quoi que la beauté ſoit une vertu extérieure, de même que la vertu eſt une beauté interne; ſi ſont-ce deux conditions qui ſe tiennent ra-

rement compagnie, d'être belle & vertueuſe, *raram facit mixturam cum ſapientia forma.* Et l'Italien a eu raiſon de les conſidérer comme étant en divorce l'une avec l'autre, quand il a dit *quelle due gran nemiche bellezza & honeſtà.* Pour abreger, Petrarque conclut, *Laſciva eſt uxor? non mirandum ſi formoſa; non curandum ſi deformis.*

l. 2. de rem. utr. fort. c. 21.

Parlons donc un peu de la laideur. Si le viſage eſt le miroir de l'eſprit, les qualités internes engendrant ſelon quelques-uns les externes; & ſi les Stoïciens ont eu raiſon de croire que la corruption des mœurs d'une perſonne méchante, remplit ſa face, & ſe montre dans ſon viſage; quelle doit être l'ame au dedans, dont l'image donne une extrème averſion au dehors? L'on a obſervé, que ceux, qui ont ce deſavantage de naiſſance d'être difformes, ſemblent ſe vouloir venger de la Nature, en commettant une infinité d'actions qu'elle improuve. Et l'Eſpagnol les compare au ſac du Charbonnier, qui eſt encore plus ſale au dedans qu'au dehors, *como coſtal de Carbonero, malo de fuera, peor de dentro.* Tant y a que ſi la beauté cauſe le mal de tête, & met la puce en l'oreille par la jalouſie; la laideur donne ce mal de côté qui a fait ſoutenir à un Libertin, nonobſtant l'Inquiſition de ſon païs,

Plutar. tr. des comm. conce.

che con la brutta si faceva più penitenza, che peccato.

De dire après Aulu Gelle qu'il y a je ne sai quelle condition moienne, pour ce qui touche les femmes, entre la beauté & la laideur, qu'il nomme *statam atque uxoriam formam;* cela ne decide rien, parce que cet état neutre n'assûre pas un mari contre des Pamphiles qui se picquent presque également pour toutes sortes de sujets. Ovide nous décrit un de ces Amans dans sa quatriéme Elegie du second livre des Amours, dont le goût étoit presque indifférent pour toutes les femmes, se passionnant également d'autant qu'il en abordoit;

Non est certa meos quæ forma invitet amores,
Centum sunt causæ cur ego semper amem.

Les vieilles ne le touchoient pas moins que les jeunes,

Me nova sollicitat, me tangit serior ætas;

& une Naine le charmoit aussi fortement, que celle qui possedoit la plus belle taille,

Conveniunt voto longa brevisque meo.

Il est des hommes de cette humeur là sans nombre, qui peuvent faire conclure, que quelque femme qu'on prenne en mariage, elle est capable de donner beaucoup d'inquietude.

Nous venons d'entendre un homme qui ne dédaignoit point vieillesse, comme l'on dit;

mais pour l'ordinaire la diſproportion de l'âge, de quelque côté que ſoit l'avantage de la jeuneſſe, cauſe de ſi grands dégoûts de part ou d'autre, qu'ils ſont preſque inſupportables, ſi non à ceux, qui ſe veulent apprivoiſer avec la mort, dont les vieilles gens nous expriment ſi bien le véritable caractere. N'eſt-ce pas attacher un cadavre avec un corps vivant, par le ſupplice de ces premiers Tirans, de conjoindre avec le lien conjugal une jeune perſonne avec une moribonde & cadavereuſe? Et ne peut-on pas ſoutenir que d'en uſer ainſi, c'eſt reporter les choſes dans la confuſion du premier Chaos, où toutes les qualités contraires ſe choquoient miſérablement?

Ovid. 1. Meta.

Frigida pugnabant calidis, humentia ſiccis,
Mollia cum duris.

Je ſai bien que Martial repréſente un Baſſus, qui s'accommodoit mieux d'Hécube, que d'Andromaque,

l. 3. Epig.

Arrigis ad vetulas, faſtidis, Baſſe, puellas,
Nec formoſa tibi, ſed moritura placet.

Mais ce Poëte a pris plaiſir à nous repréſenter une extravagance ſi ſinguliere, que je doute fort, qu'elle ſe ſoit jamais trouvée ailleurs que dans ſon imagination. Je croirai plus aiſément ce que le Perſan Sadi nous aſſûre dans ſon Roſaire, qu'une jeune fille ſent

avec moins de douleur une flèche dont elle a eu le côté percé, qu'elle ne fait un vieillard, qui occupe la même place étant couché auprès d'elle.

Outre qu'une femme ſage & aviſée eſt ſi rare, qu'elle a paſſé pour un prodige dans l'eſprit de Salomon, *mulierem fortem quis inveniet?* Il eſt encore auſſi extraordinaire qu'elle rencontre chauſſure à ſon pied, ou un mari qui la vaille, ſans quoi toute la prudence qu'elle aura ne rendra jamais heureux un mariage. L'hirondelle penſoit avoir trouvé, au choix, qu'elle fit d'un Etourneau, le plus ſortable mari du monde. Vous vous êtes trompée, lui dit ſa mere, & vous ne la ferés pas longue enſemble, car il aime ſur tout l'hiver, & vous ne vous plaiſés qu'au printems. Cela veut dire que la félicité de l'hymen ne dépend pas d'un ſeul côté, qu'il faut que tous les deux y contribuent. Que ſi la femme eſt tout au rebours folle & évaporée, comme il ſe trouve peut-être plus de celles-là que d'autres, quelque perfection qu'elle ait d'ailleurs, toutes choſes prendront un très mauvais pli ſous ſa conduite, & non plus qu'en guerre, ſa bonne mine ne ſervira de rien étant éventée. Ce n'eſt pas faute ſouvent d'avoir frequenté avec beaucoup de Sages femmes, qu'on en

voit d'ainſi folles; mais tant y a que la beauté même, au rapport du Sage Hébreu, perd en elles toute ſa grace, & devient ridicule. *Circulus aureus in naribus ſcrofæ, mulier pulchra & fatua.*

Prov. c. 11.

La noble extraction rend presque toûjours une femme inſupportable dans ſon domeſtique, & ſur tout à ſon mari. C'eſt ce qui a fait prononcer hardiment au Satyrique Latin, qu'il eût préferé une Païſane aux plus nobles de Rome qui ne parloient que de l'antiquité de leur race.

Juven. ſat. 6.

Malo Venuſinam quam te Cornelia mater
Gracchorum, ſi cum magnis virtutibus affers
Grande ſupercilium, & numeras in dote triumphos.

Quelle miſère à un mari de ſe voir regarder de haut en bas, par celle qui le doit reconnoitre par toutes les loix divines & humaines pour ſon ſuperieur? La baſſe naiſſance des femmes eſt d'ailleurs d'un grand préjudice en pluſieurs lieux, & en beaucoup de façons. Car ce n'eſt pas ſeulement en Champagne où la femme ennoblit le mari depuis le tems de Charles le Chauve. Les Egyptiens ont toûjours rendu plus d'honneur à leurs Reines, qu'à leurs Rois. Polybe obſerve, que parmi les Locres d'Italie ſurnommés Epizephyriens, la Nobleſſe venoit du côté des femmes. Et Nicolas Damaſcéne

Bod. l. 4. c. 1.

l. 11. hiſt.

Excer. Conſt.

a écrit la même chofe des Lyciens, chés qui de plus les enfans prenoient le nom de leur Mere comme le plus illuftre. En de femblables endroits la condition abjecte & la roture d'une mere de famille, peut être de grand préjudice au mari, & à fa pofterité. Ainfi, foit qu'on prenne une femme de grande ou de petite extraction, il y a toûjours beaucoup à apprehender de la part du mari.

J'ai diftingué la fcience de la fageffe, & l'ignorance de la folie des femmes, parce qu'en effet ce font chofes affés différentes. Et puisque nous avons parlé des avifées, & des évaporées, il nous refte un mot à dire des favantes, & des ignorantes. Pour ce qui concerne ces dernieres, il me fouvient que Diogene dans Stobée compare une beauté ignorante à un vafe d'albâtre plein de vinaigre. Il dit ailleurs que c'eft une gaine d'yvoire qui renferme une dague de plomb. Un autre Philofophe dans Athenée ne fait pas difficulté de déclarer, qu'une belle femme idiote lui paroit comme un Etourgeon à demi corrompu dans un baffin d'argent; fi tant eft que le *Silurus* des anciens foit nôtre Etourgeon, comme le veut Paul Jove. Et quelqu'un encore n'a pû s'empêcher de foutenir, qu'un beau corps fans efprit, étoit comme une belle lan-

terne ſans lumiére. Car tout le monde n'eſt pas de l'humeur de ceux, qui trouvent une femme aſſés ſavante, quand elle ſait bien diſcerner le haut-de-chauſſe du pourpoint de ſon mari. Je ne dirai rien des autres, les honorant comme je fais, & tenant leur eſprit auſſi capable des belles connoiſſances que celui des hommes, puisque la diverſité des ſexes ne s'étend pas jusqu'à la partie ſuperieure qui nous informe. Mais je ne puis m'empêcher de vous rapporter ici la penſée d'un de nos amis communs, que celles dont nous parlons, qui veulent paſſer pour ſavantes, ignorent ordinairement tout ce qu'elles penſent ſavoir, & qu'elles ne ſont véritablement ſavantes qu'en ce qu'elles feignent d'ignorer. J'ai été plus long que je ne penſois ſur un ſujet qui m'a ſervi comme vous ſavés, d'entretien en diverſes rencontres, où je me ſuis expliqué peut-être trop librement auſſi bién qu'ici, au gré de pluſieurs perſonnes. Tant y a qu'il reſulte, il me ſemble, de tout mon diſcours, que le mariage n'eſt pas un port ſi aſſûré, ni ſi tranquille, que vous vous l'étes imaginé.

XILINUS. En effet vous devés prendre garde que la plus belle moitié du monde, comme l'on parle aujourd'hui, ne s'irrite contre vous; & ſouvenés-vous, que de ne reſpecter pas aſ-

ſés ce qui eſt beau, c'eſt mépriſer une qualité qui ſert d'epithète & qui s'attribuë à tout ce qui eſt excellent. Mais j'interprète mieux que beaucoup ne feroient tout ce que vous dites, connoiſſant vôtre interieur auſſi bien que je le fais. En tout cas, quand une belle femme ſeroit un thréſor autant difficile à garder, que vous l'avés préſuppoſé, croiés-vous, que tout le monde ſe paſſionne pour ſa conſervation, avec la même jalouſie, que ceux de vôtre tempérament peuvent avoir? Ne ſavés-vous pas bien qu'après Platon, beaucoup de Philoſophes, comme Zenon & ſes Sectateurs du Portique, ont voulu rendre les femmes communes; & que les Carpocratiens entre autres hérétiques, ſi nous en croions Clement Alexandrin, étoient de ce même ſentiment, pratiquant cette communauté toutes les fois qu'ils célébroient leurs Agapes? Caton, comme chacun ſait, prêta la ſienne à Hortenſius; & nonobſtant l'air jaloux qu'inſpire l'Italie, Dion Caſſius nous aſſûre qu'il ſe trouva des Senateurs dans Rome, qui opinèrent d'attribuer à Jules Ceſar entre autres privilèges, celui de coucher librement avec toutes les femmes qu'il voudroit: *Inventi ſunt qui poteſtatem Julio Cæſari cum quibuscumque vellet fæminis rem habendi permitterent.* C'étoit ren-

Diog. Laërt.

Strom. l. 3.

l. 44.

dre la condition de César semblable pour ce regard à celle du Roi des Hebudes, qui n'aiant rien de propre, non pas même de femme, usoit de toutes celles de ses sujets à sa volonté, si
c. 21. Solin en a été bien informé. Marc Polo nous représente les hommes de la province de Chamul, & de celle de Caindu, qui font coucher
l. 1. c. 37. & l.2.c.38. leurs hôtes avec leurs femmes & leurs filles, prêts de se revolter contre le grand Cam, qui vouloit abolir cette coutume. Cuaguin dans sa Sarmatie écrit la même chose des Lopes
l. 17. hist. c. 4. vers le Nord. Oviedo veut que dans l'Isle de Cuba la mariée fût connuë par tous ceux qui assistoient aux Nôces. Presque toutes les Rélations du Levant portent que ceux de Cochin donnoient leurs filles vierges à leurs Prêtres ou Bramins; comme vers Goa dans la même côte des Malabares ils emploient une statuë garnie de fer pour le même effet. Benzo
parte 4. c. 3. Milanois assûre qu'aux Indes Occidentales ceux de la province de Paria, *conjugum suarum virginitatem delibandam tradunt sacerdotibus, quos Pacchiachos appellant.*

TUBERTUS OCELLA. Je vous prie, sans passer outre, que je vous declare qu'après m'être informé de tout cela très soigneusement à des plus grands voiageurs de ce siécle, que je tiens pour fort sinceres, ils m'ont ren-

du merveilleusement suspects de semblables discours, me protestant qu'hors les abus, qui se commettent en de telles matiéres sous le prétexte de Réligion, comme quand un fou de Réligieux Turc abuse impunément en plein marché des femmes Mahometanes, ils ont reconnu par tout le monde les hommes à peu près d'une même fantaisie, à ne souffrir pas volontiers qu'on caresse leurs femmes:

- - - *non solos tangit Atridas iste dolor.*

Nous voions même que la Nature a imprimé cette jalousie dans le reste des animaux; ce qui fait connoitre que personne ne peut s'exemter d'en être touché. Et pour vous faire mieux comprendre la futilité de la plûpart de ces Rélations, je veux vous faire rire de ce que Chalcondyle a inseré dans le second livre de son Histoire touchant l'Angleterre. Il assûre, que par toute cette Ile l'usage des visites porte, que celui qui va voir son ami couche d'abord avec sa femme, parce qu'autrement il ne seroit pas bien traité. Voici son texte traduit de Grec en Latin, afin que vous ne croiés pas que je vous en impose; *per universam Insulam hic mos servatur, quando quis amici domum vocatus ingreditur, ut primum cum amici uxore concumbat, ut deinde benigne hospitio excipiatur.* Combien pensés-

vous qu'il y ait de Grecs, qui à cause de leur éloignement de l'Angleterre ont été persuadés, sur le témoignage de Chalcondyle, que les Anglois en usoient selon qu'il l'a écrit? Je ne doute pas qu'il ne s'en trouve quelques-uns, comme il y a par tout des humeurs singuliéres, qui méprisent les interêts de leur couche. L'on a dit d'un des premiers Magistrats de cette Ile, que s'étant marié il fit faire l'essai de sa femme par des gens qu'il affectionnoit autrement & plus qu'il ne devoit; en disant avec raillerie, *Chirurgi est mittere sanguinem.* Mais pour montrer, que la jalousie est aussi naturelle en ce païs-là qu'ailleurs, je ne veux que ce seul vers d'Owen Anglois au sujet du baiser, qu'il ne rend pas moins criminel dans son étymologie Latine, que pourroit faire le plus soupçonneux Italien. Il veut que les Romains l'aient nommé *osculum*, parce que

Quæ dedit os, culum non minus illa dabit.

Je me serois abstenu de vous rapporter une si sale étymologie, si elle ne prouvoit évidemment mon dire; & si je ne la prononçois à l'oreille d'un Philosophe, qui entend les termes les moins honnêtes de même que le Soleil regarde sans se souïller les choses les plus infames. Véritablement il y a des baisers dont

l'on pourroit craindre quelque chofe de pareil à ce que cet Anglois s'eft imaginé, Ovid. 2. am. el. 3.

Qualia credendum eft non Phœbum ferre Dianæ,
Sed Venerem Marti fæpe tuliffe fuo.

Athenée m'eft auteur, que les jeunes colombes en pratiquent de tels, & non pas les plus âgées. Et c'eft ce qui a fait proferer ces deux autres vers à Ovide dans fon premier livre de l'art d'aimer,

Ofcula qui fumfit, fi non & cætera fumfit.
Hæc quoque quæ data funt perdere dignus erat.

Tant y a que pour revenir à nôtre fujet, il faut tenir pour conftant, qu'il fe débite mille contes de l'une & de l'autre Inde, & de tout ce qui fe paffe vers l'un & vers l'autre Pole, qui ne font pas plus véritables que l'eft ce que Chalcondyle a rapporté de la grande Bretagne comme fort éloignée de la Grece.

XILINUS. J'en tombe d'accord avec vous; mais auffi ne devés-vous pas me nier, qu'un mariage fort bien afforti & conditionné, ne foit fouvent exemt de la plûpart des disgraces, dont vous l'avés menacé. *Uxor dignitatis nomen eft, non voluptatis*, dit Ælius Verus dans Spartian. Et fi vous y ajoutés, qu'il doit avoir des bénedictions, que cet Empereur Paien ignoroit, puisque nôtre Réligion en a fait un Sacrement, vous ferés contraint d'a-

vouër, qu'il mérite d'être mieux traité que ceux de vôtre humeur ne font, quand ils prennent plaisir à en médire. Les Esseniens entre les Juifs n'étoient-ils pas ridicules de ne se marier jamais, parce, dit Joseph, qui avoit vécu parmi eux, qu'ils ne croioient pas, que jamais il se fût trouvé une femme qui eût inviolablemeut gardé la foi à son mari. Trouvés bon, que je vous représente qu'un hômme, sur tout de vôtre génie & de vôtre façon de philosopher sceptiquement, ne doit jamais déferer à des sentimens extrèmes, comme le font ceux, qui vont à deshonorer tout le sexe feminin. Peut-on s'empêcher de trouver Aristote ridicule, quand il appelle la femme le premier de tous les monstres, sur ce prétexte que la premiére intention de la Nature, qui vise toûjours au mieux, étoit d'abord, en la faisant, de produire un mâle. C'est selon ce raisonnement qu'il prend ailleurs pour d'autres monstres ceux qui ne ressemblent pas à leurs parens. Certainement nous ne saurions trop nous écarter de ces opinions si bizarres. En tous cas je vous maintiens, que la répudiation, si célèbre dans l'ancienne loi, aussi bien que dans la Jurisprudence Romaine, & que nous appellons présentement séparation de corps & de

L. 2. de bello Iud. c. 7.

l. 4. de part. anim. c. 3.

l. 4. de gener. anim. c. 3.

biens, peut ſervir de remède aux plus grandes disgraces du mariage.

Tubertus Ocella. Je pourrois vous répondre, que le ſeul nom de répudiation montre bien, que ce remède n'eſt pas ſi fort à priſer que vous le préſuppoſés. *Repudium dictum*, ſelon Sextus Pompeius, *quod fit ob rem pudendam.* l. 16. Mais je veux bien vous paſſer telle condannation que vous voudrés ſur tout ceci, me reſervant ſeulement, puisque vous m'avés reproché ma Sceptique, de vous repréſenter ſommairement avant que de nous ſéparer, que vous ſeriés bien empêché de me dire en quoi conſiſte cette beauté, qui vous cauſe toutes ces rèveries d'amour, dont vous vous entreteniés quand vous m'avés abordé. Dites-moi ſeulement quelle eſt la couleur de la beauté, puis qu'il y a des païs, comme celui du Mogol, où la blancheur paſſe pour une marque de laideur, ſelon qu'une Rélation me le vient d'apprendre. Et puis la couleur n'eſt que l'écorce, qui doit couvrir la bonté intérieure, ſans quoi nous ne devons faire grand cas de la plus grande beauté. Cependant le miel & le fiel, ſi diſſemblables en qualités, trompent par la couleur, étant tous deux jaunes également. Je vous laiſſerai faire la réduction de cela,

pour vous parler de cette ſemme dont toute la Ville s'entretient préſentement, & que vous y voiés tous les jours ſans la voir, auſſi bien que ſans reconnoitre, ſi elle vous fait bon viſage, ou non, parce qu'il eſt inviſible. Son mari ſe peut vanter qu'il change tous les jours de femme, puisque tous les matins elle ſe rend autre, qu'elle n'étoit le ſoir, avec cet avantage pour elle, qu'on ne peut jamais la faire rougir de honte. Quand ce mari la prit, elle étoit de celles, dont Erasme a écrit, peut
in colloqu. être avec trop de profanation, *Elogium quod hactenus judicavimus eſſe Virgini matri proprium, ad plures tranſit, ut dicantur & a partu Virgines.* Enfin l'on aſſûre qu'autrefois elle s'eſt fait aimer, à préſent elle ſe fait craindre ; & quoiqu'elle ne ſe laſſe pas du monde, le monde commence à ſe laſſer d'elle, étant impoſſible de l'oüir parler ſincerement & ſans fard. A vôtre avis une telle compagnie de lit n'eſt-elle pas capable de rendre un mari fort heureux ? Et ne vous ſouvient-il point que la plus grande injure dont Saint Paul voulut diffamer cet Ananias, qui l'avoit fait ſouffle-
act. c. 23. v. 3. ter, fût celle-ci, *τοῖχε κεκονιαμένε paries dealbate ?* Vous y ſongerés dans la longueur de la grande allée par où vous vous en allés. Pour moi je ſuis obligé de retourner le long du fleuve, où je ſuis attendu.

LA

LA PROMENADE. V. DIALOGUE.

ENTRE TUBERTUS OCELLA, ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. SAINT Auguſtin a eu raiſon de ſe repentir dans ſes Confeſſions, d'avoir mépriſé la langue Grecque, car s'il l'eût entenduë, il eût pû lire l'excellent Traité de Galien de l'uſage des parties dont nôtre corps eſt composé ; & il n'eût pas écrit au vint-deuxiéme livre de la Cité de Dieu, que perſonne ne s'étoit encore aviſé de conſidérer les nombres & l'harmonie, qui ſe trouvent dans la conſtruction du corps humain. Il eût vû, que cet excellent médecin a obſervé, que de ceux cens os, & plus, dont nôtre machine eſt conſtruite, il n'y en a aucun qui n'ait plus de quarante rapports, raiſons, ou conſidérations qui ont obligé ſon architecte de donner à chacun la grandeur, la figure, & la force, dont il eſt pourvû. Ce qui eſt fort

remarquable en cela, c'eſt que Galien eſt ſi exact à bien prouver tout ce qu'il avance, qu'au lieu de ſe ſervir de quelques penſées de ceux, qui l'avoient précedé, il ſe moque de celles qui n'étoient pas fondées ſur de bons principes, quelques autoriſées qu'elles fuſſent, comme entre autres de celle d'Ariſtote, qui avoit voulu que le cerveau eût été créé par la Nature, afin de rafraichir le cœur. Cela eſt ſi peu véritable, dit-il en raillant au troiſiéme chapitre du huitiéme livre *de uſu partium*, qu'on pourroit attribuer un tel effet plûtôt au talon, qu'au cerveau. Tant y a qu'il a prononcé, parlant généralement de la belle fabrique de tous les animaux, qu'il n'y avoit point de loüanges, non pas même d'hymnes ſuffiſantes pour reconnoitre dignement leur architecte, ou, ſelon qu'il parle ailleurs, leur ſage Prométhée : *Opera ejus qui animalia fabricatus eſt, non laudibus modo, ſed etiam hymnis ſunt majora.* Je me ſouviens bien, mon cher Xilinus, d'avoir lû ſur ce ſujet dans le quatriéme livre des queſtions Academiques de Ciceron, que beaucoup de Philoſophes avoient douté avec aſſés de pointe d'eſprit, ſi la production de l'homme s'étoit faite avec toute la prudence & le bon conſeil, que d'autres qu'eux y admiroient.

l. 7. c. 15. uſu part. & l. 8. cap. 3.

Mais comme il ajoûte fort modeſtement, quand il faudroit ſouffrir toutes les choſes, qu'ils profèrent en faveur de leurs doutes, il faut bien ſe garder de les recevoir quand ils les veulent débiter affirmativement, &, pour uſer de ſes propres termes, *videantur ſane, ne affirmentur modo.* Pour moi qui admire avec Galien la conformation de tous nos membres, j'oſe même vous ſoûtenir, qu'il n'y a point de ſi petits, ni de ſi vils animaux, en qui nous ne puiſſions reconnoitre, comme aux plus grands, & preſque également, la ſageſſe incomprehenſible de celui qui les a créés. *Divinus artifex ita magnus eſt in magnis, ut non minor ſit in parvis.* Plin. l. 11. nat. hiſt. c. 2.

Xilinus. Je ſuis de vôtre ſentiment, & il m'a toûjours ſemblé, que le moindre ciron, s'il ſe pouvoit bien anatomiſer, ne fourniroit guéres moins de ſujets d'admiration que nous en trouvons dans nôtre fabrique humaine, & peut être davantage, conſidérant tous les mouvemens de la Nature, renfermés dans un ſi petit lieu, ce qui peut paſſer pour un chef-d'œuvre de cette même Nature. Mais pour nous arrêter à ce qui nous touche, rien ne m'étonne plus que la diverſité de tant de millions de perſonnes, dont deux ne ſe trou-

vent jamais ſi ſemblables, qu'il n'y ait toûjours en elles quelque diverſité, qui les fait diſtinguer. Je ſai bien qu'on a parlé de certaines reſſemblances merveilleuſes, telles que celle de Nicocles, tyran de Sicyone, à Periandre fils de Cypſelus, d'Orontes Perſien à Alcmæon fils d'Amphiaraus, & d'un jeune homme Lacedemonien, que la preſſe & l'ardeur de le conſidérer étouffa, quand on crût voir en lui l'image parfaite d'Hector de Troie. *in Arato.* Plutarque a fait cette obſervation dans l'Hiſtoire ancienne, & la moderne nous fourniroit beaucoup de pareils exemples, s'il étoit beſoin de les produire. Je veux ſeulement vous repréſenter, comment l'Art qui ſe plait à imiter la Nature dans ſes varietés, vous fera entendre & diſcerner dans une Verrerie dix mille verres de même matiére & de même forme, qui auront tous le ſon différent, ſans qu'il s'en trouve d'eux dont l'oreille ne diſtingue le réſonnement en leur donnant un même coup d'ongle. Or il y a davantage, c'eſt que le dedans des hommes eſt encore plus différent, que ne le ſont leurs viſages, ſelon la remarque de Quintilien en ces termes qui ne doivent pas être de petite conſidération à vôtre Sceptique : *Non tam variæ mortalibus formæ, nec in vultibus noſtris ſedet tanta diver-*

ſitas, quanta latet in ipſis diſſimilitudo vitalibus. Et j'ai bonne mémoire, que Verulamius dans ſon traité de l'augmentation des ſciences, attribuë à cela le grand nombre de mauvais évenemens & de cures qui ſuccedent mal dans la Médecine. *Minime dubium eſt,* dit-il, *quod internarum partium figura, & ſtructura parum admodum externorum membrorum varietati & lineamentis cedant; quodque corda, aut jecinora, aut ventriculi, tam diſſimilia ſint in hominibus, quam aut frontes, aut naſi, aut aures:* ce qui trompe, ajoûte-t-il, fort ſouvent les Médecins. Cependant nous ſommes tous aſſés ſimples, pour croire, qu'une connoiſſance très imparfaite de quelque individu, nous en donne une conſtante & invariable de tous les autres, d'où procède la cauſe de mille abſurdités dangereuſes, qui ſe commettent dans la conduite de nôtre vie, ſoit pour conſerver nôtre ſanté, ſoit pour remédier à nos infirmités. Je ne parle point de ces tranſpoſitions des parties d'un côté à l'autre, qu'Ariſtote appelle prodigieuſes, & que vous avés fait voir dans quelques traités être plus ordinaires, que ce Philoſophe ne le croioit; il me ſuffit de maintenir, que leur inégalité, ſoit en quantité, ſoit en qualité, telle que Quintilien, Verulamius,

l. 4. c. 2.

l. 1. de hiſt. anim. c. ult. & l. 2. c. ult.

& affés d'autres l'ont reconnuë, fait presque autant écrire de *Decipés* aux maitres de l'art, que de *Recipés*, & font cause souvent, comme quelqu'un l'a osé soutenir, que le Médecin est plus à craindre que la maladie, *plerumque plus a medico, quam a morbo periculi.* C'est dans cette pensée, que Macrobe a nommé *Medicinam physicæ fæcem*, & que la plûpart du tems un *Abracadabra* de Serenus Sammonicus, ou un Abrasax de l'hérétique Basilides, n'opéreroient pas moins de merveilles vraisemblablement dans nos indispositions, que les plus mysterieuses compositions des Arabes qui l'ont si fort renchéri sur celles d'Hippocrate. Mais je m'apperçois qu'entrant dans un sujet trop odieux, j'en quitte un qui est de bien plus agréable entretien.

Baron. tom. 2. ad ann. 120.

TUBERTUS OCELLA, En effet, la contemplation de nôtre *Microcosme*, puisque les Grecs nous ont considérés comme un petit Monde, ne donne guéres moins de satisfaction, que peut faire la théorie du grand; & si l'on peut ajouter, que la premiere est en beaucoup de façons plus utile. Que si les nouvelles découvertes de tant de païs, dont les anciens n'ont jamais eu connoissance, rendent tous les jours nos Mappemondes plus complettes, & nôtre Géographie plus considérable; Il ne

faut point douter que la Médeçine ne pût recevoir de grandes & avantageuses lumiéres, des connoissances modernes qu'on a prises par tant d'exactes & de curieuses dissections anatomiques du corps humain; si l'opiniâtreté jointe à l'interêt ne nous rendoit en ceci, comme en assés d'autres choses, incapables de nous départir des erreurs, dans lesquelles nous avons été élevés. *Quod quisque perperam in juventute didicit, in senectute confiteri non vult.* Petr. Arb. Certes la démonstration recente de la circulation du sang, dont le cœur est la véritable source, sans parler de ce qu'on a nouvellement remarqué ensuite, donne évidemment à connoitre une infinité de bévuës qui se sont commises par le passé, & pourroit remédier à celles de l'avenir, si l'on n'aimoit mieux persister dans une pratique aisée & lucrative, que d'avoüer d'avoir jamais rien ignoré qui ait pû faire tomber dans la moindre faute. Mais n'approfondissons pas davantage un propos, qui, comme vous l'avés fort bien présupposé, ne peut pas plaire à beaucoup de personnes qui s'y trouvent intéressées. Et parce que nous convenons des merveilles, qui paroissent dans la moindre partie du tout qui nous compose, disons un mot des défectuosités, qui s'y trouvent quelquefois, & qui sont

plus remarquables en l'homme qu'en tout autre animal. Néanmoins comme vous avés vû mon petit Traité des Monstres, que l'excès ou la défectuosité de la matiére fait ainsi nommer, je vous rapporterai seulement, en achevant un tour ou deux de cette allée, quelques petites railleries, qui se sont faites de ces personnes, que nous appellons ordinairement contrefaites. Vous vous souvenés bien, je crois, de ce qu'on profera autrefois de l'un d'eux, *in dorso Nemesin gestat;* & j'ai vû une grande querelle fondée sur ce qu'on avoit dit d'un autre son semblable, & qui étoit tombé en quelque disgrace, qu'il y avoit long-tems que la Fortune lui avoit tourné le dos. Un Prince de nos voisins, de grand esprit, & d'un secret presque impénétrable dans ses desseins, qu'il avoit toûjours très vastes, fit prononcer à ceux de son tems, que son cœur n'étoit pas moins couvert de montagnes, que les païs de sa domination. La plûpart de ces traits de moquerie dont on use en ceci, sont fondés sur la maxime générale, que la Nature semble avoir marqué ceux, de qui l'on doit se défier, & sur tous autres les bossus, parce que leur defaut est plus proche du cœur, qu'il ne seroit en quelque membre plus éloigné: *Omnes mutili pravi, gibbosi vero præcipue, aberravit*

enim natura circa cor: Cependant Esope & assés d'autres ont fait reconnoitre dans tous les siécles la fausseté de cet axiome, & nous voions en nos jours des hommes d'esprit très élevé, & de mœurs très loüables, qui ont eu en partage des corps fort mal conditionnés. Il est bien difficile pourtant, qu'ils s'empêchent d'être raillés par ceux même qui devroient le moins en user de la sorte. Un Juge Espagnol pressé par un bossu de lui faire droit sur ses demandes, lui répondit en se moquant, *No puedo hazelle derecho*, il m'est impossible de vous faire droit. Or comme l'on voit souvent ceux, qui sont si mal partagés de corps, l'être en recompense très avantageusement de l'esprit, il en paroit ordinairement beaucoup dans leurs reparties. En voici un exemple pris de deux autres Espagnols, dont l'un étoit borgne, & l'autre bossu. Je vous le rapporterai pour vous égaier. Le premier s'étant levé de fort bonne heure, & aiant rencontré un de ces petits Atlas qui semblent porter le Ciel sur leurs épaules, Vous avés, lui dit-il, chargé aujourd'hui de grand matin: L'autre lui répondit brusquement, Parce que le jour n'entre chés vous que par une fenêtre, vous croiés sans doute, qu'il soit plus matin qu'il n'est. Cela me remet enco-

re en la mémoire le mot d'un malheureux petit Miphibozet, qui avoit le pied extraordinairement tortu. L'on se moquoit de lui sur ce qu'il s'étoit laissé dérober ses souliers au bord d'une riviére : Je prie Dieu, repartit-il, qu'ils soient bons à celui qui les a pris, *Plegá a Dios que le vengan.* Un Soldat boiteux dit aussi fort bien à celui qui le railloit de son indisposition; La guerre n'a que faire de gens qui sachent fuïr. Et un autre qu'on railloit d'avoir pris une femme qui clochoit; Je ne l'ai pas choisie, dit-il, pour m'en servir à la chasse. Ce fût une comme elle qui repliqua à son mari sur ces termes ordinaires, dont il lui usoit en colere, qu'il la feroit bien cheminer droit; Vous me menacés du plus grand plaisir que vous me puissiés faire. Ne voiés-vous pas bien que c'est pour m'accommoder à vôtre gaie humeur ordinaire, que je vous fais tous ces petits contes? Si vous voulés je vous ajouterai à l'avantage des boiteux, que ce ne fût pas sans sujet, que Venus en choisit un pour son époux, surquoi je vous renvoie au vint-sixiéme probléme d'Aristote dans sa dixiéme section. Et quant aux premiers dont nous avons parlé, & que la Nature a dès leur vivant élevés en bosse, je vous dirai en leur faveur, que les arbres tortus, se-

lon les obſervations de l'Agriculture, ſont de plus de durée que les autres; & que la Vigne toute contrefaite & tortuë qu'elle ſe voit, ne laiſſe pas d'être la premiére plante de toutes pour le rapport.

Xilinus. Je crois que comme l'on dit ordinairement qu'il eſt de toutes tailles de bons Levriers; l'on peut prononcer de même, qu'il ſe trouve des hommes d'eſprit & de mérite, de quelque corps que la Nature les ait pourvûs, grand ou petit, droit ou courbé, gras ou maigre, foible ou robuſte. En effet, l'on voit de petits hommes plus à eſtimer que ceux, qui ſont de très haute ſtature. Ils reſſemblent à l'or, qui vaut beaucoup en petite quantité; c'eſt pourquoi l'Eſpagnol dit d'eux, que *para oro ſon buenos y no para plata.* Et on les compare à ces animaux tels que les Tigres, dont les moindres ont plus de force & de vigueur, que ceux de leur eſpece, qui les paſſent en grandeur; de même qu'entre les oiſeaux les plus petits ſont ceux, qui ont le chant le plus diverſifié & le plus mélodieux, *minores aves vocaliores.* Certes il n'y a rien de plus exprès ſur cela que le paſſage du ſeptiéme Chapitre d'Ariſtote au neuviéme Livre de ſon Hiſtoire des animaux, quand il déclare que *magis in*

minore animantium genere, quam in majore videris intelligentiæ rationem. Ce ſont des Grenadiers qui rapportent d'autant plus, qu'ils ſont bas & peu élevés. L'herbe appellée petite Centaurée, ou fiel de terre, poſſede le même privilége. *Centaurium minus præſtan-*
l. 2. c. 10. *tius eſt ad omnia*, dit Méſué. Mais ſans examiner toutes ces différences, ni parler de tant de fables Gigantines, dont les Livres ſont remplis, je veux vous communiquer une réflexion, que j'ai ſouvent faite ſur les Momies d'Egypte, & ſur le tombeau de la plus grande de ſes Pyramides; c'eſt qu'on ne ſauroit douter, après avoir vû tout cela avec attention & avec jugement, que les hommes d'aujourd'hui n'égalent en hauteur, & en corſage ceux, qui vivoient il y a trois mille ans; contre l'opinion de certaines gens, qui s'imaginent que nôtre nature s'affoiblit tous les jours, & que ſelon l'exagération poëtique d'Homere, nous ne ſommes que de petits Nains, comparés aux perſonnes, qui nous ont précédé de pluſieurs ſiécles. Quoi qu'il en ſoit, la plus importante choſe qu'on doit conſiderer dans la taille des hommes, c'eſt, à mon avis, la proportion des membres, ſuppoſé pour véritable ce qu'Ariſtote établit pour tel au chapitre dernier de ſon li-

vre de la Physionomie. Les biens proportionnés, assûre-t-il, sont accompagnés de Justice & de Force; les autres au contraire sont trompeurs, & ont les vices opposés à ces Vertus, ἀσύμμετροι πανοῦργοι, c'est son propre texte. Or il est bien plus aisé, de trouver les raisons de cela, qu'il n'est croiable, qu'il se rencontre des hommes sans tête, comme Saint Augustin entre autres se vante *Serm. 37.* d'en avoir vû en Ethiopie allant d'Hippone, dont il étoit alors Evêque, pour la publication de l'Evangile dans cette ceinture brûlée du monde. Pline met aussi des *Acephales* sur une montagne d'Asie du côté de l'Occident. Et les Rélations de l'Amerique font, *L. 5. ch. 8.* qu'Aldrovandus place auprès du Lac Parime, dans le Roiaume de Guiane, cette sorte de monstres d'hommes, qui ne voient que par des yeux que la Nature leur a percés au milieu de la poitrine. Certes je crois qu'ils n'ont été décapités que par la vuë de ceux, qui les ont apperçûs de loin, ne se laissant jamais approcher, à ce que portent toutes leurs Histoires, & qui ont pris des personnes contrefaites presque sans col, leurs épaules couvrant toute leur tête enfoncée, pour n'en avoir point du tout, dequoi je pense que vous avés fait en quelque endroit de vos

écrits un pareil jugement. Car de ſoûtenir, que nous pouvons vivre ſans tête, puisqu'on a vû des hommes ne pas mourir pour avoir perdu toute la ſubſtance de leur cerveau; outre que la conſequence n'en eſt pas bonne, comme on l'a prétendu, je doute fort que Gemma & Zacutus, qui en citent des exemples qu'ils atteſtent en qualité de témoins oculaires, doivent être crûs auſſi legèrement, que quelques-uns ont fait. Ce n'eſt pas que je vouluſſe reprocher à Zacutus ſon Judaïsme ainſi que d'autres font, qui prétendent le refuter par là, comme n'étant pas croiable. Si la Réligion étoit à conſiderer dans de ſemblables matiéres, il ne faudroit déférer ni à l'autorité de Galien, ni à celle d'Hippocrate; outre qu'on ne ſauroit nier, qu'en tous les ſiécles paſſés, & encore aujourd'hui, il ne ſe trouve de très excellens Médecins Juifs presque par tout le monde. Mais je penſerois bien que l'Hydrocephale dont Zacutus aſſûre avoir rencontré le crane ſans cervelle, l'avoit perduë s'étant écoulée ſubitement comme aqueuſe au moment de ſa mort ſur les parties inférieures, ce qui pût arriver presque imperceptiblement, & je ſuis par ce moien de l'avis de Sennertus, auſſi bien que de Gaſpar Francus, qui ne peuvent admettre le té-

moignage de Zacutus, tenant le cerveau pour une partie si principale, que la vie ne sauroit subsister sans lui. Ceux qui se fondent d'ailleurs, comme le Pere Eusebe de Nuremberg, sur ce que les Mouches, les Sauterelles, & quelques autres insectes volent & ont mouvement, encore qu'on leur ait ôté la tête, y aiant même des animaux que la Nature a créés sans tête, pour conclure qu'elle peut faire voir la même merveille en quelques-uns de nôtre espece; ceux, dis-je, qui argumentent de la sorte, font sans doute une induction très défectueuse. Car l'ame de ces animaux, qu'on nomme imparfaits, n'est pas indivisible comme la nôtre, *non est tota in toto, & tota in qualibet parte corporis*, selon les termes ordinaires de l'Ecole; tant s'en faut, comme froide & visqueuse, elle se peut tellement partager, qu'Aristote compare leur vie à celle des Plantes, dont les branches & boutures paroissent animées, jettant aisément des racines après avoir été coupées & separées de leur tronc, de sorte que leur Etre végétatif se perpétuë ainsi.

L. 4. de part. an. c. 6.

Tubertus Ocella. Mais la Nature guidée par son Auteur étant aussi divine qu'Aristote l'a dit, n'y a-t-il pas dequoi s'étonner de ses superfluités aussi bien que de ses

défectuosités. Pourquoi retranche-t-elle à beaucoup d'animaux des membres qu'elle donne aux autres, si Mahomet même tout ignorant qu'il étoit, guidé par sa seule lumiere naturelle, défend de les mutiler en leur coupant tantôt les oreilles, tantôt la queuë, comme l'on fait aujourd'hui aux Chevaux par un caprice tout à fait extravagant? Et pourquoi donne-t-elle, au contraire deux cœurs à toutes les Perdrix de Paphlagonie, & à quelques Eléphans selon Galien, aussi bien que deux foies aux Liévres de la Chersonése, que baigne le Propontide? Un homme mort de mon tems chés le Médecin Létus, fût trouvé n'avoir qu'un seul rein, posé dans le milieu des deux ordinaires, quoi qu'il ne se fût jamais plaint d'aucune difficulté d'uriner. Et le Maréchal d'Ornano, qui finit ses jours dans le Bois de Vincennes, avoit au contraire deux urétaires d'un côté. Les *Arimaspes* en langage Scythique, que les Latins appellent *Unoculos*, n'avoient qu'un œil; Solin parle de certains Ethiopiens voisins de la mer, à qui l'on en attribuoit quatre, peut-être, avouë-t-il, à cause de leur adresse à tirer excellemment de l'arc. Toutes les Biches qui naissoient sur cette montagne d'Asie nommée Elaphe, auprès d'Arginusse où Alcibiade mourût, naissoient

Aelia. l. 10. c. 35. Gellius l. 16. c. 15.

c. 30.

ſoient avec ce défaut d'avoir les oreilles fenduës, & partagées chacune en deux, ſi nous en croions Ariſtote au vint-neuviéme chapitre du ſixiéme livre de ſon Hiſtoire des animaux. Or ceux qui viennent au monde eſtropiés de quelque membre, ſemblent avoir droit de ſe plaindre de cette disgrace naturelle. Darius ne voulut jamais reconnoitre pour Roi le faux Smerdis, à cauſe, dit-il dans Herodote, qu'il lui eût été trop honteux d'obeïr à un Prince, qui manquoit d'oreilles. Et dans Pauſanias *Pauſan. lib.* 7. Nileus fils de Codrus proteſte, que ſon frere Medon ne ſera jamais ſon Souverain, par cette ſeule raiſon qu'il étoit boiteux, & qu'il clochoit d'un pied. La barbe & les cheveux ne ſemblent pas de ſi grande conſequence que les membres. Cependant ceux qui naiſſent chauves, quelques éloges que Syneſius ait voulu donner à la Pélade, ſont ſujets à beaucoup de railleries, témoin celle du triomphe de Céſar, *Urbani ſervate uxores mœchum calvum adducimus.* Et Nicetas Choniate obſerve, que ceux de Conſtantinople refuſèrent l'Empire à Jean Ducas, non ſeulement pour être vieux, mais de plus, parce qu'aiant la barbe fourchuë ou ſeparée en deux, l'un de ſes côtés étoit plus court que l'autre; *quod* *l.* 2. *Andron.* *ſenex, & bifurcatam barbam haberet, ex alte-*

ra parte breviorem. Je ne puis m'empêcher de vous rapporter à ce propos le trait d'un homme d'étude, ne fût-ce que pour vous en faire rire, comme j'ai fait autrefois en le lisant dans un livre de divertissement. Ce studieux apprit le soir dans un Traité de Physionomie, que ceux qui ont la barbe large portent un signe de peu d'esprit. Cela lui donna l'envie de considérer la sienne au miroir, & prenant brusquement la chandelle, en brula par mégarde une partie, ce qui lui fit écrire sur l'heure à côté de ce beau passage de son livre, *probatum est*, aiant éprouvé sur sa propre barbe la vérité d'un si important aphorisme. Vous n'ignorés pas, qu'il y a des races, & même des Nations comme celle des Chinois, qui ont assés souvent six doigts à chaque pied, leur petit orteil étant divisé en deux. Je ne voudrois pas dire, que cela fût tout à fait monstrueux, comme a fait le Philosophe par sa definition; mais aussi ne peut-on pas nier que tout ce qui est contre le cours ordinaire de la Nature, ne marque je ne sai quel defaut dans la conduite de son ouvrage. Et parce qu'il y a des lieux où l'on garnit de pierreries les doigts des pieds dont nous venons de parler, comme nous faisons ici ceux de la main, je veux vous faire part d'une pensée

étrangere, ſur le ſujet des anneaux, qu'on porte beaucoup plus communement à la main gauche qu'à la droite. L'on dit probablement, que c'eſt parce qu'ils n'y ſont pas ſujets à ſe corrompre, ni à nous incommoder comme ils feroient dans les doigts de la main, qui travaille le plus. D'autres ſe fondent ſur le nerf cardiaque, & qui ſe va rendre au cœur, dont le doigt annulaire ſe peut prévaloir en communiquant par lui la vertu des pierres precieuſes au principe de la vie. Mais le ſavant Perſan Sadi écrit gentiment dans ſon Roſaire, que la main droite étant aſſés recommandable, & aſſés avantagée par tant d'emplois que nous lui commettons par préference ſur l'autre; il étoit juſte d'honorer la gauche en ceci, & d'orner ſes doigts des plus belles pierreries de l'Orient, afin qu'elle n'eût pas de trop grands ſujets de plainte. Pour revenir aux productions de la Nature, qui ſemblent pécher tantôt dans l'excès, tantôt dans le defaut de ſes ouvrages, je ſai bien, que l'opinion de ceux, qui veulent que les Monſtres, même les plus difformes, ſervent à la beauté de l'Univers, comme ils parlent, parce qu'ils font davantage paroitre l'excellence & la beauté de ſes autres créatures; je ſai bien, dis-je, que cette opinion eſt ſoute-

nuë par l'autorité de S. Auguſtin au huitiéme chapitre du ſixiéme livre de ſa Cité de Dieu. J'aime mieux néanmoins imputer tout le manquement de ſemblables effets, à la ſeule matiére dépourvûë d'elle-même de toute conduite, que de l'attribuer à cette Intelligence, que les Philoſophes ont dit dans leurs plus célébres axiomes n'errer jamais; *Naturæ opus, eſt opus intelligentiæ non errantis.* Ce n'eſt pas, que je n'eſtime infiniment le beau raiſonnement de ce grand Pere de l'Egliſe, quand il accuſe ſur cela nôtre courte vûë, qui ne regarde que d'un côté, ſans conſidérer, que la laideur apparente d'une petite partie ſert à la belle compoſition du tout, quoi que nous ignorions par quel rapport cela reüſſit de la ſorte: *Qui totum inſpicere non poteſt, tanquam deformitate partis offenditur, quoniam cui congruat, & quo referatur, ignorat.* Mais l'on forme contre ſa penſée tant d'inſtances, dont lui ſeul pourroit fournir les ſolutions, ſi elles ſont poſſibles, que j'aime mieux me ranger du côté des materiels ou des aveugles dont il parle, & reſpecter avec ſoûmiſſion cette ſuprême Intelligence qui eſt Dieu, en avoüant mon ignorance, & en proferant plein d'un profond & réligieux abaiſſement, *quis novit ſenſus Domini, aut quis conſiliarius ejus?*

Xilinus. Permettés que je vous diſe, comme fait ſouvent l'Italien en de ſemblables rencontres, *guardate queſto per la predicà.* Je m'étonne que vous ne vous étes plûtôt porté à former quelques réflexions ſceptiques ſur les diverſes faces de la Nature, que les uns ont de tout tems accuſée de mille defauts, & les autres defenduë & loüée jusques dans la production des Monſtres. En effet, ſi toutes choſes étoient également parfaites en ce monde, il n'y auroit rien qui meritât une eſtime particuliere. Si un diſcours avoit tous ſes termes, tous ſes accens, & tous ſes periodes uniformes, à peine le pourroit-on ſouffrir. Une Comédie ne plairoit pas, où tous les perſonnages ſeroient repréſentés comme des Heros. Et généralement parlant, la varieté eſt ce qui nous agrée le plus dans tous les ordres de la Nature. Que ſi les Philoſophes ont dit quelquefois, qu'un ſeul jour eſt l'image de tous les autres, & que celui qui a vû ce qui ce paſſe dans la revolution d'un Soleil, ſe peut vanter d'avoir connu & le tems paſſé & le futur, parce que tous, les jours & tous les ſiécles n'ont que des répetitions de mêmes évenemens, πάντα γὰρ ὁμογενῆ καὶ ὁμοειδῆ, ſelon qu'en parle Marc Antonin dans le ſixiéme livre de ſa vie: ces Philoſophes, dis-je, n'ont pas vou-

lu soutenir par-là, qu'il n'y eût point d'agréables diversités dans le monde; ils ont prétendu au contraire, qu'on en peut remarquer un si grand nombre, & en si peu de tems, qu'à les bien observer, une très petite partie nous peut donner la connoissance de tout le reste; comme le changement des visages, que prend la Lune durant une seule Lunaison, nous fait connoitre & nous donne aisément à comprendre toutes les phases, qu'elle a eues déjà, & qu'elle est capable de recevoir aux siécles à venir. Que si vous voulés que j'ajoûte une petite moralité là-dessus, je me plaindrai après Ciceron de la double injustice que commet celui, qui voudroit ne cesser jamais de vivre, comme si l'immortalité étoit incompatible avec l'infirmité de sa condition; & ne quiter jamais le Monde, comme s'il n'y avoit pas été produit à condition de le quiter, n'en joüissant que par prêt, & non pas en proprieté; *dupliciter injustus*, dit ce Pere de l'éloquence Romaine, *cum & alienum appetas, qui mortalis natus conditionem postules immortalium; & graviter feras te, quod utendum acceperis reddidisse.* Un moins raisonnable que vous, repliquera peut-être, qu'il lui fâche seulement d'abandonner si-tôt le Monde, où il s'est à peine reconnu. En vérité c'est une chose

lib. 3. Tusc. qu.

étrange, dit admirablement un autre Paien, qu'il ſe rencontre des hommes aſſés équitables les uns envers les autres; & qu'il ne s'en trouve point, qui le ſoient envers Dieu. Nous nous plaignons à toutes heures de ſa conduite, & nous faiſons tous les jours injurieuſement le procès à ſa Providence. *Multos inveni æquos adverſus homines; adverſus Deos neminem: Objurgamus quotidie Fatum.* Dites-moi, injuſte & plaintif animal que vous étes, lequel des deux vous ſemble le plus à propos & le plus raiſonnable, ou que vous obeïſſiés aux loix de la Nature & à la Deſtinée, qui n'eſt rien à le bien prendre que la volonté de Dieu; ou que la Nature, & ce même Dieu déferent à tous vos extravagans deſirs? *Utrum, obſecro te, æquius judicas, te Naturæ, an tibi parere Naturam?* Peut être demanderés-vous à quel terme de vieil eſt permis d'aſpirer? &, puiſqu'elle doit être limitée, quel eſpace de tems eſt le plus grand, où l'on doive prétendre? Sans vous obliger à m'en croire, prenés ſeulement leçon de cet Infidele. Il vous apprendra que vous aurés aſſés vécû, pour mourir plein de ſatisfaction, quand vous ſerés arrivé à cet heureux periode de poſſeder la ſageſſe. *Quæris quod ſit ampliſſimum vitæ ſpatium? usque ad ſapientiam*

Sen. ep. 39.

vivere. Qui ad illam pervenit, attigit non longissimum finem, sed maximum. Il a raiſon certes, mais j'ajoute, que la véritable ſageſſe doit venir du Ciel, & qu'elle dépend plus que de toute autre choſe de la ſoûmiſſion que nous devons avoir pour ſes ordonnances.

TUBERTUS OCELLA. Il me ſemble que vous ne faites pas mal l'Eccleſiaſte à vôtre tour. Mais trouvés bon que je vous diſe, & à Seneque, ſur l'étendue de la vie humaine qu'il prolonge jusqu'à l'acquiſition de la Sageſſe, qu'à mon avis ce terme eſt bien plus grand & plus diſtant du but, que vous ne vous l'étes tous deux imaginé. J'ai même quelque ſoupçon, qu'à le bien prendre, ceux que vous nommeriés pour y être arrivés, & que vous produiriés pour vos plus heureux *Macrobies*, ſe trouveroient, dans un bon examen, fort éloignés encore du *Palio*, pour uſer de ce mot Italien, je veux dire de la poſſeſſion d'une véritable ſageſſe. Mais parce que la preuve de cela demanderoit un diſcours plus étendu, que nous ne pouvons l'avoir dans ce peu de tems qui nous reſte, puisque nous voici au bout de nôtre promenade, il me ſuffira de vous avoir donné cette petite marque de mon ſentiment. Peut-être que nous en ferons quelque autre fois nôtre

entretien ? & que comme nous avons pris nôtre divertiſſement cette après dinée à parler de ce qui touche le corps, nous trouverons du plaiſir à conſidérer le plus bel ornement de l'ame, qui eſt ſans difficulté celui de la Sageſſe. Car toutes les autres excellentes parties, qui la peuvent recommander, ſont ſouvent négligées par beaucoup de perſonnes. L'on ſe mocque de la Juſtice, la Foi ne ſert que de piége pour attraper les plus ſimples, l'humanité, le vrai courage, la liberalité, paſſent à l'égard de pluſieurs gens pour des marchandiſes de contrebande, & l'érudition ou la ſcience eſt presque généralement dans le dernier mépris: La ſeule Sageſſe & Prudence, ſans m'amuſer pour l'heure à les diſtinguer, puisque nous en faiſons ſouvent des ſynonymes, ſont eſtimées d'un chacun, & ont du moins en apparence conſervé tellement leur dignité, qu'il n'y a perſonne qui ne s'efforce de paroitre ſage & prudent, ſe perſuadant même ſouvent de l'être, quoi qu'il n'en poſſede qu'une vaine apparence. Pour moi j'entrerois d'autant plus volontiers dans une ſemblable ſpeculation, que nous devons faire, il me ſemble, bien plus d'état des linéamens de l'eſprit, que de ceux du corps, & de remarquer les pre-

miers avec beaucoup plus d'attention que les autres.

LA PROMENADE.
VI. DIALOGUE.
ENTRE TUBERTUS OCELLA. ET XILINUS.

TUBERTUS OCELLA. Vous dites, que je vous ai promis, il y a deux jours, que nous nous entretiendrions ſur le ſujet de la Sageſſe, & que le mauvais tems qu'il fit hier s'étant oppoſé à nos promenades, vous avés eu quelque impatience juſqu'à cette heure, que vous deſirés reprendre un ſi important propos. Je m'étonne de mon côté, que je me ſois engagé à diſcourir d'une choſe dont j'ai ſi peu de connoiſſance, & je ne puis comprendre d'ailleurs ce qui vous peut avoir cauſé tant d'inquiétude, le thème, que vous propoſés aiant été traité par tant d'auteurs anciens & modernes, qu'il eſt difficile de rien ajoûter à ce que je ſuis aſſûré que

vous avés fort curieusement observé dans leurs ouvrages.

XILINUS. Vous savés mieux que moi, qu'il n'y a guéres de désirs moderés, sur tout en ceux de mon temperament;

Cupiditati tarda est ipsa celeritas. Laberius.

Et je crois, que c'est de nous que Théocrite a voulu parler, quand il a soutenu dans le commencement de son Idyle intitulé Aites, *Id.* 12. que les envies ou désirs de la Nature, tels que je les éprouve, sont capables de rendre vieux en un jour ceux qui les ressentent. Quoi qu'il en soit, puisqu'en chemin faisant un semblable propos en vaut bien un autre, je vous prie de rappeller à vôtre mémoire ce que vous y aviés la derniére fois, quand la fin de nôtre promenade vous fit souvenir plûtôt que je ne l'eusse souhaité.

TUBERTUS OCELLA. Je n'ai pas cette plus basse & passible faculté de nôtre ame si malheureuse, qu'il ne me souvienne assés, qu'un passage de Seneque, qui présuppose, qu'on a suffisamment vécû, quand l'on est parvenu jusqu'au terme de la Sagesse, me fit vous dire, que cette fille du Ciel étoit un but si éloigné, & si difficile à trouver, que quelquesfois les plus grandes vieillesses n'y arrivoient pas; ce qui eût voulu un plus long

diſcours que nous ne pouvions l'avoir dans le peu de tems, qui nous reſtoit à être enſemble. Vous m'en demandés à cette heure la repriſe, à quoi je me trouve fort empêché, mon genie l'apprehendant comme trop ſerieux, ſur tout dans la liberté de nos conferences, qui ſe plaiſent plus aux choſes gaies qu'à celles qui ſont ſi auſteres, ou qui ne peuvent être bien traitées, qu'avec beaucoup d'attention. Je m'accommoderai néanmoins autant que je pourrai ici & ailleurs, à tout ce que vous deſirerés de moi.

XILINUS. Je vous prie de me dire auparavant, pourquoi vous décrédités ſi fort la mémoire, en la nommant une partie baſſe de nôtre ame, & par conſequent de petite conſidération. Pour moi je la trouve telle, que je ne vois point de gens qui ſe faſſent plus conſidérer que ceux, qui en font parade, la Nature les aiant gratifiés d'une préſence d'eſprit, qui les fait débiter à chaque rencontre tout ce qu'ils ont jamais appris; au rebours des autres, qui n'ont pas cet avantageux talent, ni un ſi heureux ſouvenir.

TUBERTUS OCELLA. Vous n'ignorés pas, que pluſieurs animaux nous ſont préférables en bonté de mémoire, & que le tempérament, qui la donne, eſt tenu pour

avoir peu de rapport avec celui qui eſt propre au jugement, ſelon qu'aſſés de gens en diſcourent. Ce qui paſſe pour conſtant, c'eſt que beaucoup de choſes matérielles ſont ou nuiſibles, ou favorables, à cette faculté mémorative; & cela ſemble montrer, qu'elle n'eſt pas abſolument ſpirituelle. Les grands vents, par exemple, & les voluptés exceſſives lui ſont préjudiciables: Les bonnes odeurs au contraire, & de certaines viandes ſe preſcrivent ordinairement à ceux, qui veulent l'avoir meilleure qu'ils ne la poſſédent, ou conſerver ce qu'ils en ont. Tant y a, que l'on voit des hommes, qui feignent par vanité d'en manquer, comme s'ils devoient être pris par là pour judicieux; & il y en a qui s'offenſent d'être loüés de l'avoir bonne, de même que ſi on leur reprochoit quelque imperfection, ce qui ſe dit du Pere Paul Servite Théologien de S. Marc. Le Pere Poſſevin *de cult.* n'eſt pas le premier, qui a écrit, qu'Albert *Ingen.* le Grand obtint de la Vierge par ſes prieres cinq ans avant ſa mort, l'heureux oubli de toute ſa Philoſophie, & quoique ſa demande fût fondée ſur un principe de dévotion, l'on tire de la néanmoins cette conſéquence, que la mémoire n'eſt pas la plus importante des facultés, que nous nommons ſu-

perieures, ni celle qui nous diſtingue bien du reſte des animaux, vû qu'on ſe paſſe d'elle avantageuſement. Je n'en dirai pas davantage, puisque vous exigés de moi un autre entretien. Mais par où voulés-vous que nous commencions le propos de la Sageſſe? Si d'abord nous conſidérons ſon nom, comme c'eſt l'ordinaire des Philoſophes de le faire, nous trouverons qu'elle le tient, toute divine qu'elle eſt, des choſes ſenſibles & matérielles, *ſapientiæ nomen à ſenſu tra-*
Serm. 85. ſup. Cantic. *ductum eſt:* & S. Bernard a ſpécifié que le goût & ſes ſaveurs ſont les auteurs primitifs de ſon appellation, *à ſapore ſapientia denominatur.* Sa definition ne nous inſtruira pas beaucoup davantage, parce qu'on n'en a pas bien convenu non plus que du Sage, qu'elle doit former. La Sageſſe, dit l'Orateur Romain au premier livre des devoirs de la vie, eſt la ſcience, non ſeulement des choſes divines & humaines, mais outre cela de toutes les cauſes d'où elles dépendent: *Sapientia eſt rerum divinarum & humanarum, cauſarumque quibus hæ res continentur ſcientia.* Or qui eſt-ce, qui peut avoir cette lumiere parfaite des choſes divines & humaines, avec la connoiſſance des cauſes qui les produiſent? Et où ſe trouvera un eſprit qui ſe

puiſſe raiſonnablement vanter de pénétrer jusqu'où il faudroit aller, pour former & élever ſur de tels fondemens cette prétenduë ſcience? Certainement il y a bien eû de la vanité en ceux, qui ſe ſont fait accroire, qu'on la pouvoit poſſeder. Le Sage des Stoïciens en eſt une preuve manifeſte;

- - - ſi dives qui ſapiens eſt, Et ſutor bonus, & ſolus formoſus, & eſt Rex. *Hor. l. 1. Sat. 3.*

C'étoit un fantôme ſi bourru, & ſi grotesque, que l'imagination la plus évaporée n'en peut repréſenter qui le paſſe en extravagance. Il ne poſſédoit pas ſeulement les belles qualités que nous venons de rapporter en termes Latins, il étoit plus parfait que tous les Dieux qu'admettoit leur Réligion, excepté le ſeul Jupiter; encore le ſurmontoit-il en cela, que Jupiter tenoit de ſa nature tous les avantages qu'il avoit, au lieu que le Sage ſe les étoit procurés à lui-même, ſans être inferieur en rien, l'immortalité exceptée, à ce Dieu ſuprême qu'ils ſe ſentoient obligés de reconnoitre. Mais ils n'ont pas été ſeuls dans ce prodigieux délire, quoi qu'ils l'aient porté plus loin, que tous les autres Philoſophes Payens. Car Antiſthene, Fondateur de la Secte Cynique, ſoûtient auſſi bien qu'eux dans Diogenes Laërtius, que tous

les biens que le reſte des hommes poſſede, appartiennent de droit à celui, qui eſt Sage, *Sapientis eſſe quæ cæterorum ſunt omnia.* L'autre Diogene de la même famille, & que le tonneau roulant a rendu ſi célébre, veut que ſon Sage reconnoiſſe ſeul les choſes dignes d'être aimées; outre qu'il le fait tellement impeccable, qu'à ſon avis le ſacrilege même ne lui peut être imputé à crime. Theodore, ſurnommé l'Athée, va bien plus avant dans Heſychius Illuſtrius, car non content de lui permettre toute ſorte de larcins, il lui donne la licence de commettre l'adultére, & les plus grands crimes ſans être repréhenſible, parce qu'il ne fait rien qu'à propos, & que la défenſe de ces choſes dépend plus de l'opinion du peuple que de la nature. J'abrege & couvre plûtôt que je n'étens & ne pare une penſée ſi puniſſable, dont voici les termes exprès, *ſapiens furto, adulterio, ſacrilegioque deditus erit, ex uſu temporis, horum enim nihil natura turpe, ſi tollas popularem de his opinionem, quæ ad continendum in officio vulgus hominum recepta eſt.* Les Stoïciens ont encore été ſécondés par Epicure, dans cet attribut, qu'ils donnoient à leur Sage de ne pouvoir jamais être autre, depuis qu'il étoit une fois parvenu juſqu'à

qu'à la Sageſſe, *eum qui ſemel fuerit ſapiens, in contrarium habitum tranſire non poſſe*, μηκέτι τὴν ἐναντίαν λαμβάνειν διάθεσιν, comme porte le texte de celui, qui a écrit ſa vie. Mais ſans particulariſer davantage toutes les qualités de ce Sage fantaſtique, dont je ſai bien avoir fait en quelque lieu un examen aſſés étendu; rien ne m'y paroit plus abſurde, que la raiſon, ſur laquelle ils ſe fondoient, pour ſoutenir, qu'il n'y avoit rien en cela de chimérique, & même, que le Monde n'étoit jamais ſans un Sage, tel qu'ils le repréſentoient, parce que le bien de cet Univers vouloit, que l'idée, qu'ils en avoient, fût réaliſée en quelqu'une de ſes parties. Seneque l'a maintenu de la ſorte comme Stoïcien en divers lieux, & ſpécialement au ſeptiéme & au dernier chapitre du livre de la conſtance du Sage, autrement intitulé par quelques-uns le ſecond livre de la tranquillité de l'ame. Il le finit par ces propres paroles, *Eſſe aliquem invictum, eſſe aliquem in quem nihil Natura poſſit, e Republica humani generis eſt.* Qui vous a dit Seneque, & qui a ſuggéré à vos Stoïciens, que la condition de nôtre nature humaine, & le bien de ce monde requeroient, qu'il s'y trouvât toûjours un homme auſſi hétéroclite que vôtre prétendu Sage? Tant s'en faut, j'ar-

Diog. in Epic.

gumente par tout ce qui ſe voit dans le Monde, dont vous parlés, & par tout ce que nous reſſentons & comprenons de nôtre foible nature, qu'elle n'a rien produit, & ne produira jamais rien, qui approche des perfections, dont vous revêtés ce ſimulacre de Vertu. Qu'y a-t-il de plus imbecille que l'homme de quelque côté qu'on le conſidére ? Et nôtre vie, ſelon que Démocrite le repréſentoit fort bien à Hypocrate, n'eſt-elle pas une maladie continuée & compliquée à l'égard des deux parties qui ſont nôtre Tout, à cauſe de leur étroite union ? De quels Elemens voulés-vous donc que ſoit compoſé ce Sage inalterable, & que choſe quelconque ne peut ébranler deſſus le Cube, où vous l'avés une fois poſé ? Certes je vois bien du vuide dans tous vos raiſonnemens, & s'il étoit beſoin d'inſiſter davantage contre vous, l'on y trouveroit même beaucoup de contradiction. Car n'avés-vous pas defini en mille lieux vôtre Sage, l'Homme de toutes heures ? & n'avés-vous pas établi auſſi ſouvent pour un axiome très conſtant, Que perſonne n'étoit prudent & aviſé en toute rencontre, *nemo omnibus horis ſapit ?* Il reſulte de là ſans difficulté que vôtre homme de toutes heures ne ſe réaliſe point, & qu'il ne peut être conçû que comme un

Plin. l. 7. c. 40.

fantôme, ou un de ces Rose-croix, dont l'on a voulu abuser la crédulité des plus simples. En vérité, il n'y a que la vraie Réligion, qui nous puisse suffisamment informer de ce qu'est toute nôtre Sagesse, & nous bien apprendre où elle doit enfin aboutir. Job instruit dans cette Ecole vous fera voir que la seule crainte de Dieu nous la donne, en nous éloignant du vice, *Timor Domini ipsa est sapientia, & recedere a malo intelligentia.* David vous le confirmera, nommant cette crainte la porte ou le commencement de toute sagesse, *initium sapientiæ timor Domini.* Et son fils Salomon dans son Ecclesiastique vous représentera d'honorables vieillards, couronnés d'une science, jointe à la crainte de Dieu; *corona senum multa peritia, & gloria illorum timor Dei.* C'est pourquoi l'Ecclesiaste prononce nettement, qu'elle n'entre jamais dans une méchante ame, ni dans ceux que le vice tient de tout point asservis; *in malevolam animam non intrabit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.* Elle est un don du Ciel, qui en gratifie ceux, qu'il veut combler de félicité; mais véritablement peu de personnes la reçoivent, comme Salomon, en dormant, ou pour mieux dire, il est le seul, à qui elle ait été accordée

c. 23.

Sap. c. 1.

de la ſorte, puisque nous apprenons du même lieu, où ce miracle eſt écrit, que ni avant ni depuis cet heureux dormeur, l'on a vû ſon ſemblable, *ante nec poſt eum ſimilis non ſurrexit.* Quoi qu'il en ſoit, il nous a donné cette leçon, de ne nous pas contenter de connoitre la ſageſſe, ce qui n'eſt que ſon premier article ſimplement, mais de faire tous nos

Prov. c. 4. efforts pour la poſſeder; *principium ſapientiæ poſſide ſapientiam & in omni poſſeſſione tua acquire prudentiam.*

Xylinus. A ce que je puis voir, la Sageſſe & la Prudence paſſent ſouvent pour ſynonyme auſſi bien dans la Sainte Ecriture, que dans nôtre langage ordinaire; & je crois que Saint Paul doit être pris de la ſorte, quand il recommande aux Romains, de n'être pas

c. 12. v. 3. trop ſages, *non plus ſapere quam oportet ſapere, ſed ſapere ad ſobrietatem,* φρονεῖν εἰς τὸ σωφρονεῖν. Car à le prendre exactement, la véritable Sageſſe ne peut être jamais exceſſive. Il faut donner comme je crois la même interprétation à cet endroit de la premiere epitre aux

c. 19. Corinthiens, *perdam ſapientiam ſapientium, & prudentiam prudentium reprobabo;* autrement Dieu, qui eſt la Sageſſe même, menaceroit de détruire ſon ouvrage, & auroit en averſion ce qui vient de lui. La Sageſſe qu'il

improuve eſt une Sageſſe du ſiécle, c'eſt à dire une prudence pleine de fineſſe, qui ſe trouve presque toûjours contraire à la vraie Sageſſe.

Tubertus Ocella. En effet, la Prudence étant une vertu dépendante de la volonté, ne peut pas être bien nommée Sageſſe, qui eſt une ſcience intellectuelle & dont le ſiége eſt aſſigné dans l'entendement. Auſſi voions-nous, qu'Ariſtote les diſtingue, La Sageſſe, dit-il, contemplant avec démonſtration les choſes, qui ne varient point, & la Prudence aiant pour objet celles, qui ſont mobiles & ſujettes à une infinité de changemens. C'eſt pourquoi il nomme enſuite cette derniere la ſervante de la Sageſſe, *Sapientiæ atrienſem*, ἐπίτροπον, qui lui diſpoſe toutes choſes, afin que par la modération, principalement des paſſions, rien ne ſe paſſe dans la vie que ſagement, ſi faire ſe peut. Ainſi le paſſage ſacré qui accuſe la Sageſſe d'un perpetuel changement, *omnibus mobilibus mobilior eſt ſapientia*, doit être interprèté de cette prudence humaine, qui s'accommodant à la diverſité des tems, des lieux, des affaires, & des perſonnes, fait gloire de changer à tous momens, & de tourner la voile ſelon le vent. C'eſt le fondement de cette ſentence Grecque,

1. magn. Mor. c. vii.

Οὐ πανταχῇ δ' ὁ Φρόνιμος ἁρμόττειν δοκεῖ,

Non ubique prudens convenire videtur.

Mais, la vraie Sageſſe demeure ferme & inébranlable ſur ſon cube, n'aiant pour ce regard rien de commun avec cette prudence vagabonde, dont le proverbe Hebreu a prononcé, *prudentia ſtultorum errans.* Le Sage a toûjours le même viſage: Sa conduite ne change point, parce qu'elle eſt toûjours conforme à la volonté de celui, qui a dit de lui, *ego ſum Deus, & non mutor:* Et nous devons tenir pour certain, que ce même Dieu ne voit rien plus volontiers ici bas, que cette invariable procedure, dont il eſt la regle, qui ne ploie jamais. Peut-être trouverés-vous de la difficulté dans cette oppoſition de la Prudence à la Sageſſe, vû que les livres ſaints nous oppoſent expreſſément la prudence du ſerpent à imiter; & qu'en effet une vertu morale, telle que la premiere, ne peut pas être abſolument contraire à l'autre, qui eſt une vertu de l'entendement. Il eſt aiſé de répondre à cette objection, en diſtinguant la prudence humble & raiſonnable, de celle, qui eſt pleine de vanité, & qui oſe même dans ſa préſomtion trouver à redire aux arrêts du Ciel, & controller ſes diſpoſitions. Telle étoit celle de Caton, quand il deman-

Prov. c. 14.

doit, où étoit la Providence d'enhaut, qui souffroit que Pompée fût invincible, lorsqu'il ne faisoit rien de raisonnable, & qu'il ne travailloit, que pour sa seule ambition; au lieu, qu'aiant embrassé depuis le bon parti en faveur de la liberté publique, il n'avoit plus de bons succès, & succomboit sous César, qui en étoit l'usurpateur. Pompée lui-même, abondant en son sens, tint de semblables discours au Philosophe Cratippe, dans l'Ile de Metelin, après sa deroute de Pharsale. Plutarque loüe ce Philosophe d'avoir condescendu prudemment aux sentimens de ce grand & infortuné Capitaine, se contentant de lui donner quelque esperance pour l'avenir. Mais je trouve, qu'il eût mieux fait, d'avoir moins de cette prudence mondaine, & que représentant à Pompée le respect, qui est dû aux Decrets du Tout-puissant, il eût pû l'éloigner mieux de son impieté, qui le faisoit blasphemer contre des ordres, dont nôtre humanité ne sauroit comprendre les motifs ni la fin, quoiqu'ils tendent toûjours au bien général de tous les hommes. La Philosophie de Cratippe n'eût pas été, ce me semble, moins prudente, ni moins consolative, le prenant de ce côté là, & si elle eût été plus sage, n'aiant rien de lache, ou qui

Plutar. in Cat. & Pomp.

flattât les emportemens de Pompée, qui ne faiſoient qu'irriter davantage Dieu contre lui.

Xylinus. La mauvaiſe fortune de ce Romain accoutumé aux proſperités, avoit mis ſon eſprit tellement hors de la bonne aſſiette, qu'on peut préſuppoſer en faveur du Philoſophe, qu'il le jugea incapable pour lors de ceder aux meilleures raiſons. Les grandes averſités étonnent comme des coups de tonnerre, qui a fait nommer nos peurs ſurprenantes, des étonnemens. Ces revers du Fortune extraordinaires peuvent même précipiter jusques dans une eſpèce de démence, qui rejette les plus ſains propos & les plus ſalutaires conſeils ; de ſorte, que le médecin ſpirituel ſe doit alors accommoder à l'infirmité d'un malade, qui n'eſt pas gueriſſable par les remèdes ordinaires, que peut fournir la raiſon. Peut-il y avoir une plus grande démence ou folie ? que de cracher contre le Ciel, & d'accuſer injurieuſement ſon premier Moteur d'injuſtice & d'aveuglement, parce qu'il ne fait pas aller les choſes comme nôtre petit ſens le jugeroit pour le mieux? Cependant Pompée & ſes ſemblables, reduits à de ſi mauvais termes, deviennent ſi incurables, qu'il ſemble, que ce ſoit d'eux, qu'ait voulu parler le proverbe des Juifs, *ſi*

contuderis ſtultum in pila quaſi ptiſanas, feriente deſuper pilo, non auferetur ab eo ſtultitia ejus. Cratippe paroit donc excuſable, d'avoir uſé de remedes palliatifs, lors que de plus violens n'euſſent fait qu'aigrir le mal, & augmenter la frénéſie d'un tel malade. c. 27.

Tubertus Ocella. Ce ſont ces fauſſes prudences, qu'on doit condanner comme contraires à la vraie Sageſſe. Car où il eſt queſtion de refuter une impieté, c'eſt être prévaricateur en la cauſe de Dieu de gauchir, pour quelque conſidération que ce ſoit. Au ſurplus, vous auriés bien de la peine à faire paſſer Pompée pour un fou, & quand vous donnés à ſon impieté, comme pour l'excuſer, le ſimple nom de folie, vous ne vous appercevés pas, qu'il n'y a point de crime, dont on ne pût éviter la peine, ſi le prétexte de la folie étoit recevable. D'ailleurs, nous ſommes presque tous des fous les uns à l'égard des autres, & l'Eſpagnol, qui l'a ainſi déterminé par un de ſes proverbes, en a un autre, qui porte, que ſi la folie étoit une douleur fort ſenſible, toutes les maiſons retentiroient de cris & de lamentations; *ſi locura fueſſe dolores, en cada caſa darian bozes.* Ajoûtés à cela, qu'il n'y a point d'eſprit ſi élevé, qui n'ait dans ſes plus hautes ſpécula-

L. de Tranq. c. 15. tions quelque grain de démence, s'il en faut croire Seneque, *non potest grande aliquid & supra cæteros loqui, nisi mota mens.* Quelle apparence y a-t-il donc de vouloir rendre moins criminelle l'impieté tant de Caton que celle de Pompée, sous cette couleur, que leurs infortunes les avoient mis hors de leur bon sens, & rendus plus dignes de commisération, que de correction, nonobstant leurs blasphèmes. Mais, puisque nos premiers propos de la Sagesse, nous ont insensiblement portés dans celui de sa partie adverse, qui est la folie, disons en encore deux ou trois petits mots. Son nom Latin, examiné par Ciceron au troisiéme livre de ses Tusculanes, marque une maladie d'autant plus dangereuse, qu'elle est de la partie, qui nous doit être la plus chere, *nomen insaniæ significat mentis ægrotationem & morbum, id est insanitatem & ægritudinem animi.* Cependant c'est une chose assés étrange, que ceux, qui en sont affligés ressentent si peu leur infirmité, qu'ils en font gloire, & ne voudroient pas en être dé-

Prov. c. 15. & 26. livrés; *stultitia gaudium stulto*, dit Salomon dans un de ses adages, ou plûtôt dans ceux de sa Nation; & dans un autre, *sapientior sibi stultus videtur septem viris loquentibus sententias.* Or quoi qu'il n'y ait point de mala-

dies plus à craindre, ſelon Hippocrate, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, que celles qui paroiſſent ſans douleur, ſi eſt-ce qu'on peut maintenir, que les perſonnes, dont nous parlons, ſont en quelque façon ce que le Poëte a prononcé des hommes ruſtiques, *felices errore ſuo*; & cela eſt cauſe, que Sextus Empiricus les compare aux ſourds & aux aveugles nés, qui ne forment aucune notion, les premiers des ſons, ni les ſeconds des couleurs. Les fous, dit-il, leur reſſemblent, en ce qu'ils ne connoiſſent point non plus, dans l'état où ils ſont, de plus grande ſageſſe, que la leur, ni de vie plus heureuſe, que celle, qu'ils mènent. Ils ſont perſuadés, que tout le monde leur reſſemble,

Inſanus omnis furere credit cæteros; *Laberius.*

& quelqu'un a rendu cette raiſon de leur indolence, que quand la Folie eſt entrée dans une cervelle propre à la recevoir, elle ne travaille point ſon ſujet, ni n'eſt nullement reſſentie, reſſemblant aux Elemens, qui n'ont nul poids dans leur lieu naturel, *in proprio Elemento non gravitant*, pour uſer des termes de la Phyſique. Il y a long-tems que Sophocle avoit remarqué cette impaſſibilité, qui accompagne une telle maladie, lorſqu'il écrivit ces Vers dans ſon Ajax,

Τὸ μὴ Φρονεῖν γὰρ, κάρτ' ἀνώδυνον κακὸν,
Desipere enim malum est non dolens.

Plutar. contr. des Stoic. & des com-mun. con-cept. Sans mentir je trouve bien étrange la pensée de Chrysippe là dessus, lors qu'il soutenoit dans son troisiéme livre de la Nature, qu'il étoit utile & expedient de vivre fou & insensé, plûtôt que de ne point vivre, encore que l'on n'eût aucune esperance de devenir jamais sage. Pour moi je ne sai point d'opinion moins soutenable, que celle-là, ni de mort plus souhaitable autant que la Réligion le peut souffrir, que celle, qui délivre d'une si calamiteuse infirmité, qu'est la démence, qui nous fait tenir ce discours. Mais d'où vient, qu'un Sage tire plus de profit d'un Fou, comme disoit Caton, qu'un fou n'en sauroit retirer d'un homme sage? C'est sans doute, que ce dernier observe & évite les fautes, qu'il voit faire à l'autre, & qu'il condanne comme mauvaises; au lieu que le fou est incapable de rien imiter, ni de tirer profit de ce qu'il voit executer raisonnablement. *Sadi Persan.* Le sage Locman, à ce qu'assûrent les Philosophes d'Orient, interrogé, qui l'avoit si bien instruit qu'il étoit? répondit, que les aveugles avoient été ses principaux maitres, aiant pris garde, qu'ils ne mettoient jamais le pied nulle part, qu'ils n'eussent essaié le lieu, où ils vouloient le po-

ſer. Je ne rapporte pas cet apophthegme en faveur de la prévoiance qu'il enſeigne, mais ſeulement pour juſtifier, que les aveugles, tant du corps que de l'eſprit, peuvent inſtruire les plus clairvoians de l'une & de l'autre partie, ſi ceux-ci étudient les premiers, ce que ne peuvent pas faire, à l'égard des éclairés, ceux qui ſont dans une déplorable cécité. O le merveilleux avantage des perſonnes, qui ſavent, à l'imitation de Locman, ſe prévaloir de tout ce qui eſt expoſé à leur vûë, dont ils recueillent d'importantes leçons. Comme il n'y a rien, qui enrichiſſe ſi tôt un bon ménager de campagne, que de faire en ſorte, qu'il ne poſſede point de terre, qui ne lui ſoit utile, & qui ne lui rapporte quelque fruit; rien auſſi ne contribuë tant à rendre un homme ſage, que de s'inſtruire ſur tout ce qui ſe paſſe dans le Monde, où les moindres rencontres & les plus petites choſes peuvent ſervir à le perfectionner, & à lui acquerir cette ſageſſe, où il aſpire. Si une telle acquiſition donne quelque peine au commencement, elle eſt recompenſée en ſuite de mille plaiſirs, & de cette vie tranquille, où il arrive, comme Alphée au ſein de ſa chere Aréthuſe, ſans que la ſalure ou le dégout de cette mer orageuſe des affaires du monde puiſſe corrompre la

douceur d'une ſi agréable poſſeſſion. C'eſt une douceur, comparable à celle de la figue, qui n'eſt en rien alterée ni diminuée par l'amertume de figuier, non plus que le plaiſant repos du Sage par le tumulte importun de tant de fous, qui l'environnent. Mais où trouverons-nous ce prétendu Sage, & quand on l'auroit trouvé, qui le pourra bien reconnoitre? Celui des Stoïciens n'eſt jamais une perſonne privée, la Nature l'a établi un Dictateur & Magiſtrat perpétuel. D'autres Philoſophes font le leur obeïſſant aux loix qu'il a trouvées, & ſe contentant de la Sageſſe de ſes Peres pour ce regard, comme de leur Terre, & de leur Soleil. Seneque s'eſt plû à le cacher dans un coin du Monde, où il ne ſe communique à perſonne, *illum in aliis mundi finibus ſua virtus collocavit nihil vobiscum commune habentem;* & je m'étonne, qu'il ne l'a logé dans quelqu'un des Intermondes d'Epicure, dont il priſe & ſuit aſſés ſouvent la doctrine. Il faut d'ailleurs avoir les yeux bien pénétrans, ou des Lunettes à longue vûë fort excellentes, pour diſcerner un homme ſi reſervé qu'eſt le Sage, & qui ſe tient toûjours ſur ſes gardes, pour, dis-je, le bien diſtinguer parmi tant d'autres perſonnes, qui le contreſont, & qui ont quelquefois des ſo-

De conſt. ſap. c. 15.

lies auſſi ſérieuſes qu'eſt ſa Sageſſe. La grande difficulté, qui ſe trouve en ceci, c'eſt, qu'au jugement des plus entendus, il n'y a que les Sages, qui s'entreconnoiſſent. Empedocle ſe plaignant à Xénophane de n'avoir point encore vû d'homme ſage; ce n'eſt pas merveille, lui repartit finement le dernier, qui ne le jugeoit pas tel, car il faut l'être ſoi-même, pour bien remarquer ſi un autre l'eſt: Comme qui diroit, qu'il eſt beſoin de poſſeder la pierre philoſophale avant que de la pouvoir rencontrer dans le fourneau; ou être un Roſe-croix parfait, avant que de mériter la converſation de ſes ſemblables.

Diog. Laërt. in Xenoph.

XYLINUS. Je vois bien, que vous voulés revenir à vôtre premiere maxime, qu'il n'y a que la bonne Théologie, qui fourniſſe la pierre de touche, où ſe diſcerne la vraie ſageſſe de celle qui eſt falſifiée. Et comme la même regle, qui montre la rectitude des choſes, fait voir ce qui eſt tortu en d'autres, je penſe, que cette même ſcience du Ciel eſt le ſeul niveau, ſur lequel on peut ſans mécomte diſtinguer tant d'apparences trompeuſes de ſageſſe, qui abuſent la plûpart du Monde dans toute ſorte de Réligions, & qui ne ſont que des folies masquées.

TUBERTUS OCELLA. Vous avés eu rai-

ſon de dire la bonne Théologie, car il y en a d'autres, qui ſe ſont mêlées, & qui ſe mêlent encore ſouvent de donner comme elle des loix de la Sageſſe, & de déclarer témérairement ceux, qui la poſſedent. Si vous examinés à part chacun des ſept Sages de Grece, vous trouverés, qu'à la reſerve de ce célèbre trepied d'or, que Solon particulierement voulut être renvoié à Dieu, ce qui a peut-être obligé Platon à le nommer le plus ſage de tous; ils n'ont pas fait moins de folies en leur tems, que d'actions de ſageſſe, à quoi je ne me veux pas arrêter pour le préſent. Tant y a, que ſi Apollon étoit aucunement excuſable, de donner le nom de Sage à Socrate, l'on ne ſauroit lui pardonner avec raiſon de l'avoir encore attribué à Sophocle, & à Euripide, ſelon la judicieuſe obſervation d'Origène dans ſon Traité contre Celſus. Il faut qu'on appellât ſages de ce tems-là tous ceux, qui excelloient en quelque profeſſion; car ce Sophocle, excellent Poëte Tragique, me fait ſouvenir de ce que Lucien rapporte de lui, le rangeant au nombre de ſes Macrobies. Il conte, qu'il fût ſur la fin de ſes jours accuſé de folie par ſon fils Jophon, mais qu'aiant recité ſon Oedipus Colonæus devant ſes Juges, ſans ſe contenter de l'abſoudre, ils condannèrent

rent ce fils de folie. La lecture que fit Démocrite de ſon grand Diacosme, donna lieu, comme vous ſavés, à un jugement peu différent. Et vous n'ignorés pas, que les Abderitains, qui étoient ſes parties adverſes, furent reputés par Hippocrate beaucoup plus eſtropiés de cervelle, que ne l'étoit celui, qu'ils ſoutenoient être en démence. A la vérité l'on a voulu, qu'il n'eût que la fantaiſie de bleſſée, & que le hazard aiant porté, qu'ils ne traitaſſent Hippocrate & lui que de matiéres, qui appartenoient plus au jugement qu'à l'imagination, durant le petit eſpace de tems qu'ils furent enſemble, l'on ne doit pas s'étonner, ſi cet excellent Médecin ne reconnut pas l'infirmité d'un tel malade, que le ſavoir extraordinaire avoit mis dans une ſi grande réputation. Je trouve néanmoins cette penſée plus ingenieuſe que vrai-ſemblable, & en laiſſant le diſcernement à d'autres, je ne dirai rien davantage ſur le ſujet de la Sageſſe, avec qui j'ai ſi peu d'habitude, que ce ſeul mot, ſi excellemment proferé par le Roi Alphonſe: Que ſi elle étoit à vendre, le plus opulent Monarque de la terre pourroit devenir néceſſiteux, parce qu'il devroit tout donner pour la poſſeder. Car ne penſés pas, que quand le reſte du jour le permettroit, je me vouluſſe

résoudre à vous debiter les loix de la Sagesse, & les regles qu'en ont préscrites ceux, qui ont été assés hardis pour en traiter. Pour ne rien dire des anciens, Charon, qui l'entreprit, il n'y a guéres, y reüssit si peu avantageusement pour lui, qu'aiant émû bien des frélons contre sa reputation, il se vit reduit à la necessité d'écrire une Petite Sagesse, qui fût presque une retractation de la premiere. Cardan étant entré quelque tems auparavant dans la même carriere, reconnut depuis au Traité qu'il fit de ses propres livres, qu'écrivant ceux de la Sagesse, il s'étoit laissé emporter au zèle du bien public contre son interêt particulier, qui ne vouloit pas, qu'il s'expliquât nettement, comme il avoit fait, *haud ignarus*, dit-il, *hæc omnia contra sapientiæ præcepta prodi.* J'étois plus propre à parler de la folie, avec qui j'ai plus de familiarité, comme j'ai fait dans le discours Sceptique sur cette commune façon de parler, *N'avoir pas le sens commun.* Car si Seneque a voulu prononcer de lui aussi agréablement que modestement, *si quando fatuo delectari volo, non est mihi longe quærendus, me rideo*, Je puis me vanter aprés lui, d'avoir cela de commun, avec les grands Princes, que je ne suis jamais, au sens dont il parloit, sans mon Fou, qui me fait rire des principales par-

ties de la vie, auſſi bien que des moindres, & fort ſouvent du total. Ce peu que je puis comprendre dans cette Sageſſe, dont tant d'autres ſont parade, qu'ils n'en poſſedent pas beaucoup, c'eſt qu'on ſe travaille en vain d'en acquerir quelques notions, ſi en ſe les appliquant, on ne s'en prévaut aux occaſions, où elles peuvent être d'uſage. Et j'ai fait ma principale maxime là deſſus de ce Vers d'Euripide, rapporté par Ciceron dans une de ſes Epitres,

Μίσω σοφιςὴν ὅςις ȣ̓χ αὐτῷ σοφὸς,

Odi ſapientem quicunque ſibi ipſe non eſt ſapiens. A Dieu.

AU
LECTEUR.

Ne vous imaginés pas de trouver dans ces trois dernieres Promenades, ni un ſtyle plus à la mode, ni des penſées moins libres, qu'aux ſix précedentes. L'Auteur s'eſt confirmé dans ſon opinion, que cette ſorte de compoſition eſt ennemie de toute contrainte, tant à l'égard du langage, que des choſes dont on y parle, qu'il ſeroit très fâché, d'avoir recherché les delicateſſes du Roman, ou la ſublime expreſſion du genre

Démonſtratif, qui ne compâtit pas avec les recreations ruſtiques & ingenuës d'une Promenade de campagne. Ce n'eſt donc pas pour vous prier de l'excuſer, qu'il vous arrête ici, n'étant pas de l'humeur de ce Déclamateur Albutius, que Seneque repréſente toûjours triſte, & ſe repentant des dictions, qu'il avoit emploiées dans in Controv. *ſes Oraiſons,* triſtis ac ſollicitus Declamator, & qui de dictione ſua timeret, etiam cùm dixiſſet. *Tout ce qui pourroit le peiner, ce ſeroit de voir mal interpreter ſes penſées, & qu'on reçût injuſtement de la main gauche, les choſes qu'il préſente ici innocemment de la droite. Vous vous ſouviendrés s'il vous plait de la regle générale, qu'on ne doit jamais prendre les paroles hors du ſens & de l'intention de celui, qui les a proferées. Si l'on en uſoit autrement, il faudroit condanner Saint Paul d'avoir mal parlé aux Co-* ep. 1. c. 1. *rinthiens, quand il leur dit.* Quod ſtultum eſt Dei, ſapientius eſt hominibus, & quod infirmum eſt Dei, fortius eſt hominibus, *comme s'il pouvoit y avoir quelque ſorte de folie, & quelque eſpece d'infirmité en Dieu. Il n'y a point d'impieté qui ne s'établit, ni de blasphème qui ne ſe tirât des plus ſaintes Ecritures, s'il étoit permis à chacun de s'en ſervir à ſa mode, & d'en détourner le bon ſens, pour les porter au ſien. Cela me fera répeter ici ce que j'ai déjà*

ſoutenu ailleurs, que toutes les alluſions ne ſont pas pueriles, ni par conſequent à rejetter, comme certaines perſonnes l'ont voulu témérairement établir. Si leur maxime étoit certaine, nôtre Seigneur même auroit proferé peu ſerieuſement à Saint Pierre, tu es Petrus: & ſuper hanc petram ædificabo *&c.* Matth. c. 16. *Mais Dieu nous garde de tomber dans le ſens reprouvé de ces ridicules Cenſeurs. Pour moi je ſuis reſolu de me rire de tous leurs Canons de Grammaire mal établis, me ſouvenant, que Saint Auguſtin en uſa de même, lors qu'il fut repris par un Creſconius d'avoir nommé Donatiſtes par une formation Grecque ceux, qu'il devoit appeller Donatiens ſelon les regles de l'analogie Latine. S. Auguſtin ſe railla de cette baſſe cenſure, à peu près comme fit Demoſthène lors qu'Eſchine le reprit de quelques locutions, qu'il prétendoit n'être pas du beau langage d'Athènes. Je ne crois pas, lui repartit pour toute réponſe Demoſthène, qu'il s'agiſſe en cela du ſalut de la Grece. Sans mentir, il y a bien de la baſſeſſe dans l'épluchement Grammatical de telles bagatelles; & pour moi dans l'âge avancé où je ſuis, je veux faire mon profit de la correction, que donna Saint Grégoire à un Deſiderius Evêque de Vienne. Ce Prélat ſe méloit d'enſeigner la Grammaire, & d'en faire des leçons à quelques-uns. Le Pape Grégoire*

l. 9. ep. 50. *lui en fit cette reprimande dans une de ses epitres, qu'il étoit honteux à un Evêque de vaquer à des études de si peu de considération,* nefas ducens Episcopum ejusmodi literarum studiis immorari. *Que s'il faloit user d'excuse pour quelques dictions étrangeres, & même pour des passages entiers d'Auteurs que j'ai cités en leur langue, je vous prierois de considérer, qu'ils ont souvent plus de force rapportés ainsi, perdant quelquefois beaucoup, quand on les traduit, outre que dans des entretiens particuliers comme sont ceux d'une Promenade, l'on s'y donne ordinairement la licence de dire les choses comme elles se présentent à l'esprit, & que la mémoire les fournit.* l. 2. Elen. c. 1. *D'ailleurs, ce qu'Aristote a écrit en faveur des Métaphores se peut rapporter ici, c'est que le nombre des paroles étant fini & terminé en toutes langues, & les choses, qu'on y veut exprimer, étant infinies, ce n'est pas merveille, qu'on ait recours à des translations, ou aux termes d'une langue étrangere, soit ancienne, soit moderne. Après tout, l'excuse d'Anne Comnene, à qui l'on re-* Lib. 10. Alex. *prochoit quelques dictions de son Alexiade, me semble très digne de sa haute naissance & de son rare esprit: Qu'elle en avoit usé librement de la sorte, considérant, qu'Homere, beaucoup plus obligé qu'elle à l'élegance, n'avoit pas fait*

difficulté d'emploier une infinité de noms tout-à-fait barbares, & qu'une oreille Grecque avoit de la peine à ſupporter. Je ferois conſcience de vous arrêter davantage. A Dieu.

LA PROMENADE. VII. DIALOGUE.

ENTRE

LITISCUS,

ET

TUBERTUS OCELLA.

LITISCUS. S'il eſt vrai que l'égalité, ſelon l'opinion des grands Philoſophes, ſoit de l'eſſence de l'amitié, parce que celle-ci ne peut ſubſiſter ſans quelque ſorte d'égalité, Φιλότης ἰσότης τίς ἐςιν, comme porte le texte d'Ariſtote; j'aurois, il me ſemble, un grand ſujet de me plaindre, ſi vous me refuſiés la même grace que vous avés faite à d'autres amis, de m'admettre au plaiſir, que vous prenés dans vos Promenades, le plus ſouvent ſolitaire, mais, qui quelquefois auſſi ne les ont pas exclus de vôtre agréable converſation.

Tubertus Ocella. Elle ne ſera telle que vous la dites, que, parce que vous y contribüerés, & vous me prévenés, en me demandant une choſe, que j'ai ſouhaitée ardemment auſſi-tôt que je vous ai apperçû. Vous ne laiſſés pas néanmoins d'attaquer finement les divertiſſemens, que je prens aſſés ſouvent dans la ſolitude, quand des compagnies ſemblables à la vôtre viennent à me manquer. Sur quoi je veux bien vous avoüer franchement, qu'encore que je ne ſois pas *miſantrope*, à l'égal de ce bizarre Athénien, je ne puis néanmoins condanner abſolument ſon humeur, qui le portoit à haïr les méchans, comme tels, & la plûpart des autres hommes, parce qu'ils ne haïſſent pas aſſés les méchans. Combien pourroit-on former d'inſtances là-deſſus, qui prouveroient la vérité d'une ſentence Arabique du Calife Gali; Que c'eſt être ſur la Mer que de cheminer en la compagnie des vicieux, tant le peril y eſt grand. Cela m'a fait ſouvent préferer le deſert de la campagne aux compagnies de la ville; de même qu'un Proverbe Grec priſoit plus le village de Thénen, à cauſe de la verdure de ſes bocages, & du doux repos, qu'on y trouvoit, que tous les paſſe-tems de Corinthe dont ce petit hameau étoit fort proche; quoi qu'on nommât alors la belle cité

de Corinthe, le séjour des Bienheureux, dont peu de personnes pouvoient jouïr. Mais sans entrer dans la considération générale de l'Ecclesiaste, qu'il y a de l'avantage à être deux, ne fût-ce que pour se donner la main, si l'on faisoit un faux pas, *melius est duos esse simul* ch. 4. *quam unum; habent enim emolumentum societatis suæ:* Sans nous souvenir de ce que Dieu profera dès le commencement du Monde, que c'eût été un malheur à l'homme de demeurer seul, *dixitque Dominus Deus, non est bonum, hominem esse solum:* Sans dire, qu'on voit dans toute la Nature, qu'il n'y a point d'animal, qui ne se plaise avec son semblable, ἧλιξ ἥλικα τέρπει, *æqualis æqualem delectat:* Et sans vous représenter en particulier les interêts de nôtre amitié, qui seroit notablement blessée si vôtre compagnie ne m'étoit très chere: Il me suffit de prendre à garand de mon estime pour vous sans flaterie, vôtre seul mérite, qui vous rend souhaitable par tout, principalement aux occasions de faire une promenade, qui soit plaisante & utile en même tems. Car de quoi peut-on s'entretenir plus agréablement & avec plus de profit, que de ce que vous avés remarqué en tant de pais où vous avés été, sur tout du côté du Nord, dont les connoissances sont si rares &

ſi morfonduës, qu'elles peuvent paſſer pour mortes à nôtre égard. Or ſuppoſé, que la Nature ne ſoit admirable par tout, que pour nous donner à connoitre dans ſes ouvrages la main de celui, qui la conduit, & afin que nous faſſions réflexion de l'excellence des créatures, ſur celle du Créateur: C'eſt ſans difficulté un grand avantage à ceux, qui ont conſidéré les différens viſages de cette même Nature, & remarqué dans la diverſité, qui lui plait ſi fort, & que les voiages expoſent journellement à leur vûë, la ſageſſe & la Toute-puiſſance de ce merveilleux Opérateur, qui l'anime. Je vous ſerai donc très redevable, ſi vous me communiqués, durant nôtre Promenade, quelques unes des remarques, dont vous ſavés que je repais mon eſprit avec beaucoup plus de ſatisfaction, que d'autres ne font, qui ne les goutent pas comme moi.

Litiscus. Encore que mes Obſervations ne ſoient ni ſi rares, ni ſi amples, que je le ſouhaiterois, pour vous contenter, je me ſoûmettrai à tout ce que vous déſirerés de moi, pourvû que vous ne me laiſſiés pas trop long tems tenir le dé. Je perdrois trop dans la condition de nôtre Promenade, ſi pour vous entretenir de certaines choſes extraordinaires, & dont

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura; Virg. 7. Æn.
outre qu'elles ſont d'ailleurs de très peu de conſequence, hors l'application, que vôtre Sceptique y ſait donner; ſi dis-je je me privois par de longues narrations de ce que je puis me promettre de vous, & de vos ſérieuſes penſées, qui ſubſiſtent d'elles-mêmes à cauſe de leur valeur intérieure, ſans rien devoir à la nouveauté.

Viribus illa ſuis, non novitate, placent. Ovid. 3. de Pont. eleg. 5.
Je vous dirai de plus, que pour ce qui touche les contrées Boreales, dont vous m'avés parlé, j'ai donné au public des Traités particuliers de ce que l'Islande & le Groenland ont de plus notable, qui me doivent exemter de vous en rebatre les oreilles, non plus que des Renards de Spizberge, ou des Ours de la nouvelle Zemle, dont vous avés lû toutes les Rélations. Mais gardons-nous bien d'épouſer l'opinion de ceux, qui croient, que le Froid ait tellement déſolé les regions Arctiques & Antarctiques, qu'elles ſoient ſans habitans, qui s'y entretiennent en s'y plaiſant, & qui aient pour cette patrie glacée toutes les tendreſſes, qu'éprouvent les autres hommes pour des lieux, qu'il ſemble que le Soleil regarde plus favorablement. Chaque Climat a ſes habitans nés & diſpoſés naturel-

lement à la température de ſon air, qui n'a rien qui les détruiſe, ou qui leur ſoit abſolument contraire. Souvenons nous du déſir incomprehenſible de retourner chés eux, qu'avoient ces Groenlandois, qu'on retenoit par force, il n'y a pas long-tems, en Dannemarc. Peſons un peu les propos, que tenoit ſur cela ce Samojede à Olearius, lui avoüant, que la Moſcovie avoit ſes beautés, mais, que ſon païs confinant la mer glaciale avoit des commodités & des douceurs, qui devroient faire quitter au Grand Knés, s'il les connoiſſoit, Moſcaw & le reſte de ſes autres provinces. Nous ſerons contraints là deſſus de faire grand cas des termes de Tacite, quand il parle de l'Allemagne, *Germaniam informem terris, aſperam cœlo, triſtem cultu aſpectuque, niſi, ſi patria ſit.* Cette derniere clauſe confirme ce que je viens d'avancer, & ſon exception favorable à la Patrie juſtifie, qu'il n'y en a point, qui n'ait des charmes capables de la faire préferer à tout autre endroit. L'Empereur Sevère comme Africain trouvoit les legumes de Libye, qu'il ſe faiſoit apporter, meilleurs & plus ſavoureux que la plus friande nourriture, qui lui fût préſentée.

l. 3. Relat.

de moribus Germ. c. 2.

TUBERTUS OCELLA. Pouvés-vous douter que je ne ſois ſur cela de vôtre ſentiment.

Si le froid peut faire mépriſer à quelqu'un les régions les plus Hyperborées ; ceux, qui les habitent, proteſtent, qu'au tems qu'il eſt extraordinairement rigoureux, ils goutent dans leurs Poêles, & dans leurs grottes ſouterraines les plus divertiſſemens, & les plus ſenſibles plaiſirs de la vie. Ils y ont mille ſortes de jeux, qui les recréent, ſans que leur repos ſoit jamais interrompu ni par les Trompettes guerriéres, ni par tant de ſoucis, qui travaillent les autres hommes. Les feux, qu'ils y ſavent allumer, les préſervent de tout engourdiſſement, pouvant dire ce que le Poëte fait prononcer au paſteur Tyrſis,

Hic tantum Boreæ curamus frigora, quantum Eccl. 7.
Aut numerum Lupus, aut torrentia flumina ripas.

Je crois même, qu'il y a lieu de leur appliquer cette penſée Perſane, que le Soleil apparemment ſeroit bien aiſe de s'approcher en ce tems là de leurs feux, & de s'y réjoüir avec eux. Si l'on ajoûte, que les peaux, dont ils ſe couvrent, n'ont guéres de rapport à la félicité, que je leur attribuë ; l'on peut répondre, il me ſemble, que nos Européens, n'aiant vû que très peu, & ſeulement des plus miſérables habitans de cette Zone gélée, dont nous parlons, il n'y a guéres d'apparence d'en tirer une conſequence pour les au-

tres ; outre que ſi d'ailleurs les habits faiſoient le bonheur, le prix, & la nobleſſe des hommes, le moindre ver à ſoie ſeroit dans ſon coucon bien plus fortuné, que nous ; comme il s'enſuivroit encore, que le fourreau & le baudrier feroient la bonté & la recommandation de l'épée. Mais à le prendre un peu moralement, n'eſt-ce pas plûtôt un avantage qu'une disgrace à ces peuples, ſoit Hyperborées, ſoit Hypernoties, puisque leur condition doit être égale, d'ignorer toutes ces étoffes, & toutes ces parures, que le Guazzo nomme ſi proprement dans ſa civile converſation, *ſtendardi di ſuperbia*, &, *nidi di luſſuria*. Pline s'eſt contenté d'invecti-ver contre les Perles & les pierreries des Dames de ſon ſiécle, en ces termes aſſés propres pour le nôtre : *Intacta etiam anchoris ſcrutantur vada, ut inveniat per quod facilius matrona adultero placeat, corruptor inſidietur nuptæ.* Mais Seneque après avoir dit d'elles, que dans leurs belles robes, & dans leurs juppes délicates, elles étoient, comme elles ſont aujourd'hui, *paulo obſcœnius quam poſita veſte nudæ;* ajoute par une réflexion presque conforme à celle de Pline, *ex omni rupe conchylium trahitur, quo veſtis cruentetur. Infelices ancillarum greges laborant, ut*

l. 22. nat. hiſt. c. 2.

adultera tenui veſte perſpicua ſit, & nihil in corpore uxoris ſuæ plus maritus, quam quilibet alienus peregrinusque agnoverit. Paraphraſons un peu ces deux Auteurs du tems paſſé & de l'ancienne Rome, pour rendre leur texte plus propre à la Gaule de nôtre ſiécle. Ne faiſons nous pas venir des Provinces du Japon, & de la Chine, diſtantes de nôtre France de tout le diamétre de la terre, les plus belles étoffes qu'elles aient, pour parer, je ne dirai pas une Princeſſe, mais ſouvent une petite coquette de Bourgeoiſe? Les Rubis du Pegu, les Diamans de Golconde, les Turquoiſes de la vieille roche de Perſe, les Eméraudes du Perou ou de la nouvelle Grénade, ni les Opales de Hongrie, ne peuvent contenter leur luxe, & les Perles d'Ormus ou du Golphe Perſique deviennent viles à leurs yeux, parce que l'Inde Occidentale en a fait voir depuis peu de beaucoup plus groſſes. Certes, pour ne pas pouſſer l'affaire plus avant, l'influence du Ciel ſous l'un & ſous l'autre Pole, eſt bien plus favorable à ceux, qui y coulent leurs années, exemts du luxe, qui regne ailleurs, & de la luxure qui eſt ſa compagne inſéparable. Je ſoutiens encore aprês Sextus l'Empirique, dont trois *adv. Matth.* Empereurs conſecutifs, Marc Antonin, Com-

mode, & Pertinax, ont fait tant de cas, que, s'il y a du deshonneur à être peu curieusement vétu, il faut se moquer des plus grands Héros de l'antiquité : *Vituperandus est Ulysses, quod operarii sumto habitu ingressus est hostium urbem : Vituperandus est Perseus, Jovis filius, quod suspensa sibi pera aridam transiit Libyam; & Hercules, quod Leonis pellem & clavam adduxit ad certamina.* Bien que les exemples de cette induction tiennent de la Fable, & qu'ils soient profanes, comme tirés du Paganisme, la sentence du Philosophe & sa conclusion ne laissent pas d'être très dignes de considération. Or quoi qu'il en soit, je suis d'autant plus éloigné de mal penser d'un Climat, par l'habit grossier & négligé de ceux qui l'habitent, que j'ai lû depuis peu dans la quatriéme partie des Rélations de ce fameux Pelerin *Pietro della Valle*, qu'en beaucoup d'endroits, où il s'est trouvé, & où les hommes vont nuds, ils prennent généralement toute sorte d'habits, pour des entraves de gens condannés à les porter en punition de leurs crimes. Voiés, leur entendoit-il dire des mieux parés & ajustés, comme ils ont tous les membres du corps liés & garottés: Il faut qu'ils soient grandement coupables, pour être tenus dans une telle torture.

Certes

Certes des gens, qui ſe glorifient, & qui s'eſtiment heureux de la ſorte dans leur nudité s'empêcheront bien de juger avantageuſement des autres, par la qualité de leurs riches vêtemens, puisqu'ils les ont en ſi grand mépris, & qu'ils prennent les plus magnifiques parures pour des ſupplices exquis. Vous voiés bien, que je ne dis pas ceci à bon eſcient, mais ſeulement pour vous égaier d'un mot de Sceptique.

Litiscus. En effet cette ſecte douteuſe ne manque guéres d'établir ſon incertitude ſur les jugemens différens des hommes, comme au ſujet dont nous traitons, s'ils font état en un lieu des beaux habits, & ſi la nudité leur eſt préferée en un autre endroit. Or pour uſer de complaiſance, & joüer, s'il faut ainſi dire, dans vôtre propre tripot, dont vous connoiſſés mieux que perſonne tous les détours, je vous rapporterai quelques petites diverſités, ſoit de mœurs étrangères, ſoit de ſentimens divers, dont je pourrai me ſouvenir, n'en aiant pas chargé ma mémoire ſans penſer à vous, & à l'application, que vous avés accoutumé de leur donner. Vous n'ignorés pas, que les Japonois quittent leur manteau en ſortant du logis, & qu'ils le reprennent en y rentrant. Mais je ne ſai, ſi

vous avés obſervé, qu'ils mettent toûjours en parlant, ou en écrivant, le nom de leur famille devant celui, que nous nommons le propre. Les filles ſont ici recherchées ordinairement, ſelon l'opulence de la Dot, quelles apportent en mariage. Les Japonois ſeroient bien fâchés d'avoir reçû quelques biens d'elles lors qu'ils les épouſent. Dans toute leur grande Ile, ou, ſi vous étes de l'opinion recente, dans tout leur Continent, les femmes mariées ne ſortent plus; parmi nous elles ont plus de liberté ſans comparaiſon, que les filles, d'aller où elles veulent. Tous leurs bâtimens de pierres ſont conſtruits ſans mortier ni ciment, pour les pouvoir démonter & transporter facilement, & afin de les redreſſer d'une autre façon, quand bon leur ſemble; l'on ſe moqueroit ici de tels édifices, comme eux, quand ils entendroient parler des nôtres, ils nous trouveroient ridicules à leur tour. Cette matiere d'Architecture me porte à vous ajoûter, qu'il y a peu de Monarques en Levant, qui vouluſſent loger dans un Palais de la hauteur de nôtre Louvre, & de celle des autres demeures, dont les Souverains d'Europe font tant de cas. Ces Orientaux ne peuvent comprendre, que ceux, qui ſont maitre du Terrain, *Domini eſt Ter-*

ra, n'aiment mieux étendre leurs édifices pour y retirer les perſonnes néceſſaires à leur ſervice, ou qui leur ſont cheres par d'autres conſidérations, que d'élever ces mêmes édifices pour placer au deſſus de leurs têtes des gens qui n'y peuvent être ſans incommodité & même ſans peril. Quand on leur dit, qu'un Roi de France a ſoixante & douze marches à monter pour entrer dans ſes chambres, ils trouvent la ſalle des Suiſſes, qui eſt au deſſous, & où l'on va par cinq ou ſix dégrés ſeulement, préférable de beaucoup, & déplorent la condition de ceux, qui ont à grimper plus de ſept-vints marches, pour s'aller nicher au deſſus de la tête de leur Prince; ce qui leur donne de la peur dans le ſeul recit qu'on leur en fait. Et en vérité, laiſſant à part les Suiſſes, comme trop disproportionnés de condition, eu égard à celle du Souverain qui les tient à ſa ſolde, ne ſerons-nous pas contraints d'avoüer que l'appartement de la Reine Mere, qui eſt au niveau du leur, eſt cent fois plus commode & plus à priſer, qu'il ne ſeroit, ſi l'on y alloit de plein pied de chez le Roi. Deux ou trois pieds d'élevation au deſſus du rés de chauſſée ſuffiſent pour ſatisfaire à tout ce qui concerne la ſanté. Car pour ce qui re-

garde la Perſpective, ils ſoûtiennent, qu'il n'y a que l'accôutumance de la vûë, qui rende agréables ces ſortes d'objets; de façon que comme nous meſeſtimerions leurs maiſons baſſes, ils trouvent deſagréables les étages, que nous exhauſſons les uns ſur les autres, & réglent tout cela par la commodité, où ils penſent avoir mieux rencontré que nous. Il eſt certain qu'aprés avoir demeuré quelque tems parmi eux, la vûë ſe fait une beauté de leur Architecture, & que retournant par deça, ſi l'on a été abſent pluſieurs années, l'on regarde avec plus d'étonnement que d'eſtime les hauts & ſuperbes bâtimens de l'Europe. Car comme nous ne pouvons ſouffrir l'habillement de nos grands Peres, leur chapeau, leurs chauſſes, ni leur pourpoint, nos yeux aiant pris habitude à voir une autre maniere d'habits, qui déplairont autant à nôtre poſterité, qu'ils nous ſatisfont préſentement. La même choſe arrive au cas, dont nous parlons; l'art de bâtir étant ſujet aux mêmes inconveniens que celui de la peinture, & la grace des édifices variant ſelon le tems & les lieux, de même que celle des Tableaux. Je terminerai mon diſcours, quand je vous aurai dit ce que j'ai appris d'un habile Chirurgien revenu depuis peu d'Orient,

où il a séjourné neuf à dix ans, qu'aiant demeuré long-tems, soit en allant, soit en retournant, au Fort qu'ont les Hollandois proche du Cap de bonne Esperance, il a reconnu que les Caffres de cette Côte ne manquent guéres à se faire mutiler à demi, afin d'être, selon leur imagination, plus propres à l'amour; ce qu'il tient non pas de leurs simples paroles ou affirmations, mais pour en avoir manié plusieurs, qui se trouvoient tronqués de la sorte, n'en étant pas moins mariés pour cela, & qui s'étonnoient que leur coutume ne se pratiquât pas en tous lieux. La rélation de l'Anglois Herbert m'a confirmé depuis cette castration ordinaire des Caffres: mais elle veut, que leurs nourrisses la fassent dès qu'ils sont à la mammelle, pour leur diminüer l'excessive ardeur qu'ils ont pour les femmes, qui causeroit autrement leur ruïne.

TUBERTUS OCELLA. Je vous remercie de cette nouvelle observation au nom de la Sceptique. Certes, l'esprit de l'homme fournit de grandes matières à l'Epoque ou suspension dont cette Philosophie fait profession. Les plus grands Personnages n'ont-ils pas eu dans tous les siécles des lumieres différentes sur toute sorte de sujets? Platon mit tout en commun dans sa Republi- *Laërtius.*

que, & refusa de donner ses loix aux Thebains, sur ce qu'ils ne se vouloient pas réduire à l'égalite. Philolaus leur Legislateur ancien, selon qu'Aristote l'a fort bien remarqué au dernier chapitre du second livre de ses Politiques, leur avoit enjoint sur toutes choses *l'anomalose*, ou l'inégalité. N'est-ce pas être bien Antipodes ensemble dans le globe Intellectuel? Saint Paul même, *dum*
Gal. 2. *factus est omnia omnibus, ut omnes lucraretur*, n'a-t-il pas eu de grandes prises avec Saint Pierre dans une pureté de zéle dont ils étoient portés l'un & l'autre pour l'avancement du Christianisme naissant? Mais je veux vous faire souvenir, au sujet de la Politique de Platon, d'une chose rapportée par Porphyre dans la vie de Plotin son Précepteur. Il conte comme l'Empereur Galien & sa femme Salonia avoient un estime, & une affection extréme pour ce Philosophe Plotin, qui de son côté faisoit profession de la secte Academique, mettant Platon au dessus de tous ceux, qui l'avoient suivi & précedé. Cette bien-veillance des Puissances Souveraines donna la hardiesse à Plotin de leur présenter une requête, qui eût pû faire passer tout autre que lui pour un Visionnaire parfait. Sa demande alloit à obtenir du Prince la re-

ſtauration d'une ville ruinée dans la Province qui s'appelle aujourd'hui *Terra di Lavoro*, & qu'on nommoit alors *Campania*. Il ajoûtoit, que la ſituation de cette ville étant dans l'endroit du Monde le plus propre à l'habitation des Philoſophes, s'il plaiſoit à l'Empereur de la lui accorder avec le territoire néceſſaire pour la ſubſiſtance de lui, & de ſes amis, ils iroient tous y faire leur demeure; pourvû qu'ils n'euſſent point d'autres loix à ſuivre que celles de Platon, & que cette belle cité, & ſi dignement habitée, ne reçût point d'autre nom que celui de *Platonopolis*. En vérité, je crois que s'il y en avoit une ſemblable en ce tems-ci, bien des perſonnes de belle humeur y voudroient aller paſſer du moins le Carnaval, & s'y décharger la Rate dans une agréable communauté de toutes choſes. Pour moi je vous dirai plus ſérieuſement, que quand j'ai vû une ville du nom de Scepſis dans la petite Myſie ſelon Ptolomée, & que je ne doute point être celle à qui Suidas & Stephanus donnent le même nom dans la Troade; je m'y ſerois volontiers transporté, ſi je m'étois pû imaginer, que ſuivant ſon appellation, l'irréſolution Sceptique aux choſes, qui la ſouffrent y fût ſi bien établie, qu'on n'eût rien à craindre

de l'importunité de la plûpart des Dogmatiques. En effet, hors l'interêt de la Réligion & de la Foi, où les doutes sont des crimes, il n'y a que l'Epoque Sceptique qui nous puisse mettre à couvert de mille contestations pleines d'opiniâtreté, dont la vie des hommes les plus moderés est journellement agitée. Il y a bien plus, nous ne sommes pas seulement contredits par ceux, qui pensent autrement des choses que nous, & qui tiennent pour bonnes des raisons absolument opposées aux nôtres; un même homme est souvent son propre fleau, & son propre antagoniste. Il approuve le matin ce qu'il condannera le soir, & souvent plûtôt, si la constitution de son temperament le veut ainsi. *Nonne duodecim sunt horæ diei?* Comme le représentoit sur un sujet un peu différent nôtre Seigneur à ses Disciples. Je ne dis rien là dessus, que nous n'éprouvions à tous momens, & cela me fait estimer infiniment le mot de Philostrate dans la vie du Sophiste Scopelianus: Que nous ne sommes pas simplement le joüet des intelligences superieures, pour ne pas dire de Dieu comme ce Grec, puisque les opinions des hommes sont des boules, que chacun pousse à sa mode, se balotans incef-

Ev. Joan. cap. 9. art. 9.

ſamment les uns les autres; outre que chaque particulier a ſon tripot intérieur, où il ſe donne bien de la peine à lui-même, n'éprouvant rien de plus fâcheux, que l'inégalité de ſes raiſonnemens. C'eſt ce que Marc Antonin a fort judicieuſement obſervé dans le cinquiéme livre qu'il a pris la peine d'écrire de ſa propre vie; ne s'étonnant pas ſi l'on a de ſi grandes conteſtations autant de fois qu'on ſe trouve en compagnie, vû que nous nous accordons ſi peu avec nous-mêmes, qu'il y a des tems où nous ne pouvons presque nous ſouffrir, tant nous ſommes agités par le génie qui nous inſpire des ſentimens, qui ſe détruiſent ſucceſſivement les uns les autres. En vérité quand la raiſon jouë bien ſon jeu, tout demeure en repos. Mais outre qu'elle eſt difficile à reconnoitre, elle s'abſente ſouvent, & il arrive alors ce que le Poete *Virg. Georg.* a dit des Abeilles,

. - - *Rege incolumi mens omnibus una eſt,*
Amiſſo, rupere fidem.

Toutes les raiſons humaines ſont ſujettes à de pareils deſordres.

LITISCUS. L'exception pieuſe dont vous bridés le Pyrrhoniſme me plait ſur tout. Car il ne faut jamais être irreſolu aux choſes, qui touchent le ſalut, & qui pourroient tant

ſoit peu préjudicier à nôtre créance qui vient du Ciel. Vous ſavés, que ſous l'Empereur Juſtinien il ſe forma une héréſie que l'on nomma des Héſitans, & qui étoit un rejetton de celle d'Eutychés. L'on ſe doit bien garder de tomber ſous quelque prétexte que ce ſoit dans un ſemblable précipice, ni d'héſiter aux articles de la Foi. Mais rien n'oblige à tenir pour conſtantes toutes les maximes de ceux, qui ſe diſent ſavans, puiſque S. Paul a ſi ſouvent repété qu'on ſe prit garde des Philoſophes, dont les aphoriſmes ſont plus capables de nous entêter d'une vaine & trompeuſe apparence de doctrine, que de nous donner une ſolide ſatisfaction d'eſprit, accompagnée d'un véritable repos de conſcience. Pour le ſurplus, je ſuis fort abuſé, ſi les plus judicieux ne remarquent toûjours, que comme le bon miel ſe fait du ſuc recueilli de diverſes fleurs, la meilleure Philoſophie ſe forme des ſentences bien choiſies de divers ſyſtemes, ſans rien déterminer opiniâtrement comme certain, mais ſeulement comme vraiſemblable. Avec cette reſerve ou ſuſpenſion Sceptique l'on n'eſt jamais reduit à ſe retracter avec honte d'une penſée que l'on a cruë probable, parce qu'on en eſt quitte pour dire en la quittant, qu'une autre

Baron. tom. 7.

qui a plus de vraiſemblance oblige à l'embraſſer. Mais quoi! les Dogmatiques ne peuvent ſe reſoudre à confeſſer, qu'ils ſoient capables de ſe méprendre dans les opinions, qu'ils ont une fois épouſées; ſans ſe ſouvenir qu'il y a une docte & loüable ignorance, qui a fait écrire au Pape Gregoire deuxiéme, en parlant de S. Benoît dès le commencement de ſon ſecond Dialogue, *Benedictus receſſit in eremum ſcienter neſciens, & ſapienter indoctus.* Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on ne peut dire avec ponctualité, autant de têtes autant d'opinions, puisque les Sectes ſe forment entre ceux, qui conviennent de mêmes principes; du moins faut-il avoüer que les chefs de ces doctes familles ne ſe ſont jamais pû accorder. Ariſtote a été blâmé d'avoir mis les richeſſes entre les véritables biens, afin, diſoit-on, d'en pouvoir demander hardiment à ſon Prince. Anaxagore mépriſant les mêmes richeſſes, abandonnoit aux bêtes ſes prairies, & le reſte de ſes poſſeſſions ruſtiques: ce qui donna lieu au mot de raillerie: Qu'il avoit plus philoſophé pour les brebis que pour les hommes. Et ſur ce que Crates par une autre fantaiſie fort approuvée par les Cyniques, jetta dans la mer tout ce qu'il avoit, Apollonius de Thyane prononça, que ce der-

nier n'avoit philoſophé ni pour les hommes ni pour les bêtes. Il n'y a point de ſi célébre maxime dans toute l'étenduë des Sciences, qui ne ſoit conteſtée à ceux qui l'ont avancée.

TUBERTUS OCELLA. Mais l'on nous objectera, que la Science aiant été nommée des Grecs ἐπιςήμη, parce qu'elle place l'eſprit dans un repos agréable παρὰ τὸ ἐπι ςάσιν ἡμᾶς ἄγειν, elle devroit avoir une fin plus heureuſe que celle, que vous & moi lui attribuons, puiſque la Sceptique, laquelle nous mettrons au deſſus de toutes les autres connoiſſances, aboutit, pour uſer de ſon terme, à l'incompréhenſibilité de tous les objets qu'elle enviſage. Ajoûtes à cela, que le deſir de ſavoir étant ſi naturel, qu'il n'y a perſonne, qui n'en ſoit touché, il n'y a guéres d'apparence de le croire vain & illuſoire, comme il le ſera, s'il ne trouve dans ſa fin que de l'irreſolution & des doutes. Par effet les Muſes, que les Grecs ont tant célébrées ſur ce ſujet, prennent, à ce qu'ils diſent, leur nom de μάω, qui veut dire je m'enquiers, je cherche, je m'informe, parce que toute nôtre connoiſſance, & toute l'érudition dont nous ſommes capables, ſuccèdent à cette enquête, & à cette information précedente, que les Muſes nous ont inſpirée. Que ſi toutes

nos recherches ſont auſſi mal recompenſées que nous venons de le préſuppoſer, ne doit-on pas nommer l'exercice de ces mêmes Muſes, & tout le travail où elles nous embarquent, une non moins ridicule que trompeuſe occupation, & une véritable μουσομανία. Si eſt-ce que de toutes les vies nous n'en croions point de plus eſtimable que la ſtudieuſe; ce qui me fait ſoupçonner, qu'on doit diſtinguer les Etudes raiſonnables & bien réglées de celles qui ſe propoſent une fin, où les forces de l'eſprit humain ne ſauroient arriver. Toutes ces Philoſophies qui ſe vantent de pouvoir diſcerner le vrai & le certain des choſes, ſont des Charlatanes qui promettent beaucoup plus qu'elles ne peuvent tenir: nôtre ſeule Sceptique, qui ſe contente du vraiſemblable, eſt guidée par une Muſe fidele, qui lui donne ſur tous ſujets les lumieres, que nôtre nature humaine eſt capable de recevoir. N'accuſons donc pas les neuf divines Sœurs de nos défauts, quand nous ſommes ſi téméraires que de vouloir ſavoir avec infaillibilité ce qu'à peine les intelligences exemtes de toute matiere peuvent comprendre, & dont la parfaite ſcience eſt reſervée pour le Ciel. Surquoi vous pouvés vous ſouvenir de la comparaiſon que faiſoit Nicolas Dama-

ſcene, qui mérita l'amitié d'Auguſte. Il diſoit que l'ardent déſir de beaucoup ſavoir étoit ſemblable à celui des Voiages. Ceux qui ſont poſſedés de ce dernier, vont deçà & delà, ſe contentant de diner ou de coucher en de certains endroits, & ſe plaiſant d'arrêter en d'autres quelquefois pluſieurs jours; mais que c'étoit toûjours pour revenir après leurs voiages joüir du doux repos de leur maiſon. La réduction de ſa comparaiſon alloit à ſoutenir, que les hommes ſtudieux pouvoient s'attacher de même plus ou moins à de certaines Diſciplines, ſelon que leur inclination particuliere les y portoit; pourvû qu'après cela ils choiſiſſent la Philoſophie comme la meilleure demeure, & le plus noble objet des bons Eſprits. Diſons de plus dans la penſée de ce Damaſcène, que diverſes Philoſophies les peuvent occuper quelque tems avec plaiſir; mais que ſelon nous la ſeule Epoque Sceptique leur donnera la ſatisfaction, dont l'eſprit humain eſt capa-
Cap. 38. ble de ſe prévaloir. Les Egyptiens, à ce que j'ai appris de *Horus Apollo*, nommoient *Sbo*, l'érudition ou la Science, ce monoſyllabe ſignifiant en leur langue un parfait aliment, *plenum alimentum*. Je ſai bien, que cet ancien Auteur nous avertit, que ceux de

ſon païs vouloient donner à entendre par ce ſeul mot, qu'à moins d'avoir des moiens de vivre ſuffiſamment, il faloit s'appliquer aux métiers utiles & de rapport, plûtôt qu'à d'infructueuſes études, comme le ſont celles des belles lettres. Quant à moi je penſe qu'on peut fort bien attribuer à la Sceptique ce nom Egyptien, puisqu'il n'y a point de plus ſolide, de plus rempli, ni de plus parfait aliment, que celui, qu'elle fournit à une ame qui en ſait bien & Chrétiennement uſer. C'eſt la ſeule Philoſophie, qui ſans s'en faire accroire, juge innocemment de toutes les autres, & ne les condanne jamais abſolument; au même tems, que le plus petit de leurs ſectateurs n'eſt ſouvent pas moins fanfaron, ni moins impertinent, que cet Acamatius, dont Suidas nous a donné le portrait, & qui n'étant qu'un idiot de la ville de Héliopolis s'y faiſoit nommer par excellence le Philoſophe. Cependant je m'apperçois à la longueur de nos ombres, qu'il eſt tems de terminer nôtre Promenade. La ſaiſon des plus courts jours s'accorde en céla avec la foibleſſe de mes jambes, qui m'obligeroit au repos, quand il y auroit du Soleil davantage. Et certes le Calendrier Romain, que je conſulte quelquefois, m'a fait voir ce matin par le mot de *Bruma*, que

de toute l'année Phœbus ne feroit si peu qu'aujourd'hui sur nôtre horizon. Je ne sai si Macrobe a eu raison de deriver ce mot *Bruma*, du Grec βραχὺ ἦμαρ, mais quoi qu'il en soit, nous l'éprouvons tel qu'il le dit. Cependant pour reconnoitre en quelque façon vôtre bonne compagnie, je vous ferai part de deux ou trois petites observations, que j'ai commises à ma mémoire en faveur de la Sceptique, dont vous m'avés fait paroitre, que vous n'étiés pas ennemi. Je n'en puis rapporter si peu, que cela ne suffise jusqu'à nôtre séparation. N'est-ce pas une chose étrange, que le Loup si haï parmi nous, fût en si grand respect aux Atheniens, que celui, qui en tuoit quelqu'un, étoit condanné à faire les frais de sa sépulture? Une Rélation de Madagascar m'a fait voir, que les Habitans de cette Ile présentèrent une fille à nos Européens, en échange d'une cueillére d'étain. Il est vrai qu'ils préféroient cette cueillére à une d'argent, parce que comme plus molle ils la trouvoient plus digne d'être estimée. Un autre livret imprimé depuis peu de l'Ucraine Polonoise, fait par Beauplan, qui l'a très bien vuë & fortifiée selon sa profession, m'apprend, que les Sauterelles, qui souvent brouttent tout dans la Russie des Cosaques, autre-

1. Satur. c. 21.

Sch. Apoll. l. 2. Meuil. in Sol. c. 19.

autrement dite la Russie noire, ont écrites ces deux paroles sur leurs ailes en lettres Chaldéennes, *Boze Gnion*, ce qu'il interpréte *fleau de Dieu.* Il représente une espece de Lapins de ces quartiers-là appellés *Bobaques*, & qui ressemblent à ceux de Barbarie, assûrant qu'ils ont une espece de République parmi eux aussi règlée que celle des Abeilles, & celle des Fourmis. Dans une description moderne de la Mengrelie l'on voit, qu'il s'y trouve des Ours blancs, encore qu'il n'y ait point de nége qui couvre cette Province; ce qui fait croire, qu'ils sont d'une espece particuliere, de même que l'on a voulu faire différer aussi les Negres des hommes blancs. Les Castors de ce quartier là, aussi bien que ceux de Canada, combattent l'opinion d'Aristote établie au cinquiéme chapitre du huitiéme livre de son Histoire des Animaux, où il veut, qu'aucun de ceux à quatre pieds ne puisse vivre dans la mer. Suidas ne s'accorde pas mieux avec les principes du Péripatétisme, quand il fait mâles tous les Scarabées, qui se passent, dit-il, de femelles en jettant leurs œufs dans la fiente d'un Ane. C'est ce que je m'empêcherai bien de garentir, comme je n'admets ni la *Calcodée* des Arabes, ni la *Panspermie* des Grecs, ni

Ad vocem κάνταρος.

cette ame univerſelle ou eſprit général de quelques autres. La fantaiſie que rapporte Plutarque n'eſt pas plus à mon goût, que le Monde ne ſoit, ni ſeul, ni qu'il y en ait une infinité, mais que le nombre de cent quatre-vints trois en ſoit determiné: ces Mondes diſpoſés en triangle, & chacun de ſes triangles en contenant ſoixante-un; en vérité il me ſemble qu'on peut raiſonnablement ſouſcrire à l'opinion de Seneque, quand il prononce, *Sui juris rerum natura eſt, nec ad leges humanas componitur:* & un peu après, *Non ex formula natura reſpondet, nec ad præſcriptum caſus obſequitur.* Faiſons tant que nous voudrons les grands Phyſiciens, nous ſerons toûjours contraints d'avoüer que nous ne voions goutte dans la plûpart des operations de la Nature, & que nous avons pour elles des yeux de Hibou, dont la ſeule Sceptique nous peut aucunement conſoler. A Dieu.

de Orac. def.

in contr.



LA PROMENADE.

VIII. DIALOGUE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA,

ET

LITISCUS.

TUBERTUS OCELLA. Est-il possible que vous soiés aussi étonné que vous en faites le semblant, pour m'avoir trouvé seul ici dans un lieu si à l'écart, que vous n'avés pas fait difficulté de me donner le nom de ce solitaire Grec, qui s'acquit la mal-veillance de tous les hommes, égale à celle qu'il avoit pour eux; & qui s'étant rompu une jambe par la chûte qu'il fit du haut du poirier sauvage, aima mieux laisser pourrir sa jambe, que de souffrir je ne dirai pas le remède, mais seulement l'approche des Médecins. Dans l'humeur où je vous vois, je pense que vous me jugeriés digne d'un sepulcre pareil au sien, dont personne ne pouvoit approcher, Neptune aiant si bien secondé la complexion de ce fantasque, qu'il rendit son tombeau

Suidas ad vocem ἀποῤῥῶγας.

inaccessible par le moien de la Mer, dont il l'environna entre le port de Pirée & de promontoire de Sunium. Afin de vous desabuser, je vous assûrerai, que rien ne m'est plus cher qu'une compagnie semblable à la vôtre; mais je confesse aussi, qu'il est des tems, que je suis bien aise de me tirer de la presse; ce qui me fait choisir des lieux de retraite, tels que celui-ci, où je m'imagine, que sans être diverti ni importuné de personne, je pourrai *Solis sacros currus intueri*, comme parle cet Orateur, *fruique sedibus sacris*; ces siéges sacrés ont été les gazons, que j'ai quittés pour vous aborder. En effet à vous en parler franchement, j'étois ici venu me chercher moi-même, selon le mot d'Héraclite, que repeta ce Posthumius de Capouë, quand un amour de la langue Grecque, aussi bien que de la Philosophie, le fit retirer dans Athènes, où il finit une fort longue & heureuse vieillesse. Et certes je tiens presque impossible de pouvoir parmi le tracas du monde, penser aussi serieusement & aussi fortement qu'il est néceſsaire, aux matiéres qui méritent nôtre attention. C'est pour cela que les Latins nommèrent nos pensées des *cogitations*, ce terme voulant dire un assemblage & un examen de diverses choses, pour

id. ad vocem Posthumius.

ſe determiner autant qu'on le peut à ce qui ſera jugé le meilleur. *Cogitare*, dit Marc Varron, *à cogendo dictum, cum mens plura in unum cogit unde eligat.* Or qui peut être aſſés maitre des operations de ſon eſprit, pour lui donner dans la confuſion de tant d'objets, que fourniſſent les compagnies, les mouvemens différens, qu'il doit recevoir, afin d'enviſager de tous côtés ce qui lui eſt propoſé? Et puiſque les loix de la ſocieté obligent à s'accommoder doucement aux complexions des amis, au lieu de les choquer avec trop de dureté, n'interpretés plus ſi mal, que vous avés fait, mes petites promenades ſolitaires, d'où je puis vous aſſûrer que je ne me retire jamais, qu'avec plus de repos d'ame, & plus de gaieté, que je n'en avois, en les commençant; ce qui me fait connoitre, qu'elles ne ſont pas contraires à mon temperament. Souvenés-vous de cette Minerve ſurnommée *Ambulia*, qui vous perſuadera aiſément, que les Promenades ne ſont pas ennemies de la méditation; & que ſi les Lacedémoniens ont eu encore un Jupiter *Ambulius*, nous liſons dans une Hiſtoire auſſi véritable que celle des Gentils eſt fabuleuſe, que dans la naiſſance du Monde nos premiers parens entendirent le vrai Dieu qui ſe promenoit au frais dans le

lib. 5. de ling. Lat.

Greg. Gyr. hiſt. Deor. ſynt. 2.

Genes. c. 3. Paradis terrestre après midi, *Et cum audissent vocem Domini deambulantis ad auram post meridiem.* L'envie de vous justifier l'état, où vous m'avés trouvé, m'a suggeré cette pensée à laquelle je suis prêt de renoncer, si vous la jugés trop hardie.

Litiscus. Je ne la condanne pas dans vôtre sens, & vous connoissant comme je fais. Mais souvenés-vous qu'à prendre de la façon les choses à la lettre, l'on vous fera voir au quatriéme livre des Rois, que le même Dieu
c. 19. n'aime pas moins le Repos que la Promenade, puisque le Roi Ezechie l'y représente assis sur des Cherubins. Et l'Eglise ne chante-t-elle pas tous les jours, que le Fils de Dieu est assis à la droite de son Pere? Tant y a que les Promenades divines n'ont rien de commun avec celles de nôtre humanité; & que ces dernieres même ne sont pas exemtes de controverse, que nous ne lisions dans une des
ep. 113. Epitres de Seneque comme deux grands Philosophes, Cleanthe & son disciple Chrysippe, ne purent jamais convenir de la nature ou définition d'une Promenade, ni s'accorder sur ce qu'on en devoit humainement penser. Il est constant qu'une méditation bien reglée fait la plus grande utilité, aussi-bien que le principal agrément de cette sorte d'exercice: Et

je me ſouviens, que Cardan, qui s'applique ce qu'Horace a écrit de ſes réveries ordinaires en cheminant par les ruës de Rome,

Ibam forte via ſacra, ſicut meus eſt mos,
Neſcio quid meditans nugarum totus in illis;

que Cardan, dis-je, ſe vante d'avoir acquis par cette ſorte d'abſtraction & de contemplation ordinaire, jointe au mouvement ambulatoire du corps, une ſanté aſſés loüable dans un corps très foible & valetudinaire de naiſſance, *delectatione contemplationis*, dit-il, *firmam ſanitatem in corpore invalido ſum conſecutus*. Les Promenades ſtudieuſes, & qui profitent également aux deux parties dont nôtre humanité eſt le composé, me ſemblent tenir un milieu eſtimable entre ce repos léthargique des fainéans, ou des ignorans, & l'étude immodérée de ceux, qu'elle conſume inutilement. Le premier état n'eſt guéres différent de celui d'un homme mort, ſi non qu'il eſt plus honteux; *otium ſine literis mors eſt & vivi hominis ſepultura*; & ſi nous en croions Caton dans Salluſte, c'eſt le plus court chemin, qu'on puiſſe tenir pour ſe faire haïr du Ciel, & mépriſer de la Terre, *ubi ſocordiæ & ignaviæ te tradideris, nequicquam Deos implores, irati infeſtique ſunt*. Quant à l'intemperance des lettres, l'on n'en peut produire un exemple plus

l. de lib. propr.

considérable que celui de cet Empereur de Constantinople Michel Parapinace, que les livres rendirent si hébèté sous son Précepteur Psellus, qu'on impute à ce Philosophe, & à l'excessive application aux livres où il porta son disciple, toutes les fautes, & toutes les calamités de son regne. Cardan au cinquiéme livre de la Sagesse accuse de même le Poëte Pontanus des malheurs que souffrit le Roi de Naples, qu'il servoit, quand celui de France, qui étoit Charles VIII. le chassa de son Etat. Je n'avance tout ceci ni pour invectiver contre l'ignorance ou l'idiotisme, ni pour priser le métier des Savans. Ce sont des matieres, qui nous ont assés souvent servi d'entretien. Si la vie privée a de même des douceurs dans le profond repos qu'elle se donne, elle est manifestement, selon son appellation, privée de beaucoup d'avantages, dont jouït la vie active. L'on peut dresser une infinité de Problêmes là-dessus, que je laisserai disputer à d'autres, ne croiant pas, que vous puissiés prendre plaisir à des choses si vulgaires. Il me suffit de vous avoüer, que ma pente naturelle est tellement pour la vie tranquille & reposée, que de tous les Oracles des anciens, il n'y en a point, qui me plaise plus que celui, que reçûrent les Athéniens sur leur

Curopal.

entrepriſe contre la Sicile. La Sibille conſultée leur dit, qu'ils n'oubliaſſent pas, au ſujet de cette expedition, la Religieuſe qui ſervoit Minerve d'Erythrée. Cette Religieuſe s'appelloit Heſychie, d'un nom qui recommande le loiſir ou le repos; & l'Oracle obſcur, à la mode des autres, vouloit dire aux Atheniens, qu'ils préferaſſent la tranquillité à toutes choſes. Car il n'eſt pas des Etats, ni même des maiſons particulieres, comme des ruches d'abeilles, qu'on priſe ordinairement par le bruit qui en ſort, & dont on eſtime davantage celles, où l'on entend le plus de murmure. L'habitation que je crois préférable à toute autre, eſt celle où l'on jouït du plus profond repos; & n'en déplaiſe aux Palais des Princes, la maiſon, dont je fais le plus de cas, pour petite & baſſe qu'elle ſoit, ſera toûjours celle, où j'entendrai le moins de tracas & d'agitation. Cependant c'eſt une merveille que ſi peu de perſonnes ſachent ſe prévaloir d'une choſe ſi precieuſe que l'eſt ce loiſir, dont les Spartiates ſeuls entre les Grecs eſtimèrent la poſſeſſion. Un Rabi, du nombre de ceux qui ont tant philoſophé ſur l'alphabet Hebreu, croit, qu'on y peut voir cette moralité bien exprimée. Car des vint deux lettres qui le compoſent, ou même des vint

ſept en comptant les cinq qui y ſont doubles, il ne s'en trouve que quatre de quieſcentes, toutes les autres étant nommées mobiles. Et la cabale des Juifs ajoûte, que ces quatre, deſtinées au repos, ſont tellement préferables aux mouvantes, qu'elles les comprennent toutes en valeur. Vous voiés bien, qu'ils ont voulu attribuer par là un merveilleux avantage à la quiétude ſur l'action.

Tubertus Ocella. Ce que vous dites à la recommandation du loiſir & de la vie repoſée, ſortiroit plus raiſonnablement de ma bouche, que de la vôtre. Car ſi Théocrite a eu raiſon d'écrire, que ceux, qui ont encore bon pied & le genoüil ſouple, ſont obligés au travail,

Id. 14. ποιεῖν τι δεῖ οἷς γόνυ χλωρὸν ;

agere aliquid oportet eos quibus eſt genu viride; la ceſſation d'agir, auſſi repréhenſible en vous, qu'il eſt pardonnable à un homme comme moi, que les jambes ne peuvent preſque plus porter, de prendre le parti du Repos, auquel il ſemble que la Nature l'ait voulu condanner. Mais puiſque, peut-être pour m'obliger, vous ne trouvés pas à propos, que nous nous entretenions ſur cette matiere durant nôtre Promenade; voulés-vous bien, que je vous propoſe le thème, qui m'occupoit l'eſprit dans l'aſ-

ſiéte où vous m'avés trouvé? Nous le quitterons, quand il vous plaira, pour en prendre un autre, qui vous ſoit plus agréable; n'y en aiant point de tel ſelon moi, ni qui puiſſe donner quelque ſatisfaction, s'il eſt accompagné de contrainte, ou qu'on ne s'y applique pas volontiers. J'avois jetté les yeux ſur cet homme fortuné, qui vient de finir ſes jours dans l'état, comblé de tous biens, qui fait au jugement d'Ariſtote la ſouveraine félicité. Et comme j'avois une particuliere connoiſſance des mouvemens de ſon ame, j'ai été contraint de conclure dans mon intérieur, que comme tous les corps ne ſont pas propres à porter le vin; la plûpart des eſprits ne s'accommodent pas non plus avec les grandes fortunes. Car encore que la ſienne fût tres conſidérable, néanmoins parce que l'on n'eſt jamais heureux par l'opinion d'autrui, & qu'il n'y a que la nôtre propre, qui nous puiſſe rendre tels, cet homme étoit ſans doute fort éloigné du bonheur, qui le faiſoit regarder avec envie d'aſſés de perſonnes, qui ne conſidéroient, que l'éclat de ſa maiſon, ſans pénétrer plus avant. Il étoit ingénieux, comme le ſont presque tous ſes ſemblables, à trouver des ſujets de crainte & de disgrace, dans les plus grandes faveurs qu'il recevoit de tous côtés; & j'ai ſou-

vent vérifié en lui ce que Boëce explique si bien au Livre de ses Consolations philosophiques, qu'il y a toûjours quelque chose à redi-
Prosa 43. re dans nôtre condition, & que, *nemo facile cum fortunæ suæ conditione concordat.* C'est une chose si étrange comme tout lui venoit à souhait, étant indubitablement de ceux, que le peuple suppose être nés coëffés, & dont l'Espagnol a prononcé, *a quien Dios quiere bien, la perra lepare puerco.* Il possedoit dans une santé louable un corps capable d'executer tout ce qu'il pouvoit raisonnablement désirer de lui. Cependant encore qu'il n'ignorât pas, que ceux, qui ont reçû le plus de dons & de graces du Ciel, sont obligés de respecter ses ordres, & d'être plus soûmis que les autres à ses ordonnances, quelques rigoureuses quelquefois qu'elles paroissent; il étoit si sensible, & il devenoit si deconcerté aux moindres traverses, qu'il n'avoit point de honte de se mettre aussitôt du nombre des plus mal-heureux. Je lui demandai une fois, dequoi servoit à un homme de guerre de faire provision d'une bonne cuirasse, & si ce n'étoit pas pour se garantir des coups, qu'autrement il lui seroit presque impossible d'éviter ? Et néanmoins, lui ajoûtai-je en riant, je ne vois pas, que tant de belles & fortes resolu-

tions, que la Philoſophie vous a communiquées pour armes défenſives, & dont vous avés chargé & enrichi vôtre mémoire, vous ſervent au beſoin, comme elles devroient, contre les moindres accidens, qui vous ſurviennent. Vous ſavés mieux que moi que cette vie eſt un vrai pélerinage, penſée qui eſt priſe d'un trop bon lieu pour craindre qu'elle puiſſe être trop repetée. Or qui eſt le pélerin ou le voiageur, qui ne rencontre du haut & du bas dans ſon chemin? Où trouvera-t-on de même une vie, qui n'ait ſes agrémens & ſes déplaiſirs, ſes belles & ſes vilaines journées? Mais gardons-nous bien de nous plaindre là deſſus de ce que la Providence a ſi juſtement ordonné, ne fût-ce qu'en conſidération du bien, que nous retirons ſouvent de ce que nous penſons nous étre le plus contraire. (A quelque choſe malheur eſt bon.) Saül perdit ſes Aneſſes, & en les cherchant il trouva un Diadéme. De ſorte que, comme l'expoſe fort bien le Pape Hormisdas dans une de ſes Epitres, *Materia proſperorum eſt, quæ putatur adverſitas; dum inclinamur, erigimur.* Les perſécutions d'Euriſtée firent la gloire d'Hercule.

LITISCUS. Je ne vous interromps, que parce que je vous vois faire une pauſe, à mon

avis, ſur la multitude d'exemples, que toutes les Hiſtoires vous fourniroient, s'il étoit queſtion de fortifier le ſentiment de Hormiſdas. Je me contenterai que nous y joignions ce que j'ai appris d'une fort ſavante Nation, qui eſt celle des Arabes, qu'il vaut beaucoup mieux avoir un peu d'adverſité, que trop de félicité. Vous trouverés cela dans le trente ſeptiéme de leurs Proverbes, dont Erpennius a donné l'interprétation. Les careſſes de la Fortune étouffent plus de perſonnes, que ſes rigueurs n'en offenſent. Elle étoit ſi laſſe de porter celui que vous venés de repréſenter chargé de tant de biens, qu'elle l'a jetté par terre, quand il y penſoit le moins. Et ſi l'on y veut prendre garde, l'on obſervera par tout, que rien ne rend les disgraces de cette inconſtante ſi ſenſibles, que ſes faveurs précedentes, qui ôtent les meilleurs eſprits de leur aſſiette raiſonnable,

Hor.ep.10. *Quem res plus nimio delectavere ſecundæ,*
Mutatæ quatient.

Que ſi la proſperité eſt ſi dangéreuſe, l'adverſité par la doctrine des contraires doit avoir ſes avantages, & ſi la premiere corromt les plus nobles ames, celle qui lui eſt oppoſée les affermira, & rendra leur condition meilleure. Le ſage Hébreu nous en a aſſûrés il y a long-

tems, *afflictio dat intellectum*, & les plus profanes Paiens ont depuis épousé son sentiment,

- - - Grande doloris

Ingenium est, miserisque venit solertia rebus,

l. 6. Metam.

dit Ovide sur l'invention que trouva Philomele, pour faire savoir son desastre à sa sœur. Et Planciade Fulgence, dans ses Allegories sur Virgile, croit, que la spirituelle Pallas n'a reçû le surnom de *Tritonie*, qui vient de la contrition, que pour signifier, que cette Déesse des beaux esprits se sert de la douleur & de la mortification, pour les aiguiser, & pour les rendre plus sages, *omnis enim contritio*, porte son texte, *sapientem facit.*

Tubertus Ocella. Il resulteroit de tout cela, que les disgraces de cette vie seroient autant de bonnes fortunes, & que chacun pourroit prononcer comme ce Philosophe après son naufrage, qu'il auroit eu les vents favorables, quand ils auroient submergé son vaisseau. Saint Augustin a observé, qu'il commença à rire en dormant, ce qu'Aristote & Hippocrate attribüent à tous les enfans, encore qu'ils pleurent & crient en naissant; & que si vous exceptés le seul Zoroastre, personne n'ait jamais ri avant le quarantiéme jour, selon que Pline l'assûre. N'est ce point pour nous apprendre, que nos ris & nos ré-

1. Confess. c. 6.

Hist. nat. procœm. l. 7. & c. 16.

joüiſſances ne doivent être que des ſonges & des illuſions, au lieu que les déplaiſirs que nous reſſentons dès l'entrée de la vie, nous tiennent une fidelle & eſſentielle compagnie jusqu'à ſon dernier article. L'importance eſt, que ces déplaiſirs nous peuvent être utiles en les recevant bien, & qu'ils ſont presque toûjours les avant-coureurs de nos meilleures fortunes; comme nos joies le ſont à leur tour de nos plus ſenſibles ennuis, n'y aiant point de contentemens au Monde, où l'on ne puiſſe s'écrier avec l'Eſpagnol, *alegrias Antruéjo, que maſſana ſeras ceniza.* Certes l'homme bien ſenſé eſt plus tranquile dans ſon adverſité, que le mal-aviſé ne l'eſt dans la proſperité. C'eſt l'Eccleſiaſtique, qui nous a fait cette leçon; *Fatuus in riſu exaltat vocem ſuam, vir autem ſapiens vix tacite ridebit.* Il n'y a rien de plus modeſte ni de plus moderé que la joie de ce dernier; l'autre a les ſaillies & les transports d'un évaporé, à qui les bons & les mauvais ſuccés troublent également la cervelle. Je me ſouviens à ce propos d'une regle que donne Cardan, par laquelle chacun peut reconnoitre, en quelle ſituation il eſt dans le monde, & s'il doit s'eſtimer heureux ou malheureux. Il n'a, dit-il, qu'à prendre garde, s'il aime mieux dormir que veiller, & ſi la

l. de vit. propr. c. 31.

ſi la tranquillité du ſommeil le contente plus que les fonctions de ſa vie. Car ſi le dormir lui eſt plus agréable, c'eſt un ſigne évident, que la vie qu'il mene, n'eſt pas heureuſe, puisqu'il lui préfère une choſe indifférente, telle qu'eſt le ſommeil, qu'on peut placer entre le bien & le mal, à l'égard de ce qui s'y reſſent. Je vous rendrai le dé, après vous avoir égaié du naïf raiſonnement d'un borgne, qui ne dormant ordinairement que quatre ou cinq heures, s'étonnoit de ceux, qui en dormoient neuf ou dix, encore qu'ils dormiſſent des deux yeux. Il me ſemble qu'on le pouvoit ſatisfaire, en lui repréſentant, qu'étant éveillé il ne laiſſoit pas de dormir de ſon mauvais œil.

Litiscus. Pour vous rendre la pareille, puisque vous m'avés fait part des penſées ſolitaires qui vous occupoient avant que je vous joigniſſe, je veux vous rendre compte de deux ou trois petites reflexions, que je faiſois en venant ici, ſur la décadence de tant de perſonnes, qui s'étoient guindées jusqu'au deſſus des nuës, & dont la chûte fait, que tant d'autres demeurent étonnées. Et parce que la France n'eſt pas la ſeule qui nous faſſe voir de tels exemples, & qu'infinies rencontres en ont produit de ſemblables dans tous les Etats du

Monde, je ne vous rapporterai que mes pensées générales, qui ne regardent pas moins ce qui s'est passé depuis peu à la Chine, & au païs du Mogol, que tout ce que nous avons pû observer ici & au reste de l'Europe, qui toucheroit véritablement davantage dans le particulier, mais qui seroit aussi trop odieux à expliquer. Après beaucoup de méditations différentes, le discours de Loth m'a merveilleusement plû, quand il conclut qu'il faloit quitter les endroits trop élevés, en se retirant aux lieux bas & peu frequentés, si l'on vouloit éviter le peril, que l'on couroit dans la premiere situation. C'est au dix-neufviéme chapitre de la Genèse, où il use de ces termes: *Non possum in monte salvari, ne forte apprehendat me malum, & moriar. Est civitas hæc juxta, ad quam possum fugere, parva, & salvabor in ea.* O que les grands emplois, & les dignités que l'exaltation expose si fort à l'envie, sont bien représentées par la montagne où ce Patriarche raisonnoit de la sorte. Nous n'y montons souvent que pour y être écrasés plûtôt de la foudre, ou pour en tomber dans un précipice affreux & sans ressource. Certes les Architectes concluent fort bien, qu'il n'y a point de fondemens assés solides pour les bâtimens, qu'on élève trop haut, ni rien de si près de sa chûte,

que ce qui eſt trop exalté. Mais quoi, l'ambition de l'homme, & s'il faut ainſi parler avec les Poëtes, ſa deſtinée, ne ſe rendent guéres à de telles conſidérations pour peu qu'il ait de bons ſuccés.

Neſcia mens hominum fati, ſortisque futuræ, Virg. 10. Æn.
Et ſervare modum rebus ſublata ſecundis.

La vanité & cet ardent déſir de prééminence, cauſent de tels vertiges, que peu de perſonnes y peuvent reſiſter, *deficientes ut fumus deficient;* Pſal. 36. c'eſt un mot de David, qui m'a fait long-tems méditer en cheminant, parce que je prenois plaiſir à rêver ſur la proprieté de cette ſainte comparaiſon, en ce que la fumée s'évanoüit à meſure qu'elle s'éleve, & que plus elle ſe dilate, moins elle a de conſiſtance & de durée. Enfin je concluois en moi-même, qu'il auroit bien mieux valu à tous ceux, qui me paſſoient par l'imagination, s'ils euſſent fait comme le fils de Thamar, qui retira ſa main dans le ventre de ſa Mere, *ubi ſe coccino vinctum ſenſit.* La Pourpre eſt le ſymbole de toute grandeur; d'où j'inferois, que ceux, qui s'en éloignent, & qui ſe retirent à l'exemple de ce petit Zara, dès qu'ils la ſentent approcher, font Geneſ. beaucoup pour eux : Mais le mal-heur vient c. 38. de ce que peu de gens veulent en ce Monde être à ſon exemple du nombre des Cadets.

Tubertus Ocella. Il ſemble que vous n'attribués qu'à la ſeule ambition toutes les disgraces, que vous n'avés touchées que du bout du doigt, tant vous étes discret. Pour moi je n'y conſidère pas moins l'infame avarice de ceux, qui ſe les ſont attirées par un deſir inſatiable d'accumuler biens ſur biens, vice qui ne peut être aſſés deteſté, comme étant le plus funeſte qu'il y ait à toute ſorte d'Etats & de Gouvernemens. C'eſt une choſe étrange, que depuis qu'une fois cette faim canine d'amaſſer s'eſt comparée du cœur d'un homme, elle ne le quitte plus, ſans même qu'il puiſſe ſe prévaloir de ce qu'il poſſede. *Quæ eſt maxima egeſtas? Avaritia.* Jamais Narciſſe ne proféra avec tant de raiſon,

Ovid. 3. Met. *Quod cupio mecum eſt, inopem me copia fecit,*

qu'un avare le feroit, s'il vouloit parler véritablement. Cependant un autre Poëte nous a revélé qu'il y a plus de cette ſorte de gens dans les Enfers que de toute autre,

Virg. 6. Æn. *Aut qui divitiis ſoli incubuere repertis,*
Nec partem poſuere ſuis, quæ maxima turba eſt.

En vérité la corruption de nos moeurs eſt étrange à cet égard. Perſonne aujourd'hui n'eſt content de ce qui ſuffiſoit autrefois à des Princes. Et les ſouhaits d'un petit Partiſan, venu comme un champignon dans une nuit, durant

laquelle il a été le Verrès de plusieurs Provinces, ne se limitent point. *Jam rusticitatis & miseriæ est, velle quantum sat est.* Encore ne peut on pas dire, que ceux-là soient les plus coupables, à qui le luxe fait répandre parmi le peuple une partie des deniers, dont ils l'ont appauvri en le dérobant au Fisc. Ce n'est pas, que tout ce qui se prend sur le Fisc, qui est une chose sacrée, ne doive être reputé un très grand sacrilege, & que celui qui enlève par larcin des millions de ce Thresor, que les Turcs nomment si proprement d'un nom qui signifie le sacré sang du peuple, ne soit pour le moins aussi punissable, que s'il avoit dérobé cent écus sur les Autels, qui le rendroient sujet aux supplices les plus exemplaires. Mais tant y a, qu'à le bien examiner, ces Dragons, qui couvent leurs thrésors inutilement pour eux & pour le reste du monde, sont bien plus dangereux dans un Roiaume que les premiers. Vous avés un voisin, dont je veux vous faire souvenir à ce propos, puisque son opulence ne l'empêche pas d'être un des plus sordides de sa condition. Je vous oüis une fois remarquer de lui, qu'en faisant le studieux on le trouvoit toûjours dans son Cabinet avec des livres de comptes, ne pratiquant volontiers de toutes les regles d'Arithmetique, que

Sen. ep. 90.

celle de la Multiplication. En effet quoi qu'il faſſe mine d'aimer les Sciences, il eſt certain que les Arts Liberaux ne lui ſont rien, & que ſa principale inclination le porte à la Méchanique qui paroit dans tout ſon domeſtique. Tant y a que ſur ſon exemple & de ſes ſemblables, nous pouvons poſer pour une maxime très certaine, qu'un riche avare eſt plus pauvre, qu'un gueux liberal, pour parler dans les termes d'un Auteur Perſan. Auſſi ne ſauroit-on ſouhaiter rien de pis à de telles gens qu'une longue vie,

Laberius. *Avaro quid mali optes, niſi ut vivat diu?*

Mais quoi, ſi la mort par conſequent eſt le plus grand bien, qui leur puiſſe arriver, ne ſont-ils pas trop heureux de n'être pas plus mal traités en cela que le reſte des hommes, qui ne joüiſſent tous d'un véritable repos que dans le cercueil. L'Empereur Theodoſe, celui qui renonçant à ſon Sceptre le laiſſa à l'Empereur Leon ſon ſucceſſeur, témoigna qu'il étoit de ce ſentiment. Il fit mettre dans Ephéſe, où il s'étoit retiré, ſur ſon tombeau pour tout Epitaphe ce ſeul mot *Sanitas*, voulant donner à entendre, qu'encore que la ſanté ſoit le plus grand bien de la vie, elle ne ſe trouve véritablement que dans cette derniere demeure où il étoit, & où les plus infortunés la poſſèdent

paiſiblement. J'ajoûterai, puisque nous en ſommes venus là, auſſi bien qu'à la fin de nôtre Promenade, une moralité qui aura du rapport à la comparaiſon que je faiſois tantôt, de nôtre vie à un véritable pélerinage. C'eſt que comme il ne ſe paſſe guéres de journées, où le Soleil dans ſa courſe du Levant au Couchant ne ſoit obſcurci par quelques nuages, peu de perſonnes, pour heureuſes & pour vertueuſes qu'elles ſoient, n'arrivent à leur fin ſans quelque tache vicieuſe, & de même ſans quelque dégoût fort ſenſible de la vie. A Dieu.

LA PROMENADE.

IX. DIALOGUE.

ENTRE

TUBERTUS OCELLA,

ET

LITISCUS.

TUBERTUS OCELLA. TOUT ce que vous dites en faveur du repos, m'a paſſé par l'eſprit il y a long-tems, & il me ſemble même, que nous nous entretinmes quelque tems ſur ce ſujet durant nôtre derniere Promenade. Mais enfin l'action doit toûjours précéder ; &

c'eſt une choſe reprochable en de certains tems, & en de certains âges, de demeurer les bras croiſés ſans rien faire, attendant du Ciel & de nôtre bonne fortune des ſuccés, où l'on ne nous voit contribuer, que des vœux inutiles. Nous avons un proverbe des Lacédémoniens, qui nous apprend, qu'ils n'imploroient jamais cette Déeſſe aveugle, qu'ils n'euſſent les armes au poing, *poſtquam manum operi admoveris, Fortunam invoca.* Les Athéniens qui leur disputoient le ſouverain commandement ſur toute la Grèce, & qui avoient Pallas ſi ſavorable, qu'elle faiſoit réuſſir à bien leurs plus mauvaiſes réſolutions, ne laiſſoient pas d'avoir ordinairement ce mot en la bouche, σὺν Ἀθηνᾷ καὶ χεῖρας κίνει, *cum Minerva manus etiam move.* Et nous ſavons, qu'encore que les enfans d'Iſraël portaſſent avec eux l'Arche d'alliance, ils ne laiſſoient pas d'avoir une armée nombreuſe, & de bien combattre, en ſe diſant, Aide-toi, Dieu t'aidera, ce que les Latins ont enoncé en ces termes, *Dii facientes adjuvant.* La Comédie bien compoſée eſt l'image de cette vie, où l'on voit, que les intrigues & les combats vont toûjours devant les nôces, les danſes, & les autres recréations. Si le travail & la peine ne nous ont exercés, dans quelque profeſſion que ce ſoit, nous ne goûterons jamais avec honneur &

Plutar. in Laco.

plaiſir la ſatisfaction inexprimable, qui ſe doit trouver dans le loiſir des honnêtes gens. Si Archimede n'eût long-tems rèvé & peiné ſur la propoſition Géometrique, qu'il s'étoit miſe en tête, il n'eût jamais reſſenti le transport de joie, qui préceda ſon célèbre εὕρηκα, je l'ai trouvé. C'eſt ainſi que la figue, le plus doux de tous les alimens, ſort d'un bois le plus amer qu'il y ait entre tous les fruitiers; & que des épines ſemblent nous préſenter les grenades les mieux couronnées & les plus delicieuſes au goût; *ex amariſſimo ligno ficus ſuaves, e ſpinis Punica malus*, dit l'Empereur Julien dans la ſeconde de ſes Oraiſons. Il y a des fatigues presque inévitables dans toute ſorte de conditions qu'il faut neceſſairement endurer, & les ſurmonter avec patience, ſi nous y voulons être de quelque conſidération, & ſi nous ſommes tant ſoit peu touchés du mépris, qui ſuit ceux, qu'on n'enviſage que comme des ſtatuës peſantes de perſonnes, qui ont fourni leur carriere, & qui ne ſont plus bonnes à rien. C'eſt le ſens de ce Mime ancien,

Nil poſſe quemquam, mortuum hoc eſt vivere.

Il n'en eſt pas de même des autres, qui après la gloire de leurs belles actions, de quelque nature qu'elles ſoient, font une honorable retraite pour y trouver le repos, où ils ſont re-

gardés avec respect, & avec le même avantage, qu'ont des joüeurs judicieux, qui contens d'avoir tenu le dé autant de tems, que la raison & la bonne conduite le demandoient, regardent d'un œil serain & sans émotion joüer à l'acquit leurs compagnons.

LITISCUS. Je suis tellement de vôtre avis, que je ne voi rien de plus méprisable qu'un loisir absolument fainéant, & tout à fait opposé à celui que vous venés de décrire. En effet, *multum interest inter otium & conditivum*, comme l'a fort sententieusement prononcé Seneque. Il ne faut pas que les commencemens de l'action nous rebutent pour être un peu laborieux, la continuation & l'habitude, qu'on y prend, la rendent bien-tôt facile & agréable. Le soc penible de la charruë dans son premier emploi, à force de sillonner devient commode, & aussi luisant que l'argent. Les Fourmis, passant à la longue sur les plus dures pierres, y tracent un chemin, qu'elles trouvent facile. Surquoi la maxime du Philosophe Musonius, qui fait tout dépendre de l'application aux choses loüables, est d'une merveilleuse instru-
l. 16. c. 1. ction dans Aulu Gelle; *si cum labore honestum quippiam egeris, labor abit, honestum manet; si cum voluptate turpe feceris quippiam, quod suave est abit, quod turpe est manet.* Nôtre prin-

cipal ſoin doit donc être de bien choiſir le ſujet de nos veilles, & de nos travaux, car du reſte l'habitude nous rendra tout aiſé. Auſſi bien devons-nous tenir pour conſtant, qu'il n'y a point de métier ni d'occupation dans la vie, où l'on ne trouve d'abord beaucoup à ſouffrir, *ci e da fare per tutto, diceva colui che ferrava l'oca.* Je tombe d'accord pourtant, que chacun ſe doit examiner là deſſus, ſon temperament, l'habilité qu'il a aux choſes qu'il veut entreprendre, parce qu'il y en a quelquefois, qui pour excellentes qu'elles ſoient, ne nous ſauroient reüſſir, à cauſe d'une repugnance naturelle, qui nous y rend inhabiles. C'eſt en vain qu'on entreprendroit *bove leporem venari*, & ſelon le mot, dont ſe ſert Anne Comnene au ſixiéme livre de ſon Alexiade, l'écrevice tâcheroit ridiculement à cheminer droit. C'eſt pourquoi que les Anciens ont prononcé, qu'un homme mal-heureux ne pouvoit prendre de meilleur parti, que de ne rien faire,

Nil agere ſemper infelici eſt optimum,

Je ne le tire point ici en ligne de compte, parce que viſiblement la plus grande partie du Monde demeureroit ſans action, & dans une vicieuſe fainéantiſe, ſi cette maxime paſſoit pour être de bonne pratique. Or le choix de nôtre application fait tout, & aprés nous être une

fois bien déterminés, il faut prendre garde sur tout, de ne pas se lasser dans un chemin, où il n'y a que la persévérance, qui nous puisse faire obtenir le but, que nous nous sommes proposé. *Alcança quien no cansa*, dit gentiment l'Espagnol, & nous devons soigneusement nous souvenir du précepte Pythagorique, *in via ne scindito*, parce que rien n'est plus dangereux au sujet dont nous parlons, que de se donner le change à soi-même, & d'errer incertainement dans sa poursuite. Mais pourquoi continuërions-nous davantage un propos, où nous n'avons nulle diversité de sentimens qui puissent fournir agréablement à la conversation. Voulés-vous que nous nous jettions sur la Politique, où tout est si plein de problèmes, qu'il nous sera aisé d'y prendre parti par forme de conférence & sans animosité. Je vous laisserai par tout le choix du pour ou du contre, en devant user ainsi par respect à vôtre égard.

Tubertus Ocella. Si je ne vous connoissois bien, je prendrois vôtre offre plûtôt pour une marque de vanité que de déférence, en usant comme ceux, qui pour se faire craindre ou estimer, laissent le choix des armes & du champ de bataille à leur adversaire, pour marque qu'ils le peuvent défaire, & avoir l'a-

vantage ſur lui, de quelque façon qu'il en uſe. Quoi qu'il en ſoit, de toutes les propoſitions, que vous pouviés me faire, vous avés avancé celle pour laquelle j'ai le plus d'averſion. Parler du Gouvernement politique, comme j'ai appris des Italiens nous devoit être auſſi indifférent, que les bons ou les mauvais jours de l'année, où nous ne pouvons rien contribuer, & dont par conſequent l'on ne peut jamais avec raiſon s'inquieter, *del tempo, ne della Signoria, non darſi malinconia.* Ce n'eſt pas que je ne ſache bien, qu'en ſe tenant dans de certaines généralités l'on peut ſe figurer un gouvernement accompli, qui ne ſera jamais que dans l'idée des Philoſophes; de même que les Médécins diſcourent du parfait tempérament, qui ne s'eſt point encore trouvé, & qui vrai-ſemblablement ne ſe rencontrera jamais. Mais après tout, la matiere que vous voulés entamer eſt ſi chatouilleuſe, que toute la complaiſance, dont je puis uſer à vôtre égard, c'eſt de nous entretenir en cheminant de quelques remarques détachées, & ſans ſuite, qui regardent toutes les Polices du Monde. Je commencerai par la viſion que me fournit ma derniere lecture, & que rapporte dans ſon Roſaire le Poëte ſententieux des Perſes. Il fut étonné de remarquer un Roi de ſa connoiſſan- *Sadi.*

ce, & du nombre de ceux *qui præſunt non proſunt, ſuntque paſtores Homerici non paſcentes, ſed depaſcentes populum;* Il fut, dis-je, fort émerveillé, de voir ce Roi en Paradis, & d'appercevoir un Dervis ou Santon grandement eſtimé pour ſa dévotion, dans les peines de l'Enfer. Il en demanda la cauſe, & il lui fut répondu, que le bonheur du Roi venoit de s'être fort plû dans la compagnie des Dervis ou Religieux, mais que le Santon qu'il voioit parmi les dannés, ſouffroit cette punition, à cauſe qu'il avoit trop recherché la frequentation des Rois, & trop participé aux intrigues de leur Cour.

LITISCUS. Puisque vôtre viſionnaire Perſan vous a fait commencer par la plus noble partie de la Politique qui eſt la Roiauté, je vous reciterai ce qu'un livre Eſpagnol m'apprenoit ce matin. Il aſſûre que le Roi Philippe fit couper la tête à un Faucon, qui avoit tué un Aigle, accompagnant ſon arrêt de ce notable apophtegme, *nunca nadie contra ſu Señor.*

TUBERTUS OCELLA. Après ces deux Etrangers, trouvés bon que je me ſouvienne d'un Grec, qui mettoit Alexandre beaucoup au deſſus d'Hercule, par cette raiſon, que vous pouvés avoir lûë dans Suidas. Qu'à la

in voce Ganges.

vérité Homere a fait prendre à ce dernier allant à Troie douze villes par mer, & onze par terre; mais qu'Alexandre fondant soixante belles villes comme il a fait, méritoit bien plus d'estime, parce qu'il est sans comparaison plus glorieux d'édifier que de détruire. Je sai bien, que Genseric est nommé dans Baronius même, le plus fortuné de tous les Rois, pour avoir pris & subjugué les deux villes du Monde les plus puissantes & plus renommées, Rome, & Carthage. Mais la bonne Morale des Souverains n'est pas de ce sentiment, mettant la grandeur des Rois & des Empereurs à bien régir leurs peuples, & à commander absolument à leurs propres passions. Tous ces Orientaux ne sont-ils pas ridicules, quand ils pensent bien relever leur Majesté, en se disant freres du Soleil & de la Lune, avec une infinité d'autres titres impertinens qu'ils prennent, & que nous lisons dans leurs patentes. Joignés à cela cette sotte coûtume, qui s'observe après les repas du Grand Cam de Tartarie, qui fait aussi tôt après son diner proclamer par un Hérault, que tous les autres Monarques & Princes de la Terre peuvent aller manger si bon leur semble, comme s'ils avoient besoin de ses ordres pour cela, & qu'ils ne dûssent pas le faire par respect qu'après lui. Certes, l'homme de quel-

Relat. de Thomas Herbert.

que condition qu'il ſoit, eſt ſouvent un animal bien foible de raiſonnement, & bien rempli de vanité tout enſemble.

Litiscus. En effet ce petit Roitelet de Sparte eût raiſon de trouver mauvais, qu'on nommât *le grand Roi*, celui de Perſe, ſoûtenant que s'il n'étoit plus juſte & plus vertueux que lui, il n'étoit en rien ſon ſuperieur. Je vous ai ſouvent ouï ſoutenir à ce propos, que la grande étenduë d'un Etat ne le rendoit pas toûjours plus conſidérable; ce qu'on prouve aiſément par l'exemple de ceux, qui ont bien voulu devenir plus petits pour être mieux gouvernés: Et parce que le grand Empire de la Chine, entre autres, en eſt une preuve, s'étant volontairement accourci pour devenir plus heureux; je veux bien appuier vôtre opinion, parce que j'ai appris depuis peu dans la premiere Decade du Pere Martinius, qu'il eſt tellement vrai, que les Chinois avoient porté leur domination jusques dans l'Ile de Madagascar ſi éloignée d'eux, qu'encore aujourd'hui la langue Chinoiſe s'y parle au Golphe de Sainte Claire, où pour plus grande preuve les hommes naiſſent jusqu'à préſent plus blancs, que les autres habitans de la même Ile.

Tubertus Ocella. Ce qu'on peut dire à l'avantage des grands Etats, c'eſt que difficilement

cilement peuvent-ils être ébranlés, que par des émotions du dedans que nous nommons civiles, n'y aiant presque rien au dehors, qui leur puiſſe préjudicier. C'eſt ainſi que la terre n'eſt agitée que par des vents inteſtins, les autres vents n'étant pas capables d'un tel effet. Toute leur impétuoſité, qui porte du Levant au Couchant le vaſte élément de l'eau contre l'Amerique, ne la peut tant ſoit peu écrouler; & le retour du même élément, qui cauſe autant que toute autre choſe le flux & reflux de la mer, n'a pas plus de pouvoir ſur les terres oppoſées; les vents ſeuls que cette grande maſſe terreſtre couve dans ſon ſein, allumant le ſoufre & le ſalpètre, qui s'y trouvent, produiſent des tremblemens dc conſidération.

Litiscus. Il eſt de la prudence d'un puiſſant & ſage Monarque de prévenir de ſemblables accidens, & d'y remédier d'une façon ou d'autre. Il ſait emploier la force où beſoin eſt, & il s'accommode ailleurs en laiſſant doucement évaporer des humeurs qui ne peuvent être corrigées ſans trop de peril. Pourquoi non? Le Soleil cede bien à la nuit, quand elle ſe préſente, comme le ſçût ſi bien repréſenter Agapet à l'Empereur Juſtinien. Il eſt vrai, que les Souverains ſont ordinairement aſſiſtés de Miniſtres clairvoians & fideles, qui par le

moien des lunettes à longue vûë, & de leur Dioptre politique, discernent & mesurent avec certitude les choses les plus éloignées, que d'autres qu'eux n'apperçoivent pas. Malheur au Prince, qui ne les a pas tels, & qui peut en cela être comparé à ces fleuves excellents, le Nil, ou le Gange, qui ont des eaux très bonnes, mais dont l'on n'ose presque s'approcher, à cause des Crocodiles qu'ils nourrissent. Nous vivons en un tems où Dieu-merci l'on peut parler ainsi librement, parce qu'on n'offense personne; & que c'est donner une exquise louange à ceux, que cette comparaison ne touche point.

Tubertus Ocella. Je vous prierai, que nous finissions ce propos tout innocent qu'il est, après vous avoir rapporté ce qui m'a semblé digne de grande réflexion dans l'Histoire des derniers Rois de Grenade. Elle nous représente celui qui en abandonna le Sceptre, avec l'un des plus agréables sejours de la Terre, pour un Prince aussi grand d'esprit, que son nom le rend de petite stature, puisqu'il s'appelloit *el Rey Chiquito*. Quoi qu'il en soit, ce que sa Chronique m'apprend de lui m'a plû extraordinairement, qu'il ne voulut jamais se hazarder à parler Castillan de crainte de s'y méprendre, par cette excellente raison, qu'un

Roi ne doit jamais rien dire, ni faire, que fort bien. Certainement ſa penſée eſt très mémorable, comme partant d'un cœur extrémément Roial. Je ne puis m'empêcher de vous damer ce petit pion d'un mot, qui m'a été proféré par une bouche tout autrement conſidérable que celle du Roi *Boabdil el Chiquito*. Vous ſavés, comme je ſuis ſouvent intervenu aux divertiſſemens ſtudieux de nôtre incomparable Monarque. Il voulut une fois voir des vers François, qui m'avoient été envoiés de Stockholm au ſujet d'un Balet, qu'y danſa la ſavante Reine Chriſtine de Suede. Et je fus étonné, que les aiant lûs, & s'appercevant qu'à la fin l'on voioit des noms du païs, la plûpart remplis de quatre ou cinq conſones pour une voielle, il me commanda de lui lire ces paroles d'une ſi étrange orthographe, dautant qu'il craignoit, me dit-il, de les mal prononcer. O paroles pleines de ſens & d'inſtruction pour tous les Rois de la Terre! O circonſpection & retenuë du plus grand Prince qui y ſoit, que tu donnes bien à entendre ce que Sa Majeſté penſe de la Roiauté, & combien il veut que la ſienne ſoit éloignée de toute ſorte de défauts! Mais ſur le doute qu'un théme ſi ſérieux puiſſe compatir avec la recréation d'une Promenade, j'ai envie, pour nous

égaier, de vous conter la plaiſante conteſtation, qui ſurvint, où j'étois entre deux ſuppôts du Parnaſſe. Auſſi-bien avés-vous beſoin, ſi je connois aſſés vôtre génie, rempli d'une infinité de notions importantes, de le traiter quoique ſpirituellement, comme l'on fait ceux qui ont trop d'embonpoint, avec des viandes moins ſolides que celle de leur nourriture ordinaire. *Non ſemper exquiſitiſſima delectant, ſed interdum ut divitibus ciborum, ſic ſapientibus ſtudiorum viciſſitudo gratiſſima eſt.*

LITISCUS. J'ai ſçû toutes les particularités de ce duel par une perſonne, que vous y pûtes voir, aux enſeignes, que le plus petit des deux champions fut le plus emporté & que

Ovid. ep. Ar. Theſſ. *Verbera cum verbis mixta fuere ſuis.*

Or je veux bien vous dire, que ſi je n'euſſe été déjà informé du fait, je n'euſſe pas deviné de quelles gens vous l'entendiés parler par vos ſuppôts du Parnaſſe. Car vous n'ignorés pas, que le mot de Parnaſſe & celui d'Hélicon, ſont auſſi-bien pour la Proſe que pour les Vers, & pour les Philoſophes que pour les Poëtes; ce qui fait parler Theophylacte au ſeptiéme livre de ſon Hiſtoire en ces termes, au ſujet des Météores & de leurs cauſes, *quas Stagiritæ & Platones in Helicone, libris ad memoriam commendaverunt.* Les Grecs & les Latins ſe ſont ſervis

de même du mot de Vers, tant pour designer de la Prose libre, que pour exprimer une Poësie contrainte & mesurée; dont vous pouvés avoir lû des exemples & des raisons dans le Traité des Poëtes de Gregorius Gyraldus. L'Eloquence à son tour, que les Orateurs voudroient bien s'attribuer privativement à tous autres, n'est pas moins propre aux Poëtes qu'aux Déclamateurs, d'où vient que Maternus dans Quintilien appelle la Poësie *sanctiorem & augustiorem eloquentiam*. Enfin la Poësie & la Prose ont tant de choses communes, qu'on voit des Poëmes écrits en Prose, tels qu'ont été les Ouvrages d'Apulée, de Lucien, & d'Esope. Ne dit-on pas même que Virgile composa son Æneide en langage vulgaire pour la premiere fois? *Greg. Gyr.* Et n'appelle-t-on pas Poëmes assés de pieces, qu'on soûtient n'être que des Proses mesurées ou rimées. Cela vient de ce que selon la doctrine d'Aristote, le Poëte est beaucoup plus obligé à la Fable, qu'aux pieds ou à la mesure des Vers, & comme il en parle, *Poëtam oportet magis fabularum effectorem esse, quam metrorum.* *l. de Poët. c. 9.* Or la principale partie, presque en toutes choses, est celle qui donne le nom au composé.

TUBERTUS OCELLA. D'où vient donc, si la Prose & la Poësie sont si voisines l'une de

l'autre, & ont tant de choſes communes enſemble, que ceux qui reüſſiſſent le mieux en l'une de ces facultés, n'ont ordinairement guéres de ſuccès en l'autre? Cela ne peut être rendu plus viſible que par les exemples du Prince des Poëtes Latins, & de celui des Orateurs Romains. Voici ce que témoigne d'eux Caſſius Severus dans Seneque. *Virgilium illa felicitas ingenii oratione ſoluta reliquit; Ciceronem eloquentia ſua in carminibus deſtituit.* Ce qui eſt ſi vrai, que le dernier ne profita jamais avec toute ſa Poëſie, que de l'inimitié de Pompée, dont il s'excuſe le mieux qu'il peut dans ſon Oraiſon contre Piſon, pour avoir écrit ce Vers empoulé,

l. 3. declam.

Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ.

Je ne doute point, que cela ne vienne de la diverſité de nos tempéramens, qui a fait dire juſques dans la Réligion, que les graces du Ciel étoient différentes, & qui fait que celui, qui peut exceller en un ſujet, n'a pas la même capacité pour un autre. La pluralité des Muſes parmi les Payens ſignifioit à peu près la même choſe. Il eſt vrai qu'on a voulu dire, qu'il étoit plus facile à un Poëte d'écrire bien en Proſe, qu'à un Orateur de faire de bons Vers, parce que la Nature ſeule fait les Poëtes, là où le métier des Orateurs dépend de l'Art, qui peut être

Diog. Laërt. in Xenocr.

acquis par l'étude & par une ſoigneuſe application. Tant-y-a que Céſar & Brutus ſe mèlèrent auſſi de faire des Vers, où ils ne rencontrèrent pas mieux que Ciceron, quelque grand Génie qu'ils euſſent, ſinon en ce qu'ils n'en firent pas tant que lui. Mais à propos des Muſes, je ne ſai, ſi l'on vous a bien expliqué, comment elles furent la principale cauſe de cette querelle Poëtique, qui fit rire tant de Spectateurs. L'on s'étoit fort entretenu de ces filles de Mémoire, pour parler leur langage, lors que l'un de ceux que l'on vous a nommés, s'aviſa de les appeller Vierges, & d'exalter leur mérite par cette belle qualité. Je m'étonne, lui dit l'autre, qu'un habile homme comme vous veüille faire paſſer pour pucelles d'une vertu recommandable, celles, qui ont toutes eu des Enfans. Car Orphée n'étoit-il pas fils de Calliope la plus eſtimée d'entre elles? Linus, d'Uranie? Palephatus, de Thalie? Les Sirenes, de Melpomene ou de Terpſichore? & ainſi des autres qui ſe ſont toutes pluës à avoir des enfans? Peut-être y a-t-il quelque impieté d'attribuer ainſi la Virginité à des filles, dont on connoit ſi bien la poſterité. Si ce n'eſt qu'on veüille dire, que les Déeſſes du Ciel Payen, ont eu des Vertus différentes de celles de la Terre. Je trouve qu'il eſt bien plus imper-

auth. de Orat.

tinent, lui repartit le petit Picrochole, de diffamer, comme vous faites, la reputation de celles, que vous vous vantés d'avoir toute vôtre vie courtisées, & que les premiers hommes de l'antiquité ont reverées comme venuës du Ciel, *Ab Jove principium Musæ.* Ha pour cela, repliqua le premier, vous n'y paroitrés pas moins ignorant qu'à soûtenir leur Chasteté, si vous voulés faire passer pour des Princesses d'extraction divine, de simples servantes qu'acheta en Mysie, d'où vient leur nom des Muses, la fille d'un Roi des Lesbiens. Car si vous aviés mis le nez dans Clement Alexandrin, vous y auriés appris que ce Roi se nommoit Macar, de la plus mauvaise humeur du monde, sur tout à l'égard de sa femme; ce qui obligea Mégacle leur fille d'acheter ces Mysiennes de condition servile, mais qui chantoient excellemment, pour adoucir, comme elles firent par l'harmonie, l'humeur impétueuse de Macar. Ce fut là-dessus que ces deux athletes du Parnasse en vinrent aux mains comme on vous l'a rapporté.

adm. ad Gen.

Litiscus. Je ne m'étonne plus, qu'un Seigneur de la Cour du feu Roi se soit voulu battre en duel, pource que durant un repas l'on avoit mal parlé de Jules César, qu'il protestoit être l'homme du Monde qu'il affectionnoit &

honoroit le plus. Mais puisque les Muſes nous ont tant amuſés, permettés-moi de vous ajoûter à leur ſujet, que Licetus ne m'a nullement ſatisfait dans ſa remarque ſur le nombre des neuf Muſes, qui n'a jamais été outrepaſſé depuis Héſiode & Hérodote, les autres nombres au deſſous leur aiant été appliqués par divers Ecrivains, hors l'unité où il n'a jamais été reduit, ni au nombre de ſix qu'il excepte auſſi. Licetus tâche de trouver enſuite des raiſons de cette exception, mais c'eſt avec ſi peu de ſuccès, qu'il n'eut pas moins bien fait, il me ſemble de les ſupprimer.

Tubertus Ocella. Je ſerai bien aiſe auſſi de vous faire ſouvenir, que ſelon Nonius Marcellus il y a une grande différence entre une Poëſie & un Poëme, parceque la premiere doit être toûjours une grande piece, au contraire du Poëme, qui peut ſe trouver très petit: c'eſt pourquoi, dit-il, une Epigramme de deux Vers ſera fort bien appellée un Poëme; *Itaque etiam diſtichon Epigrammation vocant Poëma.*

Litiscus. Ce que vous avés rapporté de Clement Alexandrin, qui tire le nom des Muſes de la Myſie, me remet dans la mémoire beaucoup d'autres etymologies, que vous ſavés mieux que moi, & entre autres celle que rapporte Voſſius priſe du mot Hebreu *Moſar*, de Idol.

qui veut dire un art, & une profeſſion à cauſe que les Muſes en ſont les maitreſſes. En vérité toutes ces extractions de l'Hebreu me ſont fort ſuſpectes à l'égard des Langues, qui n'ont jamais rien eu de commun avec celle des Juifs; & je ſuis fort trompé, ſi ceux qui affectent de paroitre grands Rabins, ne prennent ſouvent de ſimples alluſions pour de véritables etymologies. Ainſi Hornius fait venir le Parnaſſe, que nous venons de quitter, de *Har-Naſſe*, qui ſignifie en Hebreu mont fatidique ou de divination.

hiſt. phil. l. 3. c. 2.

Tubertus Ocella. Quand vous avés tantôt attribué l'éloquence aux Poëtes auſſibien qu'aux Orateurs, ſi je n'euſſe apprehendé de vous interrompre, j'aurois fortifié vôtre opinion, par ce que dit Pauſanias de la victoire qu'obtint Corinna dans Thèbes ſur le célèbre Pindare. Pauſanias ſoûtient, que tout l'avantage de cette fille vint du dialecte Æolique, dont elle s'étoit ſervie, qui fut trouvé beaucoup plus agréable, & plus propre à l'Eloquence que le Dorique bien plus rude, que Pindare avoit emploié.

l. 9.

Litiscus. Si nôtre mot François de charmes vient du Latin *carmina*, qui eſt celui de nos Vers, à cauſe qu'il n'y a rien de plus charmant qu'eux, lors qu'ils ſont bien faits,

Carmine Dii Superi placantur, carmine Manes; Hor. l. 2. ep. 1.
Il faut conclure, que de mauvais Vers ne sauroient au contraire être trop méprisés. Je donne le premier rang entre ces derniers, aux obscurs & non intelligibles, tels que ceux d'un Carcinus, ou d'un autre dont Suidas fait mention, qui fut nommé Capnias, parce que tous ses Poëmes sembloient être pleins de fumée & de ténèbres. J'avouë que Lycophron, qui fut un des sept qui composèrent la célèbre Pleïade des Poëtes Grecs, est noté de ce vice d'obscurité sur tout dans sa Cassandre. Mais il faut se souvenir que ceux même, qui lui ont donné ce rang avantageux, ont dit, qu'il remplissoit la place de l'Etoile, qu'on appelle nebuleuse dans la Pleïade céleste, où elle n'est presque pas perceptible. Tant y a que je suis en ceci du sentiment, qu'avance vôtre Sextus l'Empirique à la fin de son premier livre, qu'il adv. Math. n'y a point de meilleur Poëme, que celui, qui est plein de clarté & de lumiere: ἄριστον ποίημα τὸ σαφὲς· ἀρετὴ γὰρ ποιήματος ἡ σαφήνεια: *Optimum Poëma est id quod est clarum ac dilucidum; Poëmatis enim virtus est claritas.* Rien ne sauroit mieux prouver cette vérité dans la Poësie Latine, que la netteté & la facilité des Ouvrages de Virgile, d'Ovide, & des autres que nous reconnoissons pour être du bon tems,

& de la premiere classe. Si vous tournés la medaille, vous trouverés que les ténèbres ont toûjours été une marque de reprobation. Il me semble que de tels versificateurs mériteroient d'être reconnus, comme Sylla recompensa un de leurs semblables, à la charge d'abandonner le Parnasse: Ou qu'on les devroit obliger aux conditions, qu'on imposa à ce mal-heureux Chœrile, de recevoir un écu d'or de chaque bon vers, & autant de soufflets qu'il y en auroit de mauvais, au hazard d'expirer, comme il fit, sous la multitude des derniers. Certes il est de ces Chœriles en tous siécles, dont l'on peut dire après Alexandre, qu'il seroit plus avantageux d'être le Thersite d'Homere, que leur Achille; ou selon moi, le Sinon de Virgile, que leur Enée. En recompense il y en a d'autres, dont le mérite ne sauroit être mis à trop haut prix; & il me semble, que l'action de Simonide peut être excusée, quand il refusa des vers à celui qui lui en demandoit pour honorer la victoire de ses Mules qui avoient remporté le prix de la Course. Que peut-on écrire qui vaille, lui dit Simonide, à l'honneur de ces Demi-anesses? Mais quand on lui eut proposé un paiement digne de son *l. 3. Rh. c. 2.* travail, Aristote m'est garand, que ce Poëte de reputation ne fit nulle difficulté d'écrire, *Salvete Volucrum filiæ equorum*, &c.

Tubertus Ocella. Demeurés-en là, je vous prie, *ne Cicadam ala comprehendas*; & vous ſouvenés qu'encore que Platon chaſſe de ſa République aſſés rigoureuſement les Poëtes, il ne laiſſe pas d'avertir dans ſon Minos ceux, qui ont de l'ambition, de s'empêcher ſoigneuſement d'irriter ces Frelons, qui furent capables de releguer aux Enfers ce Roi de Crete, parce qu'il avoit mal-traité les Poëtes d'Athènes dans la guerre qu'il faiſoit à leur ville. Auſſi bien, quand vous auriés deſſein d'ajoûter à ce que vous venés de dire, l'heure qui nous va ſeparer ne le ſouffriroit pas; & pour moi je ſuis ſi peu propre à de longues Promenades, telles que vous ſeriés capable de les faire, qu'en vérité je penſe que celle-ci ſera la derniere. Je m'y ſuis plû toute ma vie, ſur tout en compagnie particuliere & ſouhaitable comme eſt la vôtre, au defaut de quoi j'ai pris habitude à les faire ſolitairement. Mais l'âge & ma foible complexion, m'en défendent la continuation.

--- Sed enim gelidus tardante ſenecta l. 5. Æn.
Sanguis habet, frigentque effœtæ in corpore Vires.

Combien de fois vous ai-je été cette aprèsdinée une remore en vous arrêtant tout court, parce que mes jambes ne vouloient plus ſeconder mes intentions, ni exécuter ce dont

je les ſollicite ſouvent en vain. Maintenant je ſerois ridicule & injuſte ſi je n'obeïſſois ſans murmurer à la Nature, & ſi je ne diſois librement après S. Paul, εἰ ζῶμεν πνεύματι, πνεύματι καὶ ϛοιχῶμεν. *Si vivimus ſpiritu, ſpiritu & ambulemus.* C'eſt la meilleure voie qu'on puiſſe tenir, comme il l'enſeigne ailleurs aux Romains, *non ſecundum carnem ambulare, ſed ſecundum ſpiritum.*

ad Gal. c. 5.

ad Rom. c. 8.

Litiscus. S'il n'y a que la poltronerie de vos jambes, (pour uſer du terme de ce Prélat Romain, qui diſoit dans l'incommodité de la Podagre, *Spiritus quidem promptus, pedes autem poltroni*) qui nous prive de vôtre entretien, au moins veux-je eſperer que nous en joüirons d'une autre façon, puiſque vos mains n'ont point encore été attaquées de la Goutte. Certes il y a une merveilleuſe ſatisfaction d'eſprit, de conſigner par écrit à la poſterité des penſées, qu'on croit qui la pourront ou inſtruire, ou contenter; de même que nous avons profité de celles de nos Devanciers, qui nous ont été ſi utiles & ſi agréables tout enſemble.

Tubertus Ocella. De quoi me parlés-vous, Litiscus? N'ai-je pas donné aſſés de connoiſſance de ma foibleſſe au public, ſans la rendre encore de nouveau plus manifeſte à

vôtre ſollicitation? Je vous parle ſelon mon cœur, & vous puis dire avec ſincerité après Pindare, γλῶσσα δ' ὐκ ἔξω Φρενῶν, *lingua autem non eſt extra mentem.* Ha que le ſilence a ſouvent de grands avantages ſur toute ſorte de diſcours! Les Pythagoriciens diſoient excellemment, qu'on parloit même en ſe taiſant. καὶ τὸ σιωπᾷν λόγος, *ipſum quoque ſilentium ſermo eſt.* Combien de choſes, nous apprennent les plus muets des Animaux? & combien Eſope reçût-il d'eux de belles inſtructions? En vérité je ne m'étonne pas, ſi la charge de Silentiaire étoit ſi importante dans l'Empire de Conſtantinople, qu'Anaſtaſius qui en poſſedoit une, ſucceda à l'Empereur Zénon. Je ne m'oblige néanmoins ni à me faire entendre comme ce Sophiſte Herode, jusqu'à ce que la terre du tombeau me ferme la bouche, ni à un ſilence auſſi obſtiné que celui de Diogenes Laërtius, & du Philoſophe Secundus, qu'on aſſure qu'ils gardèrent, encore que l'Empereur Hadrien leur commandât de parler, ſe contentans tous deux de lui faire reponſe par écrit. Leur Taciturnité peut être jugée un peu opiniâtre: Mais je veux vous faire voir avant que de vous quitter, & pour vous laiſſer en belle humeur, un babil de femme bien plus prodigieux, & plus approchant de cette γλωσ-

Procopius

Philoſt.

Ionſt. l. 3. hiſt. ph. c. 12.

Suidas.

σαλγία ou maladie de langue des Grecs, pour qui Iſée & Demoſthène compoſèrent le mot ἀειλογία, *ſemper oratio.* Les Latins l'ont nommée Loquacité, mais ils n'en produiſent point d'exemple qui vaille celui de cette Eſpagnole, dont voici l'epitaphe,

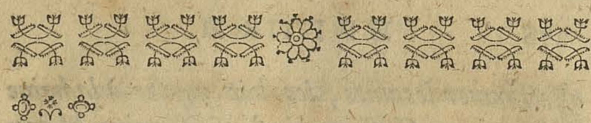
A qui yaze ſepultada,
La mas que noble Señora,
Que en ſu vida punto, ni hora
Tuvò la boca ſerrada.
Y es tanto lo que hablò,
Que aunque mas no ha de hablar,
Nunca llegare el callar,
Adonde el hablar llegò.

L'Hyperbole eſt un peu forte, & j'avoüe qu'elle va non ſeulement *ultra fidem*, mais encore *ultra modum*, contre les préceptes de l'Ecole. Mais conſidérés, que le païs d'où elle vient eſt celui des Rodomontades, qui reçoivent volontiers les plus exorbitantes hyperboles. A Dieu.



DISCOURS

DISCOURS
DE
L'HISTOIRE.
AU
CARDINAL
DUC DE RICHELIEU.



MONSEIGNEUR,

Encore qu'il ſemble, que tout le monde doive avoir de l'affection pour l'Hiſtoire, puisqu'il ne ſe voit perſonne qui n'en trouve la lecture ſi agréable, qu'on peut dire qu'elle a des charmes pour toute ſorte de profeſſions: Si faut-il avoüer que ceux qui ſont particulierement intereſſés dans ſa narration, & qui lui fourniſſent les principales actions qu'elle repreſente, ſont beaucoup plus obligés que les autres d'en faire eſtime, & de la proteger même, ſi elle a beſoin de leur autorité. Les grands Monarques, & leurs principaux Miniſtres, qui donnent le branle à toutes ces merveilleuſes revolutions d'Etats que l'Hiſtoire nous décrit, la doivent regarder d'un œil bien plus favorable que le reſte des hommes; & ſi elle s'acquite dignement de ſa charge, nous faiſant voir au vrai ce qui eſt de leur importante conduite, ils manqueroient à eux-mêmes, ſi elle ne leur étoit auſſi chere que leur propre reputation, qui en depend en partie. Mais comme ils ne ſauroient témoigner trop d'amour pour les bonnes Hiſtoires, auſſi ne peuvent-ils avoir trop à contre-cœur celles qui pêchent contre les loix de leur devoir; & le même interêt qui leur fait

affectionner les unes, les doit porter à la haine des autres. C'est ce qui m'a fait croire, Monseigneur, *que je pouvois presenter à Vôtre Eminence ce petit Traité; où remarquant les fautes d'une fort mauvaise Histoire, je pense avoir touché les regles principales qu'on doit observer pour en écrire une bonne. La passion nompareille que vous avés pour l'honneur de la France, m'a d'ailleurs assûré que vous verriés volontiers refuter les calomnies d'un Historien, le plus contraire à la gloire de nôtre Nation qui puisse être lû. Et je me suis persuadé que Vôtre Eminence ne trouveroit pas hors de propos, ni peut-être inutile, que j'aie fait voir aux Etrangers ennemis de nôtre nom, comme la licence qu'ils se donnent de nous diffamer dans leurs Histoires, n'est pas pour demeurer sans repartie. En effet, si tous les conseils de François Premier & de ses Ministres, ont été calomniés par Sandoüal, & si sa malice a pû donner de fausses apparences à leurs meilleurs avis; ne doit-on pas apprehender qu'une semblable animosité n'entreprenne un jour la même chose sur ceux où vôtre imcomparable prudence se fait tous les jours admirer; que toutes les bonnes intentions de nôtre grand Roi ne soient mal interpretées, & que ses plus heroïques actions ne se voient de même exposées à la médisance? Car*

encore que la grandeur de vôtre Genie se fasse respecter par les plus ennemis de vôtre valeur & du bien de cet Etat; & quoique l'industrie de vôtre conduite en l'un & l'autre tems de paix ou de guerre, ne puisse être trop hautement estimée; si est-ce qu'une mauvaise plume en peut beaucoup diminuer le merite, & un Historien aussi envieux que Sandoval, est capable d'obscurcir vos plus nobles directions. Ie sai bien que vous vous contentés des satisfactions intérieures qu'elles vous donnent, & que, hors les bonnes graces de Sa Majesté, vous n'attendés point de recompense temporelle de vôtre vertu. Il importe pourtant au public, que le mensonge & l'imposture ne passent pas pour des verités historiques. Les attentats qui se commettent en cela contre la gloire des Souverains & de leurs premiers Ministres, doivent être reprimés. Et je ne croi pas que le travail de ceux qui s'opposent à de telles calomnies, doive être estimé tout-à-fait infructueux. Sie je suis si heureux, MONSEIGNEUR, *que vous approuviés celui que je prens la hardiesse d'exposer aux yeux de Vôtre Eminence, je le mettrai au rang des plus agréables divertissemens de ma vie, ne pouvant y avoir jamais rien de laborieux pour moi, de ce qui sera capable de vous donner quelque satisfaction. Et si mes opinions, touchant la façon dont je croi*

qu'on doit traiter l'Histoire, ne vous déplaisent pas, j'essaierai de m'expliquer encore mieux dans un Ouvrage de plus grande halene, par l'usage des maximes que j'établis en celui-ci. J'ose me promettre cependant, que la bonne volonté & l'extrême respet dont j'accompagne ce peu que je vous offre, lui servira de recommendation; & que Vôtre Eminence, selon sa generosité ordinaire, ne mesestimera pas une chose toute petite qu'elle est, qu'un zele pareil au mien lui presente. Le cœur pour être l'une des plus petites parties de l'homme, ne laisse pas d'être le plus grand present qu'on puisse faire à Dieu. Recevés donc, MONSEIGNEUR, *ce que Dieu ne rejette pas; & trouvés bon qu'un cœur, qui ne conçoit rien de plus parfait que vôtre Idée, vous dedie ce que l'amour de son Prince, de sa Patrie, & de vôtre Nom glorieux, lui a fait imaginer. C'est avec ce même cœur que je vous supplie très humblement de souffrir, qu'autant de tems qu'il m'animera je puisse me dire,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble & très obeïssant serviteur,

DE LA MOTHE LE VAYER.



DISCOURS
DE
L'HISTOIRE.

OU EST EXAMINÉE CELLE de Prudence de Sandoval, Chroniqueur du feu Roi d'Espagne Philippes III. & Evêque de Pampelune, qui a écrit la Vie de l'Empereur Charles-Quint.

J'ETOIS depuis quelque mois dans le plus profond repos, dont je pense qu'un homme de ma profession puisse joüir dans le monde. Exemt d'ambition, d'affaires, & de tout autre dessein que de contenter mon humeur pour lors studieuse, je conversois avec ces grands hommes de l'Antiquité, qui nous disent sans flatterie ce qu'ils pensent du vice & de la vertu. Et sans que mon esprit compatit à ce que ma petite fortune peut ressentir des agitations publiques, je contemplois de mon cabinet ces grandes révolutions de l'Europe, du même œil que j'ai

ſouvent regardé le changement des Scènes, & les faces différentes d'un Théatre. Dans cette heureuſe aſſiete, qui fait voir les plus élevées ſans envie, je reçûs la viſite & le conſeil d'un ami; auquel après beaucoup de réſiſtance je fus contraint de promettre, que puisque je ne lui pouvois complaire tout-à-fait, je le contenterois au moins en partie, lui donnant par écrit les raiſons qui m'empéchoient d'acquieſcer entierement à ſon avis.

Il ſe jetta d'abord comme en riant ſur le mépris de certaines études purement contemplatives, & qui font profeſſion de trouver en elles-mêmes toute la recompenſe de leurs travaux. D'où me faiſant connoitre doucement qu'il jugeoit que je n'y avois que trop donné de mon tems, il ſe mit à me dire fort ſérieuſement, que ſi je voulois contenter beaucoup de perſonnes qui ne me portoient guéres moins de bonne volonté que lui, je leur écrirois plûtôt des Livres d'Hiſtoire que de Philoſophie. Il ajoûta en ſuite tant de termes choiſis pour m'expliquer tout ce que les Anciens ont dit à l'honneur de l'Hiſtoire, & tout ce qu'on ſe peut promettre d'utilité & de plaiſir dans cette occupation, que je reconnus aiſément, qu'il étoit venu exprès pour me la faire agréer.

Ma réponse fut au commencement accompagnée d'un peu de ressentiment de ce qu'il avoit parlé au desavantage du plus agréable entretien de ma vie, & je lui témoignai qu'il n'y auroit jamais de considération plus forte sur mon esprit, que celle de l'honnêteté qui se trouve dans ces méditations Philosophiques, dont les hommes nés seulement à l'action sont quelquefois le moins d'état. En effet, j'ai toûjours comparé celui, qui abandonne tout-à-fait les sciences contemplatives, pour suivre celles qui paroissent plus profitables dans le cours de la vie civile, à cette inconsiderée Atalante, qui trahit l'honneur de sa course pour ramasser une pomme d'or. Et néanmoins afin de témoigner à mon ami que sa bonne volonté m'obligeoit, je m'accommodai de sorte au reste de ses sentimens, que je mis l'enchère sur tout ce qu'il avoit dit à la recommendation de l'Histoire.

Ovid 10. Metam.

Je lui passai pour bonne la conception d'Agathias, qui veut qu'on la révère comme un don de la Providence divine, vû que sans l'immortalité, dont l'Histoire est la dispensatrice, beaucoup d'actions héroïques cesseroient, pour être privées de leur cause finale, & de la seule récompense qu'ordinairement elles se promettent. Mais je lui dis, que je

l'estimois principalement comme celle qui faisoit les propres fonctions de la Philosophie morale, & qui lui pouvoit même par quelque considération être préferée, puisque non contente de donner les mêmes préceptes, elle y ajoûtoit encore les exemples, qui émeuvent bien plus puissamment que les mœurs, selon que parle Tacite, & qui rendent le chemin de la vertu bien plus court que celui par lequel nous conduisent les préceptes. Car il me souvient que Seneque s'explique selon cette pensée dans une de ses lettres, soûtenant que la vie de Zénon, dont Cléanthes avoit été spectateur, l'avoit bien plus instruit que sa doctrine; que les actions de Socrate servirent davantage à Platon que ses discours; & que Métrodorus dût beaucoup plus à Epicure pour avoir été son domestique, que son écolier. Ne sait-on pas que les plus belles leçons que reçût Achille de Chiron furent exemplaires ? Que les conquêtes d'Alexandre animèrent toutes les expéditions de César? Et que l'idée du Cyrus de Xenophon fut le modèle sur lequel se forma l'invincible courage de Scipion? L'Histoire donc qui prend le soin de nous conserver tant de beaux exemples, semble avoir bien merité sur toute autre science, ce beau titre qu'on lui donne de

Epist. 6.

maitresse de nôtre vie. Et c'est peut-être ce qui a fait dire à Diodore, qu'elle étoit comme la métropolitaine de toute la Philosophie; au même sens que Diogene nommoit l'avarice la métropolitaine de tous les vices. *Lib. 1.* *Diogen. Laërt. in ejus vita.*

Or comme nous convenions aisément pour ce regard, aussi ne fûmes-nous pas bien d'accord en ce qu'il prétendoit en suite de m'engager à un travail si fort au dessus de mes forces, comme seroit celui d'écrire l'Histoire de nôtre tems; & ce qui est encore plus important, de la donner dès à présent au public. Car encore qu'il n'y ait point d'ordinaire de meilleurs Auteurs, que ceux qui parlent des choses de leur siécle, dont on suppose qn'ils ont pris toute sorte d'instruction; si est-ce que la maxime n'est pas si absolument vraie, qu'elle ne manque bien souvent; & ce n'est pas à dire que tous ceux qui entre-prennent un si grand travail, s'en acquittent comme il faut. Polybe nous l'apprend au sujet de l'Historien Fabius, remarquant que sa qualité de Senateur Romain, & ce qu'il avoit écrit des choses de son tems, avoient trompé beaucoup de personnes, qui faisoient cas sur cela d'un ouvrage qui n'avoit rien de recommandable. C'est bien quelque chose de pouvoir dire qu'on a eu part aux affaires, & vû une *Lib. 3. hist.*

Noct. Attic. l. 5. c. 18. partie de ce que l'on expoſe au public. Aulu Gelle ſoûtient que l'Hiſtoire, ſelon étymologie Grecque, n'eſt à proprement parler que *Lib. 12.* de ces choſes-là ; & le même Polybe reproche à Timée ſur ce ſujet, que n'aiant jamais voiagé, ni rien obſervé de ſon chef, il ne parloit que ſur des mémoires qu'on lui avoit fournis, & ſur le rapport d'autrui, le plus ſouvent ſujet à mécomte. Mais outre que ceux-mêmes qui ont cet avantage qui me manque, ne peuvent pas avoir été par tout, ni ſavoir toutes choſes avec une égale certitude, il faut de ſi grands dons de nature & d'étude, pour s'acquiter dignement d'une ſi haute entrepriſe, que d'y penſer ſeulement, ce ſeroit à un homme comme moi témoigner trop de témérité. Caliſthene étoit un grand perſonnage, & qui avoit été ſpectateur de ce fameux combat entre Alexandre & Darius, au *Polyb. lib. 12.* paſſage étroit des Portes de Cilicie. Si eſt-ce que pour avoir ignoré la Tactique, qui eſt l'art de ranger en bon ordre les batailles, ſa narration a été convaincuë d'abſurdité, & on a fait voir des impoſſibilités en la deſcription qu'il faiſoit de cette importante Journée.

Je ne veux pas dire pourtant qu'il n'y ait que ceux qui ſont emploiés dans les grandes affaires de paix & de guerre, qui ſoient ca-

pables de compoſer l'Hiſtoire. Outre que leurs occupations continuelles pour le bien public ne leur donnent guéres le loiſir de vaquer à cela ; quelques uns ont remarqué, qu'une bonne partie des plus grands Miniſtres n'ont pas eu les conditions qui ſont requiſes, pour ſe bien acquiter d'un tel ouvrage : Et en effet, la plûpart des Capitaines que nous ſavons avoir le plus fait avec l'épée, ont eu d'ailleurs une fort mauvaiſe plume. Les Livres de Pyrrhus & d'Hannibal furent tels, qu'on ne peut pas dire qu'ils aient rien contribué à leur réputation. Ceux d'Auguſte, de Tibere, de Claudius, & de tant d'autres Empereurs, ont eu ſi peu de génie, qu'il n'en eſt rien venu jusqu'à nous. A la vérité, Céſar a été beaucoup plus heureux. Et néanmoins quoiqu'il eût exercé ſon ſtile excellent dès ſon jeune âge; encore qu'il eût écrit du même genie, & avec la même force dont il combattoit ſes ennemis, ſelon le dire de Quintilien; & bien qu'il ſe fut appliqué à faire des Livres d'Analogie, & des Anticatons, auſſi volontiers qu'à commander des armées; ſes Commentaires ne laiſſèrent pas d'être repris par Aſinius Pollio, comme ceux qu'il avoit compoſés avec ſi peu de ſoin & de vérité, qu'il les eût ſans doute corrigés, à ce que dit

Dionyſ. Halic. Corn. Nepos.

Lib. 10. Inſt. c. 1.

Sueton. in Iul. C. p. 56.

Pollio, ſans ſa mort précipitée. C'eſt ainſi que toutes les graces ne ſe trouvent que rarement en un même ſujet; que le tempérament qui donne les unes, nous envie bien ſouvent la poſſeſſion des autres & qu'il ſemble que le Ciel n'ait pas voulu permettre que ceux, qui ſont les choſes dignes d'être écrites, puiſſent encore avoir la gloire d'écrire celles qui méritent d'être lûës. Si faut-il confeſſer qu'il ſe trouve des perſonnes d'une naiſſance tellement privilègiée, qu'on les voit reüſſir en toutes choſes. Mais nous ne parlons pas de ce qui eſt ſi rare en la nature, que nous le pouvons mettre au rang de ſes autres prodiges.

Tant y a que puiſque ſouvent les plus grands hommes mêmes ſe trouvent n'avoir pas toutes les parties néceſſaires à un ſi important ouvrage qu'eſt celui de l'Hiſtoire, je m'excuſois ce me ſemble aſſés raiſonnablement à mon ami; lui faiſant avoüer au même tems, qu'on ne peut ſans indignation voir avec quelle inſolence des perſonnes de nulle conſidération, & de moindre érudition, ont oſé prendre un ſi préſomptueux deſſein. Suetone fait une obſervation après Cornelius Nepos, que le premier des Libertins, qui eût la hardieſſe de mettre la main à la plume

pour cela parmi les Romains, fut un Otacilius, qui de portier esclave étoit parvenu par son bel esprit à être Précepteur de Pompée le Grand ; mais qu'avant lui il n'y avoit eu que les plus honnêtes hommes, & les plus considérables de la République qui s'en fussent mêlés. Si nous avions la moindre teinture de cette vertueuse pudeur qui les retenoit de ce tems-là, ou qu'une juste censure fut emploiée à reprimer ceux que l'on ne peut autrement mettre à la raison, nous ne verrions pas cette belle partie des disciplines si mal traitée, pour être tombée en de trop mauvaises mains.

Pour ce qui concernoit la publication, supposant même que j'eusse pû satisfaire à ce qui étoit de la composition, je le priai de considérer que selon l'opinion de Lucien, & de beaucoup de personnes, l'Histoire étoit un présent qui ne devoit être fait qu'à la posterité ; & qu'on pouvoit bien écrire l'Histoire de son tems, moiennant que ce fut avec dessein de ne la faire voir qu'à l'avenir. Voici de quels moiens ils ont accoûtumé de se servir pour autoriser cette opinion. Puisque la premiere loi de l'Histoire est de ne dire jamais un mensonge, la seconde de ne taire jamais une vérité ; chacun peut bien juger que tou-

Quando sc. hist.

Cicer. de Oratore.

tes vérités n'étant pas toûjours bonnes à dire, ſelon le Proverbe, il n'y a pas grande apparence qu'une vraie & legitime Hiſtoire pût être bien reçuë par ceux qui s'y prétendroient intereſſés. On peut dire cela d'autant plus librement aujourd'hui, que graces à Dieu ceux qui doivent faire la meilleure partie de la nôtre, comme étant les plus conſidérables de l'Etat, ſe gouvernent de ſorte qu'ils doivent attendre d'une fidele narration de leurs actions, la principale recompenſe qu'elles méritent, puiſqu'ils ne peuvent être jamais ſi hautement loüés, que quand on parlera véritablement de leur adminiſtration. Mais outre que les tems ne ſont pas toûjours ſemblables, il y a tant d'autres hommes au deſſous d'eux, qui ne laiſſent pas d'entrer fortement dans le corps de l'Hiſtoire, qu'il eſt bien difficile que celui qui l'écrit ne ſoit touché de beaucoup de conſidérations s'il ſe reſout de la rendre publique de ſon vivant. Car pour en parler avec franchiſe, y a-t-il quelqu'un de nous qui ſouffrit volontiers d'être mis dans l'Hiſtoire avec la même liberté dont il vit? Confeſſons-le ingenûment, nos mœurs ne le ſouffrent pas; & je doute même ſi hors le ſiécle d'or des Poëtes, il y en eût jamais un autre auquel une ſi grande licence de tout

dire

dire ait été bien reçuë, ou ſeulement ſoufferte. C'eſt ce qui a fait comparer une bonne Hiſtoire à un fruit très exquis, mais qui n'eſt pas encore mûr. Parce que comme il ne ſe faut pas trop hâter de cueillir celui-ci, & qu'il doit être même tenu quelque tems ſur la paille, avant qu'il puiſſe être de bon debit au marché; Auſſi ne faut-il pas penſer qu'une Hiſtoire qui parle avec la liberté néceſſaire des hommes vivans, ſoit propre tout auſſitôt à voir le jour; le tems auquel elle pourra être trouvée de bon goût n'eſt pas encore venu; & il ſuffira que ceux qui nous ſurvivront lui donnent un jour l'eſtime & le prix qu'elle mérite. De penſer qu'on peut garder une certaine modération, par le moien de laquelle, ſans offenſer perſonne, dont on doive craindre le reſſentiment, on ne laiſſe pas d'inſinuer les choſes, & de les déclarer à peu près comme elles ſe paſſent, ce n'eſt pas un expedient qui puiſſe être reçû, ni qui ſoit aucunement tolérable. Car c'eſt une règle conſtante, qu'un bon Hiſtorien eſt obligé de publier le bien & le mal des choſes & des perſonnes dont il traite, ſans que l'amour ou la haine, l'eſpérance ou la crainte l'en doivent jamais diſpenſer. Polybe repete ſouvent *Lib.12. & lib.16.*
cette maxime, & ſoûtient qu'on ne doit pas

dire ſimplement, comme faiſoit Timée, qu'Agathocle étoit un Tyran, ſans ajoûter qu'il étoit auſſi un très grand perſonnage. Et l'Hiſtoire Sainte qui parle de l'idolatrie, auſſi bien que de la ſageſſe de Salomon; du reniement de Saint Pierre, comme de ſa pénitence; & des débauches de la Madelaine, de même que de ſa converſion, nous montre aſſés par là ce qui doit être obſervé par tout ailleurs. On peut ajoûter que puiſque les loix condamnent comme frauduleuſe l'action de ceux qui diſent tout ce qu'ils peuvent de la bonté d'un fonds de terre, ou d'une maiſon dont ils ſe veulent défaire, en taiſant les défauts, & en cachant ſoigneuſement toutes les mauvaiſes qualités; à bien plus forte raiſon doit-on blâmer la procédure d'un Hiſtorien, qui en une matière beaucoup plus importante, & où il y va de l'inſtruction de tout le genre humain, ne dit qu'une partie de la vérité, & cache le reſte en faveur de ceux, qu'il veut obliger, ou des autres, à qui il ne veut pas déplaire. Ce ſont à peu près les conſidérations que j'apportai à mon ami, pour lui juſtifier ma retenuë, lui avoüant néanmoins, que la principale cauſe étoit fondée ſur ce que je n'avois pas les proviſions néceſſaires pour un ſi haut deſſein; & qu'au cas

que je me viſſe jamais des matériaux ſuffiſamment, pour fournir à la conſtruction de ce grand bâtiment de l'Hiſtoire, je contribuerois volontiers, pour lui complaire, toute ma petite induſtrie, & ce que j'avois été curieux d'apprendre des loix qu'il faut obſerver dans une ſi noble architecture. Surquoi étant entrés en un aſſés long propos du blâme, ou de la loüange que ſemblent mériter beaucoup d'Hiſtoriens modernes, nous nous arrêtames particuliérement à en examiner un, dont j'avois la mémoire aſſés récente, & qui ſuivant ma promeſſe fournira de ſujet au préſent discours.

Je n'ai jamais eſtimé l'humeur critique de certaines perſonnes, qui ne mettent guères volontiers la main à la plume que pour cenſurer les ouvrages des autres, & ſur tout de ceux qui pour n'être plus, ſont ſans repartie. C'eſt vouloir vivre en évoquant les morts, bâtir inhumainement ſur leur ſépulture, & les déterrer pour s'en repaitre, comme cet infame Dabuth des Arabes. Cela m'auroit pû empêcher d'écrire ici les obſervations ſuivantes ſur l'Hiſtoire de la vie & des actions principales de l'Empereur Charles-Quint, dont j'apprens que l'Auteur eſt mort, bien qu'il n'y ait pas plus de dix-huit ans qu'il la dédia

Leon. d'Af. liv. 9.

au feu Roi d'Eſpagne Philippes Troiſiéme. Mais d'une part, la guerre ouverte où nous ſommes maintenant avec ceux de ſa Nation, me peut bien permettre quelque choſe en ceci ; quoiqu'elle ne m'empêche pas de reconnoitre Mariana & quelques autres du même païs, pour auſſi bons Ecrivains que celui-ci l'eſt mauvais. Et d'ailleurs j'eſpere rendre mes repréhenſions ſi claires, qu'on connoitra facilement que je les ai plus faites pour profiter au public, que pour en tirer quelque avantage particulier. En effet, y aiant deux façons d'enſeigner, dont l'une donne les exemples de ce qu'il faut imiter, & l'autre fait voir ce qui eſt à fuïr ; puisque tant de perſonnes ont déjà écrit les choſes qui ſont requiſes pour la perfection de l'Hiſtoire, je prétens remarquer ici beaucoup de défauts, qu'on doit éviter, & dont je ne croi pas qu'on puiſſe fournir de plus riches preuves, que celles que je tirerai du texte que j'entreprens d'examiner. C'eſt ainſi qu'Iſmenias faiſoit entendre à ſes disciples les plus mauvais joueürs de flutes de ſon tems. Que le pere d'Horace lui faiſoit jetter les yeux ſur la plus débauchée jeuneſſe de Rome. Et que Quintilien vouloit que les Profeſſeurs d'Eloquence lûſſent quelquefois à leurs écoliers des orai-

Lib. 1. Sat. 4.
Lib. 2. inſt. cap. 5.

ſons fort vicieuſes, afin que les improprietés, les obſcurités, & les baſſeſſes, qu'ils y remarqueroient, leur fiſſent mieux comprendre les parties eſſentielles d'une parfaite oraiſon. Je ſai bien que la qualité d'Evêque de Pampelune que prend Prudence de Sandoval au commencement de ce livre mérite beaucoup de reſpect. Mais je penſe auſſi qu'on m'accordera facilement, que ce ne ſont pas choſes incompatibles d'être en même tems fort bon Evêque, & fort mauvais Hiſtorien. Grégoire Evêque de Tours étoit un grand Prélat, & que nous devons beaucoup eſtimer à cauſe de ce qu'il nous a donné de nôtre France en un tems de pleine barbarie à l'égard des lettres. Et néanmoins l'examinant par les régles de l'Hiſtoire, je croi que perſonne ne le voudroit faire paſſer pour un Auteur accompli.

Commençons donc, pour ſuivre quelque ordre, par celui qui eſt obſervé aux deux Volumes de cette vie, & voions s'il a été bien pris & bien entretenu. Il eſt ſi néceſſaire en toutes choſes, que les Philoſophes l'ont nommé la forme de l'Univers, qui ne peut ſubſiſter ſans ſon moien. Mais on le peut bien dire tel particuliérement au ſujet dont nous traitons, vû qu'un corps d'Hiſtoire dé-

pourvû de la méthode qui y doit être, paroit plûtôt un cadavre froid & sans sentiment, qu'un ouvrage animé. Or l'ordre Historique se prend, ou des lieux, comme a fait Hérodote, ou des tems, selon qu'en a usé Thucydide; & c'est le tems qui compose ce qu'on nomme proprement le fil de l'Histoire. Car la Chronologie est un filet plus nécessaire à se démêler d'une narration Historique, que ne fut jamais à Thesée celui qui le tira de tous les détours du Labyrinthe. Je ne sai personne, qui l'ait jamais pris que par le plus ancien bout, pour finir aux derniers tems, si ce n'est Ciceron, qui commença par son Consulat, & remonta jusqu'à Romulus, & à la fondation de Rome, si nous en croions Dion
Lib. 46. Cassius. A la vérité, nôtre Auteur n'a pas été en cela si extravagant, il a suivi le cours ordinaire, a mis même la date des années en marge, qui sont des bornes si nécessaires à l'Histoire, que sans elles on la peut comparer à une campagne sans limites, où l'on a de la peine à se reconnoitre. Et néanmoins on y peut être souvent trompé, n'y aiant Livre où il n'ait commis de notables parachronismes, traitant en telle année des choses passées beaucoup de tems auparavant, ou plusieurs années après, ce qui l'oblige en

ſuite à des repétitions les plus iuſupportables que j'aie jamais remarquées ailleurs. Il me ſouvient d'y en avoir lû une de plus de deux pages, ſans qu'il y eût un ſeul mot changé; ce qui procéde d'un défaut étrange de mémoire, ou de jugement. Ce n'eſt pas que je veuïlle nier, qu'un Hiſtorien ne doive quelquefois s'accommoder aux matières qu'il expoſe; en ſorte, que pour ne les pas abandonner du tout imparfaites, & afin de ne laiſſer jamais l'eſprit de ſon Lecteur confus & mal ſatisfait, il ne puiſſe les réünir, & donner une ſeule narration, ce qui n'eſt arrivé qu'en des tems un peu différens. Thucydide eſt repris ſur cela par Dénis d'Halicarnaſſe, & par le Sophiſte Théon, de s'être ſi fort aſtraint à ſes deux ſaiſons d'Eté & d'Hyver, *Ep. ad Cn. Pomp. & ad Tub.* que pour ne rien dire en l'une qui fût du tems de l'autre, il coupe les choſes dont il traite en tant de parties, & les mutile de telle ſorte, *In Progy.* qu'elles donnent du dégoût, & laiſſent du trouble dans l'eſprit de ceux qui les liſent. Mais c'eſt le fait d'un judicieux Ecrivain de reconnoitre par la nature des matières, la néceſſité qu'il a de ne les pas disjoindre; ce qu'on ne peut pas dire de Sandoval, m'aſſurant bien, que perſonne ne le lira ſans reconnoitre ici ſes fautes, & ſans tomber d'ac-

cord avec moi, qu'il n'a été prudent que de nom en cette partie, non plus qu'en de certaines digreſſions dont il uſe. Je ne les condamne pas toutes comme abſolument vicieuſes, puisque les meilleurs Hiſtoriens Grecs & Latins les ont pratiquées : mais je les blâme ſeulement quand elles ſont hors de propos comme les ſiennes, & lors qu'on mêle, comme lui, des choſes qui n'ont nul rapport entre elles.

Je croi devoir dire auſſi quelque choſe de ſon ſtile, avant que de paſſer plus outre. Non pas que je penſe qu'on doive uſer de trop de ſcrupule en cette partie, ni que de bonnes choſes perdent leur prix en matière d'Hiſtoire, pour être dites en mauvais termes. Polybe s'eſt moqué avec raiſon de l'Hiſtorien Zenon, pource qu'il ne faiſoit état que de la diction, & que pour vaquer à une vaine éloquence dont il faiſoit parade, il négligeoit le plus ſérieux, & commettoit des fautes eſſentielles dans ſon ouvrage. Mais il eſt bien raiſonnable néanmoins qu'un Auteur qui entreprend un ouvrage de réputation comme celui-ci, faſſe choix de l'un des trois charactéres, qui eſt le plus approprié à ſon deſſein; & qu'il ait ſon ſtile règlé de même, qui lui ſoit propre, aſſuré, & non emprunté. Ce

Excerp. Val. p. 75.

ſeroit trop de rigueur de les examiner à cette heure ſéparément, ce bon Prélat n'aiant, à mon avis, jamais reconnu la diſtinction, qu'on fait ordinairement entre le ſtile & le caractére. Diſons ſeulement de l'un & de l'autre, qu'à les conſidérer en gros & dans le général de ſon œuvre, ils ſont bien du plus bas étage, & du moindre ornement qu'on puiſſe guères obſerver dans les livres; encore qu'il y ait quelquefois de l'inégalité en ceux-ci, à cauſe de certaines pieces beaucoup plus travaillées que le reſte, & qu'on voit bien lui avoir été fournies d'aſſés bonne main. A la vérité ceux qui ont crû reconnoitre la portée de la langue Eſpagnole, n'ont pas jugé que ſoit en proſe ou en vers, elle ait encore atteint la perfection des plus cultivées. Elle a pourtant ſes graces particuliéres; & comme le parler rend un témoignage ſecret de nos mœurs, celui des Eſpagnols n'eſt pas moins altier que leurs façons de faire; & ils ſe vantent même, dans leurs rodomontades ordinaires, d'avoir de toutes les langues celle qui eſt la plus propre à commander. Quoiqu'il en ſoit, il y en a quelques-uns parmi eux qui écrivent bien plus éloquemment que les autres, & ſi vous conferés le ſtile de Sandoval avec celui de Mariana, de Herrera,

ou de Cabrera, tous Hiſtoriens de même tems que lui, vous trouverés le prémier fort groſſier, & tout à fait au deſſous de celui des ſuivans. Or tous les maitres ont convenu en cela, que l'Hiſtoire étoit une des princi-
1. de leg. pales parties de l'art oratoire, *opus oratorium maximè*, dit Ciceron, ſe plaignant de ce qu'en ſon tems elle n'avoit pas encore été bien traitée par les Romains. Auſſi voions-nous qu'elle fait des harangues qui ne cèdent en rien à celles de la Rhétorique, s'en trou-
Lib. 20. hiſt. c. 1. & 2. vant dans Thucydide & dans Tite-Live, qui ne ſont pas moins admirées que celles de Demoſthène ou de Ciceron. Et quand on voudroit faire valoir l'opinion de Diodore, & de quelques autres, qui ſemble condamner les oraiſons hiſtoriques, cela ſe devroit entendre des directes, qui n'ont rien de vraiſemblable, & qui interrompant le fil de la narration, confondent l'eſprit de ceux, qui la liſent; non pas de celles, qui ſont judicieuſement placées, & qui pour être rapportées d'un autre organe que les directes, n'intereſſent point la vrai-ſemblance de l'Hiſtoire. Bien que les directes mêmes aient été pratiquées par tant de grands perſonnages, que quant à moi, je ferois grande conſcience de les reprendre en Sandoval, ſi non pour être

très mal faites. L'Historien a encore cela de commun avec l'Orateur, qu'il est pathétique, & émeut souvent les affections comme lui, d'où vient que Thucydide est préferé à Hérodote en cette partie par Denis d'Halicarnasse. Jl est vrai, que la fin de l'Historien quand il émeut, est en cela différente de celle de l'Orateur, que le premier se propose de faire comprendre la matière qu'il traite, & d'en exposer comme à la vuë tous les accidens, en sorte qu'on ne puisse douter de la vérité de son discours; & le dernier n'a pour but que de persuader son Auditeur, & d'obtenir le gain de sa cause, telle qu'elle soit. Mais l'Historien ne doit pas seulement orner son stile de l'éloquence oratoire, il faut qu'il se serve encore de l'éloquence poëtique. Quintilien dit pour cela, que l'Histoire est si voisine de la Poësie, qu'elle est comme un poëme libre & sans contrainte. Les œuvres de Thucydide & d'Hérodote ont été nommées à ce propos d'excellentes Poësies. Et nous voions qu'Agathias, qui étoit Poëte de nature, fut porté par le Sécretaire d'Etat Eutychianus à écrire l'Histoire sur cette considération, qu'il y avoit une si grande affinité entre la Poësie, dont il faisoit profession, & l'Histoire, que le passage de l'une à l'autre se fe-

Epist. ad Pomp. & de ver. scr.

10. Inst. cap. 1.

D. Halic. ep. ad Cn. Pomp. & ad Tub.

In princ. hist.

roit ſans peine, & ce ſeroit comme traverſer d'une partie en une autre patrie, pour uſer de ſes propres termes. En effet, l'Hiſtoire nous repréſente les choſes avenuës & véritables, du même air à peu près, que la Poëſie nous dépeint les poſſibles & les vrai ſemblables. C'eſt pourquoi on les diſtingue ſeulement en comparant les piéces de celle-ci aux tableaux de Zeuxis, qui faiſoit les figures plus grandes que le naturel, pour leur donner plus de majeſté; & les ouvrages de l'autre à ce qui ſortoit des mains d'Appelle, où la reſſemblance étoit ſi curieuſement obſervée, qu'on n'y trouvoit jamais rien de disproportionné au ſujet. Nous pouvons dire maintenant, que ſi Sandoval n'a rien emprunté des Orateurs, comme cela ne lui peut pas être imputé, il a encore moins pris des Poëtes, ſi ce n'eſt en ce qu'il débite beaucoup de contes fabuleux, qui corrompent, comme un mauvais levain, ce qu'il y a de vérité dans ſon Hiſtoire. Et pource que d'entrée il nous ſert d'une fabuleuſe généalogie de la Maiſon d'Autriche, nous ferons auſſi nôtre premiere obſervation de quelques abſurdités ridicules que j'ai remarquées dans ſes deux gros Volumes, en commençant par cette généalogie.

Quint. 12. Inſt. c. 10. Plin. l. 35. c. 9. & 10.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que les Grecs ont dit, que le commencement valoit en toutes choſes la moitié de l'Ouvrage; Platon aiant ajoûté au ſixiéme de ſes Loix, qu'il tenoit lieu encore de quelque choſe davantage. Ariſtote remarque ſur cela, que les fautes qui ſe commettent dans les principes ſont de conſequence pour tout le reſte; du moins eſt-il certain, que l'on juge ordinairement de ce qui ſuit par le commencement de chaque choſe. *5. Polit. cap. 4.*

C'a donc été une merveilleuſe impertinence à cet Hiſtorien, de débuter par une ſi ridicule généalogie de Charles-Quint, expliquée de pere en fils, depuis Adam jusqu'à lui. Car encore que perſonne ne puiſſe douter de la vérité de ſa premiere table, depuis nôtre pere commun jusqu'aux enfans de Noé, puisque nous la tenons du Saint Eſprit par les mains de Moïſe, c'eſt en cela pourtant qu'il a commis une puérilité indigne d'un homme ſerieux, d'avoir pris la peine ſi inutilement de donner des ancètres à Charles-Quint, que perſonne ne lui peut diſputer & dont le plus grand *vellaque* d'Eſpagne, & le moindre homme du monde ſe peut vanter comme lui. Mais de paſſer du texte ſacré aux fables de Troye, & de coudre les vérités

de la Genèſe avec les rèveries du Béroſe ſuppoſé par Annius de Viterbe, & celles de l'Abbé Trithème, qui ſont les Auteurs primitifs d'une ſi belle généalogie, je ne ſai, s'il n'y a point en cela quelque impiété. Au moins ſe devoit-il ſouvenir, qu'il y a plus de quinze cens ans que Dion de Pruſſe a ſoûtenu, par un discours, qui nous reſte dans ſes œuvres, que le ſiége de Troye ne fut jamais. Quoiqu'il en ſoit, Sandoval avoit beſoin, auſſi bien que Virgile & Ronſard; de la deſtruction d'Ilium par les Grecs, pour trouver ſon Francus qui donnât le nom aux François, & puis entrer par ce moien dans la premiere race de nos Rois, afin qu'un Sigibert venu d'eux, & établi prémier Duc d'Allemagne, fût la tige de la Maiſon d'Autriche; qui ſe trouvera par ce moien, non ſeulement plus ancienne que celle de France aujord'hui regnante, mais encore avec plus de droit au Roiaume, comme l'aiant poſſédé avant celle de Pepin & de Hugues Capet. Pour le moins eſt-ce la conſequence que Valdes en tiroit, il n'y a guères, en faveur du Roi d'Eſpagne Philippes Second, contre Henri le Grand. Si de fort habiles hommes n'avoient déjà très pertinemment refuté toutes ces bagatelles, dans leur reponſe au Sécretaire Pieſport, je

me croirois obligé d'essaier maintenant la même chose. Mais ils ont si nettement fait voir comme Rodolphe, qui rendit la Maison d'Autriche souveraine, étoit issu des Comtes de Tierstein & de Habsbourg ; & comme ces Comtes n'eurent jamais ni Rois ni Princes, ni Ducs pour dévanciers, que je n'en dirai rien davantage, sinon qu'il y avoit trois cens ans, que nos Rois de la troisiéme race regnoient de pere en fils, lors que ce Rodolphe fut élû Roi des Romains, du regne de nôtre Philippes le Hardi.

Il faut pourtant noter encore ici l'extravagante vision du Granadin Pegnafiel Contreras, qui non content de nommer, aussi ridiculement que Sandoval, cent dix-huit successions depuis Adam jusqu'à Philippes Troisiéme, en fait voir cent vint & une du même principe jusqu'au Duc de Lerme, pour qui il composa ce bel Ouvrage. Ce n'a pas été sans donner comme les autres, dans les reliques de la vieille Troye, où il trouve, avant même sa destruction, deux freres, Illus & Asaracus, du premier desquels il fait sortir le Roi d'Espagne, & de l'autre son Excellence, qui est une parenté assés éloignée ; aussi la rend-il bien plus proche par les lignes maternelles, qu'il a semblablement dressées. Et pour ce qu'il n'y avoit

pas d'apparence de laiſſer un Duc ſi bien apparenté ſans Souverainetés, il met Enée entre ſes aieuls; ce qui lui pourroit donner un grand droit ſur le patrimoine de Saint Pierre, ſi les Eſpagnols ne reſpectoient trop le Saint Siége, pour rien entreprendre de ce côté là. Il couche de ſuite un peu après Enée, ce Brutus, qu'on veut avoir donné le nom à la Grand' Bretagne, par le moien duquel on peut auſſi bien conclure, que les Rois d'Angleterre qui y dominent préſentement, ſont des uſurpateurs ſur ceux de la maiſon de Rojas & de Sandoval, dont étoit le Duc de Lerme, comme nos Rois le ſeroient par l'argument de Valdes, ſur ceux de la Maiſon d'Autriche. Eſt-il poſſible qu'il y ait des eſprits, qui ſe puiſſent repaitre de telles chimères? Je ſai bien que les Philoſophes diſent, que nous ſommes tous naturellement amateurs des fables; & ils en rendent cette raiſon, que nôtre eſprit étant de ſa nature infini, aime par ſympathie les choſes qui lui reſſemblent, & qui ne reçoivent point de bornes, comme ſont les fables. Mais cela eſt bon pour ſe plaire à tirer des moralités de celles d'Eſope, ou pour prendre ſon divertiſſement au recit de quelque conte fait à plaiſir, comme l'on dit, & non pas pour fonder ſérieuſement les droits

droits d'une Couronne, & appuïer ſur elles dans une Hiſtoire, les interêts des Etats. Comme l'on veut que nous aions tous une certaine inclination au mal, on a dit de même, que nous nous plaiſions naturellement aux inventions fabuleuſes. Ce qui n'empêche pas, qu'ainſi que l'objet de la volonté eſt le bien, celui de l'entendement ne ſoit le vrai; & par conſequent que tout menſonge, entant que tel, ne doive naturellement déplaire.

Tant y a que nôtre Chroniqueur Sandoval voulant faire trouver bonne, & bien autoriſer une ſi importante généalogie, a crû qu'il ſuffiſoit de dire, qu'il la tenoit entre autres Auteurs d'un certain Gebuviler, qui eſt le meilleur qu'il ait, & que vous noterés avoir été un pauvre maitre d'Ecole de Haguenau. Parce que, dit-il, Gebuviler aiant dedié ſon *P. 898.* Livre à l'Empereur Ferdinand, il n'y auroit point d'apparence de croire qu'une choſe préſentée à un ſi grand Prince n'eût pas été travaillée avec un grand ſoin & achevée avec toute ſorte de fidélité. N'eſt-ce pas là un argument en bonne forme, & de difficile repartie? Il s'en ſert d'un tout ſemblable à la fin de ſon ſecond tome, voulant finir auſſi bien qu'il avoit commencé. Car pour der-

niere & plus ſorte preuve des vertus de Charles-Quint, il allegue la lettre de François Titelman Lecteur à Louvain, faite lors qu'il dédia ſon Expoſition des Pſeaumes à cet Empereur, où il le compare au Roi David; & le témoignage de Surius, qui le nomme les délices du genre humain après Titus. Comme ſi ce n'étoit pas la coûtume en ſemblables occaſions, de donner aux Rois les qualités qu'ils doivent avoir, quand mêmes ils ne les poſſéderoient pas entierement? Et comme ſi la bonté des Princes n'étoit pas telle, qu'ils ſouffrent tous les jours qu'on leur dédie mille impertinences ſemblables aux généalogies dont nous parlons! Je ne veux pas nier que nous n'aions eu des Hiſtoriens, auſſi bien que des Poëtes, qui ont crû pouvoir faire pour la France, ce que Virgile & Tite-Live ont fait pour leur païs, y faiſant venir Enée. Antenor a été de même à Veniſe, Ulyſſe à Lisbonne; & où n'a-t-on point fait aller tous ces Heros, ennuiés d'un ſiége de dix ans, & perſecutés des Dieux, qu'il avoit falu combattre auſſi bien que les hommes? Il n'y a guères de nations qui n'aient pris plaiſir à rapporter leur extraction à quelqu'un de ces Princes Grecs ou Troyens, parce que l'Hiſtoire Payenne n'a rien de plus ré-

marquable que les belles actions qu'on leur attribuë, ni même de plus ancien, ne restant aucune mémoire de ce qui a précedé les guerres de Thèbes & de Troye. Il n'est pas jusqu'aux Turcs qui ne se disent venus d'un Turcot Troyen, qui demeura dans la fausse Sicambrie des Palus Méotides, pour y gouverner le reste des peuples qui ne passèrent pas avec les premiers François en ces quartiers de deçà. C'est pour cela que les Turcs ont dit quelquefois qu'ils nous touchoient de parenté. Mais selon la généalogie de la Maison d'Autriche, issuë de la premiere race de nos Rois, les Espagnols leur sont bien plus proches que nous; & il y a grande apparence que s'ils la font valoir à Constantinople, elle leur pourra servir à obtenir cette alliance qu'ils nous envient si fort, & qu'ils y sollicitent, il y a si long-tems, comme nous verrons tantôt. On ne peut pas dire pourtant qu'aucun Historien de quelque considération, ait jamais donné ces origines pour véritables, ni qu'il ait voulu fonder dessus autre chose qu'un peu de gloire imaginaire à sa Nation. Au lieu que ces Chroniqueurs Espagnols s'en servent, pour y jetter des fondemens de la conséquence que nous venons de représenter. Et ce qui est bien

étrange, ils debitent en une même piéce les fables Payennes avec les vérités de la Sainte Ecriture, mettant des Rois de Tragédie, & d'autres, dont on n'ouït jamais parler, en ſuite de nos plus Saints Patriarches; comme ſi les uns n'étoient pas plus véritables que les autres, & qu'il fût loiſible de mêler ainſi le ſacré avec le profane.

Il ne faut pas s'arrêter par tout autant que nous avons fait ſur cette généalogie, à cauſe de ſon importance; voions quelques autres endroits qui ne ſont pas moins ridicules, quoiqu'ils ſoient moins dangéreux.

Dans la ſucceſſion de Charles-Quint, dont il parle avant que d'avoir dit un ſeul mot de ſa vie, il fait cette belle remarque de la Reine Marguerite, femme de Philippe Troiſiéme, qu'elle étoit née le propre jour de Noël, entre neuf & dix heures du matin, comme la cloche d'une Egliſe ſonnoit l'élevation du Saint Sacrement à la Meſſe; ce qui fut, dit-il, un ſigne de ſa grande dévotion. Il eſt certain, que ce fut une très grande & trés religieuſe Princeſſe. Mais cette remarque d'un coup de cloche eſt indigne de l'Hiſtoire, & ne vaut pas mieux que ce que dit fort impertinemment Louïs Cabrera du Batême de Philippe Second célèbré le vint-uniéme de May *Lib. 1.*

mil cinq cens vint-ſept, qu'il ne fut pas ſi ſolemnel qu'il eût été, à cauſe de la nouvelle qui vint alors, que l'armée de l'Empereur avoit ſaccagé Rome le ſixiéme du même mois & an, chacun prognoſtiquant de là, bien que fauſſement, que l'enfant ſeroit un jour la ruine de l'Egliſe. Un Ecrivain ſérieux ne s'amuſera jamais à faire de ſi frivoles obſervations.

Le conte qu'il fait d'une ſorcière demande un lecteur fort favorable & fort indulgent. *Lib. 16. cap. 15.* Il dit qu'en l'an mil cinq cens vint-ſept une vieille ſe frotta au haut d'une tour devant l'Auditeur qui lui faiſoit ſon procès dans Pampelune, & que ſoudain elle chemina la tête en bas, rampant comme un lezard juſqu'au milieu de la tour, d'où elle fut vuë voler en l'air, par tout le monde préſent, ſe transportant juſqu'à trois lieuës de là. Je laiſſe à part les longues queſtions, qui ſe forment ſur ce ſujet des Sorciers, ne doutant point qu'il n'y en ait qui uſent de maléfices, & qui méritent de grands châtimens; pour dire ſimplement que le procès verbal, d'où Sandoval a extrait cette belle narration, n'étoit pas, à mon avis, fort authentique.

En récompenſe de la perte du Duché de *Lib. 22. cap. 48.* Milan, uſurpé par les Eſpagnols, celui-ci

donne au dernier Duc François Sforce une glorieuse extraction, le faisoit venir d'Enée, & de Mutius Scevola. Il est vrai, qu'il n'assure pas cette généalogie, comme celle de la Maison d'Autriche, s'en rapportant à ce qu'en disent quelques Histoires.

Lib. 24. cap. 11. Je veux remarquer son opinion touchant une Eclipse & une Comete, qu'il note avoir prédit la mort de l'Imperatrice. Non pas que je ne sache assés que de très grands Auteurs ont fait de semblables observations. Mais pour dire, que je conseillerois toûjours à un Historien, d'être fort reservé à faire de ces jugemens des choses du Ciel, qui ont un cours si reglé, que comme les Astrologues prévoient tous les jours les eclipses futures, soit du Soleil, ou de la Lune; les Egyptiens, & les Chaldéens annonçoient de même anciennement les Cometes qui devoient paroitre, si nous en croions Diodore Sicilien. *Lib. 1. 2. & 15.* Cela soit dit sans pénétrer plus avant.

Lib. 26. cap. 5. C'est une chose insupportable de voir ce qu'il dit d'un George David, qu'il assure s'être fait servir par les oiseaux, & par les bêtes sauvages, qui lui apportoient à manger; ajoûtant qu'il les faisoit parler & répondre en toutes langues, aussi à propos, que si elles eussent eu l'usage de la raison. Je ne sai où

étoit la ſienne, ou ce qu'il a crû de la nôtre, la traitant ſi puérilement & ſi beſtialement.

Il n'eſt pas ſi réprehenſible ſur le fait des Cometes, qu'en ce qu'il dit qui arriva au Soleil le jour de la bataille, où Charles-Quint prit le Duc de Saxe priſonnier. Car il aſſure non ſeulement, que le Soleil fut vû de couleur de ſang en France & en Piémont, auſſi bien qu'en Allemagne; mais même qu'il n'étoit pas ſi bas, que le portoit l'heure du jour en laquelle ſe paſſoit le combat. De ſorte que voilà, ſinon une rétrogradation du Soleil, comme celle que Dieu permit en faveur du Roi Ezechiel, pour le moins une ſuſpenſion de ſon cours, comparable à celle de Joſué, lors qu'il défit les cinq Rois Amorréens; hormis que celle-ci ne fut pas de ſi longue durée, & hors encore que la différence du texte de la Bible à celui de Sandoval, qui s'eſt honteuſement laiſſé emporter à la plus baſſe flatterie des Courtiſans de Charles-Quint.

Lib. 29. cap. 21.

4. Reg. c. 20.

Joſ. c. 10.

Or pour faire voir la fin de cet Empereur auſſi miraculeuſe que ſa vie, il fait venir un grand oiſeau du côté d'Orient, qu'on vit quelques jours après ſes obſeques ſur la Chapelle du Monaſtere de S. Juſte; qui eſt ſans doute un vrai conte de gruë, car comme il

Tome 2. pag. 835.

décrit cet oiseau en sa grosseur & en son plumage, c'en devoit être une. Si néanmoins il y a plus de réalité en cette vision, qu'en une autre qu'il rapporte d'un bon homme Cordelier de Guathemala aux Indes Occidentales, qui vit l'accusation intentée contre Charles-Quint par les Diables, & puis son absolution fondée sur ses bonnes intentions, en consequence dequoi Dieu le prit par la main, & le ména prendre sa place en Paradis.

Tome 2. pag. 856.

Strabon se moquant de quelques narrations incroiables qui se trouvoient dans les voiages d'Alexandre écrits par Onesicritus, dit, que sans doute ce grand Admiral étoit meilleur Pilote qu'Historien. Sannazare a écrit depuis au même sens, que Pogge Florentin s'étoit fait reconnoitre meilleur Citadin qu'Historien. Et je crois qu'après le recit de tant de bagatelles & d'absurdités, nous pouvons bien repéter ce que nous avons avancé dès le commencement, que nôtre bon Prélat savoit mieux sans doute les devoirs de sa charge, que ceux de l'Histoire. Timée est décrié par Polybe, comme étant plein de songes, de fables, de prodiges & de superstitions; lui qui étoit si âpre à reprendre les autres, qu'en changeant son nom on l'appella Epitimée, à ce que dit Diodore. Mais

Lib. 15. Geogr.

Excerp. Val. p. 59.

Lib. 5.

je ne crois pas que Sandoval lui cède en rien de tout cela, & c'eſt une merveille qu'un homme de ſa condition, en un tems de ſi grande literature que celui auquel il a écrit, s'en ſoit ſi peu judicieuſement acquité. Car quand Gregoire de Tours a rempli ſon Hiſtoire de beaucoup de choſes peu vrai ſemblables, (je ne parle pas des miracles que nous ſommes obligés de croire) le bon tems où il vivoit, & la barbarie de ſon ſiécle, l'ont excuſé. Que ſi l'on veut faire inſtance ſur ce qu'aſſés de bons Auteurs, & Tite-Live même, nous ont donné quantité de prodiges & de choſes incroiables dans leurs Livres. Je répons que ç'a toûjours été avec tant de tempérament, que l'on voioit bien que c'étoit plûtôt pour rapporter les vaines créances, & les abus du tems, que pour les faire croire. Il ne faut que voir, pour juſtifier cela, deux ou trois paſſages de Tite Live en ſemblables rencontres. Aiant décrit quelques actions peu croiables des ſoldats Romains dans ſa premiere Décade, il ajoûte auſſi-tôt : *Hæc ad oſtentationem ſcenæ gaudentis miraculis aptiora, quàm ad fidem, neque affirmare, neque refellere operæ pretium eſt.* Lib. 5. Avant que de faire dans la troiſiéme l'énumeration de beaucoup de prodiges qu'on diſoit

être arrivés, voici de quelle préface il se sert,
Lib. 21. cap. 62. *Romæ autem & circa urbem multa eâ hyeme prodigia facta ; aut, quod evenire solet, motis semel in religionem animis, multa nuntiata & temerè credita sunt.* Et au Livre quatriéme de la même Décade, *Prodigia eo anno multa nuntiata sunt, quæ quò magis credebant simplices ac religiosi homines, eò etiam plura nuntiabantur.* Je sai bien que ce qu'il dit là, au mépris des Ames simples & dévotes dans sa fausse Réligion, pourroit être une impieté dans la nôtre. Mais chacun peut juger si ce que j'ai fait voir pour échantillon des contes ridicules & fabuleux de nôtre Historien, doit être crû par obligation; & s'il n'est pas à souhaiter que celui qui se mêle d'écrire l'Histoire, soit plus judicieux en cette partie qu'il n'a été.

Et pource qu'il n'est pas moins ridicule aux grands avantages, qu'il donne par tout à ceux de sa Nation, par une partialité d'esprit qui doit être sur tout évitée dans l'Histoire, je noterai maintenant les endroits de la sienne, où il me semble avoir trop donné à l'excessive passion qu'il avoit pour son païs.

Excerpt. Val. p. 71. J'ai lû dans quelques fragmens de Polybe, qu'un Historien pouvoit bien favoriser un peu sa patrie dans ses écrits, pourvû que ce

fût ſans préjudicier notablement à la vérité. Et quoique l'exception ne s'étende pas fort loin, & que par exemple elle n'excuſe point Hector Boëce, quand il ne veut pas que les Romains aient fait une ſeule belle action dans la Grande Bretagne, ni même les Anglois, que par l'entremiſe de ſes Ecoſſois ; Si eſt-ce que je me ſuis étonné de cette piéce détachée, comme n'étant pas bien conforme au reſte. Car le même Polybe dit expreſſément dans le premier livre de ſon Hiſtoire, qu'encore qu'un homme de bien, conſideré ſimplement comme tel, puiſſe uſer de faveur vers ſes amis & ſon païs ; il n'en eſt pas ainſi, quand il a pris la qualité d'Hiſtorien, étant obligé alors d'oublier toute ſorte d'amitié, & toute autre conſidération, que celle d'une exacte vérité, ſans laquelle il compare l'Hiſtoire à un animal, qui a perdu les yeux, & qui n'eſt plus bon à rien. C'eſt pourquoi il reprend au même lieu deux Hiſtoriens fort contraires en leurs narrations, & qui ne convenoient qu'en ce point, d'être l'un & l'autre trop partiaux pour leur Nation. Le premier eſt Philinus, qui donnoit par tout le droit & l'avantage aux Carthaginois ; l'autre nommé Fabius mettoit toûjours la force & la prudence du côté des Romains. Nous voions

quaſi toutes les Hiſtoires modernes pêcher ſi notablement en ce point, qu'elles mériteroient mieux le nom tantôt d'Apologies pour les uns, & tantôt d'invectives contre les autres, que celui qu'elles portent. Car non ſeulement l'amour de la patrie transporte presque toûjours leurs Auteurs; mais, ce qui eſt moins excuſable, la contrarieté des factions opère ſouvent le même effet, & eſt cauſe qu'ils écrivent diverſement, ſelon le parti qu'ils veulent faire prévaloir. Ainſi Auguſte accuſoit Tite Live d'avoir favoriſé les interêts de Pompée; & Dion eſt repris d'un autre côté d'avoir été trop pour le parti de Ceſar. Il y en a qui ont penſé pour cela, que les Etrangers, qui écrivoient comme indifférens l'Hiſtoire des autres Nations, étoient les plus croiables. De ſorte qu'il ne faloit déferer ni à Philippes de Commines, en ce qu'il diſoit à l'avantage de Loüis Onziéme ſon Maitre; ni à Meyer, qui, comme vaſſal de la Maiſon de Bourgogne, le traite de Tyran. Mais qu'il s'en faloit rapporter à Paul Emilie Italien, & vrai-ſemblablement moins paſſionné que les autres. Surquoi les Eſpagnols, qui ſont à priſer d'aimer comme ils font grandement leur païs, ſont auſſi à mon avis le plus à blâmer de tous les hom-

mes, non ſeulement pour écrire toûjours avec plus de partialité que perſonne, comme nous l'allons faire voir en celle de Sandoval; mais encore pour ne vouloir point convenir d'arbitres, & ne pouvoir ſouffrir que les autres Nations qui ſont ſans interêt, parlent équitablement de leurs affaires, où ils veulent être ſeuls juges & parties. Nôtre Evêque ſe plaint en mille endroits de Paul Jove, comme s'il étoit quelque Moriſque ennemi juré de Caſtille ; bien qu'il fût penſionnaire de Charles-Quint, & ſuſpect à d'autres pour cela. Carlos Coloma dit dans le Prologue de ſon Hiſtoire des Païs-Bas, qu'il ſe ſent obligé de l'écrire, pource que Pompée Juſtinien a donné dans la ſienne, comme Italien, trop de gloire à ceux de ſa Nation, & particuliérement au Marquis de Spinola; ſe plaignant de même du célèbre Geronimo Franchi Coneſtaggio, comme s'il avoit favoriſé les Hollandois, en haine de ce qu'on n'avoit point reconnu en Eſpagne ſon excellente piéce de la conquête du Portugal. Cabrera déclare dans la Préface de ſon ſixiéme livre ce Coneſtaggio ennemi juré des Eſpagnols; & le répete au quatriéme chapitre du dixiéme livre. En un autre endroit il trouve que le même Coneſtaggio n'a pas aſſés exalté au ſié-

ge de Harlem la valeur Eſpagnole, & qu'il a eu grand tort de nommer le ſupplice des vaincus une cruauté Néronienne. Il eſt blâmé ailleurs d'avoir admiré la réſolution des Hollandois à inonder leur païs par la rupture des digues pour ſecourir Leiden ; & une autre fois il ne devoit pas avoir dit que les Eſpagnols mutinés d'Aloſt fuſſent accourus à Anvers ſur l'eſperance qu'elle ſeroit pillée, mais que le ſeul zèle du ſervice de Dieu, & de leur Roi les y avoit fait venir. Bref, il étoit obligé de faire paſſer pour honorable le plus traitre & le plus inhumain ſac de ville dont on oüit jamais parler, puiſque les Eſpagnols l'avoient exécuté. Or pource qu'aucun d'eux ne pouvoit nier que Coneſtaggio n'eût très bien repréſenté la conquête du Portugal, & même à leur avantage ; étant ſur cela difficile de faire croire qu'il lui ait pû ſi mal réüſſir ailleurs comme ils prétendent, & être ſi diſſemblable à lui-même : Ils ſe ſont aviſés d'écrire, outre le reproche de ſon mécontentement, dont nous venons de parler, que ſa premiere Hiſtoire du Portugal n'étoit pas de ſa façon, & qu'il n'avoit fait qu'y prêter ſon nom. Dom Juan de Sylva, diſent-ils, Comte de Port-alegre, qui avoit accompagné le Roi Sebaſtien en ſon mal-heureux

Cap. 21.

Lib. 11. c. 7.

Auvert. ſopra l'Hiſt. di Coneſt.

voiage d'Afrique ; comme Ambaſſadeur de Philippe Second, & ainſi fort entendu aux affaires, eſt le vrai Auteur de l'ouvrage ; mais pour de certains reſpets il le mit entre les mains de Conneſtaggio, & trouva bon qu'il le fit imprimer comme ſien. Voilà juſqu'où a paſſé leur animoſité contre ce Génois, pour ne les avoir pas contentés en ſon dernier travail ; lui imputant la ſuppoſition d'un enfant ſpirituel, qui a été trouvé ſi beau de tout le monde, que jamais ils ne feront croire, qu'un vrai pere l'eût ainſi voulu abandonner à un autre. Mais ce n'eſt pas grande merveille que les Eſpagnols ſe plaignent de la plume des Italiens, qu'ils ont crû n'avoir pas été aſſés paſſionnés pour leurs intérêts, puiſqu'ils ont bien été ſi ingrats que de ſe plaindre de l'épée de leurs Généraux, & d'accuſer de perfidie le Duc de Parme, mort à leur ſervice, âgé de quarante ſix ans ſeulement. Ce Prince, dit Herrera, ſuivoit comme Italien la raiſon d'Etat, & ne faiſoit pas ce qu'il pouvoit contre les Hollandois, étant d'ailleurs porté à en uſer ainſi par le conſeil de ſes confidens peu affectionnés à la Couronne d'Eſpagne. Il n'y aura guères de perſonnes qui liſent cela, ſans tomber dans les ſoupçons qui furent grands à la mort de ce

Tom. 2. *l.* 8. *c.* 7.

Prince, que quelque cause plus violente, que les eaux de Spa, à qui Herrera attribuë sa mort, lui en avoit pû avancer l'heure. Quoiqu'il en soit, je reviens-là, que les Espagnols veulent être seuls juges de leurs actions, & qu'en cela ils sont les plus injustes gens du monde, comme Sandoval le plus ridicule, de vouloir donner l'avantage en toutes choses aux Espagnols, & de les décharger toûjours du blâme qu'ils peuvent mériter. En voici les preuves.

Quand ils ont eu la Fortune si favorable, que de faire un Roi de France prisonnier devant Pavie, ils ne peuvent souffrir, que personne prenne part à leur gloire, & ils attribuent tout l'honneur de la Journée au Marquis de Pescaire, à cause qu'il étoit de race Espagnole. Et bien que chacun sache que Charles de Bourbon y étoit Lieutenant général de l'Empereur, & qu'après lui, qui fut plus que personne cause du succès, le Viceroi de Naples Charles de Lanoy y eût le principal commandement, ils ne les considèrent pas. Sandoval fait comparoitre sur le champ de bataille un simple soldat Espagnol, qui présente au Roi François une bale d'or, dont il lui dit qu'il avoit eu dessein de le tuer. *Lib. 12. cap. 31.* Bref, les Espagnols non contens des avantages

ges qu'ils tirèrent par force de ce prisonnier, triomphent insolemment de paroles, & nous font dire avec vérité, que nous avons retiré plus humainement en toutes façons nos Rois des mains des Infideles, que des leurs. Si est-ce qu'on peut maintenir, ce me semble, qu'il y a plus d'honneur à François Premier d'avoir été fait prisonnier de guerre combattant vaillamment comme il fit, qu'à Charles-Quint d'avoir obtenu cette victoire par ses Lieutenants, cependant qu'il trembloit les fiévres quartes dans Madrid, se servant d'un François dénaturé, & d'un Sujet revolté contre son Prince.

Mais lors qu'un peu après le même corps d'armée, conduit par le même Chef, va saccager Rome, profaner tout ce qu'elle a de plus saint, & arrêter prisonnier le Vicaire de Jesus-Christ en terre; ce Charles de Bourbon, qui n'étoit à leur dire qu'un Lieutenant de nom, & sans pouvoir à la Journée de Pavie, est le seul qui commande à la prise de Rome, les Espagnols ne le suivent & ne lui obeïssent que par force, & le Prince d'Orange qui lui succeda, permit à leur grand regret tous les desordres qui arrivèrent. C'est ainsi qu'ils pensent éloigner d'eux tout ce qu'il y a d'odieux, donner le blâme aux autres, & se re-

ſerver par préciput la gloire en partage. Mais chacun ſait comme cette action ſe paſſa, au grand ſcandale de toute la Chrêtienté; & beaucoup de perſonnes ont crû que Bourbon fut tué par les Eſpagnols mêmes, tant de jalouſie avoient-ils de lui, afin que rien ne les empêchât d'exécuter ce qu'ils firent. Trois Cardinaux furent d'abord mis à mort, Orſino, Ceſis, & Santiquarto; Clement Septiéme avec le reſte du ſacré College ſe vit aſſiegé dans le château Saint Ange; & huit jours durant Rome ſouffrit en toutes ſes parties, ſans diſtinguer le ſacré du profane, plus qu'elle n'a jamais fait en toutes ſes priſes. Si eſt-ce que Sandoval ſe contente de nommer cela, *obra no ſanta*, quoiqu'il avouë le meurtre de cinq mille citoiens Romains, confeſſant encore qu'il ſe commit plus d'abominations qu'il n'en peut écrire. Mais il rejette cela ſur les Allemans, & ſur les mauvaiſes & ambitieuſes conditions du Pape, car c'eſt ainſi qu'il parle, qui furent cauſe de tous ces malheurs. Ce qui rend l'affaire plus noire, c'eſt que le Viceroi de Naples l'avoit endormi par une trêve de huit mois, qu'ils venoient de ſigner, lors que ſa Sainteté fut priſe de la ſorte. Le Marquis de Guaſt, Ferrand d'Alarcon, & le Viceroi ne laiſſèrent pas d'ac-

courir de Naples à Rome, comme à des nôces préparées. Ils firent paier d'abord quatre cens mille ducats au Pape, pour la solde de l'armée. Ils le contraignirent en suite de leur mettre entre les mains les Châteaux de Saint Ange, d'Ostie, & de Civita Vecchia. Et finalement le mettant en la garde d'Alarcon, ils le tinrent sept mois prisonnier à Rome, & puis à Gaïette pour plus grande assurance; avec beaucoup d'honneur & de respect pourtant, si nous en croions nôtre Historien. Guichardin assure que Charles-Quint voulut faire transporter sa Sainteté en Espagne, comme il avoit fait François Premier, pour triompher du Ciel aussi bien que de la Terre. Mais il n'en faut rien croire, puisque les Espagnols le nient, & qu'ils nous font voir là dessus cet Empereur en deuïl, Madrid plein de processions pour le bien de l'Eglise, & le son des cloches defendu pour un témoignage du déplaisir, qu'on avoit de ce qui s'étoit passé. Et néanmoins, comme repartit le Roi François à l'Ambassadeur Granvelle, quelle apparence y a-t-il que l'Empereur ignorât, comme il vouloit faire croire, le traitement que faisoient ses gens à nôtre Saint Pere pendant une si longue prison, n'aiant d'ailleurs jamais châtié aucune de leurs mau-

Hist. l. 18.

Sandov. l. 16.

vaiſes actions? C'eſt bien ſe moquer de Dieu & des hommes, & nous faire voir que ce qu'on a toûjours dit des Eſpagnols eſt véritable, Qu'ils ont la voix de Jacob, & les mains d'Eſaü, ou, ſelon leur façon de parler, *la cruz en los pechos, y el diablo en los hechos.*

Lib. 13. *cap.* 30. Voions ſi Sandoval eſt plus équitable vers ceux du nouveau Monde, & conſiderons ſa deſcription de la conquête du Pérou. Il ſe donne une peine ſi ridicule à juſtifier le droit des Eſpagnols, & à exalter leurs proüeſſes, que c'eſt peut-être une des plus bouffonnes piéces qui ſe voie dans aucune Hiſtoire. Qant au droit, à moins que d'être bien auſtere, on ne s'empêchera pas de rire voiant la belle harangue qu'il fait prononcer à un Valverde Evêque Dominicain, pour perſuader le pauvre Atabalipa de céder ſon Roiaume à ces nouveaux venus. Il lui parle en deux mots de la Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la Paſſion du Fils de Dieu, & de ce qu'il y a de plus myſterieux dans nôtre Religion, pour venir à ce que le Pape, qui eſt Lieutenant de ce Dieu en terre, avoit fait préſent à l'Empereur leur maître de tout le Perou, & partant qu'il faloit qu'il lui quittât ſon Etât, & qu'il ſe fit Chrêtien. Atabalipa

répond, qu'il tient ſon Empire de ſes prédeceſſeurs ; qu'il n'a jamais reconnu de Superieur en terre ; que le Pape dont on lui parle devoit être un homme bien fol, *devia de ſer loco*, de donner ce qui ne lui appartenoit pas ; & qu'il n'eſt pas réſolu de quitter ſa Religion qu'il croit bonne, pour une autre, ni d'adorer un Dieu mort, au lieu du Soleil qui ne meurt jamais. Sur cela Valverde lui préſente ſon Breviaire, l'aſſurant que ce Livre enſeignoit la vérité de tout ce qu'il lui avoit dit. Atabalipa le prend n'en aiant jamais vû, & comme il reconnut que le Livre ne parloit point, ſe croiant moqué, le jette par terre. Il n'en faloit pas davantage, l'Evêque crie vengeance aux Eſpagnols qui n'attendoient que le ſignal, ils font main baſſe, tuent ſans réſiſtance tout ce qu'ils trouvent d'Indiens, & Pizarre fait de ſa main priſonnier ce grand Monarque. Sandoval trouve l'action ſi belle, que c'eſt le lieu de ſon Hiſtoire où il paroit le plus pathétique, rapportant les propres paroles du Dominicain, *Los Evangelios por tierra Chriſtianos, juſticia de Dios, vengança, Chriſtianos vengança, a ellos, a ellos, que menoſprecian, y no quieren recebir nueſtra ley, ny ſer nueſtros amigos.* Je reconnois que la réponſe d'Atabalipa étoit pleine d'im-

pieté envers Dieu, nôtre Religion, & le Chef visible de l'Eglise. Mais que pouvoit-on attendre autre chose d'un pauvre Gentil, dépourvû de la grace divine, qui ne parloit que selon son sens naturel, & qui n'avoit jamais ouï les propos de l'Evangile, qu'à l'instant même qu'en les lui annonçant on lui tenoit le poignard sur la gorge? Est-ce ainsi que les Apôtres la publioient de leur tems? gagnoient-ils les Paiens de la façon? traitoient-ils de la sorte leurs Neophytes? Car Sandoval avoue, que ce misérable Inga aiant enfin reçû le Batême, les Espagnols ne laissèrent pas de le pendre publiquement, avec tant d'injustice & d'inhumanité, que tous ceux, qui s'en mêlèrent perirent depuis misérablement. Voilà néanmoins le droit des Espagnols établi; & quant à l'action, voici comme il l'enlumine des plus belles couleurs de sa Rhétorique. *Acontecio esta admirable bazaña el año de mil y quinientos y treinta y tres. Fue una de las mayores y mas importantes cosas que jamas Capitan hizo en el mundo, &c.* Il faut avouer que la résolution fut grande, de ceux qui firent les premieres descentes dans ce nouveau Monde. J'en donne même la gloire aux Espagnols, encore que Christophle Colomb, qui les y mena, fût de Gènes;

Americ Vespuce, qui donna le nom au païs, de Florence ; & que nos François mêmes aient droit de la partager avec eux. Mais je soûtiens que cette expédition du Perou, dont parle nôtre Historien, n'a rien de la grandeur qu'il lui donne, & qu'elle n'est pas plus admirable, comme il l'appelle, que nous l'avons fait voir juste. Qui considèrera la nudité & l'état d'innocence où furent trouvés ces Indiens ; qu'ils n'avoient jamais vû de Chevaux, ni de Centaures, tels que leur parurent les Espagnols ; qu'ils les croioient invulnerables dans leurs armes de fer ; & beaucoup d'autres telles circonstances dont parle cette Histoire : il ne s'étonnera pas beaucoup d'une conquête si facile. C'est une chose certaine qu'ils pensoient que les pierres servissent de pature, & le sang de boisson aux Espagnols, sur ce qu'ils mangeoient du biscuit, & buvoient du vin clairet. On a même écrit qu'ils furent pris pour des Dieux qui dispofoient du tonnerre, à cause de leurs canons ; & que leur navire passa pour un grand oiseau, dont ils s'étoient servis pour descendre du ciel en terre. Or pour montrer qu'il ne faloit qu'oser & entreprendre en cela, voions quels étoient les Almagres & les Pizarres, ces grands Conquerans du Perou.

Sand. l. 13. ch. dern. Almagre portoit le nom de ſon village; il étoit de ſi bas lieu, que jamais on ne pût ſavoir qui étoit ſon pere; &, ce qui n'eſt pas mal plaiſant, Sandoval reconnoit qu'on le tenoit pour Prêtre, encore qu'il ne ſçût ni lire ni écrire. Avec ces bonnes qualités il paſſa aux Indes, où il amaſſa quelque argent, & cela lui donna moien de ſe joindre avec Pizarre, & un maître d'Ecole de Panama, pour l'entrepriſe du Perou. Quant à Pizarre, c'étoit un bâtard, expoſé par ſa mere à la porte de l'Egliſe, & qui gardoit les pourceaux au village de Truxillo, depuis que ſon pere le Capitaine Gonçale Pizarre l'eut avoüé pour ſon fils naturel. Il lui arriva d'en égarer quelqu'un, & n'oſant pour ce ſujet retourner chés ſon pere, il s'enfuit à Seville, & de là aux Indes. Jamais il ne ſçût lire non plus que ſon compagnon; ce qui n'empêcha pas qu'au dire de Sandoval, il ne devint le plus riche particulier qui ait jamais été au monde. L'enquête en ſeroit difficile à faire, j'aime mieux l'en croire de courtoiſie, pourvû qu'il ne le faſſe point paſſer en ſuite pour le plus grand de tous les Capitaines, & les Eſpagnols qui le ſuivirent pour les plus vaillans ſoldats qui furent jamais. Car c'eſt en cela que ſon Hiſtoire eſt vicieuſe, comme au reſte que nous allons voir.

Je ne m'accorde pas avec ceux qui ont voulu traiter si rigoureusement les Historiens, que de ne leur permettre pas d'user d'aucune comparaison. Castelvetro me semble injuste sur cela entre les Italiens; & pour moi qui vois avec plaisir des comparaisons dans Polybe, & dans d'autres Historiens de la premiere Classe comme lui, je m'empêcherai bien de les condanner si absolument. Mais comme Dénis d'Halicarnasse reprend ces comparaisons en Théopompe, pource qu'il s'en servoit hors de propos; je blâme nôtre Chroniqueur, tant de ce qu'il en a mal usé comme Théopompe, que de ce qu'il en a fait les plus impertinentes, qu'on se puisse imaginer, au sujet dont nous parlons, je veux dire pour faire valoir les Espagnols plus que tout le reste des hommes. J'en rapporterai quelques-unes des plus courtes, afin qu'on ne pense pas que je lui en impose, & je laisserai les plus longues comme trop ennuieuses, & moins à nôtre propos. Parlant de la prise de Duren par Charles Quint, il fait qu'un *Lib. 25. cap. 37.* Capitaine s'excuse d'avoir tenu contre une si grande armée, sur ce que ceux de la place pensoient n'avoir à faire qu'à des Allemans, qui ne l'eussent pas prise de deux ans, & avoient ignoré jusques là ce que c'étoit de combattre

X v

contre les Espagnols. Il dit en suite que la terreur qu'ils donnèrent à tout le païs fut merveilleuse, quand on les vit grimper contre les plus hauts murs, & les plus unis. Car on pensoit, dit-il, qu'ils eussent des ongles à gravir comme des chats, & des dents comme des griffons, dont ils mettoient le monde en piéces. Ce n'est rien à qui ne voit le texte. *Fue grande el miedo que aquellas gentes commençaron a tener a los Españoles, porque como los veyan trepar por las paredes lisas, y por una delgada pica ponerse en el muro alto, y hazer pedaços los hombres, pensavan que tenian ougnas. como gatos para subir las cercas, y dientes de Grifos con que destroçavan las gentes.* Le Capitan Matamoros n'en a guéres dit davantage sur le Théatre. A la prise de Teroüenne que les Espagnols escaladèrent pendant qu'on parlémentoit, il dit qu'ils volèrent sur les murailles comme des oiseaux, les plus vites & les plus forts d'ailes qu'on voie, encore qu'il reconnoisse que ce fut avec des échelles, qui est une façon de voler bien nouvelle. Bref, en mille lieux de son Histoire les Espagnols sont des Lions, & tout y est plein de ses comparaisons chimériques. Homère se contente de représenter dans son Iliade, l'opiniâtreté d'Ajax Telamonien aux combats, par celle

Lib. 31. cap. 40.

Il. 11.

d'un âne, qu'on ne peut chaſſer d'un bled; mais Sandoval ne trouve que les griffons, les aigles & les lions, à qui il puiſſe bien comparer ſes ſoldats Eſpagnols.

Encore ne lui ſuffit-il pas de les avoir fait voler & de les avoir rendus ſi terribles ſur terre; il leur fait exécuter à la nage, comme à des Tritons, ce qui ne pouvoit être imaginé que par lui. C'eſt où il décrit le combat des Imperiaux contre les Saxons au paſſage de l'Elbe, avant la bataille où l'Electeur de Saxe fut pris priſonnier, pour s'être amuſé à ouïr le Prêche dans Mulberg, au lieu de donner ordre au combat. Il conte donc que *Lib. 20. cap. 15.* l'Empereur ſe trouvant court de batteaux, pour dreſſer le pont où il vouloit faire paſſer ſon armée, dix Eſpagnols ſe jettèrent à la nage l'épée au travers de la bouche, pour aller prendre les vaiſſeaux des ennemis, qui les faiſoient deſcendre aiant rompu leur pont, par la crainte de ce qui arriva. Mais que nonobſtant toute la mouſqueterie des Saxons, qui bordoient un des côtés de la riviere, & la réſiſtance de ceux, qui conduiſoient les vaiſſeaux, ces dix Eſpagnols les tuèrent tous, & amenèrent en triomphe les bateaux à leur bord. La plus grande partie de cette narra- *Lib. 19. comm.* tion eſt véritable, Sleidan avoüant que quel-

ques Espagnols passèrent, ainsi que nous venons de dire, nageans l'épée en bouche, vers des vaisseaux qui descendoient vuides au fil de l'eau, *secundo flumine*, porte son texte, le reste du pont Saxon aiant été brulé ; & qu'encore que les ennemis tirassent de terre ferme sur eux, ils ne laissèrent pas de venir à bout de leur entreprise, arrêtant ces vaisseaux flottans d'eux-mêmes, & les amenant de leur côté, *Sistunt*, *& licèt multis peterentur telis, adducunt.* Cette action militaire est fort belle en soi, & je veux bien croire que Charles Quint la recompensa, comme dit Sandoval, d'un habit de velour, avec trente écus à chacun de ces soldats ; quoique j'aie bonne mémoire que Badoare, Ambassadeur Venitien près de lui, assure dans sa Rélation, qu'ils n'eurent que quatre écus par tête, donnant cet exemple avec quelques autres, pour prouver que ce Prince n'étoit nullement liberal. Tant y a que pour avoir voulu encherir sur ce qu'il y avoit de vrai, Sandoval l'a renduë toute fabuleuse, n'y aiant personne qui ne juge bien, que le moindre garçon marinier est capable de defendre son vaisseau contre un homme à la nage, & de noier avec son aviron le plus vaillant soldat du monde, qui ne tient son épée qu'avec les dents.

Lib. 29. cap. 27.

Il y a des piéces ſans nombre de cette nature dans ſon Hiſtoire. Lorsque Charles Quint s'amuſoit à faire la guerre au Duc de Gueldres en mil cinq cens quarante trois, parce qu'il s'étoit allié des François, il lui vint nouvelle d'Italie, que Barberouſſe avoit cependant enlevé Nice; & de Hongrie, que les *Lib. 25. cap. 43.* Turcs avoient pris ce qu'il nomme improprement les ſept Egliſes, au lieu de dire la ville appellée les cinq Egliſes; avec celle de Gran ou Strigonie la plus importante place du pais. On ajoûtoit, qu'ils alloient mettre le ſiége devant Albe Roiale. Mais l'Empereur, dit Sandoval, étoit tout aſſuré de cette ville là, il ſavoit bien que les Turcs n'avoient garde de la prendre, puisqu'il y avoit cinquante Eſpagnols dedans. Voilà en vérité une merveilleuſe confiance & tout à fait Eſpagnole, de ne rien craindre des armées de quatre & cinq cens mille hommes, comme ſont ordinairement celles du Grand Seigneur, pourvû qu'une grande & capitale ville comme eſt Albe Roiale, ſoit gardée par cinquante ſoldats Eſpagnols.

Si ce n'eſt que vous les preniés pour autant de Généraux, qui ne vont guéres que *Lib. 26. cap. 6.* bien accompagnés. Car il me ſouvient que nôtre bon Evêque fait cette belle remarque

en un autre endroit, au ſujet du Duc d'Albuquerque, qui fut emploié au ſervice des Anglois, que comme l'Italie donne les bons Ecuiers, l'Eſpagne fournit le monde de Généraux d'armée.

Cap. 10. C'eſt auſſi pourquoi ils ſont ſi reſpectés par tout, qu'en mil cinq cens quarante quatre à la Diete de Spire, ſelon le même texte, les Allemans, quoique très ſuperbes de leur naturel, ſalüoient le moindre Eſpagnol les premiers, & lui donnoient le haut du pavé, lors même, que l'Eſpagnol étoit à cheval, & qu'il étoit rencontré par les plus grands Seigneurs, qui le laiſſoient ainſi paſſer par reſpect. Les paroles de l'Auteur ſont encore plus ridicules que les miennes. *Si topavan con un Eſpañol de medi anò talle, ſe deſboneta-van quantos le veyan; ſi bien fueſſen Tudeſcos principales, y ſe apartavan para dar lugar que paſſaſſe, aunque el Eſpañol fueſſe a cavallo.* Ce ſont de belles obſervations, bien vrai ſemblables, & très importantes à l'Hiſtoire.

Car encore que quand il parle de l'émotion de ceux de Siene contre les Eſpagnols en mil cinq cens cinquante deux, il confeſſe *Lib. 30. cap. 29.* qu'ils ſont haïs de toutes les autres Nations, ce n'eſt, comme il dit, qu'une marque très certaine de leur éminente vertu. Il me ſem-

ble avoir ouï dire au Capitan de la Comédie, ſelon la même penſée, que cette haine venoit du commandement qu'ils ont ſur le reſte des hommes. Ce qui n'empêche pas que leur vertu, toute enviée qu'elle eſt, ne ſe faſſe encore reſpecter.

Auſſi voions-nous dans cette Hiſtoire que le Capitaine Bayard, bleſſé à mort par les Eſpagnols, à la défaite de l'Amiral Bonivet en mil cinq cens vint quatre, ſe conſole de l'avoir reçuë par la main de la meilleure Nation du monde. Ce ſont les propres mots de Sandoval, que je ne m'amuſerai pas à exagerer plus au long, non plus qu'à en rapporter davantage, pour prouver qu'il a parlé par tout avec trop de vanité & de partialité en faveur de ceux de ſon païs; craignant plûtôt d'avoir été exceſſif, que défectueux aux preuves que j'en ai données. Mais je remarquerai bien ici comme une choſe très importante, qu'il n'a pas dit tout ce qu'il devoit, en parlant de la fin de ce Chevalier ſans reproche; ce qui eſt un défaut qui approche du crime en ceux qui ſe mêlent d'écrire l'Hiſtoire. C'eſt pourquoi Hérodote eſt accuſé de malignité par Plutarque, d'avoir parlé de Pittacus ſans rapporter la plus belle de ſes actions, lorſqu'il ſe battit en duel pour la gloire de ſon

Lib. 11. cap. 22.

Tr. contre Herod.

païs, contre un Capitaine Athénien, & que n'aiant pas la grandeur, ni les forces du corps de son côté, il eût recours à celle de l'esprit, embarassant son ennemi dans les filets, où il eût le moien de lui ôter l'honneur & la vie. Et Plutarque veut encore que la même passion ait été cause que cet Historien, qui parle bien du bassin dont Amasis se servoit à laver ses pieds, & qui s'amuse à quantité de choses aussi basses, supprime néanmoins les belles actions de Léonidas, & ne dise pas beaucoup d'exploits qui furent glorieusement exécutés par les Spartiates dans la valée des Thermopyles. Je sai bien, que nôtre humanité nous excuse si nous ne savons pas tout, & que pour cela l'on ne trouve pas étrange de voir quelquefois des choses dans un Auteur, qui manquent dans un autre qui a traité la même matière. Il y a des omissions de consequence dans Tite Live, qui se peuvent fort bien suppléer par ce qu'écrit Appian sur le même sujet. Mais je soûtiens que quand un Historien entame quelque action qu'il croit mériter d'avoir lieu dans son ouvrage, il ne lui est pas permis de la donner imparfaite, ni d'en retrancher une partie essentielle, que vraisemblablement il n'a pas ignorée, ou qu'il a dû savoir avant que de l'entreprendre. Cela s'ap-

s'appelle prévarication en termes de Jurisprudence, qui peuvent être transportés ici, & je crois que celui qui déguiſe alors la verité, en taiſant ce qui eſt à dire, ne fera pas grande difficulté d'avancer une autre fois le menſonge. Or Sandoval n'a pû ſavoir la fin généreuſe du Chevalier Bayard, qu'il a crû devoir inſerer dans ſa narration, ſans en avoir appris des particularités plus conſidérables que celles qu'il rapporte. Il ne l'a pû lire dans aucun Hiſtorien de conſidération, où il n'ait vû comme ſe ſentant bleſſé à mort il ſe fit mettre au pied d'un arbre, commandant qu'on lui tournât le viſage vers l'ennemi, à qui il n'avoit jamais montré le dos. Il n'a pû manquer d'y apprendre comme le Duc de Bourbon qui le trouva en cet état, lui aiant dit, qu'il lui faiſoit pitié, eût pour réponſe qu'il n'en faloit point avoir de celui qui mouroit glorieuſement, & en homme de bien, mais bien de ceux, qui combattoient honteuſement contre leur Roi, leur patrie, & leur ferment. Ces choſes étoient bien plus d'inſtruction, & plus dignes de l'Hiſtoire, que de lui faire prononcer, apparemment contre toute verité, qu'il mouroit content d'avoir été tué par la plus vaillante Nation du monde. C'eſt lui donner la mort

Mem. du Bel liv. 2. Bouchet. Annal. d'Aqu. Serres hiſt. de Franc. &c.

une ſeconde fois, de lui faire tenir ce langage ; c'eſt dédorer toute ſa vie, pour uſer du terme Eſpagnol, de le faire ſi mal finir ; & c'eſt trahir ſa réputation, auſſi bien que la fidélité de l'Hiſtoire, de ſupprimer les dernieres paroles de ce grand Capitaine, qui ſont ſi remarquables, pour le faire parler avec indignité à l'honneur de ceux qu'il n'avoit jamais eſtimés. Mais quoi ? il n'y a rien de ſi difficile à un Hiſtorien Eſpagnol, que de dire ce qui eſt à l'avantage des François ; & Sandoval, qui vouloit triompher de la mort de Bayard, n'a pû contraindre ſon génie jusqu'à ce point de rapporter l'action entiere, & d'écrire ce qui ne lui plaiſoit pas. Il a même tû le proverbe de ſon païs, qui fut fait alors par une alluſion gentille ſur le nom de ce Chevalier ſans peur, *Muchos griſones, y pocos bayardos*, tant il avoit peur de préjudicier à la gloire de Caſtille.

Tom. 3. l. 15. cap. 1. Matth. hiſt. d'Henri IV. l. 1.

Je pourrois montrer la même choſe dans la plûpart des Auteurs Eſpagnols, comme quand Herrera conte la priſe de Javarin en mil cinq cens quatre vint dix huit ſur les Turcs, ſans dire un ſeul mot de M. de Vaubecourt, qui planta trois petards, dont les Turcs avoient jusques là ignoré l'uſage, & contribua plus que perſonne à cette belle exécution.

Mais la chose iroit à l'infini, & puisque nous n'avons entrepris d'examiner principalement que Sandoval, contentons-nous de ce que nous avons dit des fautes que sa trop grande passion pour sa patrie lui a fait faire; & en considérons quelques autres où il est tombé, pour avoir voulu mettre toûjours le bon droit du côté de Charles Quint.

Beaucoup d'Auteurs tant anciens que modernes, ont été mésestimés d'avoir si excessivement loüé des Princes, qu'ils sont tombés dans une lâche flatterie, & ont dressé des Panegyriques de ces Héros prétendus, au lieu de l'Histoire veritable de leur vie qu'on se promettoit. Ainsi Procope est toûjours sur les loüanges de Belisaire; Eusebe admire par tout son Constantin; Eginard témoigne la même passion pour Charlemagne; & Paul Jove a été trouvé insupportable parlant de Cosme de Medicis. Je ne dis rien du Cyrus de Xenophon, ni de l'Apollonius de Philostrate, parce que ce sont des pieces qui ne trompent point le Lecteur, aiant été faites exprès pour former des idées en l'air, & ne passant que pour des Romans, où personne ne prétend s'instruire de la vérité. Diodore reproche à Callias Siracusain, qu'à cause des bien-faits qu'il avoit reçûs d'Agathocles, il

Excerp. Const. ex Diod. p. 159

vouloit justifier toutes ses actions; au contraire de Timée, qui pour avoir été banni de Sicile par ce Prince, le condannoit sur tout, dressant autant d'invectives mal à propos, que Callias d'apologies. Mais je ne pense pas qu'aucun Historien ait plus péché en cette partie que nôtre Chroniqueur à l'égard de son Charles Quint; ce que je vais faire voir par quelques observations, bien que tout son ouvrage ne montre autre chose.

Je serois pourtant bien fâché qu'on crût que je n'estimasse autant que je dois la vertu de ce Monarque, & les rares qualités tant naturelles qu'acquises, qui paroissent en lui. Il étoit d'agréable présence, vaillant de sa personne, magnanime en ses entreprises, & il avoit, comme je veux le croire, de fort bons mouvemens pour la Réligion. Mais il peut être arrivé quelquefois, que pour faire la fonction de grand Prince dont il étoit fort ambitieux, il se soit un peu dispensé des loix de la pieté; & que les interêts de la Terre l'aient en quelque sorte éloigné de ceux du Ciel, au grand préjudice sans doute, de la Chrétienté. C'est pourquoi personne n'eût trouvé mauvais, que son Histoire eût parlé de lui comme d'un très grand Potentat, pourvû que d'un autre côté elle eût reconnu ses petits defauts, ainsi que

la raiſon le vouloit ; & que pour mettre toûjours l'équité de ſon côté, elle n'eût point ſi ſouvent intereſſé le bon droit de ſes parties adverſes. Car Sandoval le pouvoit bien recommander ſur ce généreux courage, qu'il a fait paroitre en tant d'expéditions militaires. Il l'a dû repréſenter en perſonne dans les hazards de la guerre, & notamment devant Tunis, avancé jusques dans l'avantgarde, où portoit l'artillerie de Barberouſſe. Et je trouve qu'il a bien fait de nous donner ſa repartie au Marquis du Guaſt, qui le preſſoit de ſe retirer d'un lieu ſi périlleux que celui-là, lui faiſant dire de fort bonne grace, en ſe retirant pourtant, que jamais Empereur n'avoit été tué de coup de canon. Mais je voudrois qu'il reconnût en ſuite, comme les paſſions de cet Empereur lui ont fait ſouvent occuper ſes forces & ſa valeur contre des Princes Chrétiens, qu'il devoit plûtôt emploier contre les Infideles. Je ſouhaiterois qu'il avoüât franchement, combien étoit grande la jalouſie qu'il portoit à François Premier. Et qu'à l'exemple de Polybe, de Q. Curce, & de Plutarque, qui ont dit le bien & le mal des Céſars, des Alexandres, & des Scipions, il touchât au moins legèrement les vices, auſſi bien qu'il exagere les vertus de ſon Hé-

Lib. 22. cap. 37.

ros. Du reſte, je ne conſidère jamais les belles actions de ſa vie, ſes grandes victoires, le grand nombre de ſes voiages, & cette merveilleuſe promptitude avec laquelle il exécutoit ſes deſſeins, que je ne tombe dans une ſingulière admiration. Il fut neuf fois en la haute Allemagne, ſept en Eſpagne, comptant le dernier voiage qu'il y fit pour ſa retraite, ſept autres en Italie, dix en Flandre, quatre en France, deux en Angleterre, & deux autres en Afrique. Il navigea huit fois ſur la mer Mediterranée, quatrefois ſur l'Ocean, à la derniere deſquelles il avoit déjà renoncé au gouvernement de ſes Etats. Ce fut à l'imitation d'un Diocletien, & de quelques autres Souverains, qui cherchèrent le repos dans des ſolitudes moins à eſtimer que celle des Hieronymites de Saint Juſt, dont il fit élection; quoiqu'on ait dit que la mauvaiſe aſſiètte où il laiſſoit les affaires de l'Empire aida beaucoup à lui faire prendre cette réſolution. Tant y a que pendant le tems de ſon adminiſtration il a toûjours été dans l'action, & ne s'eſt jamais relâché de ſa vigilance ordinaire. Ce qui a d'autant plus d'éclat en ſa perſonne, que la vie ſedentaire de ſon fils, déchargé de tout le ſoin de l'Empire, & par là plus obligé de pourvoir au reſte, fut la prin-

Thuan. hiſt. lib. 16.

cipale cauſe de la perte des Païs-Bas. Car pendant le tems que Philippe Second ſe promenoit dans les bois de Ségovie, prenant ſes divertiſſemens en ſa belle maiſon de Valſaim, au milieu des jardins & des fontaines, comme Cabrera nous le décrit, ces belles Provinces de la Flandre, que la préſence de Charles Quint avoit tant de fois conſervées, trouvérent leur ruïne dans l'abſence de ſon ſucceſſeur. Pour s'être contenté d'envoier des Lieutenants, & d'écrire auſſi fiérement à des peuples libres, qu'il eût pû faire à quelque reſte de Moriſques, au lieu de venir en perſonne pacifier les troubles dans leur principe, à l'exemple de ſon pere; le plus riche héritage de la maiſon de Bourgogne lui fut enlevé. Ceci ſoit dit pour montrer que je ne blâme pas Sandoval de nous avoir fait voir toutes les belles parties de ce Prince, dont j'honore la mémoire, & la poſterité, autant qu'un François très affectionné à ſon Prince, & à ſa patrie, ſauroit faire: Mais que je le reprens ſeulement de ne nous l'avoir pas donné tout entier, & en ſon vrai naturel; d'avoir perverti le ſens qu'il étoit obligé de donner à beaucoup de ſes actions, pour le vouloir trop juſtifier; & de s'être, en ce faiſant, éloigné de cette verité qui eſt l'ame de l'Hiſtoire, nous

Lib. 7 c. 3. & 4.

expoſant un cadavre au lieu d'un corps Hiſtorique. Venons aux preuves.

Une des choſes qu'il tâche le plus d'obtenir ſur la créance de ſon lecteur, c'eſt que Charles Quint fut très réligieux obſervateur de ſa parole, & qu'il mérita mieux que Marc Antonin le ſurnom de Veriſſime. Et certainement, ſelon le zèle immoderé qu'il a pour celui-là, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il ſe donne cette peine, n'y aiant rien qui puiſſe davantage recommander un Prince à la poſtérité. Les Souverains que nous reſpectons à bon droit comme les images de Dieu en terre, n'ont rien, qui leur donne tant de cette reſſemblance, que le credit de leur parole, quand ils la ſavent bien faire valoir. Car Dieu qui a fait le Monde & tout ce qu'il contient par ſa ſeule parole, permet que ſes Lieutenants le gouvernent par la leur, pourvû qu'ils en ſoient jaloux, & qu'ils la conſervent inviolablement. Pour autoriſer donc ſon dire il obſerve que le ſerment ordinaire de cet Empereur étoit, *Foi d'homme de bien*, & qu'il avoit coûtume de dire, que cette qualité lui étoit bien plus chère que toutes celles dont ſa grande naiſſance & ſes Couronnes le faiſoient jouïr, parce que les hommes de bien étoient beaucoup plus rares que les Empe-

Julius Capito.

reurs. C'étoit très vertueusement parlé, il ne restoit qu'à executer de même. Mais toutes les Puissances de la terre qui ont eu quelque communication avec la sienne, témoigneront, que jamais Prince n'a fait moins d'état que lui de sa foi, quand il a crû que ses interêts ne s'accommodoient pas avec ce qu'il avoit promis. Nous avons vû comme il amusoit les Papes avec des Traités signés par les Vices-Rois, au même tems qu'il envoioit surprendre & saccager Rome. Les Venitiens furent si fort offensés, voiant que contre les termes de leur confédération, il retenoit pour lui Duras, qu'ils aimèrent mieux faire une paix honteuse avec les Turcs, que de demeurer davantage en ligue avec lui. Ils avoient déjà accusé de trahison son Général André Dorie, à la Journée de la Previse l'an mil cinq cens trente huit, comme n'aiant pas voulu combattre tout de bon contre Barberousse, mais seulement les engager dans la guerre contre le Turc, selon les ordres & les interêts de l'Empereur. Personne n'a ignoré combien de fois il a pipé de promesse le Roi François au sujet du Duché de Milan; & toutes les excuses qu'y apporte son Chroniqueur, sont honteuses & pleines de supercheries. Ce grand Roi y procédoit bien autrement, lors-

Cabrera l. 9. c. 18.

Sand. l. 24. cap. 15.

que refuſant ceux de Gand qui le vouloient reconnoitre pour Souverain, il lui envoioit leurs lettres. Quant aux Allemans, il ne faut que ſe ſouvenir de la priſon du Landgrave de Heſſe, & comme avec une diction captieuſe il le retint tant qu'il pût priſonnier, pour faire avoüer aux plus paſſionnés pour l'Eſpagne, que les paroles de ce Prince ſi fidèle, étoient des oſſelets d'enfans dont il amuſoit les Allemans. Auſſi Sandoval s'eſt-il bien gardé de dire le moindre mot de cette tromperie grammaticale, qui eſt pourtant eſſentielle en l'affaire, & qu'aucun Hiſtorien n'a omiſe. Enquoi il a commis deux fautes très dangéreuſes dans l'Hiſtoire. La premiere, d'avoir écrit contre toute vérité, que le Landgrave ſe rendit à discretion pure & ſimple, & que Charles Quint lui promit ſeulement, que ſa priſon ne ſeroit pas perpétuelle. Car il eſt certain qu'encore que pour ſauver la Majeſté de l'Empire, on fût convenu que le Landgrave ſe ſoûmettroit verbalement à la discretion de l'Empereur, on avoit néanmoins traité des ſûretés de ce Prince; & les Ducs Maurice de Saxe, & Albert de Brandebourg ſes gendres, qui étoient garants des conventions accordées, le firent bien ſavoir depuis à l'Empereur, le forçant à relâcher ce priſon-

Sleid. lib. 19 & Thuan. l. 4. hiſt. Lib. 29. cap. 30.

Thuan. & Sleid. ibi.

nier. L'autre faute eſt, d'être tombé dans cette vicieuſe défectuoſité, que nous remarquions, il n'y a guéres, être tout-à-fait contre les loix de l'Hiſtoire. Mais jugeant cette chicanerie de lettres trop infame, il a mieux aimé la ſupprimer ſelon ſa bonne coûtume, que de ſe voir réduit à la mal defendre. En effet, j'aimerois autant voir ceux *Lib. 12. hiſt.* de Locres dans Polybe, cacher des têtes d'oignons entre le pourpoint & l'épaule, & puis les jetter, croiant être quittes de ce qu'ils avoient promis d'obſerver tant qu'ils auroient les têtes ſur leurs épaules. Ces fineſſes ſont accompagnées de tant d'indignité, que je ne m'étonne pas ſi on les déſavouë. Mahomet aiant pris l'Isle de Negrepont, fit ſcier par le milieu du corps Paolo Erizzo qui la defendoit pour ſa République, diſant qu'il lui avoit bien aſſuré la tête, mais non pas la ceinture du corps. Je ne vois pas que le procédé de Charles Quint fût beaucoup plus juſte que celui de ce Turc, & s'il étoit plus ſubtil, je l'en eſtime d'autant plus Punique & plus honteux. Pour derniere preuve de l'eſtime que nôtre Empereur faiſoit de ſa foi, il ſuffit de rapporter comme s'entretenant des choſes paſſées avec le Prieur & les Moines de Saint *Vida en Iuſte c. 9.* Juſt, il leur dit franchement qu'il ſe repen-

toit d'avoir obſervé le ſauf conduit qu'il avoit donné à Luther. Car encore que Sandoval attribuë cela au zèle qu'il avoit pour la cauſe de Dieu, les exemples de Saint Gregoire le Grand, qui a gardé la foi aux Hérétiques, de Joſué qui l'entretint aux Gabaonites idolatres, & de Saül qui fut puni de Dieu pour en avoir uſé autrement, pouvoient bien mettre ſa conſcience en repos. Je n'entre point en cette grande queſtion qui a tant fait écrire depuis nos guerres de Réligion. Mais je dis bien que ſi Charles Quint par tendreſſe de conſcience ſe devoit repentir de quelque choſe en cela, ce devoit plûtôt être d'avoir donné la foi à un hérétique, que de la lui avoir conſervée.

L'aſſaſſinat de Pierre Louïs Duc de Caſtres, & fils du Pape Paul Troiſiéme, commis à la vuë de toute la Chrétienté, fut ſi généralement imputé à l'Empereur, que Sandoval n'eſt pas peu empêché à l'en décharger. L'importance de cette action, & le rapport qu'il y a d'elle à la bonne foi, dont nous venons de parler, m'oblige d'y faire quelque reflexion. Voici comment Sandoval rapporte le fait. L'entrepriſe de Fieſques ſur Gènes aiant manqué, par la mort hazardeuſe du chef de la famille qui tomba dans la mer;

Lib. 29. c. 26. & 27.

le Duc de Castres directeur principal, dit-il, de cette affaire en faveur du Roi Henri II. envoia le Comte de Lande à André Doria se condoloir de la mort de son neveu Janetin, qui avoit été tué dans ce tumulte, & l'assurer qu'il n'y avoit rien de son fait. André Doria faisant mine de se contenter, corrompt cet Ambassadeur, & par son moien fait assassiner le Duc dans sa Citadelle de Plaisance, cependant que Ferdinand Gonzague averti de toute la conjuration, attendoit cet événement dans Crémone, d'où il fut au premier avis se saisir de Plaisance au nom de l'Empereur. Or déjà c'est une maxime, qu'en matière de crimes, la présomption va contre ceux qui en profitent, comme firent les Espagnols de celui-ci, par l'usurpation des biens du défunt. Mais outre les avis certains qu'on eût de la vérité du fait, quelle apparence y a-t-il, à le prendre par le seul texte de nôtre Auteur, qui proteste néanmoins de l'innocence de Charles Quint, que Gonzague & les autres Chefs Espagnols osassent participer à cette conspiration sans l'en avertir? entreprendre contre le fils du Pape, & le proche allié de sa Majesté Imperiale à son insçû? & la mêler si avant dans cette action tragique, comme ils firent par la prise de Plaisance, sans le lui

avoir fait ſavoir? Car de dire, comme Sandoval l'aſſure, que le meurtre de Pierre Louïs déplût à l'Empereur, encore qu'il approuvât ce qu'avoit executé en ſuite Ferdinand Gonzague, chacun peut bien juger du peu de vraiſemblance qu'il y a. D'ailleurs il avoue lorsqu'il rapporte la mort du Pape Paul III. qu'il ne voulut jamais de bien à Charles Quint, & accuſe ſa Sainteté d'avoir eu la Fleur de lis dans le cœur, ce qui procédoit de la connoiſſance qu'elle avoit du véritable auteur de cet aſſaſſinat. Il ne nie pas non plus que le Duc Octavio Farneſe, fils de Pierre Louïs, ne crût certainement que l'Empereur avoit fait mourir ſon pere, attribuant à cette aſſurance qu'il en avoit, la réſolution qu'il prit de s'allier avec le Roi Henri II. & de recevoir dans ſes places garniſon Françoiſe. Et véritablement il faloit qu'il eût une connoiſſance bien certaine de ce qui en étoit, pour ſe laiſſer transporter jusques-là par un juſte reſſentiment, vû qu'il avoit épouſé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles Quint; qui fut contrainte là deſſus de quitter ſon mari, ſe retirant dans la ville d'Aquila de l'Abruzzo, pour complaire à ſon pere. Auſſi la recommande-t-il à Philippe Second, dans cette belle inſtruction qu'il lui

Lib. 30. c. 9.

Cabrera l. 5. c. 2.

Sand. l. 30. cap. 5.

laissa, comme celle qui lui avoit toûjours été obeïssante, même contre l'interêt de ses propres enfans. Or qui pouvoit mieux savoir toutes les circonstances de ce parricide, que le pere & le fils du defunt? Si est-ce que nôtre bon Historien n'oppose à tout cela qu'une belle négative, & pense avoir bien satisfait à Dieu & au monde, en disant qu'il n'en est rien.

Par ce que nous venons de dire de Paul Troisiéme, & ce que nous avons remarqué auparavant de Clement Septiéme, il seroit assés aisé de conjecturer quel pouvoit être le respect de Charles Quint envers le Saint Siége. Mais parce que c'est encore une des choses sur laquelle Sandoval insiste le plus, prétendant en mille lieux de son Histoire, que l'Eglise n'eût jamais un fils plus obeïssant que celui-là, je m'arrêterai aussi à examiner ce point un peu davantage. A la vérité, quand il a eu des Papes à sa dévotion, qu'un Adrien son Précepteur, & un Jules III. ont épousé tous ses interêts, il a usé de fort grandes soûmissions. On l'a vû même lorsqu'il se voulut faire sacrer par Clement Septiéme, lui baiser les pieds comme les autres hommes, se présenter à tenir l'étrier d'un Cheval Turc, que montoit sa Sainteté, & prendre

en ſuite la bride durant trois ou quatre pas. Si étoit-ce le même Pape qu'il venoit de tenir ſept mois priſonnier, avec les indignités, que nous remarquions tantôt, & qu'il avoit déjà aſſiegé auparavant dans le Château Saint Ange, pour lui faire ſigner par violence une ligue contre la France. Car voiant que ſa Sainteté en avoit fait une, que les Eſpagnols nommèrent Clémentine, qui alloit à les mettre à la raiſon, puisqu'ils étoient cauſe de la perte de la Chrétienté ; comme les priſes de Belgrade, & de Rhodes, déjà arrivées, avec la perte du Roi de Hongrie & de Bude qui ſuivirent, le montrèrent aſſés. Fâché d'ailleurs contre le Pape, de ce qu'il avoit abſous le Roi François du ſerment forcé qu'on lui avoit fait faire à Madrid ; & jugé en ſuite avec les Venitiens, qu'on retenoit contre toute juſtice les ôtages de France en Eſpagne, & qu'ils devoient être rendus. Il penſa qu'il étoit tems de faire connoitre dans Rome jusqu' où s'étendoit ſon obedience filiale, lorsqu'on lui donnoit du mécontentement. Pour cet effet il dépêche ſes ordres ſecrets en Italie ; Hugues de Moncade ſon principal Miniſtre en ce lieu, le Duc de Seſa ſon Ambaſſadeur, le Vice-Roi de Naples Lanoi, & le Cardinal Pompée Colonne, qui feignoit

feignoit exprès d'être gouteux dans Frescati, font tous leurs préparatifs. Enfin lorsque Clement Septiéme y pensoit le moins, étant en trève avec les Colonnes, selon le dire de Paul Jove, quoique Sandoval le démente là-dessus, les Espagnols entrent par surprise dans Rome, pillent le Bourg Vatican, le Palais sacré, l'Eglise de Saint Pierre, & investissant le Pape dans son Château Saint Ange, le contraignent au bout de trois jours de leur signer des conditions telles, qu'ils voulurent. Cela se passa sur la fin du mois d'Août mil cinq cens vingt-six, & le sac de Rome prise par Charles de Bourbon l'année suivante. Voilà avec quel respect Charles Quint traitoit le Saint Siége, selon le propre texte de Sandoval, qui excuse néanmoins le tout sur deux considérations. La premiere, que l'Empereur ne sçût rien de cela qu'après l'évenement, dont il fut très fâché, avoüant pourtant qu'il ne laissa pas d'approuver ce qu'avoit fait Hugues de Moncade. C'est, comme nous avons déjà vû, le stile ordinaire des Espagnols, d'user de ces négations absoluës, pour ridicules qu'elles soient. La seconde, que Clement Septiéme avoit des obligations infinies à Charles Quint, dont il fait une longue énumeration, ne s'appercevant pas,

Lib. 15. c. 4. &c.

Cap. 23.

qu'outre que cette excuſe ne s'accorde pas avec la premiere, elle porte un témoignage tout contraire. Car il eſt fort vraiſemblable que ſi la conſcience & l'interêt de la Religion n'euſſent forcé le Pape de s'oppoſer aux violences Eſpagnoles, & de reſiſter aux paſſions injuſtes de ſon bienfaiteur, il n'eût pas commis une ſi grande ingratitude. Mais ce que je trouve le plus étrange, c'eſt qu'un Evêque tel que Sandoval ſe diſpenſe là deſſus de montrer, que Clement Septiéme n'étoit pas legitime, aiant été créé Cardinal ſur une fauſſe information, contre les Conſtitutions de l'Egliſe, qui excluent les bâtards de cette dignité. Et, ce qui eſt bien plaiſant, qu'il mette entre les obligations qu'avoit ce Pape à l'Empereur, celle de l'avoir ſoutenu contre le Cardinal Soderin, qui faiſoit inſtance contre lui ſur ce défaut de naiſſance; comme ſi, cela étant véritable, il n'y eût pas eu de l'impieté en Charles Quint, qu'il fait ſi conſcientieux, de tenir la main à une ſi vicieuſe promotion. C'eſt ainſi que tout eſt bon aux Eſpagnols, pourvû qu'ils ſe ſatisfaſſent. Que n'ont-ils point dit de Paul Troiſiéme, parce qu'il s'oppoſoit à leur ambition démeſurée? que n'ont-ils point machiné contre lui, outre le meurtre de ſon fils, dont nous avons déjà parlé?

Sandoval veut qu'il fût d'intelligence avec Barberousse, lorsqu'en 1543 il couroit les côtes d'Italie, & même qu'il lui eût envoié des rafraichissemens par le Cardinal Trana de faction Françoise, qui les porta par mégarde à André Doria, prenant l'armée Imperiale pour celle des Turcs; en quoi il paroit beaucoup plus grossier, faisant un si mauvais conte, qu'il ne sauroit représenter ce Cardinal pour être capable de commettre une si grande béveuë. Il lui reproche, qu'il vouloit acheter Milan pour son neveu du sang de Jesus-Christ; & produit là dessus une lettre de Dom Diego de Mendoçe Gouverneur de Sienne, où il avertit l'Empereur, que François Premier n'avoit rien fait contre lui, qu'à l'instance du Pape, qui avoit six Fleurs de lys dans ses armes, & six mille dans le cœur. Dans la même lettre Mendoçe assure Charles Quint que l'Etat Ecclesiastique est plus à lui & lui appartient mieux qu'au Saint Pere, ce qui n'empêche pas que ce Cavalier ne soit qualifié le plus sage & discret de son tems par Sandoval. Il reconnoit en un autre endroit, que sa Sainteté ne s'étant pas voulu liguer contre le Roi de France avec l'Empereur, il fit par dépit, & pour la braver, une Pragmatique, qui rendoit tout Etranger incapable de tenir

Lib. 25. cap. 49.

Lib. 25. cap. 29.

Lib. 25. cap. 26.

des Benefices en Eſpagne, & de joüir d'aucune penſion, enjoignant à ceux qui en devoient, de n'en plus paier. Mais n'eſt-ce pas une choſe étrange, qu'au ſujet du mécontentement que prit ce Pape de l'alliance contractée entre Henri Huitiéme Roi d'Angleterre, déjà hérétique, & Charles Quint, il compare celui-ci, qui ſe moquoit de la colere du Pape, à un certain impie qui mépriſe le courroux des Dieux dans Juvenal, rapportant ſes
Sat. 1. mêmes paroles, *Bibit, & fruitur Diis iratis;* & puis à cet Hercule de Sénèque, qui profitoit des animoſités de Junon, dont il cite auſſi le texte aſſés mal à propos, & comme ne l'entendant pas. Paul Quatriéme Napolitain de la famille des Caraffes, & ainſi né ſujet de l'Empereur, ne fut pas traité de lui avec plus de modération, pendant le peu de tems qu'il
Lib. 32. ſe mêla des affaires ſous ce Pontificat. Et
cap. 29. pource que Sandoval ſe contente de dire, que ce vieillard de quatre vints ans étoit un hypocrite, qui trompoit tout le monde d'une apparence de ſainteté; & que les Archives de Simancas gardent encore les avis des plus grands Docteurs du monde, qui portent qu'on lui pouvoit juſtement faire la guerre; ſe remettant du reſte de ſes actions à celui qui a écrit l'Hiſtoire de Philippe Second; nous ache-

verons de voir dans Cabrera, auteur de ce travail, avec quel respect les Espagnols se comportèrent en son endroit. Dès l'heure que sa Sainteté eût témoigné que son grand âge lui avoit laissé assés de connoissance pour discerner les interêts du Saint Siege de ceux des Espagnols, & assés de vigueur pour s'opposer courageusement à leur ambition démesurée, on vit aussitôt des attentats contre sa vie, un cuisinier fut pendu pour cause de poison, & Cabrera avouë franchement que les *Lib..2 c.3.* Espagnols furent fort soupçonnés de cela. La mauvaise intelligence croissant, & le Pape se voulant servir de ses armes spirituelles, le Conseil d'Espagne s'assemble, &, conformement aux resolutions de Melchior Canus, arrête, qu'on se doit moquer des censures de Rome, n'y plus envoier, & faire la guerre au Pape Paul IV. Sur cela le Duc d'Albe la *Ibid. c. 6.* lui commença, & pour l'outrager plus vivement, prit les places de l'Eglise au nom du Sacré College, & du Pontife futur. Mais je trouve sur tout remarquable les paroles que Cabrera rapporte du Duc d'Albe, lorsqu'il alloit pour escalader Rome en 1557. Car comme on lui eût rapporté que toutes choses étoient fort bien ajustées selon ses ordres, il se tourna vers Lopès de Mardones, & Ve-

ſpaſian de Gonzague, leur diſant, *Bien encamina el diablo lo que es en deſervicio de Dios*, & ſur cela continua ſon chemin, tâchant d'exécuter ſon entrepriſe. C'étoit témoigner tout enſemble l'état qu'il faiſoit du Pape, de Dieu, & de la Réligion. Nous pourrions faire voir en ſuite dans le même Auteur, comme Pie Quatriéme ne fut pas mieux dans les bonnes graces des Eſpagnols ; & comme depuis l'execution des Acolti, aſſaſſins qui en vouloient à ſa vie & le devoient poignarder en une audience qu'ils ſollicitoient, il feignit d'être ami de Philippe Second, mais qu'en effet il vécût & mourût ſon ennemi couvert. Nous montrerions auſſi le traitement indigne que fit le même Roi au Nonce de Gregoire XIII. pour avoir ſoutenu le Chapitre de Calahorra contre ſon Evêque. Car ſur ce que ce Nonce ne voulût pas en une cauſe Eccleſiaſtique s'accommoder à toutes les volontés de Philippe, il lui dit de bouche, *que ſe fueſſe con Dios*, le fit mettre dans un de ſes caroſſes, & mener ſur l'heure dans Alcala par Dom Diego de Cardona, tout ſon bagage & le reſte de ſa famille étant transportés le même jour par les Alcaldes de Cour. Si nos Rois avoient fait quelque choſe approchant de cela, que ne diroit-on point? Celui d'E-

Lib. 6. c. 19. & l. 7. c. 1.

Lib. 13. cap. 12.

ſpagne en eſt quitte pour mander à Rome qu'on lui envoie un autre Nonce, & il eſt obéi. Il ſeroit aiſé d'ajouter beaucoup d'exemples tant anciens que modernes, de ſemblables procedures Eſpagnoles envers les Papes. Mais puisque nôtre discours ne regarde principalement que Charles Quint & l'Hiſtoire de Sandoval, je penſe que nous en avons aſſés dit, pour juſtifier par ſa propre narration, qu'il a eu tort de vouloir faire paſſer ce Prince pour le plus reſpectueux qui fut jamais vers le Saint Siége, & qu'il a commis par là un grand crime contre la fidélité de l'Hiſtoire. Paſſons maintenant à un autre point, & voions le plus ſommairement qu'il ſe pourra, ſi cet Empereur a fait toûjours pour la Réligion, & particulièrement contre le Lutheranisme tout ce qui étoit en ſon pouvoir, comme le maintient Sandoval.

Toute la Chrétienté ſoûpira à ce premier coup mortel, que lui livra Soliman l'an mil cinq cens vint un, par la priſe de Belgrade ſon principal rempart, pendant que Charles Quint, obligé à ſon ſecours par le devoir de ſa charge, par l'interêt du voiſinage, & par la conſidération de ſon beau frere Louïs Roi de Hongrie, s'amuſoit à nous faire la guerre en Italie, & occupoit toutes les forces de

l'Empire contre François Premier. Sandoval avouë que l'entreprise du même Soliman sur Rhôdes l'année mil cinq cens vint deux, eût pour fondement, que la place ne seroit point secouruë pendant les guerres de ces deux Princes Chrétiens. Et comme la vérité est merveilleusement puissante à se faire reconnoitre, il avouë une chose au même lieu, qui sera éternellement honteuse aux Espagnols. C'est que le Pape Adrien VI. qui devoit sa promotion à l'Empereur son disciple, avoit alors trois mille Espagnols, qu'il pouvoit envoier à la defense de Rhôdes. Mais que Loüis de Cardona Duc de Sessa, & en ce tems-là Ambassadeur dans Rome, secondé d'autres Capitaines & grands Seigneurs du même parti, lui dirent qu'il valoit bien mieux reserver ces soldats Espagnols contre les François dans la Lombardie, que de les envoier à Rhôdes contre les Turcs, où il y avoit assés de forces pour leur resister. De sorte que le Pape s'excusa sur ce qu'il n'avoit pas assés d'argent pour soudoier cette milice; & Sandoval parlant ailleurs de sa mort, remarque qu'on murmuroit contre sa mémoire à cause de la perte de Rhôdes. Il nous donne en suite la lettre du Roi de Hongrie à Charles Quint, par laquelle nous voions que ce Roi a toû-

Lib. 10. cap. 36.

Lib. 11. cap. 20.

Lib. 15. cap. 30.

jours demandé en vain le ſecours qu'il devoit attendre d'un ſi proche parent, & ſi obligé à ſa conſervation. Elle eſt datée du vint ſeptiéme Août mil cinq cens vint ſix, c'eſt à dire de peu de tems avant l'infortunée bataille où perit ce Roi belliqueux, faute de ſupport, ce qui fut cauſe de la priſe de Bude par Soliman en la même année. En mil cinq cens trente deux, cette grande armée Chrétienne *Lib.* 20. compoſée de trois cens mille combattans, *cap.* 8. laiſſa emmener au même Soliman un nombre infini de Chrétiens ſans le ſuivre, ni faire aucun exploit, nonobſtant les inſtances du Roi Ferdinand, parce que ſon ainé vouloit retourner en Italie, dont les affaires lui touchoient plus au cœur. Le premier jour d'A- *Lib.* 20. vril mil cinq cens trente quatre, les Eſpagnols, *cap.* 22. qui étoient dans Coron, ville du Péloponeſe, & que Sandoval nomme avec trop d'ignorance la chere patrie de Plutarque, s'embarquèrent pour retourner en Italie ſelon les ordres de l'Empereur. Cette place ſe pouvoit fort bien garder, s'il n'eût mieux aimé emploier ſes forces ailleurs ; & le Pape Clement VII. les Venitiens, avec le reſte de la Chrétienté la regretèrent, comme une échelle très propre pour descendre à la conquête de la Morée, & de toute la Grèce. Après la priſe de Tunis *Lib.* 22. *cap.* 45.

en mil cinq cens trente cinq, Sandoval écrit qu'il ne faloit que se présenter devant Argel pour s'en rendre le maitre, & même de ce fameux Corsaire Barbe-rousse ; mais que Charles Quint fut conseillé de revenir, se contentant d'avoir établi un Roi More dans l'ancienne Carthage. N'est-il pas vrai qu'au lieu d'aller secourir Oran contre le Roi de Tremeçen, l'an mil cinq cens quarante-trois, il aima mieux passer en Italie, & de là en Allemagne, pour satisfaire à cette violente passion qu'il avoit contre le Roi de France ; de sorte que sans la valeur de Dom Martin de Cordouë, Comte de Alcaudete, cette importante conquête du Cardinal Ximenes retournoit entre les mains des Barbares ? Muley Hazem Roi de Tunis le vint alors trouver dans Naples, où il lui fit de grandes ouvertures contre les Turcs ; mais il eût pour toute réponse, qu'il pouvoit l'attendre au retour du voiage d'Allemagne, où il étoit resolu d'aller combattre le Duc de Cleves, dont le crime étoit l'alliance des François où il étoit entré. Quelques-uns ont dit même que l'Empereur alors pensa perdre Vienne, l'abandonnant aux Infideles, pour courir sus à ce Duc, qui fut de ses amis aussi-tôt qu'il l'eût contraint de se déclarer nôtre ennemi. Finale-

Lib. 25. cap. 27.

Lib. 25. cap. 49.

ment, l'animosité de Charles Quint contre nous fut si préjudiciable à la Chrétienté, qu'abandonnant tout autre soin que celui de nous nuire, il laissa prendre Tripoli de Barbarie en mil cinq cens cinquante un à Sinam Bacha, que lui seul comme voisin pouvoit conserver aux Chevaliers de Malthe; & à Salh Arraes la ville de Bugie en mil cinq cens cinquante cinq, que les Espagnols avoient conservée trente cinq ans, depuis que Pierre de Navarre y avoit arboré la Croix en mil cinq cens dix. Je sai bien qu'il en voulut rejetter la faute sur le Gouverneur Alonso Peralte, qui l'avoit renduë, le faisant exécuter à mort pour cela dans Valladolid. Mais il est vrai aussi, que les guerres contre les Chrétiens donnèrent tous ces avantages aux ennemis de nôtre Réligion, & par consequent que de ce côté-là Sandoval a eu mauvaise grace de recommander, comme il a fait, cet Empereur; même si on defere tant soit peu aux plaintes des Venitiens que nous avons tantôt entenduës.

Lib. 32. *cap.* 32.

Je ferai volontiers ici une observation qui regarde non seulement Charles Quint, mais toute la Maison d'Autriche sur ce sujet de la Réligion. C'est que tout le monde reconnût dès ce tems-là dont nous parlons, qu'il

n'y avoit rien qui fut si contraire au Christianisme, que la continuation de l'Empire dans
Lib. 20. cap. 2. cette Maison. Sandoval remarque lui-même, que Guillaume Duc de Baviere protesta de nullité lorsque Ferdinand Premier frere de Charles Quint fut élû Roi des Romains, non seulement parce que l'élection s'étoit faite par argent, & par force, mais encore parce qu'il étoit trop injuste de perpetuer l'Empire dans une famille, dont quatre de suite l'avoient déjà possedé. Or ce mécontentement des autres Princes d'Allemagne les rendoit dès lors non seulement mal affectionnés à ceux d'Autriche, mais encore peu touchés des interêts de l'Empire, n'y possedant plus la part qu'ils devoient, au grand préjudice de la Chrétienté. Ce fut vrai-semblablement le principal motif du Pape Paul Quatriéme,
Lib. 20. cap. 2. lorsqu'il refusa d'admettre les Ambassadeurs du même Ferdinand se disant Empereur; encore que Cabrera lui fasse prendre d'autres prétextes, sur ce que Charles Quint n'avoit pû renoncer à l'Empire qu'entre les mains de lui Pape, sur ce qu'il ne pouvoit se dire legitimement élu par des Electeurs hérétiques, & sur ce que paiant trente mil écus par an de tribut au Turc, il étoit indigne de cette dignité. Mais pour bien reconnoitre l'interêt du

Saint Siége, & de la Réligion en cette continuation d'Empire dans la Maison d'Autriche, je ne produirai point d'Auteur qui ne soit Espagnol, & par là irreprochable en ceci. Herrera rapporte qu'après la perte de Javarin en mil cinq cens nonante quatre, l'Empereur Rodolphe fut conseillé de faire en toute maniere la paix avec le Turc, sur deux très importantes considérations. L'une, que l'aliénation des esprits jaloux de la grandeur de sa Maison étoit si grande par toute l'Allemagne, qu'il ne se pouvoit rien promettre de bon de la Nation Germanique. L'autre, que les Italiens ne pouvans non plus souffrir que l'Empire de soi électif fût rendu héréditaire, & se perpetuât dans une seule famille, étoient resolus de ne le plus secourir en ses necessités jusqu'à ce qu'il fût remis aux termes de la raison. Et pour montrer que ce n'est pas sans sujet, que les Italiens, & tous les Princes Chrétiens prennent part en ceci, le même Auteur, ne pensant à rien moins, nous fournira dequoi former une preuve qui suffira seule entre une infinité d'autres. Il dit que le Pape Clement Huitiéme envoiant le Cardinal Cajetan en Pologne l'an mil cinq cens nonante sept, pour y moienner une ligue des Princes Chrétiens contre le Turc, pria

Tom. 3. l. 10. c. 2.

Lib. 13. cap. 5.

le Roi d'Eſpagne de le ſeconder en ce bon deſſein, y envoiant auſſi quelqu'un de ſa part pour faciliter les affaires. Philippe Second dépèche là deſſus François de Mendoçe Amiral d'Arragon, en apparence pour contribuer à cette croiſade, mais en effet pour la traverſer, & en empècher la concluſion, comme il fit. Ses ordres ſecrets portoient, comme *Ibid.* l'avouë Herrera, non ſeulement de n'y point entrer, mais d'agir en ſorte que le Pape reconnut qu'il y avoit plus de difficultés & d'inconveniens que d'utilité à eſperer de cette ligue. Philippe craignoit que les Allemans s'occupans contre le Turc, la Flandre n'en ſouffrit par la perte de leur ſecours, & que pendant qu'on combattroit les Infideles, le feu Roi Henri le Grand, avec qui il étoit encore en guerre, ne reçût quelque avantage de n'avoir plus rien à craindre du côté de l'Empire. En effet, ces conſidérations toutes particulières à la Maiſon d'Autriche, où les Empereurs comme cadets reçoivent la loi des ainés d'Eſpagne, ruinèrent de ſorte cette ligue, qu'il n'en fut plus parlé; & toute la négociation de l'Amiral d'Arragon aboutit à ménager ſimplement un ſecours du Roi de Pologne pour les Païs-bas. Voilà combien il importe à la Réligion & à toute la Chré-

tienté, que l'Empire ne reſte pas dans la ſeule Maiſon d'Autriche contre les loix fondamentales de cet Etat, afin qu'il ne demeure aſſervi par là aux interêts de la Monarchie Eſpagnole. Or non ſeulement Charles Quint ſe moqua de ces conſidérations d'équité, & de réligion, mais il fit même ce qu'il pût, pour établir ſon fils Philippe dans l'Empire; & n'aiant pû gagner ce point, il tâcha auſſi inutilement de le faire declarer Roi des Romains, Ferdinand n'y aiant jamais voulu conſentir. Sandoval dit, qu'il le fit ſonder ſur *Lib. 29.*
le premier chef par la Reine Marie leur ſœur *cap. 35.*
en une Diete tenuë à Augsbourg en mil cinq cens quarante ſept: mais que Ferdinand lui repartit ſi vertement, & avec tant de reſſentiment de l'indigne propoſition qu'on lui faiſoit, que Charles Quint n'oſa pas le faire preſſer davantage. Et néanmoins en l'an mil *Lib. 30.*
cinq cens cinquante, il fit revenir exprès de *cap. 14.*
Flandre cette Reine Marie en la même ville d'Augsbourg pour remettre Ferdinand ſur ce *Lib. 1.*
propos, & lui faire trouver bon, que Philip- *c. 3. & 7. Sand. l. 32.*
pe fût nommé Roi des Romains; ce qu'elle *cap. 39.*
obtint auſſi peu que la premiere demande. Cabrera, qui confirme le dire de Sandoval, ajoûte que Ferdinand ne voulut jamais recevoir la Couronne Imperiale avec cette con-

dition de nommer ſon neveu Philippe Vicaire général de l'Empire en Italie. Cela montre bien, que Charles Quint uſant de toutes ces violences, ne mettoit en conſidération que les ſeuls interêts d'Eſpagne, ſans ſe ſoucier ni de la Juſtice, qui ne vouloit pas qu'il abuſât ainſi de l'Empire d'Allemagne, ni de la Réligion, qui étoit pour ſouffrir ce que nous venons de remarquer. Bon Dieu ! que n'avons-nous point vû réuſſir des conjectures de ce tems-là, comme ſi c'euſſent été autant de propheties? Que n'ont point enduré l'Etat, & la Réligion par une continuation non pas de quatre, mais de neuf Empereurs conſécutifs d'Autriche, ſans comprendre celui à qui l'on diſpute aujourd'hui la même qualité? Et à qui pouvons nous attribuer toutes les calamités dont nous voions l'Europe miſérablement travaillée, qu'au pouvoir qu'ont eu les Eſpagnols de remuer le fer d'Allémagne à leur fantaiſie, depuis qu'ils ont perpetué l'Empire dans cette Maiſon, dont ils ſe diſent les ainés? Mais c'eſt peut-être trop arrèter ſur la preuve d'une choſe, qui eſt ſçuë & reſſentie de tout le monde plus qu'on ne voudroit. Voions à cette heure comment Charles Quint s'eſt comporté à l'égard de l'héréſie née dans ſon tems parmi les Allemans, &

qu'on

qu'on a jugé qu'il devoit pour cela étouffer comme un monſtre dès le berceau.

Il n'y a rien de plus ſouvent repeté dans l'Hiſtoire que nous examinons, que cette proteſtation, qu'on a eu tort de dire, que Charles Quint n'avoit pas empèché le Lutheraniſme comme il eût pu, s'il n'eût voulu s'en ſervir avantageuſement contre les Princes Allemans, en les diviſant & ruïnant par cette diverſité de Réligion. Diodore nous apprend *Lib. 2.* qu'un Roi d'Egypte mit la diſcorde parmi ſes peuples, en leur donnant des Dieux différens, pour les empêcher de s'unir contre lui. Ce grand ſoin de Sandoval à excuſer ſon Empereur nous apprend, quand tous les Livres du tems ne nous en inſtruiroient pas, que tout le monde accuſa Charles Quint de vouloir pratiquer à peu près la même choſe en Allemagne; & nous pouvons dire auſſi qu'une ſi commune opinion n'a pas manqué d'apparence. Premierement la guerre qu'il fit contre le Duc de Saxe Frideric, celui qui refuſant l'Empire le lui avoit fait donner, aiant pour premier & principal fondement l'interêt de la Réligion; chacun fut fort étonné quand après la priſon de ce Prince, on le vit mettre en liberté, avec des conditions très rigoureuſes à la vérité à l'égard de ſes biens, & de ſon

honneur, puisqu'il perdoit son Electorat, mais qui d'ailleurs n'avoient pas un seul arti-
Lib. 20. cap. 23. cle en faveur de la conscience. Nôtre bon Evêque fait voir ce Traité, & lui donne le plus de couleur qu'il peut pour décharger Charles Quint de ce reproche. Mais en effet il s'en acquitte très mal, ne disant rien de plus essentiel, sinon que sa Majesté trouva à propos de ne point parler du tout de ce qui concernoit la Réligion. Un peu de tems après il fit composer & publier le Livre de l'Interim, qui regloit la conscience des Allemans, attendant le Concile, ce que les Catholiques prirent pour un attentat sur la Jurisdiction Ecclesiastique; & tout le monde jugea qu'il ne s'étoit porté à cela, que par le grand mépris qu'il faisoit du Pape Paul Troisiéme, & de la
Lib. 30. cap. 2. Cour Romaine. Aussi n'y eût-il personne qui ne conclût dès lors qu'il ne devoit pas être si tendre de la conscience comme il en faisoit semblant. La Diete d'Augsbourg qui suivit en mil cinq cens cinquante cinq, où ne pouvant aller il fit présider le Roi Ferdinand son
Lib. 32. cap. 3. frere, & arrèter, que ceux de la Confession d'Augsbourg vivroient en liberté de conscience avec les Catholiques, acheva de persuader qu'il savoit, aussi bien qu'aucun autre Souverain, accommoder les interêts du Ciel

à ceux de la Terre. Mais ce que les autres ont pû faire en cela avec excuse, & legitimement, manquoit de prétexte & de raison en celui, qui faisoit profession ouverte de persecuter les Hérétiques comme tels, & de ne permettre aucun commerce avec les Lutheriens. Quand on eût douté de ses véritables sentimens, la ligue où il étoit entré avec Henri Huitiéme Roi d'Angleterre depuis qu'il eût été declaré hérétique, contre son grand adversaire François Premier, faisoit assés voir ce qui en étoit. Mais rien ne découvrit si à nud son interieur à tous les Princes de l'Empire, que quand, pour obtenir la liberté de conscience, il exigea d'eux dans Ratisbonne, qu'ils se départiroient de l'alliance de France; après leur avoir refusé cette même grace, lorsque pour l'acquerir ils lui avoient offert d'aller sous ses enseignes combattre celles du Croissant. C'est sur ces apparences qu'on a fondé le soupçon, que cet Empereur étoit beaucoup moins devot que ce qu'il vouloit que l'on crût. Je ne voudrois pourtant pas passer si avant que ceux qui en ont encore jugé plus sinistrement, sur ce qu'on brula dans Seville depuis sa mort les os du Docteur Constantin son Confesseur, qui s'étoit tué d'un couteau dans la prison, après avoir été con-

Lib. 25. cap. 27.

Thuan. L. Cabrer. l. 5. cap. 3.

vaincu de Lutheranisme, & d'avoir deux femmes tout Prêtre qu'il étoit. Les fautes sont personnelles, & je tiens que c'est une grande témérité de tirer une si dangereuse consequence du Confesseur au penitent. Charles Quint étoit sans doute fort bon Catholique, mais il étoit homme aussi, & Prince de plus, ce qui rend son Historien sans excuse de l'avoir voulu donner pour impeccable. Quel zèle de Réligion n'a point fait paroitre Philippe Second son fils? Cependant il laissa prendre Tunis & la Goulette à Sinam Bacha, pour entretenir les troubles de la Ligue en France. Il donna Arzilla au Roi de Maroc infidele, pour opprimer Dom Antonio dans le Portugal, où il craignoit le secours d'Afrique. Et il protegea en Angleterre Elizabeth avant qu'elle fut Reine, quoi qu'hérétique, non pas pour le bien qu'il lui voulût, mais seulement de peur, que Marie Stuart affectionnée à la France ne vint à la Couronne, bien qu'apparemment ce dût être la ruïne de la Foi Catholique en ce païs-là, comme l'avouë franchement l'Ecrivain de sa vie. Ce sont des actions de Princes, qui n'empèchent pas, que hors ces passions d'Etat ils n'aient de très bons & de très pieux sentimens; ce qu'un Historien exact doit prudemment distinguer, pour

Cabrera lib. 10. cap. 20.

Cabrera lib. 1. cap. 10.

ne pas tomber dans les abſurdités de Sandoval, qui veut tant attribuer à ſon Charles Quint, qu'on le peut convaincre de menſonge par ſon propre texte. Il eût bien plus fait à ſon avantage, ce me ſemble, puiſqu'il ne ſongeoit qu'à l'obliger, de ne le point repréſenter pleurant en pleins Etats, qu'il avoit aſſemblés à Bruxelles avant ſon depart pour ſe retirer en Eſpagne ; & de ne lui point faire publier en un lieu ſi célébre la folie de ſa mere, dont il ſe devoit au moins taire comme fils, s'il ne la pouvoit cacher. Car quant aux larmes, je ſai bien qu'il y en a de permiſes par les Philoſophes mêmes, & qu'Homere auſſi bien que Virgile ont fait pleurer leurs Héros. Mais cette aſſemblée n'étoit pas le lieu où il les faloit répandre, & la renonciation au gouvernement, qu'il y faiſoit en faveur de ſon fils; devoit être accompagnée de plus de fermeté, & de grandeur de courage. Pour le regard de la Reine Jeanne ſa mere, encore que ſa maladie ne puiſſe pas être tirée à conſequence, & que nous voions bien parmi nos Rois un Charles le Sage, qui engendre Charles le Phrénetique, & celui-ci un autre Charles qui fut le reſtaurateur de l'Etat envahi par l'Anglois, tant la folie & la ſageſſe humaine ſont choſes voiſines & qui ſe ſuivent:

Lib. 32. cap. 34.

Si eſt-ce que rien n'obligeoit Charles Quint à dire là avec tant d'indecence, que ſa mere avoit été ſi long-tems alienée d'eſprit. Et Sandoval avoit aſſés ſatisfait à la fidélité de l'Hiſtoire, d'avoir remarqué en tant d'autres lieux la démence de cette infortunée Princeſſe, ſans en rendre ſon propre fils le dénonciateur, dans une convocation d'Etats généraux.
Lib. 26. cap. 28. Je m'étonne, qu'au jugement qu'il rendit long-tems auparavant entre les Dames de Vergas & de Brederode, qui conteſtoient ſur leurs rangs, ordonnant que la plus folle iroit devant, Sandoval ne lui fait ajoûter que c'étoit pour conſerver le rang à ſa mere. Quant à moi, je ne puis croire que ce Prince ait parlé ſi peu judicieuſement, me le perſuadant d'autant moins, que Meteren & les autres Hiſtoriens ne rapportent point cette impertinence, le faiſant haranguer beaucoup plus raiſonnablement que ſon Panegyriſte. Alexandre avoit raiſon de ne vouloir être peint que par d'excellens ouvriers. Mais il eſt encore plus déſavantageux à ſes ſemblables, d'être mal repréſentés dans l'Hiſtoire, & de tomber en de ſi mauvaiſes mains que celles de Sandoval.

C'eſt aſſés parlé des erreurs Hiſtoriques qu'il a commiſes, pour avoir trop partialement favoriſé tant les Eſpagnols en général,

que Charles Quint en particulier ; remarquons maintenant les fautes qu'il a faites par une excessive animosité contre la France. L'amour de son païs, & la haine du nôtre se devoient suivre immédiatement, puisque ce sont des passions dereglées qui partent d'un même principe.

Il est si difficile de s'empècher en écrivant l'Histoire d'avoir la même aversion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Historiens de l'antiquité, qu'on ne puisse blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs passions. En effet, je pense que si nous avions les guerres Puniques écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles se pouvoient debiter dans Carthage avant sa destruction ; nous y verrions des descriptions de combats bien différentes de celles, que nous avons dans Tite Live, & les autres Historiens Romains. Ceux-ci mettent quasi toûjours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de soldats, par la seule vertu des Chefs, & la bonne discipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne fussent controllés en cela par ceux du parti contraire ? La même diversité se remarqueroit vrai-semblablement aux résolutions prises dans le Senat de Carthage, qui

ſeroient accompagnées d'autant de raiſon & d'équité, qu'on verroit d'injuſtice en celui de Rome. Et s'il nous reſtoit ce qui peut avoir été écrit pour l'un & pour l'autre de ces deux grands partis, il eſt à croire que la bonne cauſe ne ſe trouveroit pas toûjours du côté de la bonne fortune, comme il eſt arrivé par le mal-heur des vaincus, dont on a ſupprimé les écrits avec la liberté & l'Empire. Car encore que les Hiſtoriens de l'une & de l'autre République convinſſent par néceſſité des principaux évenemens, comme du ſiége & de la priſe des villes, des batailles données, & de choſes ſemblables; il eſt hors de doute que la raiſon des conſeils, les moiens tenus en l'exécution, & les circonſtances de toutes ces choſes, ſeroient repréſentées bien différemment ſelon le génie particulier de chaque Ecrivain qui feroit ſon poſſible pour mettre le tort du côté de ſes ennemis. Or bien que ce défaut ſoit ordinaire, ſi faut-il avouër que c'eſt un des plus grands vices dont un Hiſtorien puiſſe être repris, & que par conſequent ceux qui déſirent, que leurs ouvrages ſoient de quelque conſidération à la poſterité, ne ſauroient trop ſe tenir dans la modération, évitant jusqu'au moindre ſoupçon de faveur, ou de haine. C'eſt à quoi Sandoval

ne doit avoir jamais pensé, & comme nous avons vû qu'il a lâché la bride à toutes ses affections, quand il a voulu obliger ceux de son païs; nous montrerons qu'il s'est donné encore plus de licence dans sa colere, lorsqu'il a pû prendre occasion de mal traiter la France, & de diffamer nôtre Nation.

Dès le commencement de son ouvrage parlant des ayeuls de Charles Quint dans cette curieuse Généalogie, qui nous a déjà entretenus, il dit que le regne de Ferdinand & d'Isabelle fut illustre par quatre grandes victoires. L'une aux Indes, contre le Diable; l'autre au Roiaume de Naples, contre les François; la troisiéme en celui de Navarre, contre les Hérétiques; & la dernière à la conquête de Grenade, contre les Mores. Cette belle partition a cela d'excellent qu'elle est naive, & fait voir à nud l'esprit de l'Auteur. Ne nous voilà-t-il pas d'abord fort bien appariés avec les Diables, les Hérétiques & les Mores? s'il eût pû nous mettre en meilleure compagnie, ne doutés pas qu'il ne l'eût fait. C'est à peu près selon le même génie qu'il fait parler Antoine de Leva, lorsqu'il donne le conseil à l'Empereur d'entrer en France en mil cinq cens trente six. Car comme ce *Lib. 23. cap. 7.* vain Espagnol mouroit d'envie d'y venir

cueillir les lauriers, qu'un Aſtrologue lui avoit promis, l'aſſurant de ſa ſepulture dans Saint Denis, qui fut pourtant celui de Milan; il lui fait dire qu'il faut aller trouver les bêtes farouches jusques dans leurs cavernes, & qu'on ne les peut jamais mieux prendre que dans leurs repaires. Que s'il s'étoit contenté de ces petites invectives, quoique fort vicieuſes dans une Hiſtoire, il les faudroit endurer, auſſi bien que d'avoir déguiſé nos victoires, quand il eſt contraint d'en avouër quelqu'une, & fait en ſorte qu'en tous combats nous aions toûjours eu la multitude d'hommes de nôtre côté, & les Eſpagnols le courage & l'experience du leur. Car par exemple, il conte la bataille de Seriſoles tout autrement que perſonne n'a fait, ne nommant pas ſeulement le lieu pour en éteindre la mémoire s'il pouvoit. Il fait que les Eſpagnols victorieux ſe rendent enfin à la perſuaſion de François de Bourbon nôtre Général, & il eſt difficile de s'empêcher de rire voiant ces mots en la marge, *les Eſpañoles victorioſos ſe rinden.* Sur tout, il ſe garde bien de reconnoitre que leur armée étoit plus forte de dix mil hommes que la nôtre, ce qui eſt néanmoins de la vérité de l'Hiſtoire, encore que le dénombrement qu'il fait, aille

Lib. 26. cap. 14.

tout au contraire. Je ne m'amuſerai pas à examiner les autres combats qu'il décrit avec la même fidelité; j'ajoûterai ſeulement, qu'il a cela de commun avec quaſi tous les Hiſtoriens de ſon païs. Mariana diminuë nôtre victoire de Ravenne en mil cinq cens douze, *Lib. 30. hiſt. c. 9.* autant qu'il lui eſt poſſible, & pour la rendre moins glorieuſe, il fait dire à Gaſton de Foix en ſa harangue aux ſoldats, qu'ils étoient deux fois autant que les ennemis. Voiés dans Cabrera le combat naval des Terceres, *Lib. 13. cap. 8.* il vous aſſurera que l'armée de Dom Antonio & de Philippe Strozzi étoit plus nombreuſe de moitié que celle du Marquis de Sainte Croix. Et ſi vous croiés Herrera *Tom. 3. l. 11. c. 3.* du combat de Fontaine-Françoiſe, tout s'y paſſa à l'avantage des Eſpagnols. Ces fauſſetés qui rendent une Hiſtoire mépriſable, ſont ſouffertes pourtant avec moins de reſſentiment par ceux à qui elles touchent, à cauſe qu'elles ſont ridicules, & qu'elles ſemblent de moindre importance. Mais c'eſt une *Sand. l. 25. cap. 27.* choſe tout-à-fait intolerable de ſe voir charger de crimes horribles qu'on ne commit jamais, & que nous ſoions accuſés d'impieté, & de favoriſer les Infideles, par ceux qui ſont contraints, quand la vérité leur échappe, de s'avouër nos redevables, pour leur avoir

aidé à ſe délivrer de la captivité des Mores.
Lib. 22. c. 9. & 38. S'ils en ſont crûs, nous avertimes les Turcs du deſſein qu'avoit Charles Quint ſur Tunis, & l'Ambaſſadeur la Foreſt que nous tenions auprès de lui pendant cette expédition, s'entendoit avec Barbe-rouſſe; bien qu'après la conquête, l'Empereur fit préſent à cet Ambaſſadeur de quatre vints & un pauvres captifs François; ce qui dément l'accuſation fauſſe d'elle-même, & rend Sandoval ridicule de dire l'un & l'autre, ſans conſidérer, que ce ſont choſes contraires, & qui s'entredé-
Ibid. c. 41. truiſent. Si ce n'eſt qu'il prétende qu'un remords de conſcience ait fait faire cette délivrance. Car, à la vérité, la plûpart de ces captifs étoient des ſerviteurs de nôtre Dauphin priſonnier, qui avoient été envoiés en galeres par les Eſpagnols, avec plus de ri-
Lib. 31. cap. 8. gueur & d'injuſtice, que les Infidèles ne les avoient faits eſclaves depuis. Nous fumes cauſe auſſi, à leur dire, de la perte de Tripoli, que les Chrétiens poſſedoient depuis quarante ans; & nôtre Hiſtorien nomme un certain Chamberin Gouverneur de la place, qui la defendit mal comme François, avec un autre Chaballon du même païs, qui la trahit à Sinam. Mais ſur tous l'Ambaſſadeur de France Aramont, venu là exprès, &

non pas de passage seulement, en fit faire la reddition. Voilà comment ils nous accommodent. La vérité est, que le Chevalier Gaspard de Vallier, ou de Valleri, Dauphinois, la rendit, forcé par les garnisons de Calabrois & d'Espagnols, à qui il reprocha mille fois leur lâcheté ; & que toute la Chrétienté imputa ce malheur à l'Empereur, qui pouvoit seul la conserver, comme nous avons dit, & qui y étoit obligé plus que personne, par la considération de ses propres interêts, si celle de nous faire la guerre n'eût prévalu dans son esprit. Ce fut le même Aramont, dit Sandoval, qui ménagea par les ordres de Henri Second à la Porte de Soliman, la descente de son armée navale en mil cinq cens cinquante deux, au Roiaume de Naples. Strozzi se devoit joindre à elle avec les galeres Françoises, dont l'inexécution fit fort murmurer les Turcs. Et les Cardinaux de la faction Françoise lui fournirent à Terracine, & à Sermonete des refraichissemens. Que de chimères Espagnoles fondées sur l'imagination seule, & sur la mauvaise volonté qu'ont les Espagnols pour nous, qui leur firent voir ces rafraichissemens donnés à Sinam, comme ils avoient vû ceux, dont nous avons déjà parlé, que le

Pape Paul Troisiéme fit porter à Barbe-rousse en mil cinq cens quarante trois, par le Cardinal Trana. Il ne faut que la seule lecture d'un autre Traité d'Aramont, & du Prince de Salerne avec Rustan Bacha, pour juger si Sandoval a eu bonne grace de l'écrire sur la rélation, comme il dit, de quelques prisonniers. C'est ainsi que Cabrera veut que l'armée de Piali qui prit Surrento en mil cinq cens cinquante huit, fut de complot avec nous; & de même celle qui parût sur la côte d'Italie en mil cinq cens septante quatre, lors du mouvement de Gènes, qu'il veut avoir été évoquée par Henri Troisiéme. Herrera suit à la piste, assurant que le Prince de Bearn, (il nomme ainsi Henri le Grand) & la Reine d'Angleterre sollicitoient sans cesse le Turc de venir fondre sur les Chrétiens. Il prétend même qu'il y eût une lettre surprise, qu'écrivoit le feu Roi à un sien Ambassadeur de la Fite, résidant à Constantinople, pour faire continuer au Turc ses entreprises sur l'Italie. Bref, ils sont jusques-là ridicules, que dans leurs Histoires nous voions que ce fut Selim Second qui fit entrer les Huguenots en Flandre, après la perte de son armée aux Curzolares; & le même qui fit le mariage de la Reine Marguerite avec Henri Quatriéme.

Cap. 46. & 47.

Lib. 4. cap. 20.

Lib. 10. cap. 23.

Tom. 3. l. 7. c. 9.

Lib. 10. cap. 9.

Cabrera l. 9. c. 27.

Je ne m'étonne pas ſi ce mariage fut ſi peu heureux, mais bien que cela n'ait point été allegué lors de ſa diſſolution. De nommer ces extravagances par leur nom, j'aime mieux qu'un autre le leur donne que moi, qui croirois faillir ſi je m'amuſois à y répondre, comme ſi elles avoient beſoin de refutation. Je dirai ſeulement que quelque intelligence que nous aions euë avec les Turcs, qui n'a jamais regardé que le commerce, & la conſervation des lieux Saints où ſe ſont paſſés les ſacrés myſteres de nôtre Rédemption, on ne nous reprochera jamais avec vérité, que nous aions mis de gaieté de cœur des places Chrétiennes entre les mains des Infidèles, pour opprimer des Princes de nôtre Religion, comme nous avons montré tantôt que d'autres ont fait, au ſujet de Coron, d'Arzilla, & de Tunis. On ne lira point dans nôtre Hiſtoire qu'on ait fermé les Egliſes en France, & qu'il s'y ſoit fait une ceſſation des choſes divines pendant quatre mois, comme il arriva en Eſpagne en mil cinq cens dix neuf, à cauſe qu'on vouloit obliger les Eccleſiaſtiques de Caſtille à contribuer quelque décime, pour armer contre les ennemis de nôtre Foi. Nos peuples ſe ſont toûjours cottiſés pour les Croiſades avec autant de

Sand. l. 3. cap. 35.

bonne volonté, que ceux d'Eſpagne y ont témoigné de dureté de cœur. Il ne faut que lire la tenuë des *Cortes* ou Etats de Valladolid en mil cinq cens vint ſept, pour en bien juger. Ils commencèrent par le ſervice funèbre de Louïs Roi de Hongrie, ſuffoqué dans un marais à la défaite de ſon armée par Soliman, qui venoit d'occuper en ſuite la meilleure partie de cette frontiere. L'aſſemblée ſe faiſoit apparemment pour y trouver de l'aide à la reſiſtance neceſſaire contre un ſi puiſſant ennemi, à qui Charles Quint témoignoit de ſe vouloir oppoſer. Si eſt-ce que Sandoüal m'eſt garand, que jamais ni le Clergé, ni la Nobleſſe, ni le Tiers Etat ne voulurent offrir un ſol pour une guerre ſi ſainte, & en une ſi preſſante occaſion. Que diroient les Eſpagnols, ſi les Venitiens avec toute la Chrétienté nous pouvoient imputer comme à eux, d'être cauſe de la priſe de Chipre par les Turcs? En effet, Jean André Doria, qui avoit les ordres de Madrid, refuſa d'obeïr à Marc-Antoine Colonne, Général du Pape Pie Cinquiéme; ſur cela Dom Jean d'Autriche & Doria ſe retirèrent de l'armée Chrétienne ſans rien faire; & par ce moien Nicoſie fut priſe par les forces de Selim en mil cinq cens ſeptante, & Famagouſte

Lib. 16. cap. 2.

magoufte avec le refte de l'Isle l'année fuivante. Ce n'eft point là une rélation controuvée, ils la peuvent lire dans leurs propres Auteurs. Mais j'admire fur tout de quel front ils peuvent accufer nos Rois d'avoir eu trop de communication avec les ennemis de nôtre croiance, quand je confidère leur Charles Quint fe liant folemnellement d'amitié perpetuelle avec Muley Hazem fon tributaire. Sandoval repréfente la cérémonie de cet acte folemnel, l'Empereur jurant fur une croix de Saint Jacques où il mit la main; & le Roi de Tunis fur fon Alcoran, la portant en fuite fur fon alfange ou cymeterre comme les Scythes anciennement fur leur coutelas en leurs plus folemnels fermens. C'eft bien mettre en parallele la Bible avec l'Alcoran, & les vérités de nôtre Réligion avec les impoftures de Mahomet. Auffi n'y a-t-il perfonne qui puiffe ignorer, avec combien de foin & d'affection les Efpagnols ont follicité, & recherchent encore tous les jours l'alliance du Grand Seigneur, qu'ils veulent rendre fi criminelle en nous; & qu'il n'y a que la feule jaloufie de nous voir en poffeffion de ce qu'ils n'ont jamais pû obtenir, qui les faffe crier fi haut. Je ne répeterai point ce qui a déjà été écrit fur ce fujet. Mais puifque nous fommes fur l'Hiftoire de

Cabrera l. 9. c. 17.

Lib. 22. cap. 44.

Sandoval, je rapporterai ſeulement quelques témoignages qu'on y voit de ce que je dis. *Lib.* 3. *cap.* 26. Charles Quint n'étant encore que Roi d'Eſpagne, envoia en mil cinq cens dix huit, le Chevalier Loaiſa en Ambaſſade vers Selim, prenant le prétexte de ſe réjoüir des victoires que ſa Hauteſſe avoit obtenuës. Le Roi Ferdinand ſon frere aiant dépoüillé Jean Sepuſius de ſon païs, ſe douta qu'il auroit recours au Turc. Pour lui ôter cette protection, il dépècha vers le Grand Seigneur Jean Oberdansco en mil cinq cens trente deux, & lui offrit amitié & tribut par cet Ambaſſadeur. *Lib.* 20. *c.* 5. *&* 7. Sandoval accuſe là deſſus Soliman d'avoir été ſi ſuperbe, que de ſe moquer de Ferdinand, & de l'Empereur, qu'il défia tous deux conjointement, refuſant les préſens qui lui furent envoiés en une ſeconde Ambaſſade. Surquoi on peut remarquer en paſſant, que l'ambition & l'injuſtice de ceux de la Maiſon d'Autriche, furent cauſe, que ce pauvre Vaivode ſe jetta entre les bras du Turc, qui ſur cette occaſion s'empara de la Tranſylvanie, & affligea miſérablement une ſi importante partie de la Chrétienté. Mais qu'eſt-il beſoin de mettre ici d'autres preuves du grand déſir qu'avoit Charles Quint de vivre en bonne intelligence avec le Turc, quand nous voions dans ſon in-

ſtruction au Roi Philippe ſon fils, qu'il lui recommande ſur tout par le 12. article, d'obſerver réligieuſement la tréve de cinq ans, qu'il avoit ſignée un peu auparavant avec Soliman? Les ſucceſſeurs de Charles Quint ont toûjours travaillé au même deſſein, & pour ne rien rapporter de ce que d'autres Traités en ont déjà dit, le Vice-Roi de Naples ménageoit encore l'an mil ſix cens trente-ſix une tréve pour le Roi ſon maitre à la Porte du Grand Seigneur, par l'entremiſe de ceux de Ragouſe; celui qu'il y avoit envoié exprès aiant renoncé à ſa commiſſion & à ſa Réligion en même tems par la priſe du Turban. Loué ſoit Dieu de ce que nos Princes ſont entrés dans l'alliance des Ottomans par des moiens plus honnètes, & pour des fins ſi utiles à nos Autels, qu'ils ont ſouvent reçû avec les remerciemens des SS. Peres, des inſtances bien preſſantes de la continuer. Les Rois d'Eſpagne n'en peuvent pas dire autant de celle qu'ils ont avec tant de Rois des Indes, ſous le ſeul prétexte de pourvoir l'Europe d'un peu de poivre & de canelle. Et quand nous n'aurions que la lettre que produit Cabrera de Philippe II. au Chérif Muley Hamet, je m'étonne que les Eſpagnols n'aient pas honte de nous reprocher nôtre paix avec le Turc. Lui envoiant un très riche préſent

Lib. 30. cap. 5.

Oſſat. l. 91.

Lib. 12. cap. 28.

par Pedro Venegas de Cardona ſon Ambaſſadeur, il l'exhorte à une mutuelle confédération, lui proteſtant qu'il lui ſouhaite tout bien, honneur, & contentement. Il faut noter que ce Chérif eſt le Roi de Fés & de Maroc, qui gagna la bataille d'Alcacerquibir, que quelques-uns ont nommée des trois Rois, contre l'infortuné Dom Sebaſtian; & avec qui Philippe, dont nous parlons, étoit encore en bonne intelligence, au même tems qu'il lui tuoit ſon neveu. Or quand il ſeroit vrai, que la neceſſité nous auroit réduits à nous prévaloir de l'alliance des Infidèles, qu'y auroit-il en cela de contraire au droit divin & humain? ni même à celui de la nature, qui rend honnêtes tous les moiens dont dépend nôtre conſervation? Aurions-nous rien fait en cela que les Papes, les Venitiens, les Florentins, & tous les Souverains Catholiques n'aient pratiqué en ſemblable occaſion? Que les Eſpagnols liſent dans P. Jove le paſſage de nôtre Roi Charles VIII. en Italie; ou, s'ils font mine d'avoir pour ſuſpect cet Hiſtorien, qu'ils voient la même choſe dans leur Docteur Gonçalo de Illescas, qui a écrit la vie des Papes. Ils apprendront de tous deux, comme Alphonſe d'Arragon II. du nom, Roi de Naples, envoia ſon Ambaſſadeur vers Bajazeth II.

Lib. 2. hiſt.

Hiſt. Pont. en la vita di Alex. VI.

un Camillo Pandonio, qui s'associa de celui du Pape Alexandre VI. nommé Georges Bucchard, pour représenter à sa Hautesse, combien il importoit à ses Etats de Macedoine, & de la Morée, que les François ne se rétablissent pas dans le Roiaume de Naples, ni dans la Sicile, à quoi ils se préparoient. Et ils pourront remarquer sur tout, comme ces Ambassadeurs firent peur à Bajazeth du dessein que les François témoignoient avoir d'entreprendre contre lui, vû la grande instance qu'ils faisoient qu'on leur mit entre les mains le Prince Gemes son frere. Je ne m'étendrai pas davantage sur une matière qui pourroit toute seule nous entretenir trop long tems, vû même ce que nous en avons écrit ailleurs. Il me suffira de répondre à nos ennemis, qu'ici comme par tout ailleurs, ils veulent, que l'on nous impute à crime les mêmes actions qu'ils prétendent leur devoir être permises; & qu'on leur souffre contre toute sorte de justice, ce qu'ils rendent capital & irrémissible aux autres. Car quand ils font revolter des peuples contre leurs Souverains; qu'ils font égorger à une même heure dans un grand Roiaume, tout ce qu'il y a de nom François; & qu'ils célèbrent des Vépres Siciliennes, dont tout le monde a horreur; ils trouvent quant

à eux qu'elles ſont fort juſtes, que les Siciliens étoient trop mal traités de nous, & que ce châtiment étoit dû à l'inſolence de nôtre Nation. Mais ſi les Napolitains ſe plaignent tant ſoit peu du traitement tyrannique qu'ils reçoivent d'eux; ſi les Flamans ne peuvent ſouffrir le même joug, que portent des Granadins; & ſi nous aſſiſtons les Hollandois nos Alliés, après même, qu'ils ont été reconnus pour peuples libres par les Eſpagnols; ils demandent vengeance à Dieu & aux hommes, crient que les Loix divines & humaines ſont violées, & pour peu que ceux qui ont la foudre en main les en croient, nous ſerons frappés d'un coup d'excommunication majeure. Quand Charles de Bourbon ſort de France à leur ſollicitation trahiſſant ſon Roi & ſa patrie; qu'il eſt Général d'armée contre celle de ſon Prince; & que ſa félonnie eſt ſi odieuſe chés eux-mêmes, qu'un Cavalier de Tolede proteſte à l'Empereur qu'il abatra ſa maiſon, ſi ce perfide y loge par ſon commandement: Sandoval trouve que Bourbon avoit raiſon, il l'excuſe comme aiant reçû de grandes injures en France par la perſécution de la Regente Louïſe; & à ſon dire il a pû juſtement ſe retirer vers l'Empereur comme ſon parent, & lui demander juſtice comme au premier des Princes Chrétiens. Mais

Sand. l. 13. cap. 20. Lib. 11. cap. 16.

ſi le Conſeil d'Eſpagne fait ôter à Ferdinand frere de Charles Quint le gouvernement de Caſtille & d'Arragon ; ſi on le prive en ſuite des trois grandes Maitriſes d'Eſpagne ; & ſi le Cardinal Ximenès, aux premiers ordres de Charles Quint chaſſe d'auprès de cet Infant ſon Gouverneur, ſon Ecuyer, & quaſi tous ſes ſerviteurs ; il ne lui eſt pas permis ſeulement de ſe plaindre ; on lui fait entendre que toutes ſes richeſſes & tout ſon bonheur, conſiſtent aux bonnes graces de ſon ainé ; & s'il eût fait du mauvais, nous verrions ſon procès dans les archives de Simancas, avec ceux qu'on y a fait mettre pour ſervir en ſemblables occaſions, de Charles Prince de Viana, fils de Jean II. Roi d'Arragon, & de Dom Charlos à qui Philippe II. ſon pere apprit ſi bien à être ſage.

Lib. 1. cap. 6e.

L.Cabrer. lib. 7. c. 9. & 22.

C'eſt ainſi que les Eſpagnols ſont injuſtes envers nous, & que l'amour propre qu'ils ſe portent, joint au peu d'eſtime qu'ils font des autres, leur fait faire des jugemens téméraires & ridicules. Je ne prétens pas les guerir d'une maladie eſtimée incurable. Mais je penſe bien avoir fait voir que Sandoval a commis des fautes, qui ne lui peuvent être pardonnées, pour ne s'être pas dépoüillé de cette grande animoſité contre la France, comme il

étoit obligé, puisqu'il vouloit passer pour Historien. Il me seroit aisé de la montrer en assés d'autres choses, comme quand il accuse en plusieurs lieux la Reine Germaine, derniere femme du Roi Ferdinand, d'avoir introduit à la Françoise les excès de bouche en Espagne, dont ceux de ce païs-là n'ont jamais été accusés chés eux.

Je pourrois aussi étendre bien plus loin mes petites censures, si je ne craignois d'avoir déjà été trop long. *Lib. 23. c. 9. & 15.* Car il y a eu autant de malice que de mauvaise grace, de rejetter l'empoisonnement du Dauphin François sur sa belle sœur Catherine de Médicis, femme de Henri II. pour en décharger Antoine de Leva, le Marquis du Guast, & leur maitre. C'est mal répondre aux dépositions du Comte de Montecuculli, tiré à quatre chevaux pour ce crime dans Lion, de dire que ce pauvre Cavalier confessa ce qu'il n'avoit pas fait, & que les Capitaines de Charles Quint savoient combattre, mais non pas empoisonner. Ce sont des considérations générales, qui ne justifient pas un fait particulier de la consequence de celui-ci; que je ne voudrois pas pourtant assurer avoir été entierement bien éclairci. *Lib. 25. cap. 1.* Il désavouë aussi froidement le meurtre de nos Ambassadeurs Rincon & Fregose, assurant que

le Marquis du Guaſt n'en eût aucune connoiſſance, & que des perſonnes masquées & inconnuës commirent ce bel exploit à l'embouchure du Teſin ſur le Pau. Et néanmoins chacun ſait que le Sieur de Langey en fit une telle recherche, qu'il decouvrit, que tous les bateliers, tant des Ambaſſadeurs que des aſſaſſins avoient été cachés dans les baſſes foſſes du Château de Pavie, d'où même il trouva moien de les faire ſortir. Il ne faut plus parler de coupables, s'il ſuffit de nier reſolument, comme fait Sandoval, pour être eſtimé innocent. C'eſt tout ce qu'on pourroit ſouffrir en un criminel qui répond devant ſes Juges, & qui tâche d'éviter le ſupplice: Mais en un Hiſtorien, qui fait profeſſion d'inſtruire le monde de la vérité des choſes dont il entreprend la narration, ces fauſſetés ne ſont pas tolerables. N'en eſt-ce pas un merveilleuſe, d'avoir donné des articles de traités contraires à leurs originaux? C'eſt où il parle des trèves *Lib.* 32. de Vaucelles en 1555. où il fait voir un arti- *cap.* 37. cle portant des defenſes générales aux François de paſſer aux Indes pour y négocier, ou pour y découvrir & conquerir de nouveaux païs, ſans le conſentement de l'Empereur, & du Roi ſon fils. Car le véritable texte, que nous avons vû, defend ſimplement à ceux de nôtre

nation de trafiquer aux Indes qui appartiennent à ces deux Monarques, ſans leur congé, nous laiſſant la liberté des voiages de mer par tout ailleurs, & comme par le paſſé (tant s'en faut que les découvertes & les conquêtes nous fuſſent interdites) avec clauſes expreſſes, que rien ne pût préjudicier aux Sujets du Roi Très Chrétien. Cependant cette fauſſe allégation de Sandoval a été ſuivie & citée par le Canoniſte Freytas, dans ſon écrit contre la liberté de la mer, pour établir la proprieté des Eſpagnols aux Indes, & nous y donner l'excluſion; ce qui a déjà été obſervé par P. Bergeron en ſon traité des navigations.

Pag. 169.

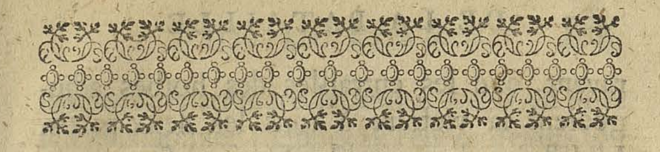
Si je voulois encore m'arrêter à quelques erreurs qui concernent les ſciences, & notamment la Géographie, en la deſcription ou diſtance des lieux, je me rendrois peut-être trop ennuieux. On peut juger combien il a failli en cette partie ſi neceſſaire à l'Hiſtoire, par ce ſeul exemple tiré de l'entrée que fit Charles Quint en France l'an 1544. où il dit qu'on ne compte que dix lieuës de Luxembourg à Paris. Mais quand il a pris Coron ville de la Morée, ſur le Golfe Meſſeniaque ou Aſinée, pour la Chéronée de Plutarque, comme nous avons déjà remarqué, il a commis une des plus grandes bévuës qu'il pouvoit faire; Ché-

Lib. 26. cap. 18.

ronée n'étant point maritime, ni du Peloponese, mais ville Bœotique, & l'une des plus mediterranées de toute la Grèce. Ce sont des preuves suffisantes, ce me semble, pour faire voir que notre Historien n'a sçû ni la nouvelle, ni l'ancienne Géographie. Au surplus, si l'on trouve que j'aie apporté trop d'aigreur en ces observations, & s'il m'est arrivé de tomber dans l'excès, que je reprens aux autres, d'avoir eu trop de passion pour mon païs, je suis tout prêt à reconnoitre mes manquemens; bien que je m'excuse en quelque façon sur la mauvaise intelligence où nous sommes avec les Espagnols, qui m'a fait prendre tant de liberté. Les fautes de la plume, qui se font en cette petite guerre, ne sont pas irréparables comme en l'autre; & plût à Dieu que nos ennemis ne nous eussent point obligés à prendre d'autres armes que celles que j'ai en main, ou qu'elles fussent aussi-tôt quittées de toute parts, que je vai laisser les miennes. En tout cas, je suis assuré que les plus équitables ne trouveront pas mon procedé vers Sandoval moins civil, ni moins raisonnable, que celui dont a usé le grand Précepteur de Trajan en son rigoureux examen de l'Histoire d'Hérodote. Car il ne donne point d'autre cause de cette hardie entreprise, contre un ouvrage de

ſi grande eſtime parmi les anciens, qu'ils lui donnèrent le nom des neuf Muſes; ſinon que les Bœotiens ſes ancêtres aiant été mal traités par Hérodote, il avoit crû qu'il y alloit de ſa réputation & de ſa conſcience d'entreprendre la defenſe de ceux de ſon païs, & d'écrire contre lui qui les avoit voulu diffamer. Or on ne peut pas dire que Plutarque comme citoien de Chéronée, fût plus obligé à maintenir l'honneur de la Bœotie, que je dois être affectionné à celui de la France; ni qu'une des moindres & des plus mépriſées parties de la Grèce, principalement pour la trempe d'eſprit qu'elle ſembloit donner, méritât davantage d'amour, qu'une des plus renommées Provinces de l'Europe, que je reſpecte comme ma chere patrie. Que s'il y a de l'inégalité entre cet illuſtre Philoſophe & moi, qui reconnois franchement qu'elle eſt infinie, on ne trouvera pas moins de disproportion, à mon avis, du miſérable travail Hiſtorique de Sandoval, à ce noble chef-d'œuvre du Parnaſſe, qui eſt encore en vénération à tout le monde depuis deux-mil ans, nonobſtant les mécontentemens particuliers d'un ſi grand perſonnage.

DISCOURS
SUR LA BATAILLE
DE LUTZEN
EN 1632.
ET
SUR LA PROPOSITION
DE TREVE
AU PAIS-BAS



DISCOURS
SUR LA BATAILLE
DE LUTZEN.

Du $\frac{6}{16}$. *Novembre* 1632.

LES batailles ſont des Arrèts du Ciel, qui décident les différens des Etats, & changent l'être des Puiſſances de la Terre. C'eſt pourquoi les Romains avoient impoſé le nom de Mavors au Dieu des combats, comme à celui qui ſe plait à bouleverſer les choſes grandes. Mais il n'arrive pas toûjours que ces Arrèts ſoient decifiſs, & ſouvent on a vû deux partis contraires s'en prévaloir également, & s'attribuer chacun l'avantage d'un même fait d'armes. Après celui de Mantinée, l'un des plus célébres qu'ait vû la Gréce, les Athéniens ne dreſſèrent pas de moindres trophées ſur ce qu'ils occupèrent du champ de bataille, que les Bœotiens, auquels Epaminondas avoit ſi glorieuſement acquis le reſte au prix de ſa vie ; & il ſe trouva que les Devins avoient eu raiſon de prononcer un peu aupa-

ravant, que les entrailles des hosties adjugeoient la victoire à tous les deux partis. L'Histoire de toutes les Nations fournit de semblables exemples, & sans aller plus loin, la Journée de Saint Denis, de la mémoire de nos peres, laissa les Catholiques & les Protestans en contestation de l'avantage que chacun mettoit de son côté. Mais ce que nous venons d'apprendre de la bataille de Lutzen, me semble d'autant plus considérable, qu'outre son importance, qui interesse toutes les Puissances de l'Europe, on y peut remarquer une infinité de circonstances singuliéres, qui méritent bien, qu'on y fasse quelque particuliére réflexion.

N'est-ce pas une chose notable, de voir les Suédois demeurer maitres du champ de cette bataille, en possession du bagage de l'ennemi, de vint & une grosses piéces de canon, outre plusieurs autres, & d'un très grand nombre, soit d'étendars, soit de cornettes: Avoir ruiné les deux tiers de l'armée ennemie, tué dix ou douze mille Imperialistes, couchés sur la place, blessé quelques-uns des principaux Chefs & Colonels, Galas, Isolani, Holk, Picolomini & Papenheim, fait fuïr le Généralissime Walstein, qui gagna Leipsig à la faveur de la nuit, & courût jusqu'à Leutmeritz

meritz ſans attendre le jour: Avoir en ſuite fait abandonner Leipſig, & rendre depuis ſon Chateau par compoſition, emporté Chemnitz, forcé Zwikau, & chaſſé l'ennemi de tous les Etats occupés par le Duc de Saxe, le repouſſant jusques dans la capitale de Bohéme: N'eſt ce pas, dis-je, une choſe très notable, de voir, que nonobſtant tous ces avantages on tire le canon dans Vienne en ſigne de bon ſuccès, qu'on faſſe des feux de joie dans Bruxelles, dans Ingolſtad & dans Ratisbonne, & qu'on chante le *Te Deum* à Madrid, comme d'une victoire obtenuë?

C'eſt à mon avis, ce qui tient aujourd'hui beaucoup de perſonnes en admiration, conſidérant, que pluſieurs de ces circonſtances ont ſouvent acquis toutes ſeules la gloire du triomphe à ceux, qui s'en pouvoient prévaloir, & que toutes enſemble du côté des Suédois, tant s'en faut, qu'elles aient pû faire avouër aux Autrichiens, qu'ils aient eu du pire, qu'elles ne les empèchent pas de jetter des chants d'allegreſſe, & de s'efforcer de faire paroitre, qu'ils ont eu le ſort des armes favorable. Les troupes d'Antigonus aiant été très mal menées par les Argyraspides d'Eumènes, il ne laiſſa pas de prétendre l'honneur de la victoire, voiant qu'Eumènes pour ſe prévaloir la nuit des commodités de ſon

camp, l'avoit laissé maitre de la place du combat, & des morts qui la couvroient. Et si nous voulions rechercher dans les Histoires des témoignages semblables, la chose iroit à l'infini, tant à l'égard du champ de bataille, que des autres évenemens, que nous avons remarqués.

Si est-ce que si nous pesons l'importance de la mort du Roi de Suéde, si nous pénetrons les conséquences de la perte de cet incomparable Chef, & les avantages que ses ennemis s'en peuvent promettre, peut-être trouverons-nous moins étrange leur procédé, & peut-être serons-nous contraints d'avouër, que ce n'est pas chose nouvelle de prétendre le gain d'une bataille par la seule considération d'un coup fatal comme celui-là. Les Thébains aiant obtenu une grande victoire contre Alexandre Roi de Phéres, ne laissèrent pas de se dire vaincus, voiant qu'ils avoient perdu au combat leur grand conducteur Pélopidas : Et Xenophon, qui combattoit en personne pour Cyrus contre son ainé Artaxerxes, nous rapporte qu'après la mort du premier, celui-ci envoia dire aux Grecs qui s'estimoient victorieux, que puisque par la mort de Cyrus la victoire étoit sans difficulté de son côté, ils eussent à rendre les armes, & se soûmettant à ses volontés faire épreuve de sa clemence.

Mais à la vérité, Artaxerxes avoit juste sujet de le présumer ainsi, puisque par la mort de son cadet, qui lui disputoit son sceptre, & qui ne laissoit aucun successeur, toute cette guerre se trouvoit terminée sans aucune ressource. Ce que l'Empereur ne peut pas dire aujourd'hui, qu'il voit, après le decès du Roi de Suéde, son parti subsister encore tout entier contre lui, les mêmes forces préparées à la ruine de sa Maison, & les mêmes interêts, s'ils ne sont devenus plus puissans, en vigueur contre son gouvernement.

Il est fort important d'avoir égard à ces disproportions d'exemples, lorsque l'on veut ajuster quelques paralleles de l'Histoire ancienne aux occurrences de nôtre tems. Beaucoup de personnes se sont laissées persuader, que la mort de Gustave ne produiroit pas moins de confusion dans ses conquêtes, que fit celle d'Alexandre le Grand parmi ses Généraux d'armée. Et néanmoins pour peu qu'on fasse de reflexion sur les conditions de l'un & de l'autre tems, & sur la diversité des affaires qu'on veut ici apparier, on s'appercevra aisément, que hors la ressemblance des deux Chefs; en valeur & en grandeur de courage, il n'y a pas grande raison de vouloir faire ce rapport.

Ce qui mit la discorde & fit naitre les par-

tialités entre ces grands Capitaines Grecs (après le naturel de leur nation) fut principalement l'état pacifique & le grand calme où les laissa leur maitre, dans un Empire de si vaste domination. Il étoit quasi impossible que des courages Martiaux comme les leurs, accoutumés à prendre leur repos dans les factions de la guerre, ne se heurtassent au dedans, n'aians personne au dehors contre qui s'exercer; à quoi le testament militaire d'Alexandre, qui laissoit la conduite principale de l'Etat au meilleur d'entre eux, sans rien determiner, contribua beaucoup. Les Scythes vers le Nort n'osoient plus passer le Tanaïs, tant s'en faut qu'ils pûssent rien entreprendre par la mer Caspienne, ou par le Pont Euxin. L'Inde, qui est au delà du Gange s'estimoit heureuse, que ce fleuve servit de borne à l'Empire Macédonien. Les déserts de Libye lui étoient d'autres limites fort assurées vers le Midi. Et ce qui restoit à conquerir du Couchant de l'Europe, étoit alors ou inconnu ou méprisé par les Grecs. Ce n'est donc pas merveille, si pendant la Régence de Perdicas, à cause de la foiblesse d'esprit d'Arrhideus, & pendant les minorités des fils de Roxane, & de Barsine, ces Lieutenans généraux de Roiaumes plûtôt que de Provinces, Antipater, Ptolomée, Antigonus, & les autres, se firent la

guerre entre eux, ne leur reſtant que ce ſeul moien d'emploier leurs forces, & ne pouvant former de deſſein plus grand que celui, de s'établir & de s'accroitre, les uns au préjudice des autres.

Or qui ne voit que le Roi de Suéde laiſſe par ſa mort les affaires de l'Europe en des termes bien différens? Il a trouvé ſes Deſtinées au milieu d'un combat, lequel, quoi qu'avantageux pour les ſiens, ne decide nullement les différens où il étoit avec l'Empereur, & par conſequent ſes Chefs demeurent dans le même emploi, qu'ils avoient de ſon vivant. Il laiſſe toutes ſes forces, & celles de ſes Partiſans, obligées de ſe tenir unies par l'oppoſition préſente de celles de l'ennemi. Il avoit fait reconnoitre la ſucceſſion de ſa fille à la Couronne par les Etats généraux avant que partir de Stokholm; ce qui met le païs à couvert de tous les troubles, qu'on eût pû appréhender. Son Chancélier Oxenſtiern, à la fidelité & ſuffiſance duquel il confioit ſes plus importans deſſeins, étoit deſtiné de long-tems, avenant ce malheur, à la direction des affaires. Ses Colonels Horn, Banier, Baudiſſen, & autres, ne peuvent trouver leur compte, ni même leur ſûreté, que dans la grandeur de l'Etat, qu'ils viennent d'élever ſous ce grand Monarque, & qu'ils témoignent vou-

loir ſervir, comme ils y ſont obligés, avec une prud'homie Suedoiſe. Tous les confédérés ont perdu aujourd'hui la jalouſie, qu'ils pouvoient avoir de la grandeur de ce Prince, & ils auront plus de diſpoſition & de vigueur que jamais, à ſe tenir dans l'union de Leipſig. Ils commandent dix armées dans l'Allemagne, & ont les deux tiers du païs avec les principales villes à leur devotion. Ils ſavent quel eſt le joug de la Maiſon d'Autriche qui leur vient d'être levé; & ſont entrés en connoiſſance de leurs forces, à faute dequoi ils recevoient il n'y a que trois ans une ſi dure loi de ceux, à qui ils ſont capables de la donner. Enfin ils peuvent raiſonnablement attendre toute ſorte de bonne correſpondance, & peut-être plus grande qu'auparavant, de beaucoup de puiſſans voiſins qui s'intereſſent dans leur conſervation. Quelle apparence y a-t-il donc de comparer le tems d'Alexandre à celui dont nous parlons, & de vouloir préſumer de mêmes ſuccés d'affaires, où les cauſes d'agir ſont différentes par toute ſorte de circonſtances?

Je tombe d'accord, qu'il arrive ſouvent dans les Monarchies la même ſubverſion de gouvernement par la mort du Souverain, que celle qu'on dit avoir lieu en celle des Abeilles, quand ce funeſte accident s'y rencontre,

--- *Rege incolumi mens omnibus una eſt;*
Amiſſo, rupere fidem.

Mais que ce ſoit une fatalité inévitable, & que comme nous ſavons qu'il eſt arrivé ſouvent au contraire, on ne doive aujourd'hui vrai-ſemblablement ſe promettre de meilleurs évenemens de la diſpoſition des affaires d'Allemagne, telles que les a laiſſées le Roi de Suéde, c'eſt à quoi je ne puis pas acquiescer.

Or puisque le tems ſeul nous en peut éclaircir, conſidérons cependant une quantité de rencontres en cette mémorable Journée, tels que difficilement les pourroit-on remarquer ailleurs.

Qu'il y ait eu plus de batailles gagnées par le moindre nombre de combattans que par le plus grand, comme a été celle-ci, c'eſt une choſe obſervée il y a long-tems, par ceux, qui en tirent un argument, que les Victoires ſont des effets de la Providence, laquelle a ſes raiſons à part, & que ſouvent nous ne pouvons pas pénétrer. Ces grandes expéditions de Cyrus contre les Maſſagetes, de Cambyſes contre les Ethiopiens, de Darius contre les Scythes, & de Xerxes, contre les Grecs, en ſont des preuves très anciennes, confirmées par tous les âges ſuivans. Que les armées du Septentrion, (appellé *vagina mundi*) aient ſouvent été ſuperieures à

celles du Midi, comme les Grecques des Asiatiques, & les Romaines des Carthaginoises, beaucoup de personnes en ont déjà fait la remarque. Mais que la mort d'un grand Roi à la vuë de toute son armée, comme a été celle de Gustave dans la journée de Lutzen, non seulement n'ait point causé la déroute générale de ses troupes, comme il arrive quasi toûjours, mais même ait été la cause principale & visible de la victoire des siens, c'est ce qui mérite bien, à mon avis, d'être consideré. Chacun sait que celle de Gaston de Foix à Ravenne (choisissant ce seul exemple parmi une infinité d'autres) survenuë dans la poursuite de ses ennemis déjà vaincus, rendit sa victoire Cadméenne à la France, & que ce fut la ruine de nos affaires d'Italie sous Louïs Douziéme. Ici nous voions un Roi, qui faisoit seul la plus forte & la plus considérable partie de son armée, tué dès le premier choc de la bataille, le Génie heroïque duquel opere de sorte après sa mort sur l'esprit des siens, que non seulement il leur affermit le courage les animant à la vengeance, mais leur inspire même cette espece de fureur, dont Homere dit qu'Achille fut transporté, aiant perdu Patrocle, quand il lui fait tuer jusqu'à ceux, qui se mettoient à genoux devant lui. Nous voions en suite recueillir les fruits de cette victoire, sans

étonnement de ce qu'elle avoit couté ſi cher, reprendre les villes auparavant occupées, forcer les places opiniâtres, reduire l'ennemi à une honteuſe fuite de plus de cinquante lieuës de chemin. Ce ſont véritablement des merveilles en nos jours, que la poſterité aura de la peine à croire, auſſi bien que le reſte des actions de ce Prince, qui font voir, que les Poëtes & les Peintres ont eu raiſon de donner des ailes aux victoires, qu'ils nous repréſentent. Car n'eſt-ce pas un vol plûtôt qu'un paſſage d'expedition militaire, celui qu'il a fait des bords de la mer Balthique, jusqu'à Augsbourg au delà du Danube; & de la Pruſſe citerieure à la Viſtule, jusques par deçà le Rhin, dans le tems de deux ans & de peu de mois? étendant ſes conquêtes par ce moïen, au delà des limites, que les anciens Géographes donnoient à l'Allemagne.

Qui pourra croire, que le rétabliſſement d'un Prince Palatin, des Ducs de Meklenbourg, de Pomeranie, & de tant d'autres Seigneurs; la liberté renduë à tant de Républiques, & de villes Anſéatiques; l'oppreſſion des Electeurs de Saxe & de Brandebourg ôtée de deſſus leurs têtes; leurs repreſſailles aſſignées ſur les Ducs de Baviere & de Franconie, ſur Mayence, ſur Cologne, & ſur tant d'autres Etats: qui pourra, dis-je, croire que toutes ces choſes ſoient l'ou-

vrage de ſi peu de tems? C'eſt ainſi qu'Hercule couroit le Monde, qu'il délivroit les opprimés, & qu'il purgeoit la Terre de monſtres. Et véritablement, ſi j'avois à comparer le Grand Guſtave à quelqu'un de ces premiers Heros de l'Antiquité, je croirois le pouvoir faire plus juſtement à celui-là qu'à tout autre. Céſar & Alexandre n'ont eu pour but de leurs entrepriſes, que l'ambition de ſubjuguer beaucoup de peuples, & peut-être de profiter de leurs conquêtes. Le Roi de Suéde ne s'eſt propoſé pour principale fin, que la gloire de proteger les affligés, de faire du bien à ceux qui l'en requeroient, & de reprimer l'orgueil injuſte de ceux, qui vouloient tout mettre ſous leurs pieds. De ſorte, que comme les Siécles paſſés nous ont produit divers Hercules, un Egyptien, un Grec, & un Gaulois, le nôtre ſe peut vanter d'avoir fait voir un Hercule Suédois, dont les actions héroïques peuvent aller du pair avec celles de ces anciens. Et s'il eſt permis de ſe donner encore quelque licence ſur cette comparaiſon, nous dirons, que comme les autres Hercules perirent par le feu, celui-ci a fini de même. Vû que les feux d'allegreſſe, que ſes ennemis ont allumé par tous les coins de l'Europe, ſont des témoignages ſi illuſtres de ſa valeur, qu'ils en éterniſeront la mémoire. Comme le fantôme

brûlé dans Rome par l'Ambaſſadeur d'Eſpagne aux premieres nouvelles de ſa mort, ne fait pas moins pour ſa gloire, à mon jugement, que celui des Céſars, qui paroiſſoit ſur le bucher de leur apothéoſe.

Je veux avant que de finir, répondre à ceux, qui ont oſé taxer le courage de ce grand Monarque, comme s'il eût été plus de Soldat, que de Capitaine, & plus de Capitaine, que de Général d'armée. Quelle apparence, diſent-ils, d'expoſer une vie ſi précieuſe aux perils que doivent courir de ſimples volontaires? & quelle raiſon y a-t-il de hazarder les interêts de tant de Provinces, les fruits de tant de conquêtes, & la vie de tant de milliers d'hommes, pour ſatisfaire à l'impétuoſité de ſon courage, & paroitre des premiers à donner le coup de piſtolet? C'eſt ainſi que l'araignée convertit en venin le même ſuc, dont l'Abeille compoſe ſon miel, & c'eſt ainſi que les meilleures actions ſont ſujettes à être calomniées par ceux, qui n'en ſavent pas juger ſainement. Si nous voulons jetter les yeux ſur la vie de tous ces grands Conquérans, dont les geſtes paſſent pour exemples d'une véritable vaillance, & pour les regles d'une vertu Roiale, & de ſouverain commandement; nous ſerons bien-tôt deſabuſés de ces fauſſes maximes de prudence, qui pallient ſou-

vent de ce beau nom une essentielle poltronnerie. Et nous remarquerons aisément, que cette vertu Imperiale, dont nous parlons, consiste entre autres choses à mépriser & surmonter les perils de la guerre.

Combien de fois César s'est-il jetté dans les premiers rangs de ses armées, si à découvert, qu'il s'est vû contraint de rendre le bouclier du premier de ses Légionnaires, les animant par là tous au combat? Ne se trouva-t-il pas si pressé des ennemis devant Alexandrie, qu'il fut contraint de se jetter à la nage, pour se sauver en abordant quelqu'un de ses vaisseaux? A-t-il jamais fait reflexion sur les dangers ausquels il s'exposoit, avec les interêts de tous ceux de son parti, autant de fois qu'il a été question de hazarder César & sa fortune?

Pour ce qui regarde l'Alexandre, ses trois principales batailles furent premierement au fleuve Granique, puis auprès de la ville d'Issus ou d'Aiazzo, & finalement proche de celle d'Arbelle. Au premier combat il reçût plusieurs coups, & y fut rudement blessé à la tête. Il remporta du second une playe honorable dans la cuisse. Et dans le troisiéme il se mêla de sorte parmi l'ennemi, qu'il tua de sa main le Cocher de Darius, aiant manqué le Maitre. A la prise de Cyropolis une grosse pierre qui

lui fut jettée sur la tête, lui fit courir fortune de la vie. Le Siége de Tyr n'a rien de si remarquable que le trait hardi qu'il y fit, se jettant le premier du rempart dans la ville, laquelle ne pût plus resister à sa valeur ni à sa fortune. Il en usa encore de même dans une autre place des Indes, où il fut griévement blessé à la mammelle, combattant long-tems tout seul au dedans, pendant que ses troupes escaladoient sa forteresse. Le siége d'une autre ville de ce païs-là fut remarquable par la blessure, qn'il y reçût à l'épaule; comme il en eût une autre au pied à la prise de Massaga. Et Plutarque dans le traité de la Fortune ou Vertu de ce Prince, fait voir, comme il n'avoit partie sur son corps, depuis le haut de la tête jusqu'à la plante des pieds, qui n'eût quelque honorable cicatrice, qui lui restoit d'une infinité d'autres combats.

C'est donc à grand tort, qu'on donne tant de reputation aux vertus & à la conduite de César & d'Alexandre, s'il ne faut pas qu'un Général se hazarde, & s'il est besoin qu'un Chef de parti se tienne toûjours loin des coups. Que ces grands Monarques se fussent moqués de ceux, qui leur eussent proposé de telles maximes, & qu'ils eussent crû avoir bon marché des Rois de cabinet, lors qu'ils paroissoient à la tête de leurs bataillons.

Nôtre Gustave, qui s'étoit moulé sur ces

anciens originaux de vertu héroïque, & qui en doit ſervir d'un auſſi parfait à la poſtérité, étoit tellement en ce point de leur ſentiment, qu'il a ſouvent renvoié avec mépris ceux, qui ſe hazardoient de lui repréſenter, combien on eût ſouhaité qu'il ſe fût moins expoſé aux dangers, leur diſant, qu'ils lui vouloient apprendre à ſe défier de la Providence du Ciel. Dès l'âge de dix-ſept ans qu'il ſucceda à la Couronne de ſon pere, il apprit ce métier périlleux aux dépens de tous ſes voiſins, qui penſoient tirer avantage de ſa jeuneſſe. Le Moscovite lui demanda bientôt la paix, lui paiant les fraix de la guerre d'une de ſes meilleures Provinces, qu'il avoit conquiſe avec Narva de Ruſſie. La Pologne s'eſtima heureuſe de s'accommoder avec lui, laiſſant en ſa diſpoſition la plûpart des places maritimes de la Pruſſe, pour retirer le reſte dont il s'étoit déjà rendu le maitre. Et le Roi de Dannemarc jugea bien qu'il recevroit toute ſorte d'avantage, ſe remettant dans les termes de bonne intelligence où ils ont vécu depuis.

Il ſe démêla ainſi glorieuſement de toutes ſes guerres, où ſon courage & ſa valeur ne lui laiſſant paſſer aucune occaſion de ſe ſignaler, lui acquirent la réputation avec laquelle chacun ſait, qu'il paſſa en Allemagne, pour redémander à l'Empereur le chapeau de Caſtor, (comme il dit en riant au Deputé de Mayence)

que ſa Soldatesque lui avoit un peu auparavant enlevé dans la Pruſſe. Depuis les Iles Vandaliques, qui lui diſputèrent les premieres deſcentes, jusqu'aux montagnes du Tirol, il n'y a Province où il n'ait laiſſé des marques de ſa générosité. Dès la Pomeranie, allant reconnoitre lui même le Fort de Gortz, il fut inveſti par quelques Napolitains, qui l'eûrent un peu de tems priſonnier entre leurs mains ſans le reconnoitre. A la priſe de Francfort ſur l'Oder, il planta lui même l'échelle pour l'eſcalade. Un coup de batterie du Chateau de Wurtzbourg ſe contenta de friſer l'un de ſes gants, ſans lui offenſer la main. Devant Ingolſtad, un boulet enleva la croupe de ſa haquenée, comme il reconnoiſſoit la place, & le couvrit de ſang & de pouſſiere. A l'attaque du camp de Walſtein, devant Nuremberg, un de ſes valets de pied fut frappé à ſes côtés d'un autre boulet de trois livres, & lui même fut touché là d'un autre coup favorable, qui ne fit que lui découdre la ſemelle de ſa botte. C'eſt choſe certaine qu'avant la Bataille de Lutzen, il avoit déjà reçû en divers combats treize bleſſures glorieuſes ſur ſon corps, l'une desquelles à l'épaule lui empécha de prendre ſa cuiraſſe, comme il en étoit inſtamment prié par les ſiens.

Il ne faloit donc pas penſer qu'il perdit une ſi longue habitude à bien faire, ſur la conſidé-

ration des perils parmi lesquels il s'étoit trouvê toute ſa vie. Il ſavoit bien par quels degrés il étoit parvenu à un ſi haut point de gloire, pour marchander un pas hazardeux, quand c'étoit le chemin pour aller domter ſes ennemis. Il n'ignoroit pas que ſi Alexandre n'eût combattu en Soldat ſur les bords du Granique, il n'eût jamais triomphé en Monarque dedans la plaine d'Arbelle. Et que s'il n'eût auſſi conduit lui même ſes Lappons & ſes Finlandois à la charge contre les Moscovites, dès le commencement de ſon regne, en continuant de même, il n'eût pas pû enfin défaire les vieilles bandes de Tilli devant Leipſig, forcer le paſſage du Lech à la barbe d'une armée retrenchée, auſſi nombreuſe que la ſienne, & ce qu'il eſtimoit plus que tout, contraindre Walſtein au combat dans la campagne de Lutzen.

Puisque les deſtinées lui avoient marqué ce dernier & glorieux logement, au trente huitiéme de ſon âge, & au vint deuxiéme de ſon regne, je trouve qu'on peut dire qu'il les a éprouvées d'autant plus favorables, que Céſar, & Alexandre, qu'il eſt bien plus honorable à un Prince de mourir en combattant, & de faire ſon tombeau du champ de ſa victoire, que d'être poignardé dans un Senat de Rome, ou de perir, ſoit par poiſon, ſoit de crapule dans Babylone.

DISCOURS

DISCOURS
SUR LA PROPOSITION DE TREVE AU PAIS-BAS.

EN M. DC. XXXIII.

PERSONNE ne doute que la paix ne ſoit en beaucoup de façons préférable à la guerre, puisque celle-ci ne ſe fait que pour obtenir l'autre, & que la fin qui eſt toûjours la prémiere en nôtre intention, eſt auſſi toûjours plus digne & plus eſtimée, que les moiens pour y parvenir. Le tems de paix permet aux enfans *Herod. l. 1.* d'honorer de la ſepulture ceux, qui les ont mis au monde; celui de la guerre, renverſant cet ordre naturel, contraint les peres de rendre ce triſte office à leurs enfans: comme diſoit autrefois Créſus à ſon vainqueur. Les Oliviers portent du fruit; les Lauriers ne nous donnent que des graines inutiles. Et nous voions que *1. Paral. cap. 22.* Dieu même eſtime de ſorte la paix, qu'il ne vouloit pas permettre à David l'édification de ſon Temple, pour avoir été trop Martial, reſervant cet honneur au Roi pacifique ſon fils. C'eſt pourquoi pluſieurs penſent qu'Ariſtote *2. Politic. c. 9. & 7 Politic. cap. 14.* a eu raiſon de reprendre Lycurgue & les autres Legislateurs, qui ont fondé des Etats ſi militaires, qu'ils ſe ruinent d'eux-mêmes par le re-

pos, ainſi que le fer qui les maintient ſe rouïlle s'il n'eſt exercé. Comme au contraire, la grande reputation du ſecond Roi des Romains vint d'avoir porté tous ſes ſoins à leur faire des ordonnances, ſous lesquelles ils pûſſent goûter les douceurs de la paix. Sur cela, un Politique moderne ne ſe peut laſſer d'admirer la bonne conduite des Turcs, qui font faire la guerre à leurs Viſirs, donnant la charge de leurs armées à ceux mêmes, qui tiennent le gouvernail, & qui ſont les plus honorés en tems de paix, afin que leur propre interêt leur faſſe deſirer le port après la tempête, & les oblige de remettre l'épée au fourreau, quand il en eſt tems.

Boccalini cent. 2. ragu. 96.

Mais encore que toutes ces conſidérations, & beaucoup d'autres qu'on pourroit ajouter, ſe trouvent véritables à parler généralement des tems de paix & de guerre, ſi faut-il avouër qu'il y en a ſouvent auxquels il ſe faut departir de ces maximes univerſelles, pour en ſuivre de particulieres toutes contraires ; ce qui eſt vrai dans la thèſe, reüſſiſſant faux dans l'hypothèſe ; & ſe voiant aſſés de guerres tellement conditionnées, qu'elles doivent être préférées à une paix deſavantageuſe, qui ſe pourroit alors préſenter. Souvent les peuples ont trouvé leur ſûreté & leur repos dans les factions de la guer-

re, comme les enfans dans le mouvement du berceau, qui ont d'ailleurs été portés à leur ruine par le grand calme de la paix. La guerre, dit Ariſtote, rend quelquefois les hommes juſtes & temperans, que la paix avoit fait iniques & inſolens. Et le vrai Dieu que les Juifs ont nommé Roi de *Salem* ou de Paix; eſt encore nommé par eux Dieu *Sabaoth* ou des Armées pour nous apprendre que le Ciel eſt auteur de l'un & de l'autre tems, & que ſans injuſtice nous pouvons faire la paix ou la guerre, ſelon la varieté des occurrences.

7. Polit. cap. 15.

Or pource que le plus exquis de toute la Politique, conſiſte à ſavoir discerner avec jugement cette diverſité des tems, & dans la conjoncture des affaires prendre le parti le plus avantageux, tournant la voile ſelon le vent: de là vient qu'aujourd'hui toute l'Europe a les yeux arrêtés ſur ce qui ſe traite à la Haye, pour voir ſi ces Meſſieurs des Provinces Unies du Pais-Bas accepteront la Treve qui leur eſt offerte par les Eſpagnols; la reſolution qu'ils y prendront n'étant pas ſeulement de très belle conſidération en matiere de gouvernement, mais même de très grande conſequence à toutes les Puiſſances ſouveraines, à cauſe de la liaiſon de leurs interêts. Et véritablement tous les momens de ces grandes affaires ſont de la

plus haute importance que reçoive la raiſon d'Etat, & on peut dire en particulier de cette negotiation, qu'elle contient en ſoi l'un de ces paſſages que Tacite appelle *tranſitus rerum*, desquels dépendent ordinairement les fatalités des Etats. Mais bien qu'on ne puiſſe pas douter, que tant de grands perſonnages aſſemblés pour deliberer ſur ce ſujet, n'y faſſent toutes les reflexions poſſibles, & quoique chacun, ſelon le Proverbe, voie plus clair chés ſoi que tout autre; ne laiſſons pas d'entrer en quelque conſidération avec eux; ne fut-ce que pour leur faire ſavoir ce qu'on en aura penſé au dehors, & pour voir en ſuite ſi nos conjectures auront été bien fondées, & ſi le ſuccès d'une ſi célébre Aſſemblée, aura du rapport avec le raiſonnement, que nous formerons deſſus.

Quand la Theologie des Anciens rendoit ce Dieu à double viſage arbitre de la paix & de la guerre, c'étoit à mon avis pour nous inſtruire, qu'avant que de nous reſoudre à l'une ou à l'autre, il faloit judicieuſement conſidérer non ſeulement le tems futur, mais encore le paſſé, & faire que de ce qui a précedé, nous tiraſſions de bonnes & fortes conſequences pour l'avenir. Servons-nous ici de leur enſeignement, & commençons à examiner ce que l'Hiſtoire des Païs-Bas nous peut fournir d'important, pour

nous faire juger utile, ou dommageable la Treve qu'on y propose présentement. En premier lieu, chacun sait, que les Provinces Unies n'ont acquis, en conservant leur liberté, la souveraineté, qu'elles possédent, que par les armes, que la necessité leur fit prendre, il y a environ soixante ans. Ce qui montre déjà que c'est un Etat fondé sur la force & le courage, puisque de son origine il est ainsi belliqueux; & que le principe en toutes choses fait la meilleure partie de leur être. On pourroit donc dire, que comme tous les Corps physiques ne se conservent & ne s'accroissent, que par les mêmes choses, qui entrent en leur premiere composition, *iisdem nutrimur, quibus constamus;* les Corps politiques ne se peuvent aussi maintenir ni étendre, que par les mêmes facultés qui leur ont donné la naissance; & par consequent qu'un Etat Martial comme celui, dont nous parlons, ne se doit promettre de grandeur, ni même de subsistence, que celle qu'il trouvera dans les armes. Aussi peut-on bien remarquer, que depuis l'établissement, que nous venons de dire de cette République jusqu'à présent, elle n'a reçû ses principales forces, & tout son accroissement, que dans les tumultes de la guerre; les tems pacifiques lui aiant été au contraire de très notable préjudice, comme il s'est ob-

Arist. 2. de Gener. cap. 8.

ſervé manifeſtement pendant celui de la Treve de douze ans, durant lequel les cabales de l'ennemi, ſon or & ſes artifices, l'ont plus incommodée mille fois que la force ouverte. Elle a même ſouffert pendant ce tems-là des maladies inteſtines de très dangereuſe conſequence, & dont les reſtes lui donnent d'aſſés fâcheux reſſentimens. Les mouvemens ſéditieux, excités ſous ce grand homme Barnevelt, & la diviſion des Arminiens, qui ont voulu doubler les Autels, en ſont des preuves ſi évidentes, qu'on peut déjà bien dire de cet Etat, comme autrefois du Romaïn, *plus togæ læſere Rempublicam, quam loricæ.* Et véritablement c'eſt une choſe très conſidérable, que les Arts Liberaux, l'Agriculture, la Marchandiſe, & tout ce qu'on dit que la paix fait fleurir ailleurs, fructifie là beaucoup mieux pendant la guerre. Les diſciplines n'ont été nulle part ſi ſoigneuſement cultivées dans le profond loiſir, que là parmi les emplois militaires; & jamais les Atheniens ne repréſentèrent avec tant de raiſon leur Pallas armée, que peuvent faire les Hollandois. Le pâturage de leurs campagnes n'y a point été incommodé par le campement des armées, & le ſoc des charruës n'y a paru jamais moins luiſant, que le fer des picques & des épées. Pour ce qui eſt du commerce, il s'en

Tert. l. de Pallio c. 5. & ult.

faut tant qu'il y ait été moindre durant la guerre, qu'il n'y a aucune de ces Provinces, qui s'oppose aujourd'hui si formellement à la Treve, que la Zélande, & celles qui font le plus de profession du trafic: ce qui montre bien, que le bruit du canon n'étonne pas leurs Marchands, & n'incommode pas leur négoce, comme il fait leur pêche. Mais je ne vois rien en toute leur Histoire qu'on doive tant peser, & qui soit de plus de considération en cette affaire de la Treve, que l'obstinée resolution des Espagnols, à ne se départir jamais de la souveraineté prétenduë sur ce païs. Car non seulement ils ont toûjours protesté contre le décret du vint sixiéme de Juillet mil cinq cens quatre vint & un, qui declara Philippes Second déchû du droit, qu'il pouvoit y avoir; mais même on a vû, qu'aprés avoir reconnu la liberté des Provinces Unies, traitant avec elles comme de Souverain à Souverain, & renonçant à toutes prétentions contraires, comme ils firent par la Treve de six cens neuf, où intervinrent tant de Têtes couronnées; ils n'ont pas laissé non seulement de témoigner leur mauvaise intention, pendant les douze ans, qu'elle a duré, mais qui plus est, d'envoier en six cens vint & un, qu'elle expiroit, le Chancelier de Brabant Peckius les solliciter de se remettre sous le joug (comme

il parloit) de leur Prince naturel. Soit qu'ils estiment le droit des Couronnes inalienable, en sorte que le tems ne puisse préscrire contre elles; soit qu'ils pensent faussement, que toute sorte de force se puisse alleguer pour resoudre les Traités des Princes, comme elle fait ceux des particuliers, qui seroit les abolir tout-à-fait, ne s'en faisant guères entre eux, que les armes à la main; soit encore que par de pernicieuses maximes de Religion, ils présument, qu'on n'est point obligé de garder la foi aux Hérétiques, qui se doit tenir aux Infideles. Et bien que personne n'ait jamais pû comprendre les fins de la Politique Espagnole en l'envoi d'une si solemnelle Ambassade, qui n'étoit bonne qu'à irriter toutes sortes d'esprits, comme elle fit: Si est-ce qu'elle donna clairement à connoitre, que cette nation n'avoit rien rabattu de ses prétentions, & qu'elle seroit toûjours prète à les faire valoir, autant de fois qu'elle en pourroit ménager les occasions. Que se peuvent donc présentement promettre les Hollandois, en faisant la Treve avec les Espagnols, de plus avantageux & de plus solide, que ce qu'ils recueillirent de celle de six cens neuf? & que ne doivent-ils point attendre des menées artificieuses de mêmes Espagnols, pendant qu'elle durera? auxquelles ils se porteront

ront avec d'autant plus de chaleur & d'induſtrie, qu'il leur reſte aujourd'hui peu à eſperer par la voie des armes, & qu'ils ſe promettront peut-être plus de diſpoſition à faire valoir leurs cabales dans la condition du tems préſent, qu'ils n'y en trouvèrent par le paſſé.

Il nous reſte à pénétrer les conſequences de l'avenir, pour juger de la réſolution, que doivent raiſonnablement prendre Meſſieurs les Etats dans une ſi importante déliberation. Surquoi nous pouvons premierement jetter les yeux ſur la face préſente des affaires de l'Europe, pour voir ce que peut operer vers elles en général la Treve dont il eſt queſtion, puiſque le rapport des unes aux autres eſt ſi grand, & la connexion des interêts ſi puiſſante, qu'il ſeroit comme impoſſible, que cette Treve fut utile à la Hollande, ſi elle bleſſoit notablement les autres Puiſſances avec lesquelles elle vit en communauté de deſſeins, & en correſpondance d'amitié. Or chacun ſait en quel état ce glorieux Roi de Suéde vient de laiſſer l'Allemagne, & le grand beſoin qu'ont tous les Princes de l'union de Leipſig, d'être encouragés à perſiſter dans un parti, qui tiendra toûjours en échec tant qu'il durera, la grandeur de la Maiſon d'Autriche. Que ſera-ce donc, ſi au lieu de cela ils voient les Hollandois com-

mencer à chercher leurs aſſurances ſéparément ? Et que ne feront point les Ducs de Saxe, de Brandebourg, & le reſte en ſuite des Confédérés, chacun deſquels eſt ſi puiſſamment ſollicité par l'Empereur & par le Roi d'Eſpagne de s'accommoder avec eux, ſi ces Meſſieurs des Païs-Bas ſont les premiers à ſe diviſer ? Certainement ils auront beau dire, qu'ils aſſiſteront d'autant plus puiſſamment leurs amis au dehors, que la paix du dedans leur en facilitera les moiens ; perſonne ne demeurera ſatisfait de ces belles paroles dans un ſi mauvais procédé, & chacun joüant à la fauſſe compagnie, comme l'on dit, on verra bientôt l'ennemi commun ſe prévaloir, au deſavantage de tous, d'une telle deſunion. Pour le moins ne peut-on pas douter que l'Eſpagnol ſe voiant ſoulagé du ſoin & de la dépenſe des guerres de Flandre, ne convertiſſe ſes penſées & ſes moiens à remettre en vigueur l'autorité de ſa Maiſon, & à rétablir ſa réputation en Italie, en Allemagne, & par tout juſqu'aux Indes Orientales, & en celles du nouveau Monde, où nous ſavons qu'elle commence à perdre tout credit. Il ne faut pas donc être grand Politique, pour s'appercevoir de la conſequence d'une telle ceſſation, ſi l'Eſpagnol la peut obtenir ; & de combien peut importer à la

Hollande la repriſe d'haleine au dehors d'un tel adverſaire, ſi elle lui en donne le tems: *Nihil magis politicum, quam animi rotas reddere cum rotis fortunæ concentricas, & ſimul volubiles*, dit le grand Chancelier Bacon. Au cas que les Hollandois veuïllent faire reflexion ſur les funeſtes accidens, que peut cauſer cette Treve, & prévoir quels peuvent être un jour les revers de la Fortune, s'ils lui donnent le moien de ſe changer, ils reconnoitront aiſément le peu d'utilité d'une part, & le grand dommage de l'autre, qui leur en peut reüſſir. A la vérité, la maxime d'Auguſte étoit, de n'entreprendre jamais la guerre, s'il n'y avoit plus à eſperer qu'à craindre, pource qu'autrement c'étoit faire (diſoit-il) comme qui pêcheroit avec un hameçon d'or, où il ſe trouveroit beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Mais tant s'en faut que la guerre des Hollandois contre l'Eſpagne ſoit de cette nature, comme il a bien paru jusqu'ici, qu'au contraire c'eſt de la paix qu'ils ne ſe peuvent promettre que de très petits avantages, & toute ſorte de disgraces. Les Romains ne voulurent jamais entrer en aucune capitulation avec les Tarquins, qui n'étoient point plus capitaux ennemis de leur République, que les Eſpagnols le ſont de la Hollandoiſe. Et quand ils furent depuis en

Suet. in Oct. 25.

contestation de Souveraineté avec les Carthaginois, Caton ne cessa jamais d'opiner au Senat, qu'il faloit aller démolir Carthage, lors même qu'on deliberoit sur d'autres affaires. Ne se trouvera-t-il pas d'aussi bons patriotes en Hollande, que pouvoient être ces Romains, qui s'opposent à l'alliance des superbes Tarquins? Et n'y aura-t-il point de Catons, qui donnent leurs suffrages non pas hors de saison, mais dans une Assemblée faite exprès, qu'il faut avant toutes choses chasser l'Espagnol de la Flandre, & achever de purger d'étrangers les dix sept Provinces? Cette comparaison est d'autant plus juste, que la foi Punique est la même que les Hollandois ont tant de fois reçuë des Espagnols, laquelle n'aiant eu qu'à traverser un filet d'eau & passer le détroit, fut bien portée par les Mores d'Afrique dans l'Espagne, quand ils la conquirent, mais n'en fut pas pourtant chassée depuis, nonobstant l'expulsion des Morisques.

Et puisque nous en sommes sur la comparaison de ces deux Républiques, je veux bien dire à l'avantage de la Hollandoise, que jamais la Romaine n'eût de si favorables commencemens qu'elle. Son enfance dura deux cens cinquante ans, pendant lesquels elle pouvoit remarquer quasi l'étenduë de sa domination

du haut de son Capitole. Elle fut les deux cens autres de son adolescence à se rendre maitresse de l'Italie, avant que de penser aux conquêtes étrangères. Là où on peut dire de celle de Hollande, ce que la Théologie Payenne enseignoit de la naissance des Dieux, qu'on ne l'a jamais vûë petite. Il n'y a guéres qu'un demi Siécle qu'elle a paru dans le monde, & elle a dêjà planté des Colonies aux extrémités de l'Asie, éloignée d'elle de tout le diamétre de la terre, ou peu s'en faut; couru toutes les mers du Nord & du Sud, par de nouveaux détroits; & planté ses étendars en l'une des meilleures Provinces de l'Amérique. Mais puisque l'incertitude de l'avenir ne souffre pas, que nous les comparions, quant à la durée, nous observerons cependant, que celle de la premiere procéda principalement de s'être toûjours maintenuë dans la vigueur de ses forces, par les exercices militaires, & par le travail des guerres continuelles. Etant chose considérable, qu'en sept cens ans qui s'écoulèrent depuis sa fondation jusqu'à Auguste, le Temple de Janus ne fut fermé que deux fois seulement; ce qui mérite bien d'être pesé par toutes celles, qui viendront après, & qui seront touchées de quelque émulation de sa grandeur & de sa gloire. Je ne puis omettre en ce lieu

un exemple bien plus voiſin, puiſqu'il eſt pris de ces peuples, qui n'étoient ſéparés, que par le Vezer du païs, que poſſédent aujourd'hui les Hollandois, pour montrer, combien il eſt dangéreux de ſe fier au calme d'une paix, lors qu'on peut être ſurpris par de puiſſans voiſins, & qui ne penſent qu'à vous opprimer. Le texte de Tacite eſt trop formel ſur cela pour ne le pas rapporter; *In latere Chaucorum, Cattorumque, Cherusci nimiam ac marcentem diu pacem illaceſſiti nutrierunt, idque jucundius, quam tutius fuit. Quia inter potentes ac validos falſo quiescas, ubi manu agitur, modeſtia, ac probitas nomina ſuperioris ſunt. Ita, qui olim boni, æquique Cherusci, nunc inertes ac ſtulti vocantur. Cattis victoribus fortuna in ſapientiam ceſſit.* Si on vouloit faire l'application de ce paſſage, il ſeroit aiſé de montrer, que jamais les Cherusques n'eûrent tant à craindre les Cattes, que les Hollandois doivent apprehender les Eſpagnols, qui paſſent en fineſſe de traités, en cabales Politiques, & en ſurpriſes le reſte des hommes.

Mais je ne doute point que tant de notables perſonnes qui compoſent ce grand Areopage de la Haie, ou plûtôt que ces dignes Amphictyons, convoqués pour une ſi importante déliberation, qui ſavent ces choſes mieux que

personne, n'y fassent les instances convenables; comme ils ne manqueront pas d'y prendre une résolution digne de leur prudence, & telle que le mérite de l'affaire le requiert. Ils considéreront, combien le seul bruit de cette Treve peut porter de préjudice aux affaires de l'Europe, puisque leurs ennemis la publiant déjà pour faite par tout, tachent à se remettre par là en considération, & à régagner cette réputation perduë, sans laquelle les plus grands Empires ne peuvent subsister. Véritablement, si après des siéges glorieux de Mastric & de Boisleduc, avec le reste des conquêtes venuës en consequence de ces deux là, on voioit aujourd'hui les Hollandois dans les plus grandes forces, qu'ils aient jamais eu, dans la plus favorable disposition des affaires générales, & dans la plus grande foiblesse de la Maison d'Autriche, arrêter le cours de leurs victoires, tourner le dos à la Fortune, & frapper lâchement par un traité de paix dans la main qui les veut asservir, que pourroit-on dire d'eux, si non au moins ce que fit César de Pompée, lors qu'aiant été très mal mené par lui à Duras sans être poursuivi, il prononça, que Pompée ne savoit pas vaincre? Lucien compare gentiment le naturel de certains esprits, qui se laissent conduire où l'on veut, à celui des brebis, auxquel- *In Hermotimo.*

les on n'a qu'à préſenter un rameau d'Olivier, pour les faire ſuivre & les mener où l'on deſire. Ne pourroit-on pas dire, que les Eſpagnols auroient abuſé de même de la ſimplicité des Hollandois, les amuſant avec la branche d'Olive, ſymbole de la Treve, pour les mener comme par le nez où ils auroient voulu, ſi ceux-ci s'accommodoient ſi à contre tems au deſir des premiers?

C'eſt ce que j'ai bien voulu dire pendant l'attente où demeure toute l'Europe du ſuccès de cette négotiation, aſſuré, que je ſuis, qu'on ne peut m'imputer d'y avoir opiné, comme François, avec partialité, puiſque les vertus héroïques de nôtre Roi, & l'incomparable prudence de ſon grand Cardinal, ont mis cet Empire à un tel point de félicité, qu'il n'a beſoin pour ſa ſubſiſtence que de ſes propres forces, ſans être obligé de prendre part aux interêts des autres, qu'autant que les conſidérations d'amitié & de bonne intelligence le peuvent requerir.



Imprimé à PFOERTEN,
Chez JEAN TOBIE SIEFARD.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0023368

